CE QUI DEMEURE[1]

TROISIÈME PARTIE [2]

XXV

Marie-Louise entre au salon :

— Ah ! c'est vous, ma sœur Philomène. Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vue !

— J'ai eu si peu de temps !... Le printemps a été mauvais, et nous sommes surchargées de malades.

Sœur Philomène est debout. Sa figure pâlie l'excuse encore mieux que toute parole. Elle porte la robe noire des petites Sœurs de l'Assomption, servantes du peuple.

— Asseyez-vous, ma sœur, vous avez l'air si fatiguée.

Mais sœur Philomène veut dire d'abord le but de sa visite. Elle a rencontré quelque part une misère plus abandonnée que les autres ; elle lui cherche une amie. Elle dit la triste chose en quelques mots, précis et calmes comme les gestes avec lesquels elle panse les plaies. Elle sait à qui elle parle, et qu'elle peut demander sans discrétion. Pourtant elle s'excuse et remercie la jeune fille, comme si c'était elle l'obligée.

— Je vais vous chercher du linge. Si vous retournez là-bas, nous pourrions y aller ensemble ?

— Si vous voulez, mademoiselle.

(2) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre.

— Eh bien! ma sœur, prenez toujours cinq minutes de repos en attendant.

Marie-Louise revient bientôt, prête à sortir, avec un gros paquet à la main. Elles s'en vont, dans le matin brumeux, comme elles ont fait souvent, goûtant d'un même cœur la divine allégresse de la charité.

— Ma sœur, pourquoi ne venez-vous plus me prendre pour faire des tournées avec moi? Est-ce qu'on vous l'a défendu?

— Oh ! non, notre Mère est si bonne. Mais vous n'avez plus le temps désormais, je serais indiscrète.

— Pourquoi donc ? Mes matinées sont toujours libres. Je voudrais tant recommencer, ma sœur. Puisque Dieu me donne du bonheur en ce moment, est-ce que je ne dois pas faire quelque chose pour lui ?

— C'est vrai.

Elles cheminent en silence. Puis, prenant son courage, Marie-Louise dit :

— Je voudrais bien dénicher quelque vieux mécréant et lui faire faire ses Pâques. Je voudrais les offrir au bon Dieu pour une personne qui ne les fera pas cette année... Il faudra que vous m'aidiez à trouver cela, n'est-ce pas, ma sœur?

C'est presque tous les jours maintenant que la jeune fille supplie sœur Philomène de l'emmener. Elles vont de rue en rue, de maison en maison, dans un quartier de pauvres gens. Quand elle voit son guide hésiter au seuil d'une porte, Marie-Louise dit en souriant : « Je vais me marier, ma sœur, je puis connaître la vie! » Elles entrent, protégées l'une par son cœur pur, qui a vaincu le mal une fois pour toutes, l'autre par la pensée secrète et obstinée qui l'amène parmi ces brebis perdues du Christ.

Les semaines s'écoulent, et Marie-Louise n'en a encore ramené aucune au bercail. Elle s'entête, elle se fatigue. Elle a entrepris deux vieillards et une jeune femme. Chaque jour, elle les voit l'un ou l'autre. Elle les gagne lentement. Mais le temps pascal touche à sa fin, et peut-être Marie-Louise n'obtiendra pas ce qu'elle désire si ardemment.

Un jour qu'elle s'en désole, sœur Philomène la rassure par une explication où elle a mis toute la finesse de son cœur simple :

— C'est pour vous faire sentir le prix d'une âme. Le diable ne lâche pas facilement ses proies. Heureusement, le bon Dieu fait de même. Il ne laisse jamais perdre une âme pour laquelle on prie beaucoup.

— Vous croyez, ma sœur?

XXVI

Mme Sebert connaît le secret que sœur Philomène a cru deviner. Mais ce n'est pas une raison pour permettre à Marie-Louise de se fatiguer ainsi. Elle pense trop à son frère. Un jour, devant ses traits plus tirés, ses yeux plus songeurs encore que de coutume, Mme Sebert gronde doucement sa fille :

— Tu te surmènes, ma chérie. Je ne veux plus de ces courses matinales. N'oublie pas que tu as d'autres devoirs. Ton fiancé est trop délicat pour se plaindre, mais il en aurait un peu le droit...

Elle a choisi à dessein l'argument qui devait porter. Mais elle ne croyait pas qu'il porterait si fort. Elle voit Marie-Louise bouleversée.

— Oh! c'est vrai, maman? j'en ai si peur!...

— Comme tu t'énerves, ma chérie! Alain ne m'a rien dit, je t'assure.

— Qu'importe, s'il a le droit de le dire? Je sais bien que je ne suis pas une fiancée comme les autres. Mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas être pleinement heureuse pendant que Michel... Je ne peux pas, maman, c'est horrible!

Quels reproches lui faire? Pourtant Mme Sebert aimerait peut-être mieux lui voir l'égoïsme du bonheur.

— Michel serait triste tout le premier de savoir qu'il te gâte tes fiançailles.

Marie-Louise ne répond pas. Assise sur une chaise basse, la tête appuyée sur l'épaule de sa mère, elle semble se parler à elle-même :

— Je vois bien qu'Alain ne me trouve pas gaie comme il voudrait. Il se dit peut-être que je pense à mon frère plus qu'à lui. Oh! ce n'est pas vrai. Il m'a tout pris, mon Alain, et si quelqu'un peut se sentir jaloux, ce n'est pas lui... Je sais bien d'ailleurs qu'il ne l'est pas; mais je l'attriste pourtant. C'est là ce qui est dur: que je paraisse voler à l'un ce que je donne à l'autre. Vous

comprenez, maman ? Si encore je pouvais lui parler de Michel, le lui faire aimer. Mais je n'ose, il me dirait : « Toujours Michel... » Alors je ne peux pas lui confier mon chagrin une bonne fois, pour qu'il soit à nous deux. Je le lui cache, et c'est quelque chose qui nous sépare...

— Voyons, mon enfant, tu exagères !

— Laissez-moi vous dire tout, maman, cela me fait du bien. Puis, quand c'est Alain qui me parle de Michel, je tremble... Il le juge mal, n'est-ce pas ? Vous l'avez senti aussi ? Je sais bien qu'il ne peut pas faire autrement. Il a toujours marché si droit, lui ! C'est égal... Tenez, l'autre jour, quand nous parlions de Mme de Fougé et de Michel... Est-ce que vous croyez, vous, qu'ils font le mal ensemble ? Maman, pourquoi est-ce Alain qui m'a fait penser à cette vilaine chose... Oh ! je lui en veux !

Un sanglot l'arrête. Elle se domine et reprend :

— C'est curieux, j'ai tant de confiance en Alain, pourtant ! Je lui donnerais ma conscience les yeux fermés. Pourquoi ai-je peur qu'il juge Michel, alors ? C'est donc que je suis trop faible pour mon frère ? Mais, — ne soyez pas jalouse de ce que je vais dire, maman, — il me semble qu'il n'y a que moi qui le connaisse... Je l'ai beaucoup aimé,... je l'ai un peu soutenu, un peu aidé. J'ai comme des droits sur lui. J'ai peut-être des devoirs aussi... Souvent je voudrais expliquer cela à Alain. Mais comment le prendrait-il ? Je le blesserais sans doute. Alors je me tais, et il me semble que je fais un mensonge, que je ne suis pas loyale envers lui... Maman, vous voyez que je ne suis pas bien heureuse, quand je devrais l'être tant...

Mme Sebert apaise de son mieux ces scrupules. Ah ! si Michel savait ce qu'il fait du bonheur de sa sœur ! Il devrait le deviner, s'il pouvait songer à d'autres qu'à lui-même ! Pour la première fois, la mère accuse son fils.

Elle conclut son exhortation au bonheur :

— Aie plus de confiance encore en ton fiancé, ma chérie. Il ne peut s'offenser de te voir triste parfois. Il partage déjà notre peine, je le sais. Pour le reste, ne te tourmente pas. Il ne connaît que très peu ton frère et ne peut le juger tout à fait... comme nous...

Marie-Louise a surpris dans la voix de sa mère l'aveu d'une

souffrance pareille à la sienne. Mais elle ne veut pas le relever. Elle dit seulement :

— Quand on doit être mari et femme, il faut penser de même sur une chose aussi importante.

— Ce sera facile quand vous vous connaîtrez mieux.

— Je ne sais pas... Il aura raison, j'en suis sûre, et moi tort. Je ne pourrai pas lui demander de n'avoir pas raison. Mais...

Elle n'ose achever sa pensée. Sa mère la devine. Alors, se souvenant de toute une vie soumise et unie, Mme Sebert dit :

— Une femme qui estime et qui aime son mari arrive toujours à penser comme lui.

Marie-Louise murmure :

— C'est peut-être que je ne suis pas faite pour le mariage...

XXVII

Ce n'est pas toujours une parole d'autrui, c'est quelquefois un mot dit par nous-mêmes, qui tout à coup nous trouble ou nous éclaire.

Depuis une semaine, Marie-Louise effrayée entend retentir au fond d'elle-même la phrase qu'elle avait cru jeter comme une boutade. Elle écoute une à une toutes les pensées qui se lèvent à l'appel de cette étrangère et lui obéissent malgré elles. Puis elle s'en accuse, et elle les écoute encore. Un soir, n'y tenant plus, elle se décide à reprendre cet examen qu'elle n'a pas osé pousser plus loin devant sa mère. Elle prend sa plume et tente de fixer les idées qui la tourmentent depuis quelque temps. Peut-être ce simple courage suffira pour l'en délivrer.

Elle écrit :

« Je ne veux noter ici que des faits, pour m'aider moi-même. J'écarte donc tous les scrupules, et autant que possible tous les raisonnemens.

« Je crois connaître Alain. C'est le plus franc de tous les hommes, et il n'a aucune vanité, aucun déguisement avec moi. D'ailleurs, son passé dit bien ce qu'il est. Son caractère, son éducation, les épreuves qu'il a traversées, tout lui a donné l'horreur de ce qui n'est pas le droit chemin. Il n'a pas l'esprit ni le cœur étroits, oh ! non. Mais il n'a pas eu de faiblesses pour

lui-même, cela lui donne le droit de n'en pas avoir pour autrui.

« Il me connaît moins bien, je le crains. Une femme a plus de nuances qu'un homme. Je vois que je le surprends souvent. Quelquefois il refuse de me croire, quand je me montre telle que je suis. Il m'aime et m'embellit. Ou bien il pense : Je la soutiendrai, je la dirigerai, je la rendrai meilleure. — Oh ! je le veux bien ! Mais, si je suis assurée qu'il me pardonnera mes défauts, j'ai peur qu'il ne comprenne pas ce que j'ai de bon, peut-être. Nous sommes si différens ! Son christianisme est fait d'esprit de devoir, et le mien, surtout d'amour et de pitié. Je crains d'étonner Alain, de le scandaliser. Ou plutôt, je suis certaine que je le ferai. Nous avons le même idéal du mariage, le même désir de nous dévouer entièrement l'un à l'autre : c'est assez pour que nous puissions mettre nos mains l'une dans l'autre, pour la bonne et la mauvaise fortune. Mais est-ce assez pour marcher toujours du même pas, pour atteindre à cette communauté parfaite de pensées qui doit être, dans le mariage, aussi nécessaire que l'amour?

« Ce que je dis là, je l'avais constaté dès avant notre grande épreuve. Mon sentiment ne vient donc pas d'une susceptibilité trop vive sur ce point. Et d'autre part, il ne s'agit plus d'appréhensions vagues. Mon frère est déjà entre nous un sujet délicat, sur lequel nous n'osons, lui ni moi, dire toute notre pensée. Quand nous l'oserons, sera-t-il la cause de divergences, de malentendus, ou, tout au moins, de concessions réciproques? Cela me fait peur à imaginer. Je ne veux pas perdre l'espoir que Michel revienne à nous. Mais, s'il ne revient pas, serai-je obligée de l'abandonner? La femme quittera tous les siens pour s'attacher à son mari. L'Évangile le dit, et, si peu que je connaisse la vie, je sais bien que c'est ce qui arrive. Alors, irai-je contre la volonté de mon mari? Ou, s'il me laisse libre, contre ses convictions et son jugement intimes? Cela me serait encore plus pénible. Il faut donc que je sache toute sa pensée avant de prendre un parti...

« Est-ce vrai ce que j'écris : prendre un parti... Faut-il donc que je choisisse entre l'un et l'autre? »

Quand elle reprend sa plume, une heure plus tard, il faut à Marie-Louise plus de courage encore qu'elle n'en a eu pour commencer cet examen.

« S'il fallait choisir, aurais-je le droit d'hésiter? Oui, si je me croyais inutile à Michel. Personne ne me blâmerait. En apparence, je ne peux plus rien pour lui. D'où vient pourtant que je ne puis me croire vaincue? Est-ce de l'orgueil? Il en faudrait beaucoup, pour mettre mon bonheur en balance. Est-ce de la naïveté, de la folie? Peut-être. Mais alors, pourquoi Dieu m'a-t-il donné sur mon frère cette influence que je ne cherchais pas, ce rôle qui m'effrayait, que je sentais au-dessus de mes forces, et que j'accomplissais les yeux fermés, comme une innocente? Pourquoi m'a-t-il donné cet amour de mère autant que de sœur, et cette idée que j'avais une sorte de mission auprès de lui? Alain peut être heureux avec une autre femme. Mais Michel ne retrouvera pas d'autre sœur. Est-ce aujourd'hui que je pourrais l'abandonner?

« Mais que puis-je donc faire pour lui? Je n'en sais rien. Je sais que je ne l'ai pas perdu tout à fait, et que, si je veux, je ne le perdrai pas, voilà tout. Autrefois, quand je lui parlais, je ne savais pas, trois minutes avant, ce que je pourrais lui dire, — et pourtant j'obtenais ce qu'il fallait obtenir. Dieu ne me demande pas d'être psychologue, il me demande d'aimer mon frère, de l'aimer mieux que celle qui l'aime mal en ce moment, de l'aimer mieux que moi-même. Si je l'aimais ainsi, ne serais-je pas sûre de vaincre? C'est peut-être le sacrifice que Dieu veut pour le sauver... Oh! j'ai peur, Dieu va-t-il me prendre au mot? Pourtant, il n'y a rien d'égoïste dans mon bonheur, c'est Dieu aussi qui l'a permis et qui l'a béni. Et puis, ai-je le droit d'oublier que c'est en même temps celui d'Alain? »

Elle s'arrête.

« Je ne sais plus que croire... J'ai peut-être eu tort d'écrire ces choses-là... »

Elle déchire les feuillets, et, agenouillée devant la cheminée où ils ne sont plus que cendres, la tête dans ses mains, elle murmure :

— Alain, mon Alain, vous m'aiderez, j'ai tant besoin de vous!

XXVIII

Elle n'avait jamais cessé d'écrire à Michel. Elle n'écrivait plus en grande sœur, — plutôt en petite. Elle n'affectait point

d'ignorer les faits, ni de les pardonner. Elle prétendait seulement ne pas être oubliée. Elle maintenait ses droits, avec une importunité douce, que sauvait l'ouverture du cœur.

Et surtout, elle ne supposait point le mal, ayant obscurément compris que c'était la seule manière d'aider encore ceux qu'il entraînait, le seul moyen, tout au moins, de pouvoir continuer auprès d'eux son rôle délicat.

Ce soir, pourtant, elle tremble en écrivant. Comment recevra-t-on ce qu'elle va dire?

« ... Mon pauvre Michel, le monde est bien méchant! Je ne voulais pas te parler d'une rencontre que j'ai faite, la semaine dernière, d'une amie de Mme de Fougé. Puis j'ai réfléchi que je te rendais un mauvais service en me taisant. J'ai pour habitude de ne pas entendre les vilains propos sur ceux que j'aime. C'est quelquefois difficile, tu sais! Pardonne-moi cette fois d'avoir recueilli un de ces propos. Mais que Mme de Fougé ne cherche pas le nom de cette amie; elle en trouverait peut-être plusieurs, les absens en laissent beaucoup comme celle-là derrière eux. Elle s'appelle légion, voilà son nom... Y songes-tu assez, Michel? Oui, je vois ton geste : tu hausses les épaules. Passe pour toi; un homme peut se défendre; mais une femme! Les épines croissent si vite sur son chemin!

« Tu me diras sans doute que vous avez bravé le monde, et que Mme de Fougé est au-dessus de ce qu'il peut dire. Oh! je la comprends : le monde est injuste, brutal, et si vulgaire dans ses jugemens! Le monde n'a pas d'idéal, et il piétine d'instinct ceux qui en ont un. Mais est-ce bien prudent de se juger seulement d'après son idéal? Il nous trompe sur nos actes. Et puis, si Mme de Fougé dédaigne la calomnie, peux-tu la dédaigner aussi pour elle? N'es-tu pas responsable du tort qu'elle se fait? Peut-être que vous voulez être trop loyaux l'un envers l'autre, et que la meilleure loyauté de ta part serait de ne pas lui demander un sacrifice aussi grand. Pardonne-moi, je te dis les pensées qui me viennent, pour t'aider; car, dans la solitude que tu t'es faite, il me semble qu'on doit avoir de la peine à discerner ses vrais devoirs et qu'on risque d'exalter les uns au détriment des autres...

« Te dirai-je encore une réflexion que j'ai tirée de cette rencontre? J'ai vu que la réputation d'une femme est un édifice bien fragile : il faut veiller à tout, aux petites choses comme

aux grandes. Mais réputation est un mot bien grossier pour ce que je veux dire. L'idée qu'on se fait d'une femme, l'image qu'elle laisse dans les yeux et dans les cœurs, elle ne saurait permettre qu'on y touche, — car c'est une partie de l'image qu'elle se fait d'elle-même. Si elle laisse dire beaucoup de mal sur son compte, elle finira par en croire un peu; au moins, elle s'y habituera; si grand que soit son respect de soi-même, quand elle ne sera plus protégée par le respect des autres, elle sera peut-être moins forte contre la tentation. Tu ne le crois pas? Il me semble que nous sommes toutes comme cela, pourtant...

« ...Voilà que je t'ai parlé comme autrefois, avec notre vieille franchise... Que vas-tu penser de moi, mon Mico! Est-ce que tu pourrais en vouloir à ta petite sœur? De nous, je n'ai pas grand'-chose à te raconter. Alain fait en ce moment une période militaire à Rennes. Maman est toujours mal portante. Je n'y peux rien, tu sais pourquoi. Et jamais un mot de son chagrin! Quelquefois, je lui dis beaucoup de mal de toi, pour qu'elle en dise aussi et qu'elle se soulage. Mais elle ne veut que répéter doucement « Ils se trompent, ils se trompent... » Si tu savais ce qu'il y a d'amour dans cette plainte, et de souffrance!

« Ne viendras-tu pas la voir un jour, à Pâques, pauvre maman? Oh! ne la punis pas, Michel; tu sais bien que ce n'est pas elle qui a dit non... »

XXIX

— Est-ce que vous ne voudrez pas que nous les voyions, s'ils se marient?

M. de Kerhualé hésita. Sa franchise s'accommodait mal des réticences où l'entretien s'attardait depuis un moment. Mais la réponse était trop dure.. Il prit la main de la jeune fille et la serra tendrement.

— Est-ce là ce qui vous tourmente depuis quelque temps, Marie-Louise? Vous n'avez pas encore confiance en moi comme je le voudrais... Suis-je donc un bourreau? Je sais toute l'affection que vous avez pour votre frère. Je sais que vous cherchez à garder sur lui une bonne influence, et je serai le premier à vous y encourager. Ne le croyez-vous pas? Il est vrai que vous aurez aussi de nouveaux devoirs. Vous en jugerez mieux, quand

ce sera l'heure. Mais Dieu nous épargnera d'en venir là, j'en suis sûr...

Elle écoutait, immobile et pâle. Quand il se tut, elle ne leva point les yeux vers lui, comme il espérait. Elle laissa le silence dire ses luttes intérieures. Puis elle reprit :

— Je connais Michel. Si je refuse de voir sa femme, — celle qu'il appellerait ainsi, et de la traiter comme telle, c'est lui qui rompra avec moi. Pourrai-je l'en blâmer? Pardonnez-moi d'insister, Alain. Ce n'est pas par manque de confiance en vous, oh! non. Je suis assurée que votre jugement vaudra mieux que le mien. Mais c'est pour cela que j'ai besoin de le connaître...

M. de Kerhualé, surpris, regardait sa fiancée. Se trompait-il tout à l'heure en la traitant comme l'enfant au cœur tendre qui ne demandait qu'à être consolée? Il eut le soupçon d'une divergence profonde. Il n'hésita plus.

— J'ai peine à croire que je comprenne bien vos paroles, dit-il. Cependant je ne pourrais vous laisser de doutes, ni en garder moi-même, sur un sujet aussi grave. Plus il s'agit d'êtres qui nous touchent de près, plus il faut avoir le courage de les juger comme nous ferions des étrangers. Hélas! il y a peut-être une morale du cœur, très haute et très belle, mais elle ne saurait régler notre conduite. Nous n'avons pas le droit d'aider au scandale. Quelles que soient vos raisons d'indulgence, — et je les partagerais, croyez-le, — il nous serait impossible de recevoir ouvertement une femme divorcée et remariée...

Elle ne disait rien. Il continua.

— Vous savez la parole de l'Évangile, Marie-Louise : si le sel se corrompt, avec quoi le salera-t-on? La seule ressource qui nous reste contre le divorce, c'est notre obstination à ne point l'admettre dans nos mœurs. Une exception, si légitime qu'elle soit, équivaudrait à l'abandon des principes. Vous ne pouvez mettre cela en doute, n'est-ce pas?

Elle fit signe que non. Puis elle ajouta :

— Tout ce que vous me dites, je me le suis dit aussi. Je pense comme vous.

Il se sentit rassuré. Et, comme il était bon, il ne songeait plus qu'à adoucir la rigueur de ses paroles.

— Je comprends si bien votre peine! Il n'y a pas d'impuissance plus cruelle que celle où l'on se trouve devant ces situa-

tions-là... Mais vous vous tourmentez plus qu'il ne faut. Les dernières lettres de votre frère m'ont donné beaucoup d'espoir. Le temps arrange bien des choses. Et si par hasard l'épreuve devait venir, nous chercherions notre devoir ensemble.

Il la surprit qui murmurait :

— Le mien ne sera peut-être pas le vôtre...

— Marie-Louise, que voulez-vous dire? On ne choisit pas son devoir.

S'il l'eût mieux entendue, il aurait su qu'elle pensait : « Plût à Dieu qu'on n'eût pas à le choisir ! » Mais il continuait :

— Vous n'avez pas encore vu toutes les douloureuses réalités de la vie. Devant leur mise en demeure brutale, il n'y a malheureusement pas de distinctions possibles. Il n'y a qu'un bien et qu'un mal, il n'y a qu'un ordre et un désordre. Qui n'est pas pour l'un est pour l'autre : c'est l'enseignement de toute la vie. Vous le trouverez moins dur quand vous en aurez compris l'âpre beauté. Pour le moment, je vous blesse, je le sens; je ne puis me justifier devant votre cœur; je suis obligé de vous demander votre confiance sur ma parole. J'ose pourtant vous la demander, Marie-Louise. Si vous m'aimez un peu, j'espère qu'elle vous sera plus facile...

Une fois de plus, il attendit qu'elle la lui donnât, au moins d'un regard. Déçu, son cœur se serra. Il murmura :

— Est-ce que vous avez pu me donner votre amour sans votre confiance, Marie-Louise? Pourquoi vous taisez-vous? Moi, je vous ai donné l'un et l'autre, vous le savez...

Il la vit détourner son visage et le cacher dans ses mains.

— Oh! j'ai trop de peine de vous faire souffrir! Est-ce vrai, que vous m'en vouliez? Auriez-vous mieux aimé que je vous fisse un mensonge? Oh! dites-moi un mot, Marie, ne me laissez pas croire...

Elle le regarda. Il semblait bouleversé. Tout son courage la quitta :

— Pourquoi est-ce que vous m'aimez? sanglota-t-elle. Il n'y a rien en moi qui puisse vous plaire... Je suis pétrie de faiblesses... Ne m'aimez plus, Alain, oubliez-moi...

Il se méprit encore, croyant aux scrupules d'un cœur trop délicat. Il prit la main de la jeune fille, avec une douce violence; et il la gardait dans les siennes, dans ses mains loyales,

sûres et tendres. La cruelle étreinte! Elle se raidissait, répétant entre ses larmes :

— Vous ne me connaissez pas... Je ne suis pas la femme qu'il vous faut...

— Vous êtes celle que j'ai choisie et que j'aime.

— Non, non, il ne faut plus m'aimer...

— Le pourrais-je, Marie-Louise? Est-ce vous qui ne m'aimez plus?

Elle faisait signe que non. Mais la honte, la confusion, et la douleur d'Alain plus encore que la sienne, l'accablaient. Elle n'avait plus la force de parler, ni le courage de se défendre. Et il continuait d'essuyer ses larmes et de l'envelopper de tendresse, sans savoir qu'il la torturait davantage.

Une demi-heure plus tard, il la laissait à sa mère, épuisée. Il avait décidé de retarder son départ pour la Bretagne, afin de revenir la voir le lendemain. Mais il recevait, dès le matin, un billet d'elle :

« J'ai été bien mauvaise, Alain. Je vous en demande pardon de toute mon âme. Mais ce n'est pas tout à fait de ma faute. Je ne suis pas comme les autres... Je vous ai trompée peut-être sans le vouloir, et je me suis trompée moi-même. Laissez-moi réfléchir. J'ai besoin que Dieu m'éclaire. J'ose à peine vous demander votre pitié, Alain, et vos prières. »

Deux lignes, ajoutées par Mme Sebert, le priaient de vouloir bien laisser passer cette crise et de ne pas venir voir Marie-Louise avant qu'elle le rappelât.

XXX

Les jours passaient. Marie-Louise, désormais, les voyait venir sans joie comme sans angoisses. Elle semblait ne plus goûter la vie. Pourtant, rien n'ébranlait, au fond d'elle, sa décision secrète. Elle la soumettait, patiente, à l'épreuve de l'attente, du silence, et même du renoncement. Elle disait à sa mère : « Je ferai ce que vous voudrez. »

Mme Sebert ne donnait point de réponse. Elle avait cherché pour sa fille la diversion d'un voyage. Mais le bienfait qu'elle en attendait tardait à venir. Aucune confidence ne montrait que Marie-Louise changeât de dispositions. En revanche, l'incerti-

tude où elle demeurait l'épuisait sourdement. Mme Sebert ne pouvait en imposer l'épreuve plus longtemps.

Alors elle n'hésita point. Elle connaissait l'honnêteté profonde de M. de Kerhualé. Elle lui confia sa peine et son impuissance.

Il accourut, le cœur déchiré, l'esprit aux abois. Mais, devant la douleur de la mère, il eut la force de faire taire la sienne. Puis il demanda un entretien à Marie-Louise. Elle s'y prêta; il la vit si brisée qu'il ne songea qu'à l'épargner. Il respecta des raisons qu'il ne comprenait guère, et qu'on ne savait même point lui dire. Il obtint seulement que la jeune fille garderait, six mois encore, son anneau de fiançailles. Il lui rendait sa parole, sans reprendre la sienne. Elle semblait mourir de honte; la pitié lui fit abréger l'entretien. Il partit; derrière la porte, il écoutait encore, espérant entendre son nom; il n'entendit qu'un sanglot.

Mme Sebert avait obtenu de son côté que la rupture ne fût pas annoncée. Marie-Louise y consentait, moins pour elle-même que pour sa mère, à qui elle voulait épargner cette nouvelle disgrâce, après celle que lui valait, aux yeux du monde, l'aventure de Michel. Pâques avait amené sa trêve coutumière dans la vie mondaine. Les deux femmes projetaient de partir dès le mois de mai pour la campagne. Elles faisaient dire que le mariage, pour diverses convenances, était retardé jusqu'à l'automne. Marie-Louise, en attendant, promenait, fiancée complaisante, son triste secret.

Elle ne s'en était pas ouverte, même à sœur Philomène, avec laquelle, pour occuper ses heures et surtout sa pensée, elle avait repris ses courses charitables. Mais sœur Philomène devinait une âme que Dieu tourmentait et pressait, sans savoir de quel sacrifice. Elle se prenait à songer qu'en accompagnant cette jeune fille, en perdant au besoin quelques heures pour elle, elle travaillait peut-être pour la maison du Seigneur. Une sainte joie l'animait. Elle n'en disait rien, jusqu'au jour où Marie-Louise comprit, à son tour, la pensée de sœur Philomène. Tel était le désarroi de son esprit qu'elle crut un moment reconnaître la voie détournée par où Dieu, peut-être, l'appelait. Elle s'examina pendant quelques jours. Elle n'eut pas de peine à comprendre qu'elle s'égarait. Mais que dirait-elle à sœur Philomène? Il fallait donc la décevoir et l'affliger, elle aussi! Pour-

quoi Dieu lui faisait-il une vocation si jalouse, si singulière, et qu'elle ne pouvait même pas définir?

Elles venaient de sortir d'une église, entre deux visites de pauvres. Marie-Louise devina quelle avait été la prière de sa compagne.

— Ma sœur, vous me croyez meilleure que je ne suis, dit-elle.

— Les pauvres sont de mon avis, mademoiselle.

— Oh! c'est pour mon plaisir que je vais les voir. Je les aime en égoïste, tandis qu'il faudrait les aimer pour le bon Dieu.

— L'un vous mènera peut-être à l'autre.

— J'ai peur que les apparences ne vous trompent, ma sœur. Il est possible que j'aie ma mission ici-bas. Mais elle n'est pas au couvent.

— Dieu vous dira certainement où elle est. Je lui demande souvent pour vous la lumière que vous méritez.

— Merci, ma sœur. Et pardonnez-moi, n'est-ce pas, de ne pouvoir encore vous en dire plus...

— Les vraies âmes ont toujours un secret avec Dieu, Marie-Louise.

Depuis deux semaines, Michel n'écrivait plus. Mme Sebert n'osait sonder les raisons de ce silence. Beaucoup lui venaient à l'esprit, mais la seule qu'elle pût accueillir, son cœur la repoussait désespérément.

Elle voyait Marie-Louise écrire quand même, avec sa tendresse obstinée. Elle était tentée de le lui défendre : Michel, vraiment, la traitait trop mal, et peut-être on souriait d'elle là bas... Un soir que sa fille venait lui soumettre encore une lettre, — c'était la quatrième depuis que Michel n'avait écrit, — la mère indignée l'arrêta :

— Je ne veux plus que tu te donnes cette peine. Ta lettre n'aura pas plus de réponse que les autres. Laisse-moi te parler avec franchise, mon enfant. Ton frère méritait sans doute ta pitié, mais son ingratitude te relève de toute obligation envers lui. Tu sacrifies ta jeunesse et ton bonheur à une tâche inutile. Il a l'esprit trop loin de nous maintenant pour comprendre ton sacrifice. Et, même s'il le comprenait, même s'il en était touché, — pardonne-moi d'être si dure, mais il le faut, — ne crois pas que tu serais la plus forte .

Marie-Louise regarda doucement sa mère.

— Pas tout de suite, peut-être, mais j'aurai mon heure. Que m'importe qu'il comprenne? Que m'importe même qu'il réponde à mes lettres? J'ai mis toute fierté de côté, je le sais bien...

— On lui défend peut-être de les lire !

— Maman, vous souffrez trop pour être juste!

— Non, mon enfant, c'est toi qui es trop pure pour voir clair. Rien ne détachera ton frère de cette femme. Leurs qualités mêmes se retournent contre eux. Leur générosité les lie désormais l'un à l'autre. Une erreur est plus irrémédiable qu'une faute. C'est affreux, mais c'est la vie.

— Je ne puis croire qu'on doive désespérer de deux âmes nobles plus que de deux âmes vulgaires. Si c'est la vie, la vie se trompe, et il faut avoir raison contre elle. Pourquoi est-ce qu'on lui obéit lâchement? Si nous étions forts, c'est elle qui nous obéirait. Jésus l'a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Maman, il y a longtemps que je sens en moi des révoltes que je ne sais pas expliquer. Je ne peux pas arriver à penser comme tout le monde. Et même les gens vertueux... ah! comme leur âme est étroite quelquefois! Je ne suis pas de leur race, moi. Je n'étais pas faite pour trouver le bonheur dans une vertu bien sage. Ils penseront de moi ce qu'ils voudront, et ils ne manqueront pas de me crier haro! mais cela m'est égal...

Marie-Louise se laisse gronder. Elle écoute docilement la réprimande maternelle, puis elle dit :

— Il faut bien me comprendre, maman. Vous savez que je ne vous ai pas poussée à dire oui, pour Michel. Je vous ai même aidée à lui dire non, quand il a fallu. Seulement, il me semble que plus vous devez être inflexible, plus je puis être indulgente. J'ai bien réfléchi, je vous assure. Je sais que, si je m'étais mariée, si j'avais eu un foyer, je n'aurais pas pu y recevoir Michel. C'est pour cela que je n'ai pas voulu. J'aurais eu des devoirs contradictoires. Mais maintenant, je puis me dévouer à Michel, n'est-ce pas, maman? Je ne scandaliserai pas. Je ne compromettrai personne, qu'une pauvre fille, — pas grand'chose...

Elle prend les mains de sa mère et ajoute :

— Au fond, maman, nous ne sommes pas si loin l'une de l'autre, voyez-vous. Nous respectons la même loi. Le bon Dieu

ne s'y trompera pas. J'aurais fait comme vous à votre place, et peut-être vous feriez comme moi à la mienne...

Mme Sebert sent bien que leurs sacrifices se valent. Mais le sien, du moins, la laisse assurée de ne pas se tromper. Celui de Marie-Louise, hélas ! ne sera-t-il pas vain?

— Que pourras-tu faire pour lui, ma pauvre enfant ?

— Je ne sais pas. Cela ne m'inquiète pas. Je ferai comme j'ai toujours fait, vous vous souvenez, maman ? Dieu m'inspirera.

Que répondre à cette foi ? Mme Sebert ne demanderait peut-être qu'à s'y laisser gagner. Mais voilà que Marie-Louise elle-même vient la rappeler aux tristes réalités, dont la logique n'est pas celle de nos rêves :

— Écoutez, maman, je voudrais vous dire ce que j'ai appris hier, par mon petit service de renseignemens. Il paraît que Mme de Fougé est venue à Paris, la semaine dernière, pour mettre son fils à Stanislas, à la rentrée de Pâques, — comme pensionnaire...

En parlant, elle regardait le visage de sa mère et l'a vu pâlir.

— Maman, dites-moi tout ce que vous pensez !

La mère hésite, et fait le geste de refuser une confidence inutile.

— Parlez, maman, je vous le demande. Vous pensez que l'enfant les gênait, n'est-ce pas, leur faisait honte? Dites-moi tout... Je veux savoir. J'en ai le droit, je ne suis plus une jeune fille, maman, je suis... une vieille fille maintenant...

Mme Sebert tressaille, et regarde ces vingt ans faits pour les belles joies de la vie. Marie-Louise comprend, répète, comme étonnée, le mot cruel, et se jette dans les bras de sa mère en sanglotant.

XXXI

Thérèse a Michel.

« — Paris, 29 avril. Mon bien-aimé, que je suis loin de toi, dans ce Paris ! J'y suis comme une étrangère dans ma propre maison, dans mes habitudes et mes pensées d'autrefois. Il me semble que j'ai quitté tout cela il y a longtemps, longtemps !

Comme tu m'as changée, mon bien-aimé, comme tu m'as donné une autre vie! Ah! tu m'as donné plus encore : avant toi, ce n'était pas vivre... Je ne puis croire qu'il y a trois mois j'étais là, dans cette prison, cette solitude, cette langueur... Hier soir, je me suis mise à pleurer dans ma chambre, seule parmi tout ce passé qui ne savait pas me répondre quand je te cherchais...

« Je n'ai vu personne. Mon père était absent, heureusement. J'aime mieux être ici comme un fantôme qu'on ne connaît plus. Tout mon temps a été pris du reste par des démarches pour Georget. Il était un peu tard, le directeur se montrait difficile, et j'ai cru que je ne pourrais jamais le faire admettre. Enfin, c'est fait. Il est entré tout à l'heure. Je lui ai dit adieu. Il était bien courageux, le petit homme, mais bien triste aussi, et son visage contracté pour ne pas pleurer me poursuit comme un remords... Tu ne m'en veux pas, mon aimé, de te dire cela, comme je te dis tout? Je suis encore faible. Ne crains rien, l'amour me rendra forte!

« Te dirai-je la seule joie que j'éprouve ici? C'est de penser que je n'irai plus chez les avoués, les notaires et les gens de loi. Ah! Michel, qu'avaient-ils à faire avec notre amour? Comme nous sommes libres désormais! Tu sais que le refus des tiens m'a navrée, et que j'aurais voulu, oh! de tout mon cœur, t'en épargner la blessure. Mais pour moi, je ne regrette rien. A quoi bon du mensonge encore? Nous manquions de courage, et il a fallu que la destinée nous aidât à nous libérer. Disons-lui merci, mon aimé. Je ne me serais pas si bien donnée, vois-tu, et tu ne m'aurais pas si bien sentie à toi. Oh! que je suis heureuse, Michel! Je baise tes yeux, ton front, tes cheveux; tu sens sur ton visage mes mains douces que tu aimes, mon souffle que tu appelles ma petite âme. Ah! je te donnerai tant d'amour que peut-être tu oublieras ce que tu as quitté pour moi. Je serai ta mère, ta sœur, ta femme. Fais de moi tout ce qui te manque. . Peut-être une autre femme t'aurait-elle rendu plus heureux; mais aucune, je te le jure, ne t'aurait donné tant d'amour.

« Quatre jours que t'ai quitté! Je suis à bout de forces, je ne puis plus vivre sans toi. Tu me dis que tu pars après-demain pour des tirs au large? N'importe, je ne resterai pas dans ce Paris où tout me rappelle l'hypocrisie et la servitude où je vivais. J'irai t'attendre, seule, sur le rivage. Toutes les minutes de mes journées seront à toi, tous les battemens de mon cœur.

Ou bien je monterai là-haut, sur la falaise au-dessus des Sablettes, où il y a une petite maison qui veille sur la mer. Tu ne me verras pas, mais tu sauras que je suis là, et que mon amour vient à toi, qu'il te garde et qu'il t'attend. Tu reviendras bientôt, n'est-ce pas? O mon aimé, je suis à toi depuis toujours et pour toujours... »

XXXII

En revenant de Paris, Thérèse de Fougé s'était installée à Tamaris. Cette petite station, cachée derrière une dune de pins, à l'écart de la rade de Toulon, était à peu près déserte à cette époque. Les rares hivernans qu'elle attire l'avaient quittée, et les familles des officiers de l'escadre n'y cherchaient pas encore un refuge contre la chaleur qui accable Toulon. Thérèse avait choisi au hasard une des huit ou dix villas qui s'abritent entre les pins et les tamaris. Elle se contentait d'une servante, prise à Toulon.

Quelques jours plus tard, l'escadre était revenue. Du bout de la pointe du Cap Cepet, elle avait vu le double panache des cheminées du *Charles-Martel* tourner lentement dans la passe. Elle savait sa place sur rade; elle connaissait sa silhouette, si légère dans les vapeurs de l'aube, si noire dans le couchant; et, cent fois le jour, son regard ou ses pensées venaient se poser auprès d'elle, comme les oiseaux blancs qui voltigeaient autour du navire. Puis, l'après-midi touchant à sa fin, elle s'en allait attendre l'heure où Michel revenait à terre. Elle errait, indifférente à l'animation du quai, les yeux fouillant la rade; elle distinguait sur un canot le nom du *Charles-Martel*; elle voyait Michel sauter sur le quai, svelte, hâlé, beau, tout plein de la pensée d'elle... Ils se retrouvaient un peu plus loin, et ils lisaient dans les yeux l'un de l'autre qu'ils n'avaient vécu depuis le matin que pour la douceur de cette heure-là. Ils s'en retournaient, par le petit bateau à vapeur qui fait le service de Tamaris, ou bien à pied, en suivant le chemin peu fréquenté qui contourne la rade. Mais parfois elle l'entraînait chez lui d'abord, dans son petit appartement qu'il n'habitait plus. Là, elle demandait son viatique de baisers. « Je n'aurais pas pu aller jusqu'au bout du chemin, » disait-elle, mi-souriante et mi-suppliante. L'adorable et folle amoureuse! Tant d'heures de solitude et d'attente, tant

de précautions et de mensonges, qui blessaient sa fierté comme son amour, trouvaient enfin leur revanche. Et, de plus loin, peut-être, tout un passé sans amour. La nuit venait; elle disait : « Emmène-moi, je n'ai pas le courage... » Et il se sentait assez fou pour penser qu'il l'emporterait jusque là-bas, dans ses bras, suspendue à ses lèvres.

Un soir qu'ils avaient manqué le dernier départ du petit vapeur, ils regagnaient à pied Tamaris dans le crépuscule de mai. Derrière eux, le port et la ville s'éloignaient. Une lumière qui semblait irradier de la haute mer passait encore au-dessus de leurs têtes dans le ciel, et teintait de rose tendre la muraille du Faron, dont l'âpre décor domine Toulon. Sur la rade, apaisée, luisaient de larges moires bleu pâle. Les cuirassés avaient rappelé à eux toute la flottille qui, le jour, tourbillonne autour de leurs flancs comme des mouches, et, tranquilles, allumaient leurs fanaux. A un détour du chemin, le *Charles-Martel* se présenta par bâbord, allongé sur les eaux, puissant et paisible. Michel le fit admirer à sa compagne; il détaillait ses œuvres, comparait ses formes ou son armement à ceux des autres bâtimens, avec la fierté de l'homme de mer qui aime son navire. Elle écoutait, regardait l'énorme et fine bête avec des yeux qui peu à peu se voilaient; et elle ne comprenait qu'une chose, l'inconsciente tendresse que Michel avait pour elle. Quand il eut fini, elle inclina son front sur l'épaule de son compagnon, et murmura :

— Je ne l'aime pas, le *Charles-Martel*...

— Pourquoi ? fit-il, surpris.

— Il te prend trop à moi. Un jour, il te prendra tout à fait. Je suis jalouse. Tu aimes ton bateau, tu aimes la mer; pendant ce temps-là, tu ne m'aimes pas...

Ils étaient seuls. Devant eux, derrière eux, entre deux pointes de roches, un petit bout du chemin poudroyait dans l'ombre, étroit et blanc. Il serra contre lui l'enfant insatiable :

— Thérèse, comment peux-tu être jalouse ? Est-ce qu'il y a rien qui compte pour moi, en dehors de ton amour ?

— Non, je le sais bien... Mais ce n'est pas assez, quand tu es loin. J'ai soif de toi, toute la journée ! J'ai tout laissé pour toi, et je ne t'ai pas... Oh ! je suis égoïste, je le sens. Je ne croyais pas l'être, pourtant, quand je me suis donnée..

Elle l'étreignait, comme si elle eût voulu le disputer à tout ce qui le gardait encore. Il sentait battre à grands coups son cœur inassouvi.

— Si tu veux, dit-il, je serai là tous les jours...

Elle comprit sa pensée, et se redressant :

— Oh ! non, ne m'écoute pas, je serai plus courageuse... Je ne voulais que faire ton bonheur, et maintenant... je ne pense qu'au mien... Je t'aime mal, Michel, pardonne-moi. C'est comme une force qui m'entraîne...

— Ton bonheur et le mien, n'est-ce pas la même chose? dit-il.

Elle reprit son chemin sans répondre. Lasse ou rêveuse, elle ne parlait plus guère. Alors il l'interrogea sur sa journée. Qu'avait-elle fait le matin, l'après-midi ? Mais elle n'avait fait que l'attendre ; et elle souriait d'elle-même en ne retrouvant pas autre chose dans sa mémoire. « J'ai pensé que tu serais là ce soir, mon amour. Et tu es là... »

Elle s'attachait à son bras. Ils allaient maintenant dans la nuit, serrés l'un contre l'autre. Il songea que c'était la même femme dont, quelques mois plus tôt, il ne demandait qu'un regard ou qu'un sourire pour se croire au comble du bonheur. Des larmes lui vinrent aux yeux, d'humble reconnaissance :

— Comme tu m'aimes, Thérèse ! dit-il.

— C'est toute ma vie, Michel.

XXXIII

Sur le pont du *Charles-Martel*, Michel a pris le quart de nuit. Au clapotement doux de l'eau contre les flancs du navire, sous la lente ascension des étoiles dans le ciel, sa songerie amoureuse emplit une à une les belles heures. Il se rappelle l'adieu si tendre de son amie ; il sent encore la tiédeur des bras noués qui ne voulaient pas le laisser partir ; il la voit qui veille, un livre sur ses genoux, ouvert à la même page depuis qu'il l'a quittée ; et leurs pensées vont se croisant dans la nuit attentive, dont les souffles portent les secrets d'amour.

... Pourtant, sous cet adieu si tendre, quelle détresse il a sentie ! Comme il la laisse seule, sa pauvre amie ! N'a-t-il pas tort? Un homme sait être seul, mais une femme? Il se rappelle les reproches involontaires de Thérèse ; il se rappelle son aveu :

« C'est toute ma vie, de t'aimer... » Que fait-elle quand il n'est pas là? Elle écoute peut-être les voix qui lui disent qu'elle n'a plus ni parens, ni foyer, ni devoirs... En vain lui demande-t-il souvent de s'occuper. Elle semble indifférente, ou découragée. Elle ne vit plus que pour lui. Peut-il le lui reprocher? Peut-il lui dire que c'est trop demander, non pas à l'amour, mais au cœur humain? Elle porte souvent sur son visage, quand il la retrouve au soir, le poids d'une journée trop lourde. Et s'il l'interroge, elle lui répond en souriant, avec une bravoure qui n'est pas bien sûre d'elle-même : « C'est parce que tu n'étais pas là... J'ai tout oublié... » Leur amour a donc des ennemis dont elle ne sait pas se défendre?

Michel se surprend à les compter, ces ennemis. La solitude et le désœuvrement ne sont point les pires. Il sait combien Thérèse souffre, sans vouloir le dire, dans sa fierté. Il sait les calculs et les détours humilians auxquels leur situation la condamne chaque jour. Il les redoute, il les déteste pour elle; il lui en demande pardon; elle veut bien lui dire qu'elle n'y fait point attention; mais leur amour, quoi qu'ils se jurent l'un à l'autre, n'en est-il pas avili? Michel veut être sincère devant lui-même. Au lieu de la vie libre et hautaine qu'ils avaient rêvée, leur existence a quelque chose d'étroit et de honteux. Il a beau s'en irriter, sa colère même lui fait sentir son impuissance. Oh! comme tout ce qu'ils croyaient avoir vaincu se retourne contre eux! Comme il faut que leur amour soit fort, pour soulever à nouveau ses chaînes chaque jour! Michel ne craint pas la lutte pour lui-même, mais il s'émeut pour son amie. Il croit deviner déjà qu'elle se tend, qu'elle s'exalte; on dirait qu'elle étreint son rêve pour ne pas voir qu'il est brisé; et dans sa frénésie amoureuse, il y a comme une obscure déception d'amour...

« Aimons-nous, tout est là... » Michel entend la voix de sa bien-aimée; mais ce n'est plus, ce soir, un cri de triomphe; c'est plutôt un appel suppliant qui fait trembler son cœur, et qui monte en vain, dans la nuit trop vaste, vers les étoiles trop hautes, sous le défi des cieux.

XXXIV

Un soir qu'elle était allée chercher Michel à Toulon, comme de coutume, Thérèse, en descendant du bateau devant Tamaris,

montra du doigt la fumée qui s'élevait au-dessus d'un toit de tuiles entre les pins :

— Tu vois, là-bas ? dit-elle joyeusement. C'est notre dîner qui fume ! Nous pendons notre petite crémaillère, ce soir.

Ils avaient dû, jusque-là, dîner à l'hôtel voisin, Thérèse n'ayant pu monter qu'à demi son ménage improvisé.

Michel huma l'air en riant :

— J'en sens déjà la bonne odeur !

— Oh ! ne te forge pas une félicité trompeuse... Je crains que mon cordon bleu n'ait pas quitté depuis longtemps son village. Je me suis pourtant donné beaucoup de mal. Mais je ne sais pas ce que tu aimes ?

A mi-voix elle ajouta :

— Je n'y avais jamais pensé...

— J'aime un modeste pot-au-feu, dit-il.

— Eh bien ! vous en aurez un demain, poète aux goûts simples...

Ils riaient, pour se cacher à eux-mêmes la nouveauté de ces humbles détails. Il vit qu'elle avait rougi légèrement. Il pressa sa main ; ensemble ils se hâtèrent vers leur maison. En entrant, il aperçut des fleurs dans l'antichambre ; et ce sourire de *home* lui révéla du même coup la banale laideur de son toit de louage.

La fenêtre ouverte sur la douceur du soir éclairait, dans la salle à manger, une table d'amoureux, étroite et charmante. Thérèse avait couru Toulon, la veille, pour trouver quelques assiettes moins grossières que celles qui gisaient, ébréchées, dans les armoires ; de petits porte-bouquets, des bibelots de table. Le linge, doux et blanc, venait de chez elle. Mais là s'arrêtait le pouvoir de la fée. La gaucherie de la fille de campagne qui les servait, à la fois maladroite et curieuse, agaçait Thérèse. Ils plaisantaient ensemble la décoration prétentieuse et vulgaire, l'affreux goût de « meublé » qui régnait dans la pièce. Michel songeait au luxe discret dont il avait vu Thérèse s'entourer à Paris, et même aux *Cistes*, où elle avait su se composer, avec des riens, un intérieur délicat ; et tout à coup, rompant avec cette gaîté feinte :

— Comme tu dois souffrir ici, ma chérie ! dit-il.

— Je m'arrange pour ne pas voir !

Elle regardait au dehors :

— Que c'est joli, ces branches de pin qui deviennent roses à la cime...

Elle se leva. Il la suivit à la fenêtre. Ils y demeurèrent un instant, devant le ciel où les premières hirondelles reprenaient leurs arabesques. Il ne savait que dire, et elle ne savait pas lui dire son désir, qui était d'aller suivre les petites bêtes folles, au hasard, dans le soir lumineux.

— Allons retrouver notre dîner! fit-elle. La suite en sera peut-être meilleure.

Ils se remirent à table. Michel demanda une lampe. Entre eux deux, toute proche, elle caressa la blancheur de la nappe, fit l'ombre dans le reste de la pièce, et chassa les mauvais hôtes. Ils se regardèrent, soulagés. Et chacun se mit à conter les petits incidens de sa journée.

— Es-tu heureux, Michel?

Deux bras s'attachaient à son cou, deux yeux inquiets scrutaient ses yeux. C'était la troisième fois de la soirée qu'elle lui posait la même question.

— Pourquoi en doutes-tu? dit-il.

— C'est que mon dîner est si mauvais!... Ton dîner, je devrais dire. Tu es chez toi, ici.

Elle tourmentait un des boutons dorés de son veston.

— Je fais ce que je peux pour que tu le sentes... Mais je ne réussis guère. Et puis, je n'y pensais pas jusqu'à présent; nous étions comme deux amoureux de roman, n'est-ce pas? Cela ne peut pas durer. Les hommes aiment l'amour confortable...

— Je me trouve très bien chez moi, ma chérie.

Dans la pièce banale, le mot sonna tristement. Thérèse cacha sa tête contre l'épaule de Michel :

— Sais-tu à quoi je pense tout le temps, ce soir? C'est que ta femme t'aurait mieux reçu...

— Thérèse!

Avant qu'il sût trouver une réponse, elle s'échappa, reprit sa place et sonna la servante.

Le soir, elle le pria de sortir avec elle. La lune, déjà haute dans le ciel, jouait sur la baie tranquille qu'enferme la longue presqu'île de Saint-Mandrier. Ils prirent le chemin qui ser-

pente à travers la colline boisée dont l'autre versant domine la Seyne. Du sommet du col, la mer, au loin, s'argentait. Sur un rocher de la route, seuls parmi les formes noires des pins, ils s'assirent et s'aimèrent.

— Il n'y a rien d'autre au monde que notre amour, répétait-elle, rien d'autre...

Puis elle se souvint des amans de Shakspeare, et commença l'orgueilleux duo de Lorenzò et de Jessica, dans la nuit de Belmont :

— C'est par une telle nuit, il me semble, que Troïlus, au pied des murs troyens, exhalait son âme vers les tentes des Grecs, où reposait Cressida...

Il reprit :

— C'est par une telle nuit que Thisbé foulait l'herbe d'un pied craintif, et s'enfuit, effrayée d'avoir vu l'ombre du lion...

— C'est par une telle nuit que Didon... Je ne sais plus... Mais la nôtre est aussi belle, n'est-ce pas ? Mon bien-aimé, je me sens la sœur de toutes les amantes du poète, et je te donne leur cœur avec le mien.

Aux rayons de la lune, la beauté du visage d'amour tendu vers lui l'enivrait. Mais, en même temps, la sourde inquiétude qui demeure au fond de toutes nos extases lui rappelait la fragilité de son bonheur. La nuit glissait, emportant comme les autres ces minutes éternelles. Une étoile fila dans le ciel, au-dessus de leurs têtes, et s'éteignit. Ils la virent ensemble. Thérèse, inconsciemment, formula leur intime révolte :

— Comme c'est triste, une étoile qui meurt!... Mais notre amour ne mourra pas...

Il crut pouvoir l'interroger.

— Pourquoi semblais-tu triste, tout à l'heure? Pourquoi m'avoir dit cette méchante parole ?

— Oh! je t'en prie, supplia-t-elle, avec un effroi soudain, ne reviens pas sur cette soirée...

Il sentit que ce n'était pas seulement un caprice d'humeur, et qu'il fallait savoir. Il insista. Lentement, la confession vint :

— C'est vrai que j'étais démontée, ce soir... Ne souris pas, ne dis pas que c'est un enfantillage. Je sens que je vis en égoïste avec toi... Je ne peux pas me dévouer à ton bonheur, comme j'aurais voulu. Alors, j'avais mis un sens dans cette toute petite chose : te bien recevoir, te donner l'impression d'un

doux chez-soi... Tu vois comme j'ai réussi... Est-ce que je pourrai jamais faire ton bonheur, en n'étant pas ta femme? Peut-être que je t'en détourne, au contraire. Je me suis donnée pour cela, bien plus que pour être heureuse. Ou alors, je n'en avais pas le droit...

Il l'interrompit par de tendres reproches. Mais elle ne l'écoutait pas. Elle reprit :

— Je ne veux pas que tu te blesses, Michel, de ce que je vais te dire. Je ne sais même pas comment le dire... En nous voyant tous les deux, ce soir, à notre petite table, je suis descendue d'un rêve, je me suis vue tout à coup — telle que je suis... Cela m'est égal que les gens me méprisent, mais je ne peux pas leur expliquer pourquoi je les méprise, moi... Et puis, je te compromets, je suis obligée de me cacher pour ne pas te nuire. Toutes ces petitesses, c'est comme un mauvais air qu'on respire... Ah! si l'on pouvait vivre au loin, libres, seuls, et s'aimer toujours, et n'avoir qu'à s'aimer! Mais non, ce serait lâche. J'ai peur, Michel, je deviens mauvaise, je veux trop jouir... Je suis changée, n'est-ce pas? Ah! laisse-moi te dire tout. Il y a des momens où je suis tentée de me juger sévèrement. Les yeux de cette fille qui nous servait, tout à l'heure, me faisaient honte. Et puis, cette maison banale, ces meubles fanés, où d'autres femmes avaient passé peut-être avant moi... Ah! je sens que je suis une femme tombée...

— Thérèse! cria-t-il, tu blasphèmes notre amour!

Elle voulut parler, mais les sanglots fauchaient les mots sur ses lèvres. Il la serrait dans ses bras, comme pour la défendre contre l'abominable pensée. Elle finit par murmurer :

— Pardonne-moi, Michel, je t'ai fait mal... Je ne voulais pas te faire un reproche, oh! non. Je me suis donnée à toi parce que je l'ai voulu, parce que je le veux encore, tu le sais, n'est-ce pas? J'en suis fière, j'en suis heureuse. J'ai foi en notre amour. Michel, je lui demande pardon. Fais-moi oublier mon blasphème...

Elle cherchait ses lèvres, mais ce fut lui, cette fois, qui les refusa. Alors elle supplia :

— Oh! c'est trop cruel, Michel. C'est toute ma joie que tu me refuses...

Il céda. L'amour, une fois de plus, magicien docile, couvrit d'un manteau d'or sa propre misère.

XXXV

Michel envoyait prendre son courrier chez lui, à Toulon, quand il ne pouvait y passer lui-même. Il y trouvait les lettres de sa sœur.

L'une d'elles, un jour, lui apprit que Marie-Louise n'était plus fiancée.

Il avait proposé à Thérèse, ce soir-là, de l'emmener dîner à Hyères. A la gare, il la retrouva, heureuse et troublée un peu de leur imprudence. Elle choisit un hôtel au hasard; Michel s'assura que tous les visages, dans la salle, lui étaient inconnus; et ils s'assirent à une table isolée, près d'un jardin qu'embaumaient les premières roses d'été.

Vers le milieu du repas, Michel dit tout à coup :

— J'ai trouvé chez moi, tout à l'heure, une lettre de Marie-Louise, où elle me dit que ses fiançailles sont rompues.

La nouvelle surprit peut-être moins Thérèse que le ton tranquille dont il l'annonçait.

— Est-ce possible? fit-elle. Comment ne le disais-tu pas? Qu'est-il arrivé?

— Elle ne donne guère de raisons.

— Pauvre fille!... Tu as sa lettre? Veux-tu me la montrer?

Il ouvrit son portefeuille et la lui tendit.

— C'est à la fin.

Elle sauta jusqu'à la dernière page, et lut :

« ... Je n'ai aucun grief contre M. de Kerhualé. Au contraire, il s'est montré très bon, très délicat. Mais ce serait bien long de t'expliquer tout cela, mon Mico; et puis, j'en ai la tête encore un peu lasse... Qu'importe, d'ailleurs? ce qui est fait est fait. Maman est un peu triste, moi, pas trop. Au fond, je crois que je n'étais pas faite pour le mariage, voilà tout. Mais ne m'imagine pas déjà derrière une grille : je ne suis pas mûre pour le couvent non plus. J'occuperai ma vie autrement. Pour commencer, j'ai bien envie de compléter mes cours de Croix-Rouge, qui m'intéressaient tant, et d'avoir mon diplôme d'infirmière. Qui sait? Je te retrouverai peut-être en Chine ou en Afrique, l'année prochaine, quand on t'enverra au loin... »

Le reste de la lettre parlait volontairement d'autre chose.

— C'est triste, dit-elle. C'est étrange, surtout. Qu'est-ce que tu supposes?

— Je ne suppose rien du tout.

Tant d'indifférence ou de dissimulation la révoltèrent :

— Mais enfin, tu devrais chercher à savoir ! Elle semblait très éprise, et lui aussi, disais-tu.

Elle hésita, pour ajouter :

— Tu ne crois pas que c'est à cause de nous ? M. de Kerhualé est d'une famille extrêmement stricte et rigide, où l'on a peur du scandale...

— Quelles idées te fais-tu, Thérèse ? Puisqu'elle assure qu'il s'est fort bien conduit. C'est donc elle qui a rompu. Pourquoi chercher plus loin qu'elle ne dit ?

— Parce qu'elle ne dit pas ce qui est, j'en suis sûre...

L'orchestre, attaquant un morceau, le dispensa de répondre. Elle n'insista point. Mais désormais, ni la musique, ni le parfum de la nuit fleurie, ni même la petite joie de bravade qu'avait prise pour elle cette soirée, ne détournèrent son esprit de l'énigme qui l'inquiétait.

Quand ils furent rentrés, elle dit :

— Michel, je veux te demander quelque chose. Est-ce que tu n'écriras pas à ta mère pour savoir la vérité ?

— Peut-être. Mais ne te tourmente point. Je t'assure que nous ne sommes pour rien dans cette rupture.

— Tu te le persuades bien vite ! Si tu n'écris pas, je serai obligée de me dire que je t'ai rendu bien égoïste, Michel. Cela me serait dur...

Il écrivit. Quelques jours après, en montant chez lui, il trouva Thérèse qui l'attendait, avec son courrier. Elle lui montra une lettre :

— Ce doit être une réponse de ta mère. Ouvre vite, veux-tu ?

Il rompit l'enveloppe, et elle lut avec lui :

« Mon enfant, tu me demandes la vérité ; je t'en aurais instruit déjà, si ta sœur ne m'en avait empêchée, par une délicatesse qui doublait le prix de son sacrifice. M. de Kerhualé ne s'est pas retiré ; ta sœur lui a rendu spontanément sa parole, malgré lui et malgré moi. Elle se préoccupait très vivement de toi, au point de n'être plus une fiancée heureuse, et de compter pour rien son propre bonheur. Elle a craint, si elle se faisait un foyer, de n'avoir plus le droit de t'y recevoir. Aucune autre pensée n'a inspiré sa décision. Je veux espérer encore qu'elle

n'est pas irrévocable. Je n'ai pas permis que la rupture des fiançailles fût officielle, et nous disons seulement que le mariage est retardé jusqu'à l'automne. Marie-Louise se soumet, mais je ne changerai pas, je le crains, ses dispositions. La sérénité et la bonne humeur de ses lettres ont pu te tromper jusqu'ici; mais puisque ton cœur s'est inquiété, je te dois la vérité, et je t'en fais juge. A toutes mes objections, à toutes mes prières, à toutes celles que je crois pouvoir lui adresser en ton nom, elle répond : « Je n'aurais pas pu être heureuse. Laissez-moi faire. L'amour est patient, et il est fort. »

« Ta sœur t'aime plus qu'elle-même, mon enfant: voilà la seule explication que je puisse te donner. A toi de la convaincre qu'elle a tort, — à moins que tu n'aimes mieux faire qu'elle ait eu raison. »

La lettre tremblait dans les mains de Michel. Il la jeta sur la table :

— C'est absurde ! cria-t-il. Je vais lui écrire...

Thérèse l'arrêta :

— Que lui diras-tu ?

— Je lui dirai que c'est un enfantillage, qu'elle ne peut pas comprendre certaines choses, ni les empêcher, et que je ne veux pas qu'elle me sacrifie quoi que ce soit de son bonheur. Mais je ne veux pas non plus, Thérèse, que tu te tourmentes. Comme tu as l'air bouleversée, ma chérie ! Sois tranquille, je saurai la raisonner, la pauvre petite, tout s'arrangera.

— Soit ! dit-elle, écris.

Il s'assit à son bureau. Derrière lui, debout, les coudes sur la cheminée, elle fixait un portrait de Marie-Louise. Il datait de trois ans déjà. A peine une jeune fille, sans beauté de traits, quel charme déjà dans ce regard, quelle franchise, quelle volonté claire et douce ! Thérèse prit le cadre entre ses mains, comme pour arracher au visage son secret. « L'amour est patient... » Aimait-elle vraiment son frère à ce point ? Et que prétendait-elle? Thérèse ne le comprenait que trop. Ce serait donc un duel ! Si imprévu qu'il fût, Thérèse ne songeait point à le trouver absurde, ni peut-être inégal. Un instinct de femme, déjà, l'animait à la lutte. « L'amour est patient... » Quelle tranquille assurance ! C'était donc la raison de ces lettres si tendres, qui suivaient le fugitif, qui s'attachaient à lui ? Quelle âme étrange, — et clairvoyante ! Comme elle avait trouvé la

blessure qui pouvait leur être le plus sensible! Voulait-elle charger leur amour de ce crime, le marquer malgré lui d'égoïsme et de cruauté? Thérèse se révolta. Tout ce qu'il lui avait fallu fouler aux pieds pour se donner à Michel, c'était autant de victoires sur elle-même ou sur le monde; mais piétiner ce cœur d'enfant, accepter le sacrifice qu'il faisait de lui-même, dans l'ombre et le silence, dans le mépris ou la pitié, — ce n'était plus une victoire...

Michel, depuis un moment, n'écrivait plus.

— Veux-tu m'aider? dit-il en se retournant.

Elle fit signe que non.

— Je ne peux pas. Je lui dirais qu'elle est sublime et que je l'admire, — ou bien que je la hais de toute mon âme.

— A quoi penses-tu, Thérèse?

Elle continua:

— Et puis, je ne voudrais pas peser sur toi. C'est toi seul qui dois choisir entre elle et moi.

— Comme tu me fais de la peine! dit-il en venant à elle. Veux-tu donc que je n'écrive pas?

Pâle, le souffle court, le front lourd de pensées contradictoires, elle semblait hésiter. Enfin, s'abandonnant sur l'épaule de Michel, elle dit:

— Je ne sais pas, fais comme tu veux... Oh! si, tâche de la convaincre... Qu'elle soit heureuse! C'est trop dur de penser qu'on ne peut faire son bonheur qu'en marchant sur celui d'autrui. Quand il n'est pas un hasard, le bonheur est un vol. Je l'ai souvent remarqué... Oh! entoure-moi, Michel, j'ai peur... On dirait que tout s'acharne contre notre amour...

— Tu n'as pas peur avec moi, dit-il. Tu te rappelles, comme nous nous sommes promis que nous serions forts?

— Oui, je l'ai promis. Tu me trouves lâche? Je n'attendais pas cette épreuve-là, c'est vrai. Mais je l'accepte comme les autres. Va, Michel, je t'aime, et tout le reste n'est rien...

Il la prit dans ses bras. Elle buvait sur ses lèvres tout l'orgueil de la vie.

— Merci, mon aimé, merci... Qu'importe, n'est-ce pas, si leur amour ne valait pas le nôtre? C'est la joie des forts, de ne pas regarder à leurs pieds. Quand tu m'aimes, je sens que l'amour a le droit de marcher sur un chemin de sang...

Ils se regardèrent. Dans leurs yeux tremblait le magnifique défi de leurs cœurs :

— A nous deux, nous valons le monde...

XXXVI

Mai s'écoula. Ils laissaient glisser les jours sans prévoir le lendemain, sans oser, devant eux-mêmes, faire de projets.

Pourtant, dans ses longues journées sans devoirs et sans habitudes, Thérèse de Fougé sentait peser sur elle la menace d'impérieuses questions. L'heure était venue de prendre des décisions et de régler leur vie. Les premières chaleurs amenaient à Tamaris des familles toulonnaises. Thérèse n'y trouvait plus la solitude, Michel la sécurité qu'ils désiraient. Dans quelques semaines, Georget serait en vacances. Elle-même serait obligée de revoir les siens, de rentrer dans la vie courante, de se déclarer devant ce monde qu'elle avait cru braver, et qu'elle n'avait fait peut-être que fuir...

S'installerait-elle à Toulon ? C'était compromettre Michel. Rentrerait-elle à Paris ? C'était le quitter.

Devait-elle donc en revenir à cette vieille idée d'un mariage, qui semblait si lointaine maintenant, si médiocre après tant de rêve ? Pour se dévouer toute à Michel, pour se justifier elle-même devant ses souvenirs, c'était la seule solution. L'autre, — elle ne voulait pas se la nommer...

Un jour, une lettre de son père, qui lui donnait des nouvelles de Georget, la lui rappela. Il écrivait brièvement, rarement, point trop l'un et l'autre, avec un tact parfait. Mais un mot d'une crudité correcte, qui sentait son d'Ecquevilly, tout à coup la frappa. Elle se souvint de la scène qui l'avait si profondément blessée. Qu'avait-elle donc fait, après tout, que de suivre le cynique conseil de son père? Oh ! non, toute sa droiture, et sa maladresse même, protestaient contre une telle injure. Elle froissa la lettre avec colère. Mais pouvait-il la juger d'après son idéal intime ? Elle se vit devant lui, devant son ironie tranquille, qui regardait la vie, non les âmes. N'avait-il pas eu brutalement raison ?

Puis elle s'humilia tout à fait. N'était-elle point la dupe de son cœur? Elle aussi connaissait une Thérèse qui se croyait trop fière, jadis, pour demander à l'amour de Michel autre chose

qu'un hommage délicat, et comme une revanche discrète. Une Thérèse, — pourquoi ne pas l'avouer? — qui se croyait au-dessus de la faute... Et maintenant, la faute avait perdu son visage de honte; le mot même ne signifiait plus rien pour elle. Elle aimait... Ce n'était pas une surprise qui l'avait livrée à Michel; ce n'était même pas la pitié ni le dévouement; c'était bien la poursuite désespérée de son propre rêve jusqu'aux abîmes de la chair. Ne s'était-elle pas vue rougir, souvent, quand la franchise du miroir lui révélait sur son visage ce goût du plaisir, cette fièvre des sens qui avaient fait d'elle une autre femme?

Michel sentait rôder autour de Thérèse ces mauvaises pensées. L'existence déprimante à laquelle il la condamnait malgré lui l'inquiétait. Souvent il avait pensé à donner sa démission. Mais elle le suppliait, effrayée, de n'en rien faire. Il remettait à plus tard; et le désir de distraire son amie ne lui faisait pas moins négliger toute prudence. Il l'emmenait dîner dans les restaurans de Cannes, ou passer une soirée de théâtre à Marseille. Elle refusait souvent. Mais elle était femme : une toilette à mettre, un risque à courir, ou seulement la joie d'être accompagnée par l'homme qu'elle aimait, la faisaient céder. Elle rentrait en regrettant sa faiblesse. Avait-elle donc besoin de s'étourdir? Ils se retrouvaient, dans une étreinte solitaire et délicieuse, où ils semblaient se demander pardon l'un à l'autre de chercher autre chose qu'eux-mêmes.

Michel caressait un autre projet: celui de retourner avec Thérèse à Amalfi. Dans cette sourde hostilité des choses contre leur amour, rien ne soutiendrait mieux son amie qu'un pèlerinage aux lieux de leur première rencontre. Elle en avait accepté l'idée avec joie. Il attendait seulement de pouvoir obtenir un congé de quelques jours. Au moment de partir, Thérèse montra quelque hésitation. Il dut l'entraîner. Un rapide de nuit les mit à Gênes le lendemain matin, puis à Rome. Le surlendemain, ils gagnèrent Naples, et prirent une voiture, à Castellamare, pour Sorrente.

Le temps était radieux. Thérèse semblait avoir oublié tout scrupule et tout souci. Michel, heureux, lisait dans ses yeux ce goût brûlant de la vie qu'elle avait connu par lui. Ses regards, ses paroles, ses baisers, étaient autant d'actions de grâces. Il se rappelait son cri : « Vivre au loin, vivre en rêve, et s'aimer... »

Il retrouvait l'amoureuse ardente et magnifique, qui ne croyait qu'à l'amour.

Ils avaient voulu, pèlerins fidèles, refaire exactement leur route de l'année précédente. Au relais du col, où Michel l'avait prise dans sa voiture, les souvenirs se levèrent et leur firent cortège. Ils avaient tenu toutes leurs promesses. La vie ne les avait ni démentis, ni réduits à sa médiocrité. Et ils prenaient, dans le passé, une figure de présages, mystérieuse et émouvante. Les voyageurs n'échangeaient plus de paroles. Aux flancs des promontoires où la route s'accroche, la lumière et l'ombre les enveloppaient tour à tour. Ils se sentaient tout petits dans l'immense espace. Mais leur amour semblait déborder d'eux-mêmes, trembler sur les eaux, dormir au creux des monts, jouer dans la lumière. Il était contemporain de ces choses éternelles. Michel et Thérèse se souvenaient de cette heure de hasard où ils avaient reconnu, malgré eux, l'heure du destin. Ils en concevaient une foi nouvelle, et comme une splendide assurance, en leur amour.

Le soir tombait quand ils arrivèrent à Amalfi. Thérèse, grisée de lumière et d'émotions, semblait lasse. Elle s'appuyait sur l'épaule de Michel et regardait, songeuse, les grandes ombres qui s'allongeaient autour d'eux. On eût dit qu'elles gagnaient son cœur. Michel éprouvait aussi, sans la comprendre, une mélancolie, qui n'était peut-être que celle de l'heure. Pourtant, Amalfi sur son rocher, Ravello sur le mont, semblaient des reines assises dans la beauté du soir, au-dessus des flots soumis.

Il entraîna sa compagne sur la terrasse des Cappuccini ; et il lui rappelait les souvenirs de leur dernière causerie. L'azur qui s'encadrait dans les arceaux de pampres, l'ombre des piliers blancs qui, depuis des siècles, marquait les heures pareilles, les paroles d'amour et de paix qui s'étaient prononcées sous les voûtes d'autrefois, donnaient au vieux cloître la beauté d'un lieu définitif. Thérèse songeait qu'ils s'étaient quittés là... Michel, un moment, lui désigna l'endroit, au bout de la terrasse :

— C'est là que nous nous sommes dit adieu, sans vouloir connaître notre nom...

Il vit les yeux de Thérèse se voiler de larmes.

— Oh! dit-elle, pourquoi m'as-tu amenée ici? S'il fallait encore nous quitter...

— Rien ne nous séparera jamais, tu le sais bien.

Elle se serra contre lui :

— J'ai peur ici. Emmène-moi.

Ils couchèrent à Amalfi. Le lendemain, Thérèse voulait aller plus loin. Elle vit que Michel hésitait.

— Quand dois-tu rentrer? dit-elle. C'est déjà fini ?

Il lut dans ses yeux un tel désir de prolonger cette vie sans entraves, qu'il éluda la réponse :

— Non, nous avons encore du temps, dit-il. Veux-tu pousser jusqu'à Pæstum?

Elle se laissa guider, heureuse et sans pensée. Ils longèrent le golfe jusqu'à Salerne, puis se firent conduire dans la plaine basse, au pied des monts, où s'élevaient jadis les trois temples de pur style grec. Les ruines en demeurent d'une beauté saisissante. La frange argentée de la mer, d'un côté, les lignes violettes de l'Apennin, de l'autre, s'encadrent encore dans les hauts fûts demeurés debout sous l'architrave; et l'asphodèle fleurit, depuis des siècles, autour des débris couchés dans l'herbe. De la grande plaine triste, nulle autre vie ne monte vers le ciel, que celle de ces pierres mutilées.

Ils se trouvèrent seuls dans les ruines. Le verbiage d'aucun cicerone n'en venait gâter l'éloquent silence. Thérèse avait franchi les degrés du temple de Neptune, et sa silhouette fine glissait entre les colonnes trapues sur la blancheur du ciel. Michel jugeait à ce corps vivant les proportions et l'harmonie du vieux temple. Puis elle l'appelait : ils goûtaient ensemble les horizons, la couleur de l'air, les images qui se levaient sous ces portiques. Et comme leur amour était la clef de toutes choses, c'était par lui qu'ils comprenaient encore la leçon de douceur et de joie de l'âme antique. Thérèse eut un regret :

— Comme je t'aurais aimé, dans ce temps-là! dit-elle.

— Pouvais-tu m'aimer plus qu'aujourd'hui ?

— Oh! non... Mais l'amour était plus libre, plus joyeux, plus enfant...

Elle posa ses lèvres sur celles de Michel :

— Éros te donne un baiser...

Il voulut la retenir, elle s'enfuit. Sur les dalles massives, leurs pas sonnaient légers. Puis elle s'arrêta contre une colonne La lumière riait dans ses prunelles, où, pour un instant, le rêve

avait fait place à la joie. Un souffle traversa l'air doré, leur apportant le bruit des mêmes flots qui saluaient Aphrodite naissante, aux jours heureux du monde. Deux oiseaux, au-dessus d'eux, s'envolèrent en se poursuivant. Elle murmura :

— L'Amour, maître des hommes et des dieux...

Le soleil s'inclinait. Il fallut quitter les ruines. Quand elles apparurent de loin, petites sous le ciel bas, dans la décrépitude et l'abandon, Thérèse s'arrêta :

— Il n'y a plus de dieux, dit-elle, et ce sont les hommes qui sont aujourd'hui les maîtres de l'amour.

Il comprit qu'elle pensait à toutes les entraves que le leur avait rencontrées. Il dit :

— Nous achetons bien cher notre liberté. Mais un cœur qui veut s'affranchir y parvient toujours. Si tu souffres trop de la lutte, ma chérie, songe comme notre victoire sera belle.

Mais elle restait pensive.

— S'il ne fallait vaincre que le monde ! dit-elle. Mais nos âmes aussi sont changées. C'est peut-être en nous-mêmes que l'amour a ses pires ennemis...

XXXVII

Ils regagnèrent Naples le soir. Le lendemain, ils devaient prendre le chemin du retour. Elle parut sortir d'un rêve :

— Est-ce que tu seras rentré à temps? demanda-t-elle. Ne devrais-tu pas repartir dès ce soir?

Il affirma que non. Il voulait l'emmener encore à Capri le lendemain matin.

Mais, en comptant les jours depuis leur départ, elle fut prise d'un doute. Il dut avouer enfin qu'à Salerne, il avait télégraphié au commandant du *Charles-Martel* qu'il était souffrant et dans l'impossibilité de rentrer avant quelques jours.

— Michel ! cria-t-elle, comment ne me l'as-tu pas dit? Il verra que c'est un mensonge. Oh ! pourquoi as-tu fait cela?

Il la rassura :

— C'est peu de chose quand on prévient. Le commandant ferme les yeux.

Mais elle repoussait ses excuses et ses caresses, et, bien loin qu'elle le remerciât, elle semblait consternée.

— Si c'est pour moi que tu l'as fait, Michel, comme tu me connais mal encore !... Ne sais-tu pas que je ne voudrais jamais te nuire? Je me suis donnée à toi en rêvant d'être ton appui, de te faire une vie meilleure et plus haute, et voilà que tu abandonnes pour moi les plus simples devoirs de ton métier. Tu ne m'as pas comprise, Michel...

Il dut la consoler : elle sanglotait. Un peu déçu, il ne devinait pas qu'elle s'accusait elle-même, à travers les reproches qu'elle lui adressait. Et il s'étonnait d'un tel désarroi pour une si petite chose.

— Les meilleurs officiers en ont autant sur la conscience, dit-il. Mes chefs ne m'en voudront pas, je t'assure.

— Peut-être, si tu n'avais pas d'autres raisons d'être mal vu d'eux. Pourquoi veux-tu me cacher que je te fais du tort, Michel? Je le sais, je le sens, tout me le prouve...

Il haussa les épaules :

— Qu'importe! après tout... La marine n'a pas besoin de moi

Elle le regarda. C'était l'homme qui adorait son métier, ses chefs, son bateau, tout ce qui flottait avec son pavillon en haut du mât... Il n'aurait pu trouver une parole plus accablante. Elle n'eut pas le courage de discuter.

— Ne voudrais-tu pas reprendre le train tout de suite? dit-elle. Moi, je suis lasse, je ne reviendrai que demain. Fais cela pour moi, je t'en prie, pour que je ne me sente pas trop coupable.

Il vit que c'était le seul moyen de lui rendre un peu de calme. Il promit de partir.

Ils dînèrent sans gaîté. Elle essayait de lui faire oublier ses dures paroles, et la triste récompense dont elle avait payé sa folie. Mais, entre deux sourires, il la sentait compter, comme autant de remords, les minutes de cette longue soirée.

A la gare, elle lui dit :

— J'ai été si heureuse, tu sais, pendant ces quelques jours! Je t'en ai bien mal remercié. Pardonne-moi, Michel.

— J'avais cru te faire plaisir...

Elle aperçut que c'était l'éternelle faiblesse de l'homme qui aime. Eux qui se croyaient si forts! Leur amour, au lieu de les grandir, devait-il donc les diminuer l'un et l'autre? Ce n'était pas la première fois qu'elle pressentait l'obscure rançon de la révolte. Elle baissa la tête et murmura :

— C'est moi qui t'aime mal. Peut-être que je t'aurais mieux aimé si je n'étais pas entrée dans ta vie...

Il n'entendit pas, ou ne voulut pas entendre. Il la serra dans ses bras :

— Surtout, n'aie pas d'inquiétudes pour moi ! Tout s'arrangera. Tu me rejoindras vite !

Elle lui dit adieu, et s'en retourna seule. Oh ! si seule... Jusqu'à son cher amour, dont le refuge semblait tout à coup lui manquer...

XXXVIII

En rentrant à Tamaris, Thérèse trouva, dans le courrier qui s'était accumulé pendant son absence, une lettre de M. Lesquières. Elle l'ouvrit en hâte. « Ma chère amie, disait-elle, en allant aujourd'hui voir votre fils et lui porter ces petites friandises qui font excuser ma visite, j'ai appris qu'il était à l'infirmerie depuis le matin. Je m'y suis fait conduire aussitôt, et j'ai trouvé notre petit homme non pas malade, mais assez dolent et se plaignant de maux de tête et de cœur. J'espère que ce ne sera rien; pourtant, j'ai recommandé qu'on le surveillât bien; il couchera à l'infirmerie et le médecin le verra demain. Je vous télégraphierai au cas où l'on constaterait, ce qu'à Dieu ne plaise, une indisposition grave. Comptez sur moi, ma chère amie, pour que rien ne manque au cher petit homme, — rien de ce que je peux lui donner. »

Elle éparpilla le courrier d'une main fébrile. La lettre, heureusement, portait la date de la veille. A la pensée qu'elle aurait pu l'attendre là, depuis plusieurs jours, un affreux remords serrait le cœur de Thérèse. Sans prendre le temps de se dévêtir, elle écrivit une dépêche pour demander des nouvelles à son ami. A peine venait-elle de l'envoyer qu'elle en recevait une. Le médecin, sans se prononcer encore, craignait une fièvre scarlatine. L'enfant était très abattu. M. Lesquières demandait timidement des instructions.

Elle dit au porteur d'attendre et rédigea deux dépêches. L'une priait son ami de faire le nécessaire pour que Georget fût transporté chez elle aussitôt. L'autre était pour ses gens, auxquels elle donnait les ordres les plus urgens.

Il était trois heures de l'après-midi. Aurait-elle même le

temps de revoir Michel, avant de prendre le train du soir? Elle ne put s'empêcher de songer à la terrasse des Cappuccini, aux sermens qu'ils échangeaient là-bas, en plein rêve : « Rien ne nous séparera jamais. »

Ayant pris ses dispositions pour son départ, vers cinq heures, elle se rendit à Toulon pour y attendre Michel. Il l'aperçut de loin sur le quai. Il sautait à terre, heureux ; elle brisa sa joie d'un mot :

— Michel, il faut que je vous quitte. Georget est malade.

Il vit qu'elle était en manteau de voyage, et qu'elle s'en allait. Il ne put cacher sa peine :

— Tout de suite, Thérèse?

Puis il regretta son demi-reproche, et se mit à la questionner. Elle exposa les faits, d'une voix unie et triste, en baissant la tête. On eût dit que c'était l'inévitable, et qu'elle le savait.

Ils allèrent ensemble jusqu'à la gare, et il voulut lui faire prendre quelque nourriture avant de partir. Mais elle ne pouvait manger. Il attribuait à l'inquiétude l'obscur effroi qu'il lisait dans ses yeux. Elle ne disait rien. Et lui-même, pour rompre ce mortel silence, ne trouvait que des paroles banales.

Le train de Paris roula dans la gare et vint ranger le quai. Michel chercha une place pour Thérèse et la fit monter.

— Tu ne m'en veux pas de partir? demanda-t-elle.

Il répondit :

— C'est ton devoir.

Quand elle le perdit de vue, dans la fuite du train, son cœur se brisa. Quel affreux réveil ! Malgré elle, son esprit donnait à cette séparation la tristesse d'un présage.

Toute la nuit, elle pleura sur son amour. Mais parfois elle se rappelait le dernier mot de Michel, et elle s'étonnait de sentir, sous son amertume, une douceur inattendue.

PAUL RENAUDIN.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

L'ÉVOLUTION DES DÉPENSES PRIVÉES
DEPUIS SEPT SIÈCLES [1]

LE LOGEMENT

II

LES MAISONS DE PARIS

I

Trop pauvres pour se payer des donjons individuels, les habitans des villes s'étaient ceinturés par cotisation d'un rempart commun, à l'entretien et à la défense duquel ils s'obligeaient à concourir de leur poche et de leur personne. A ce titre, on peut considérer à la fois comme un impôt, ou comme une portion du loyer urbain le service de la milice locale. La ville du moyen âge n'est pas, comme les nôtres, accessible au premier venu. Les « frères et sœurs de loi, » les « enfans de famille, » ainsi que s'appellent les citadins dans les coutumes, formaient un phalanstère fermé.

Pour y avoir droit de résidence, il ne suffisait pas de payer la taxe d'« habitage, » réduite de moitié en faveur de ceux qui ont pris femme dans la commune ; et ce n'était point assez de résider, fût-ce depuis cent ans, pour posséder l'aptitude légale aux honneurs et fonctions consulaires. Les habitans eux-mêmes, pour louer leurs maisons à des étrangers, doivent parfois obtenir l'autorisation de la communauté. Ces étrangers sont-ils « gens

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

de considération ? » Il faut, avant de « les recevoir pour concitoyens, » l'assentiment du parlement de la province. Sont-ils enfin, « après avoir demandé cette faveur avec instance et à genoux, » investis du droit de cité, les nouveaux admis n'ont pas seulement à payer le « droit de bourgeoisie ; » ils sont tenus souvent de posséder le tiers de leurs biens meubles dans la ville, ou de l'y faire transporter sans délai. De même qu'il existe un droit d'entrée, il en existe un de sortie, à payer par les pères de filles indigènes qui vont habiter ailleurs avec leur mari.

Ceux qui, sans se munir au préalable de ces privilèges, « quittent leur lieu de naissance pour se retirer dans les villes, » auront beau y être depuis longtemps domiciliés, ils seront toujours sujets à l'expulsion sommaire. Ordre pourra leur être intimé par les échevins de « vider les lieux et d'aller s'habituer ailleurs. »

Ce particularisme, qui subsistait encore, bien que relâché, au XVIIe siècle, avait été fort strict au moyen âge. En retour de ces avantages qui les constituaient, en commun, propriétaires de leur cité, les bourgeois étaient tous astreints à sa garde, sans distinction de caste, ni de condition. Les ecclésiastiques sont tenus à faire le guet en personne ; à Angers, ils sont formés en troupe et ont pour chef un abbé notable.

C'était un usage général dans toute l'Europe. Dans le Midi de la France, la charge de capitaine est unie souvent à celle de premier consul ; partout elle est obligatoire pour qui est désigné par le conseil municipal, et nul ne peut démissionner, sauf pour « incommodité de vieillesse. » Obligatoire aussi était l'exercice de la pique, de la hallebarde, plus tard du mousquet, dont un « joueur de hautes et basses armes, » payé par la ville, donnait des leçons. Chacun s'équipait et parfois devait fournir ses munitions. Aux patrouilles de nuit hebdomadaires les riches, en temps normal, se substituaient des portefaix et autres salariés, qui se chargeaient de « servir à la garde » cinq ou six maisons ; aux époques de troubles, les gens de toute qualité, conseillers et présidens de parlemens eux-mêmes, faisaient la ronde en personne. On voit de petites villes au XVIe siècle, où le bourgeois qui « abandonne le guet » est mis « dans une fosse de fossé » au pain sec pendant trois jours.

A ce prix on obtenait la sécurité vis-à-vis du dehors et, pour se la mieux assurer au dedans, certains hôtels avaient leurs retranchemens, certains quartiers avaient leurs barricades per-

manentes; d'où cette locution, aujourd'hui singulière, « ouvrir la porte d'une rue. » Ces rues, sans alignement et longtemps sans pavage, n'étaient pour la plupart que de tortueux corridors dont beaucoup à Paris n'avaient pas quatre mètres de large. Paris lui-même, quoiqu'il eût changé de peau depuis le milieu du moyen âge, n'avait guère de trottoirs à la fin du XVIIIe siècle; ce qui rendait toutes les rues périlleuses. « Ceux qui font les lois roulent carrosse, disait Mercier, et dédaignent les plaintes de l'infanterie. »

Le Paris dont Boileau nous a décrit les « embarras, » dans une de ses satires de jeunesse (1662), était, au point de vue de l'éclairage, de l'eau, de la propreté et des égouts, plus semblable à la capitale des premiers Capétiens qu'à celle de notre République. C'était un groupement de villages, sous le rapport de l'édilité comme au point de vue de la justice, que prétendaient y exercer cinquante pouvoirs juxtaposés et concurrens, abbayes et prieurés, chapitres, hôpitaux et collèges, à titre de seigneurs primitifs des hameaux englobés peu à peu dans ses murs.

Il faut évoquer ces villes informes, sales et nues, où Dieu seul était bien logé dans sa cathédrale gothique, pour mesurer avec quelle amplitude les besoins des hommes peuvent varier d'intensité ou de nature; combien le sens de la Commodité est indépendant par exemple de celui de la Beauté, puisque l'énorme New-York, avec ses cinq millions d'habitans, ne possède pas un seul monument grandiose et que le petit Paris de saint Louis a su bâtir Notre-Dame. Ces citadins du moyen âge ou de la Renaissance, avec les faibles moyens pécuniaires et mécaniques dont ils disposaient, ont mis sur pied des joyaux de pierre, de fer et de bois, par lesquels ils comptent encore et vivent dans la mémoire de l'humanité; mais ils ne savaient tenir leurs rues ni droites, ni propres, ni sûres et des épidémies meurtrières les désolaient périodiquement, faute d'hygiène. Le Confortable moderne, dont nous sommes si fiers, ne serait-il que chimère, puisque tant de générations n'en ont pas soupçonné l'existence?

Dans ce cadre urbain du XIVe siècle, les maisons populaires, serrées les unes contre les autres, ne différaient guère des logis ruraux si ce n'est par un détail : elles se présentaient à la rue non de face, mais de profil, par le pignon, sur lequel ouvrait au rez-de-chaussée l'allée d'accès et l'échoppe, au premier une ou deux fenêtres, puis un grenier dont les deux pentes s'unis-

saient avec celles des toits voisins, pour recueillir l'eau des pluies, que des gargouilles saillantes allaient verser en douche, au milieu de la rue, sur le dos des passans. Tel était le type des immeubles qui, suivant leur dimension, leur quartier, et suivant aussi la prospérité ou le malheur des temps, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XII (1200 à 1500), se louaient à Paris de 50 à 500 francs de notre monnaie.

Des boulangers, des bouchers, des épiciers paient de 120 à 320 francs; des plâtriers, des charpentiers de 40 à 334 francs; des savetiers, pelletiers, barbiers de 77 à 435 francs; des fourbisseurs, gainiers, « sergens » (huissiers) ou apothicaires de 64 à 470 francs. Il va de soi que le loyer de ces ouvriers ou marchands varie dans la même profession, selon les ressources et l'achalandage de chacun, du simple au décuple, et qu'il se voit des maçons logés pour 54 francs rue des Marmousets (1358), et d'autres pour 412 francs, rue du Vert-Bois; comme il se voit des loyers de « femmes amoureuses » à 166 francs, rue d'Autriche, et d'autres à 1170 francs rue Saint-André-des-Arcs (1490). Il se voit même des « chambrettes à fillettes » pour 51 francs, rue de la Harpe; car les maisons se détaillaient et pour 28 francs, au XIIIe siècle, on louait un étage rue Pavée (1286).

Cet étage, il est vrai, ne représentait qu'une chambre; car il ne suffit pas de rapprocher les loyers anciens des modernes, il faut aussi comparer les logis auxquels ces loyers correspondent, aux temps passés et actuels, afin de savoir si, *pour un prix égal*, les logemens sont pareils, ou meilleurs, ou moins bons. Or il ne subsiste plus guère d'habitations privées remontant au moyen âge. Même les hôtels princiers de la capitale des premiers Valois ont disparu beaucoup plus complètement que les châteaux forts de cette époque. Il n'en est plus trace dans le Paris de 1910: toutefois, les descriptions, mensurations et dessins des âges postérieurs nous en donnent une idée assez précise.

Il est moins aisé de reconstituer le *home* d'un prolétaire ou d'un petit bourgeois, contemporain de la guerre de Cent ans ou de la Renaissance. Il faut pour cela comparer les maisons entre elles, en deviner l'importance et les dimensions par le coût des matériaux qui, lui, nous est exactement connu. Ce dernier criterium n'est pas infaillible : on ne saurait dire que les immeubles urbains se vendent, et par conséquent se louent, pour le prix qu'ils ont coûté ou coûteraient à construire. Au contraire,

suivant qu'une ville se peuple ou se vide, suivant qu'au sein d'une même ville tel ou tel quartier gagne ou perd la vogue, les constructions existantes enchérissent ou diminuent sans mesure et sans aucun rapport avec leur dépense initiale.

Nous avons sous les yeux des exemples topiques de ces fluctuations dans le triplement récent de certains loyers des environs de l'Opéra, où tel joaillier paie 360 000 francs par an la jouissance de son magasin ; tandis que le Palais-Royal, siège du commerce de la bijouterie avant 1870, a vu ses arcades, disputées alors à 6 000 francs chacune, tomber graduellement à 1 000 francs sans trouver toujours preneur à ce taux.

Pour les mêmes causes, sous le règne de saint Louis (1254), une *maison avec cour*, sise sur le *Petit-Pont*, se louait 6 500 francs, bien qu'elle ne pût être que fort exiguë, comme le montrent les miniatures du temps ; sans doute était-elle précieuse pour le trafic et le change, non loin des tours du Châtelet, au pied desquelles naquit « la Bourse. » Mais à la même époque, rue Montmartre (1260), hors de la porte Saint-Eustache, une maison avec jardin de 3 400 mètres ne se louait que 1 440 francs.

II

Le plus gros loyer de Paris au moyen âge fut celui de l'Hôtel de Nesle. Sa valeur vénale, car il changea trois fois de propriétaire au XIVe siècle, montre aussi de quelles hausses était alors susceptible un immeuble parisien. Vendue 294 000 francs en 1321, puis 430 000 en 1330, cette demeure, qui occupait au bord de la Seine l'emplacement actuel de la Monnaie et de l'Institut, fut acquise en 1381 par le Duc de Berry, oncle de Charles VI, moyennant 720 000 francs, somme que vinrent accroître encore les embellissemens du nouveau possesseur. Trop à l'étroit dans le château crénelé qui avait suffi à la fameuse Marguerite de Bourgogne, le Duc de Berry y annexa des tuileries, le « jardin des arbalétriers » et divers terrains adjacens dans le faubourg, hors des fossés de Paris. Sur les uns il édifia de nouvelles galeries, avec jeu de paume, « librairie » et chapelle ; sur les autres il fit faire un jardin, « le séjour de Nesle » relié à son hôtel par un pont-levis.

Ces dépenses, auxquelles il fut pourvu par des dons royaux, montèrent à 390 000 francs ; à 9 pour 100, taux de revenu du

XIVe siècle pour les placemens urbains, ce capital global de 1 100 000 francs, — en monnaie de jadis 30 550 livres tournois, — représenterait, pour le prince le plus fastueux du moyen âge, un loyer de 100 000 francs, chiffre qui n'a été ni dépassé, ni atteint dans les temps modernes, sauf par les rois.

Une valeur de 1 100 000 francs n'est pas aujourd'hui bien extraordinaire à Paris. D'après les estimations, plutôt modérées, du fisc, il se trouve dans notre capitale 1 100 immeubles de 1 à 2 millions, 310 de 2 à 5 millions, 60 au-dessus de 5 millions de francs. Mais tous ne sont pas, il s'en faut, destinés à l'habitation. Un tiers d'entre eux sont des usines, des théâtres, des gares de chemin de fer, des bureaux, des magasins, des banques dont une seule a coûté 40 millions. Ces catégories mises à part, et en négligeant 15 arrondissemens sur 20, il reste dans les Ier, VIIe, VIIIe, XVIe et XVIIe, c'est-à-dire dans ceux de la Madeleine, des Champs-Élysées, du faubourg Saint-Germain, de l'Arc de Triomphe et du Parc Monceau, quelque 800 logis de plus d'un million, dont 170 de 2 à 5 millions et 30 de plus de 5 millions.

L'intérêt de l'argent n'étant plus ce qu'il était au temps des Armagnacs et des Bourguignons, un loyer de 100 000 francs correspond à plus de 2 millions en capital et les 200 propriétés bourgeoises de cette valeur sont souvent occupées par plusieurs locataires différens. Il serait donc tout à fait inexact de dire qu'il y a 200 personnes, à Paris, dont l'habitation représente un loyer de 100 000 francs; mais il y en a probablement *une centaine*. Or il n'y avait qu'une seule personne dans ce cas, il y a cinq siècles, et c'était un prince tout-puissant.

On ne saurait oublier que la statistique de l'impôt sur les loyers donne forcément des chiffres inférieurs à la réalité, parce que les immeubles habités par leurs propriétaires sont taxés par le fisc, non d'après leur *valeur en capital*, mais sur la base de leur *valeur locative*. Et, comme il n'y a pas de « locataire » *bourgeois* qui consentirait à payer annuellement plusieurs centaines de mille francs pour la jouissance d'un hôtel, quelque somptueux qu'il pût être, il en résulte que telle opulente demeure dont la valeur *en capital*, jardins et bâtimens compris, est *officiellement* de 6 700 000 francs, ne figure sur les rôles de la contribution mobilière que pour une valeur *locative* de 106 000 francs, au lieu des 335 000 francs correspondant au revenu de la somme qu'elle a coûté.

Cette distinction a son importance parce que, dans la comparaison que nous faisons ici du passé et du présent, nous avons évalué les loyers d'autrefois, urbains ou ruraux, aussi bien d'après le prix d'achat ou de construction des maisons, que d'après leur loyer effectif.

Sur cette base, le loyer le plus élevé du Paris ancien, après celui de l'hôtel de Nesle, fut de 65 000 francs, rue Saint-André-des-Arcs, pour l'hôtel d'Orléans, possédé (1401) par Amédée, premier duc de Savoie. C'était une manière de palais, avec lambris et plafonds de bois d'Irlande « de la même façon qu'au Louvre. » Il s'y remarquait un plus grand souci de luxe qu'à l'hôtel de Bourgogne, où Jean sans Peur couchait dans une chambre toute de pierres de taille, « terminée de mâchicoulis. » A l'hôtel d'Orléans, les précédens propriétaires, le duc, père du célèbre Dunois, et la duchesse (Valentine de Milan) avaient occupé chacun un étage du corps principal dont l'appartement se composait d'une grande salle, d'une chambre de parade, — 16^{m},50 de long; — d'une grande chambre, — 12 mètres sur 6; — d'une garde-robe, de cabinets, — 7 mètres sur 4, — et d'une chapelle. Les croisées avaient 4^{m},50 de haut sur 1^{m},50 de large. Dans les sous-sols, les combles et les dépendances étaient installés le cellier, où se faisait l'hypocras, l'échansonnerie, la fruiterie, l'épicerie, et aussi la pelleterie, la maréchalerie et la fourrière, servant de remise aux « chariots branlans. »

Au XIVe siècle, les loyers princiers de la comtesse d'Artois (19 000 francs), de l'hôtel de Forez (13 000 francs) appartenant au duc de Bretagne, des hôtels de la Reine Blanche et du comte Palatin du Rhin, tous deux de 11 600 francs, s'appliquent à des logis où les plus grands personnages voisinaient avec de très humbles bicoques, dans les rues de la Tixeranderie, Saint-Jacques et de la Huchette. Rue Trousse-Nonnain, l'évêque de Châlons se déclarait fort incommodé (1368) par les femmes de mauvaise vie dont les asiles garnissaient ses entours. D'autres, pour avoir plus d'espace, s'étaient campés au milieu des vignes et des champs, dans les « cultures » Saint-Martin, Montmartre, du Temple ou rue des Fossés-Saint-Germain.

Sur le sol qui devait un jour former la place du Carrousel, dont le déblaiement ne fut achevé qu'au XIXe siècle, des maisons, démolies et reconstruites, des jardins et des ruelles, empiétant tour à tour les uns sur les autres, se succédèrent pendant cinq

cents ans. A la place où s'élève aujourd'hui le monument de Gambetta, le surintendant Enguerrand de Marigny eut, au début du XIII[e] siècle, son hôtel qui, après bien des changemens de maîtres et de structure, devenu la propriété du duc de Longueville, vit la belle duchesse Anne-Geneviève machiner la Fronde et distribuer les rôles à son mari, à son amant La Rochefoucauld et à son frère le Grand Condé.

Cette demeure fut expropriée en 1657, moyennant une indemnité de 1 140 000 francs pour les agrandissemens du Louvre. A ce prix, un seul peut être mis en parallèle : les 940 000 francs payés par Marie de Médicis pour l'hôtel et les onze hectares de terrain du Luxembourg, dont le vaste parc subsista dans son entier jusqu'au second Empire. La collection de bâtisses, connues sous le nom d'hôtel Saint-Pol ou des Tournelles, dont Charles V et son fils avaient fait leur palais et que Louis XI et François I[er] dispersèrent, n'avait pas, semble-t-il, coûté aussi cher, et leur superficie, comprise entre la rue Saint-Antoine, la Bastille et le quai des Célestins, était moins étendue.

Il n'y avait pas eu au XVI[e] siècle de loyer plus coûteux que celui du duc François de Guise (34 200 francs) dans l'ancien hôtel du connétable de Clisson ; un autre grand seigneur, le cardinal de Bourbon, ne paie que 20 000 francs rue des Billettes. Au cours du XVII[e] siècle, les chiffres les plus élevés sont ceux des hôtels de Condé, rue Monsieur-le-Prince, du chancelier de Sillery, rue Saint-Honoré (35 700 francs chacun), du duc de Bellegarde dans l'ancien hôtel Montpensier (32 000 francs) et du maréchal d'Effiat, surintendant des finances, rue Vieille-du-Temple (25 500 francs), en 1684.

Ce dernier, quarante ans après, avait baissé de 25 pour 100 ; dépréciation sans importance comparée à celles que subirent, en certaines périodes, les maisons que l'on peut suivre à travers les âges : tel immeuble de la rue Notre-Dame fut loué successivement 700 francs en 1241, 1 280 francs en 1295, 120 francs en 1369, 60 francs en 1442, 370 francs en 1507 et 620 francs en 1558. A de si longs intervalles on peut supposer que la maison a été plusieurs fois remaniée ; mais lorsqu'elle est demeurée sans changement, comme les hôtels de la place Royale qui baissèrent du XVII[e] au XVIII[e] siècle, c'est que la mode les abandonne.

Sous Louis XIII, la galerie quadrangulaire de « la Place, » — et chacun alors, sans être bien mondain, savait que « la place »

et « l'île » tout court signifiaient la place Royale et l'île Saint-Louis, — était la promenade élégante. Les pavillons brique et pierre, qui en formaient le pourtour, contenaient les premiers « salons » dont ait parlé l'histoire : les « Messieurs du Marais » se donnaient rendez-vous chez Mme de Rohan et les « dix-sept seigneurs » chez Bassompierre. Le loyer du maréchal était le plus élevé — 16 300 francs ; — celui du président de Potier-Blérancourt ne dépassait pas 9 800 francs, et tel autre 7 500 francs pour une façade de 15 mètres sur 54 de profondeur.

Les loyers de 10 000 à 20 000 francs qui, dans le Paris actuel, sont au nombre de 2 300, étaient cités au XVIIe siècle : ceux de l'ambassadeur d'Angleterre, rue de Tournon, et de Cinq-Mars, pour l'hôtel de Clèves, étaient de 15 000 francs et l'on blâma beaucoup la folie de Mme de Coislin qui louait 19 500 francs l'hôtel d'Estrées, rue Barbette.

Les immeubles offerts dans les *Annonces-Avis* de 1633 comportent, pour 8 000 à 9 000 francs, 3 salles et 4 chambres, parfois avec mention de « belles peintures » murales, cuisine, cour, une ou deux portes cochères, jardin souvent et toujours remises et écuries pouvant contenir de 5 à 11 chevaux ; le tout situé dans les quartiers du Temple, du Louvre ou du Pont-Neuf. Pour 4 à 5 000 francs, on a, place Maubert ou rue des Grands-Augustins, « grande salle, 4 chambres, bouges, cabinets, galerie, cour, caves, écurie pour 4 chevaux. » Pour 2 000 francs, l'on peut encore avoir « 6 chambres avec cabinets, 1 pavillon avec études, 2 caves, 2 boutiques, cour et puits ; » mais ici l'on n'a plus de « porte cochère. »

Cinquante ans plus tard, M. d'Aubigné comptait mettre 5 200 francs à son hôtel. Mme de Maintenon affirme qu'à ce prix « il sera fort beau ; » que l'on doit trouver, pour 3 500 francs, « vers le quartier de Richelieu, des Petits-Champs, tout le tour du Louvre et toutes les petites rues qui aboutissent, de côté ou d'autre, à la rue Saint-Honoré. Vous pourriez encore, écrit-elle à son frère, si le Pont-Rouge est rétabli, vous étendre sur les quais. Vous aurez toujours assez de logement dans une maison où il faut deux remises de carrosses et une écurie pour 8 ou 10 chevaux. » L'on ne sait ce qu'il advint de la location projetée ; nous avons dit, dans un article précédent (1), que le

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, page 804.

budget dressé par Mme de Maintenon n'était guère sérieux ; elle eût été bien empêchée de le mettre en pratique. Nous savons ce que l'on pouvait avoir à cette époque pour 3 500 francs.

C'était le loyer de Racine pour sa maison de la rue des Marais, qui existe encore, — elle porte aujourd'hui le n° 13, rue Visconti. — Sa façade, percée de trois fenêtres remarquablement exiguës, offre un aspect assez morne ; elle est élevée de deux étages, sous les combles ; chaque appartement consiste en trois pièces de médiocre dimension, avec une petite aile sur la cour d'où le logis tirait presque toute sa lumière. Si le loyer, qui baissa au XVIIIe siècle, où Mlle Clairon n'y payait que 2600 francs, est aujourd'hui monté à 12 000, c'est qu'une imprimerie a transformé la cour en un vaste atelier vitré. Toute la valeur de cet immeuble réside dans sa superficie de plus de 500 mètres, tandis qu'elle consistait, sous Louis XIV, dans le bâtiment mal conçu qui utilisait une faible part de ce terrain.

Tout en essaimant au Sud, jusqu'à la rue de Vaugirard, au Nord-Ouest jusqu'à la nouvelle enceinte, de la Porte Saint-Denis à la Madeleine, les classes riches furent très lentes à déserter le Marais et les environs du Temple : quoique le maréchal de Luxembourg se fût bâti, sur l'emplacement actuel de la rue Cambon, un hôtel dont les jardins se prolongeaient jusqu'aux remparts ; quoique sur la rive gauche, la rue d'Enfer eût des hôtes de marque comme le prince de Salm-Kirbourg, la petite rue du Roi-de-Sicile où habitait le secrétaire d'État Chavigny n'avait pas perdu toute vogue et le duc de La Trémoïlle quittait, en 1745, la place Louis-le-Grand, sur la paroisse Saint-Roch, pour aller s'installer rue Sainte-Avoye, sur la paroisse Saint-Merry. Il payait là 12 300 francs par an.

Pour un loyer équivalent, place Vendôme, à la même date (1751), les Petites-Affiches offraient une maison « grande et belle » à vendre 250 000 francs. Or, en 1909, la maison vendue le plus récemment place Vendôme dépassait le prix de 5 millions ; au lieu que l'hôtel de la rue Sainte-Avoye, dont le loyer avait monté à 20000 francs en 1788, époque où il était occupé par un avocat au conseil, ne trouverait peut-être pas preneur à son chiffre d'il y a cent vingt ans.

En effet le quartier Sainte-Avoye est de tous celui qui a le moins progressé (8 pour 100 seulement) durant la période 1860-1910, où le revenu des maisons parisiennes a passé dans son

ensemble de 400 à 950 millions de francs. Il est vrai qu'à Chaillot et à la Porte-Dauphine, la valeur locative est sept fois et quatorze fois plus élevée qu'il y a cinquante ans, tandis qu'elle est restée presque stationnaire dans le centre.

Dans le faubourg Saint-Germain, certains immeubles bâtis sous la Régence ont simplement doublé de prix, témoin l'hôtel d'Avaray, une des rares habitations parisiennes qui, depuis deux siècles, se soit transmise immuable de père en fils jusqu'à nos jours. En 1718, le marquis d'Avaray, maréchal de camp, aïeul de celui qui fut le compagnon fidèle de Louis XVIII durant la Révolution, acquit rue de Grenelle un terrain de 2 500 mètres pour le prix de 104 200 francs. Ce taux de 41 francs le mètre semble excessif, comparé au sol maraîcher de la rue de Sèvres qui valait 1 franc en 1733; il était au contraire avantageux, rapproché des 66 francs que l'on demandait en 1707 pour un lot de 2 000 mètres au coin de la rue du Bac et du quai d'Orsay. Le placement n'était pas mauvais en somme, puisqu'en 1779, il se vendit du terrain à 93 francs rue de l'Université, aux environs de la rue de Solférino. Pour son hôtel, édifié entre cour et jardin, M. d'Avaray ayant déboursé 501 000 francs, cette demeure lui revenait ainsi à 605 000 francs. Elle n'est cependant pas estimée aujourd'hui plus d'un million, parce que, si le sol a théoriquement décuplé de valeur, ce serait à condition de remplacer l'hôtel seigneurial par une maison de location.

III

Ces capricieuses évolutions étaient impossibles à prévoir dans ce Paris à qui il avait fallu un millier d'années, de Charlemagne à Napoléon, pour grouper ses 600 000 habitans de 1810 et qui, depuis cent ans, en a conquis 2 millions de plus. Au temps où la capitale était à peine du *neuvième* de sa superficie actuelle, le cardinal de Richelieu la déclarait à son apogée, « digne de l'admiration d'un chacun comme la huitième merveille du monde. » Le pouvoir était hostile à toute extension; les terrains à l'intérieur de la ville semblaient suffire, leur prix n'avait rien d'exorbitant. Ceux du Marais, aussi recherchés sous Louis XIII que ceux des Champs-Élysées actuels, valaient de 21 à 45 francs le mètre. Si l'on rencontre au commencement du XVIII[e] siècle, pour une enclave de 66 mètres près du Châtelet,

le prix de 127 francs, ou celui de 714 francs pour 40 mètres près de Notre-Dame, on ne peut faire état de ces parcelles minuscules.

Au contraire, depuis 1760 jusqu'à la fin de la Monarchie, la population afflue, les terrains enchérissent. « Ce qu'on tirait de pierres de taille était prodigieux, remarque en 1767 un contemporain, ainsi que le nombre des maçons employés, ce qui gênait dans bien des rues. » On bâtit de tous côtés, écrit un autre sous Louis XVI; « les entrepreneurs font aujourd'hui fortune; des corps de logis immenses sortent de terre comme par enchantement et des quartiers nouveaux ne sont composés que d'hôtels de la plus grande magnificence. »

Quand le loyer seul de ces hôtels nous est connu, comme ceux du baron de Talleyrand, rue de l'Université (20 000 fr.), du comte de Bissy ou de la comtesse de Gramont, rue de Lille (14 000 fr.), mais que nous ignorons leur superficie, il est impossible de discerner l'influence de la hausse du terrain sur les prix de location; mais lorsque de vastes immeubles de 800, 1 600, voire de 5 000 mètres de surface, se vendent à la fin de l'ancien régime sur le pied de 150 et 250 francs le mètre, le long des « nouvelles promenades formées, dit aigrement Casanova vieilli, sur les faux remparts décorés du nom sonore de *boulevards*, il est clair que la plus-value du sol intervient partout; aussi bien sur la place du Palais-Royal, où le mètre vaut alors 900 et 1 300 francs, — au lieu de 25 francs au XVIIe siècle, — que près de la Madeleine où 4 hectares montaient en huit ans de 150 000 francs, à 600 000 (1767-1775). Tels morceaux triplèrent de valeur en un an, dit Restif, « parce qu'ils furent mis en rue. »

De ce nombre fut la place de la Concorde : le financier Law, mort insolvable en 1729, bien que sa succession, liquidée seulement en 1776, ait laissé un excédent d'actif, possédait 19 200 mètres de terrain entre la chaussée des Tuileries, la rue Saint-Honoré et la rue Boissy-d'Anglas (autrefois rue de la Bonne-Morue). Ses créanciers s'estimèrent heureux de vendre au maréchal de Belle-Isle, sur le pied de 25 francs le mètre, ce lot dont le nouveau propriétaire céda le tiers environ à la Ville, pour une place projetée au bout du jardin des Tuileries et « destinée à recevoir la statue équestre de Sa Majesté. »

Ce fut sur cet emplacement que Gabriel édifia ses deux façades monumentales, chacune de 120 mètres de long. L'une

d'elles, aujourd'hui occupée par le ministère de la Marine, servit d'abord, comme on sait, de garde-meuble royal; l'autre fut morcelée entre divers particuliers. Le terrain seul fit l'objet d'une adjudication publique; les constructions, élevées par la Ville à ses frais, devant lui être remboursées par les futurs propriétaires. Le pavillon de droite et une travée de la colonnade, — 1 048 mètres carrés, — furent acquis en 1776, à raison de 90 francs le mètre, par la marquise de Coislin qui y joignit deux croisées de la rue Royale avec 360 mètres, sur le pied de 116 francs. Les cinq travées contiguës de la colonnade furent vendues au sieur Rouillé de l'Estang, sur la base de 140 francs le mètre, pour un carré de 800 mètres en façade, et de 70 francs pour 224 mètres en profondeur. Les autres adjudicataires obtinrent des conditions identiques.

Les terrains en bordure de la rue Royale trouvèrent moins aisément preneurs, parce qu'il restait deux maisons à abattre pour faire communiquer la voie nouvelle avec le faubourg Saint-Honoré. La Ville s'étant engagée à les acquérir, céda pour 100 francs le mètre, en 1777, la superficie de 5 300 mètres qui lui restait à un entrepreneur auquel elle faisait remise par avance des taxes de mutation à venir.

Dans la dépense totale de 9 500 000 francs, faite pour l'aménagement de la place Louis XV et comprenant les balustrades de maçonnerie, fossés, guérites, pavillons du fontainier et trottoirs (1 800 000 fr.), le pavage et la serrurerie (400 000 fr.), les murs et terrasses du jardin des Tuileries et les achats de terrains, figurait, pour les deux grands corps de façade, une somme de 3 120 000 francs (dont 600 000 de sculptures exécutées sous la direction de Guillaume Coustou). Le remboursement à la Ville par les propriétaires, stipulé à forfait 175 francs le mètre, était loin de couvrir les frais de ces constructions, et la servitude architecturale qui leur était imposée ne fit pas obstacle à des profits successifs.

La plus récente transaction, dont un hôtel de la place de la Concorde ait été l'objet, fait ressortir le prix du mètre à 1 800 francs; elle concerne le pavillon de gauche avec deux travées de la colonnade, vendu par la famille de Polignac 2 600 000 francs à la Société des magasins du Louvre pour l'exploitation d'une hôtellerie. Le comte de Crillon l'avait acheté en 1788 à l'entrepreneur Trouard 600 000 francs. A la fin du règne de Louis XVI.

ce dernier prix était encore exceptionnel ; tout près de là, on offrait pour 300 000 francs, à l'entrée du faubourg Saint-Honoré, un grand hôtel avec jardin donnant sur les Champs-Élysées.

Le bon marché relatif de cet hôtel, qui vaudrait aujourd'hui sans doute plusieurs millions, tenait à ce que les Champs-Élysées étaient, à cette époque, la frontière du Paris habité. Mais au XIVe siècle, dans un quartier alors aussi excentrique, — entre le Louvre et les Tuileries, — un hôtel princier, avec 13 000 mètres de terrain, ne valait que 144 000 francs ; tandis qu'en 1778, sur un emplacement d'environ 4 200 mètres allant du quai d'Orsay à la rue de Lille (nos 82, 84 et 86 actuels), près du futur pont de la Concorde, l'hôtel bâti par le duc d'Havré lui revenait à 1 200 000 francs.

IV

Par une lente évolution de la chaumière à la caserne, les maisons de Paris, sur une surface donnée, ont grandi *en taille* et par conséquent diminué *en nombre*. Les Petites-Affiches contiennent sans cesse sous Louis XV l'offre, dans les vieux quartiers, de « deux maisons contiguës qui n'en font plus qu'une, » ou « d'une maison qui en composait ci-devant quatre. » Et le mouvement se poursuit de nos jours : dans les quartiers Saint-Germain-des-Prés, de la Monnaie, du Mail, Bonne-Nouvelle et Saint-Gervais, il y a aujourd'hui *moins de maisons* qu'en 1860. Lorsqu'on voit, aux derniers siècles, des immeubles loués de 1 000 à 2 000 francs à un épicier, un maître-cuisinier, un lecteur du roi, un sculpteur, ou de 2 000 à 3 000 francs à un parfumeur, rue Saint-Séverin, à un drapier, rue du Petit-Four, à un mesureur de bois, à un marchand de vin, même à un substitut du procureur général, rue des Blancs-Manteaux, l'on ne sait si ces immeubles sont *intégralement* occupés par leurs locataires en titre.

S'il s'agit de personnages comme le marquis de La Vrillière ou le duc de Béthune-Charost qui paient, l'un 4 225 francs rue Saint-Thomas-du-Louvre, l'autre 11 400 francs rue Saint-Guillaume, ou si les bâtimens sont affectés à un usage déterminé : le collège Sainte-Barbe (4 275 francs en 1738), le jeu de Paume de la rue du Bouloi (8 700 francs en 1741), il n'y a pas de doute possible ; mais nous ignorons si le tapissier Jean Poquelin, père

de Molière, pour sa maison de la rue Saint-Honoré (8 200 francs en 1638), ou si tel avocat, tel épicier, tel contrôleur de la Chancellerie, voire tel receveur général des Monnaies ou tel entrepreneur des bâtimens du Roi, ont payé seuls les 7 000, 9 000 et 10 000 francs par an qui leur incombent en personne. Et cette observation est nécessaire, parce qu'à ne considérer les maisons qu'en totalité, sans prendre garde qu'on les morcelait, on serait porté à exagérer beaucoup le nombre des gros loyers de jadis.

Si la hausse des loyers, depuis le moyen âge jusqu'à la fin de l'ancien régime, n'avait pas correspondu à la hausse du sol, c'est que les maisons du peuple et de la bourgeoisie avaient perdu ce caractère de domicile personnel, qu'elles gardaient à la campagne et dans les localités secondaires, pour devenir des ruches humaines où chaque famille occupe privément un certain nombre d'alvéoles, sous la condition de payer son terme au propriétaire.

Cette division en appartemens devait être difficile dans les hôtels construits sur les plans antérieurs à Louis XIII, où « l'on ne savait que faire une salle à un côté, une chambre à l'autre et un escalier au milieu. » On apprit de Mme de Rambouillet à placer à l'extrémité du bâtiment ces escaliers de pierre, précédemment disposés en spirale avec une corde fixée au mur, dont la forme se modifia. On obtint ainsi une suite de pièces; car « plusieurs, sans être de grande qualité, remarquait Fontenay-Mareuil (1610), commençaient déjà à mettre une salle et une antichambre devant leur chambre. » On s'avisa au même temps de placer les portes et les fenêtres vis-à-vis les unes des autres et de faire celles-ci hautes et larges, descendant jusqu'au sol pour laisser jouir de la vue des jardins.

Les 4 000 maisons « à porte cochère » que Germain Brice (1718) apprécie en moyenne à 6 700 francs, s'élevaient parfois au triple sous Louis XVI, témoin l'hôtel de la rue de Vaugirard dont le marquis de La Blache payait 10 000 francs le premier étage; le rez-de-chaussée et le deuxième étant loués séparément à deux autres seigneurs pour 4 000 et 5 000 francs.

La « porte cochère » constituait, entre les deux catégories de logemens parisiens, une démarcation profonde. On n'y pouvait renoncer sans déchoir. Il était presque ignoble de ne pas « demeurer en porte cochère. » Fût-elle *bâtarde*, c'est-à-dire trop exiguë pour le passage d'un carrosse, elle avait un air de décence

que n'obtenait jamais *une allée*. « Celle-ci conduirait à l'appartement le plus commode qu'elle serait proscrite, fût-elle encore large et bien éclairée. Il y a des portes cochères obscures, embarrassées par des équipages, où l'on risque de donner de l'estomac dans le timon et dans l'essieu. Eh bien! l'on préfère ce passage étroit à cette voie roturière qu'on appelle « allée. » « Les femmes de bon ton ne vont point visiter ceux qui sont logés ainsi. » Cette morgue est-elle sans excuse? Mercier, de qui nous tenons ces détails, sous Louis XVI, ajoute: « Les allées des maisons ont ceci de vraiment incommode que tous les passans y lâchent leurs eaux, et qu'en rentrant chez soi on trouve, au bas de son escalier, un pisseur qui vous regarde et ne se dérange pas. Ailleurs on le chasserait, ici le public est maître des allées pour les besoins de nécessité. Cette coutume est fort sale et fort embarrassante pour les femmes. »

Ce type était, au temps de la Régence, celui des cinq sixièmes des maisons parisiennes, — 20 000 sur 24 000, — et plusieurs milliers de ces allées desservaient à la fois un immeuble de façade de 2 000 à 2 400 francs de loyer, et, dans le fond de la cour intérieure, une bâtisse masquée dont le prix était moitié moindre. Ces maisons se gardaient comme elles pouvaient. L'idée d'y mettre, et surtout d'y payer, un portier ne vint que fort tard: c'était encore, vers la fin de Louis XV, une nouveauté assez rare pour que le propriétaire la signalât et la fît valoir: « Appartement au premier, dans une maison neuve, *où il y a un portier*, » disaient les annonces de 1760.

L'ouvrier du moyen âge, dont le gain annuel était d'un millier de francs, se payait sans peine une maisonnette de 100 à 200 francs par an; sa situation fut meilleure encore lorsque les loyers baissèrent prodigieusement au XVe siècle, en raison de l'abondance des logis vides, pendant que les salaires montaient à 1 200 francs. Mais du moment où le compagnon de métier ne gagna plus, à partir de 1550 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, qu'une moyenne de 675 francs par an et que les moindres maisons parisiennes se louaient 350 francs, on devine qu'il dut renoncer à vivre sous un toit distinct.

Aujourd'hui les trois quarts des locaux de Paris, — 735 000 sur 980 000, — correspondent à un loyer de moins de 500 francs; la moitié d'entre eux, — 436 000, — n'atteignent pas 300 francs et près du quart, — 205 000, — sont inférieurs à 200 francs par

an. Mais ils sont à peu près tous supérieurs à 100 francs. Un loyer de moins de 100 francs est présentement exceptionnel, puisqu'il n'en existe que 17 000, et que, parmi les pauvres mêmes, vieillards, infirmes ou incurables, secourus *de façon permanente* par l'Assistance publique, *1 pour 100 seulement paient moins de 100 francs de loyer*, 74 pour 100 paient de 100 à 200 francs et 24 pour 100 de 200 à 300 francs. De cette population indigente le sixième (16 pour 100) en 1886, — la moitié (50 pour 100) en 1856, — et les deux tiers (68 pour 100) en 1829, — mettaient moins de 100 francs à leur loyer. Et, bien que 100 francs de 1856 et de 1829 vaillent 140 et 160 francs de 1910, cette comparaison n'en rend pas moins sensible la hausse des petits loyers depuis quatre-vingts ans.

Le loyer moyen du ménage populaire, qui ressort de nos jours, à Paris, à 280 francs, peut être évalué à 140 francs sous Louis XV. M[lle] Godiche, la monteuse de bonnets, qui habite avec sa tante rue des Cordeliers, ne paie que 90 francs par an; c'est pourtant une « bonne petite hardie » qui a des amoureux, nous dit dans ses *Contes* M. de Caylus. A ces prix minimes répondaient des locaux à l'avenant. — « Comment es-tu logée, demande-t-on à la *Petite Éventailliste* de Restif? — Dans la rue Saintonge, chez la Crémière, dans un trou, sur la cour, où l'on ne voit pas clair à midi. »

On traitait ainsi le plus souvent avec un principal locataire qui détaillait par étages la « montée, » — ainsi nommait-on les escaliers étroits et raides, — et chaque étage à son tour était l'objet de rétrocessions entre trois ou quatre sous-locataires qui, sur le même palier, tenaient leurs baux les uns des autres. Qu'étaient ces logemens modestes, comparés à ceux d'aujourd'hui? Qu'étaient-ils, non pas seulement à Paris, mais dans les villes petites et grandes de la province? Il n'en a été jusqu'ici que fort peu question; ce sont pourtant ceux des millions de ménages qui forment la majorité de la nation. Mais, pour en parler, il faut les reconstruire, connaître en détail les prix de chaque nature de matériaux et de leur mise en œuvre depuis sept siècles; c'est l'histoire que j'essaierai de faire dans une prochaine étude.

GEORGES D'AVENEL.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

ET

L'ART ITALIEN (1)

II

SAINT FRANÇOIS ARTISTE. — LES PREMIERS PEINTRES DE LA BASILIQUE D'ASSISE. — GIOTTO ET LA LÉGENDE FRANCISCAINE (2).

I

L'influence, indirecte et posthume, qu'exerça saint François d'Assise, avec une rapidité décisive et féconde, sur l'évolution des arts au XIIIe siècle, ne ressemble en rien à l'action, directe et immédiate, mais intermittente et souvent éphémère, par laquelle, avant lui, depuis Charlemagne, quelques hautes personnalités ecclésiastiques ou princières, avaient provoqué en Occident les premières tentatives d'une Renaissance, durant la période romane. Rien, chez l'humble prêcheur, heureux et joyeux de son ignorance salubre et de sa sensibilité naïve, rien de cette abondante culture, théologique et profane, de cette

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

(2) Outre les ouvrages cités précédemment : P. F. Bonaventura di Sorrento, *S. Francesco artista*. Sorrento, 1887. — Ad. Venturi, *Storia dell' Arte Italiana*, t. V. Milano, 1907. — André Michel, *Histoire de l'Art*, t. II (*La peinture italienne avant Giotto et au XIVe siècle*, par M. A. Pératé). — Monographies de *Giotto* par Thode. Leipzig, 1899. — F. Mason Perkins. London, 1902. — Bayet. Paris, Collection des Maîtres de l'Art, 1908, etc.

curiosité insatiable et encyclopédique, de ces connaissances techniques et pratiques, que l'on constate alors chez bon nombre d'évêques féodaux et d'abbés bénédictins. Rien qui rappelle chez lui les efforts personnels déployés pour encourager les rares artistes de leur temps, pour en susciter, instruire, former, en plus grand nombre, de plus habiles, par l'évêque de Milan, Angilbert, les abbés de Saint-Gall et Cluny, l'évêque d'Hildesheim, Bernhardt, les abbés Guillaume à Dijon, Didier au Mont Cassin, Suger à Saint-Denis, etc., tous amateurs et connaisseurs instruits par leurs études et par leurs voyages, quelques-uns même de véritables professionnels, sculpteurs, peintres, architectes. Il ressemble moins encore à ces chefs d'État, disposant des ressources publiques pour satisfaire les devoirs de leurs charges, les instincts de leur goût, les besoins de leur foi, par la restauration et l'imitation des monumens anciens, la construction et le décor d'édifices nouveaux religieux ou utilitaires, les papes, lettrés et militans, qui, depuis Pascal II jusqu'à Innocent III, n'ont cessé de relever et d'embellir Rome, les doges Orseolo de Venise, et surtout à son contemporain, l'autocrate polyglotte et dilettante, éclectique et libre penseur, son rival en popularité, l'empereur Frédéric II. S'il a pu et dû connaître les moines artistes et ouvriers des monastères cisterciens à Fossanova, Casamari, S. Galgano, il ne semble pas qu'il ait eu le loisir de leur demander et d'en recevoir des enseignemens techniques.

S'il met en mouvement, avec une telle rapidité et un tel succès, les imaginations des artistes comme il a remué les âmes de la foule, c'est plutôt par contre-coup, par une suite d'actions réflexes prolongeant l'effet de sa parole et de sa pensée. Mais l'élan irrésistible que son enthousiasme, à la fois mystique et humain, idéaliste et naturaliste, imprime à l'activité des poètes, musiciens, architectes, sculpteurs, peintres, est d'autant plus fécond et durable, que cet élan n'est point celui d'un retour matériel à l'étude et la copie des œuvres antiques ou étrangères, mais l'élan chaleureux et spontané de l'imagination, agitée et rajeunie par une intelligence nouvelle de la nature et de la vie, le seul élan fécond, vraiment et puissamment créateur. Par la libre pureté de la foi naïvement héroïque, avec laquelle il renouvelle et ravive la pensée évangélique, par l'admiration, affectueuse et passionnée, qu'il professe pour toutes les beautés du monde visible, par l'amour compatissant qu'il excite, autour

de lui, pour toutes les misères et faiblesses de l'humanité souffrante, par toutes les séductions de son éloquence naturelle et imagée, de son tempérament de poète et d'artiste, il surexcite, sans y penser, d'innombrables inquiétudes et ambitions, morales, intellectuelles, littéraires, artistiques déjà réveillées, dans toutes les républiques italiennes, en même temps que l'activité politique, par la défaite de Barberousse et la paix de Constance.

Poète et artiste, François le fut, de cœur, d'esprit, de fait. Il est même, presque toujours, l'un et l'autre à la fois. Pour lui, la poésie est inséparable de la musique, inséparable aussi de l'image plastique et pittoresque. L'érudition moderne lui peut contester quelques-uns de ces célèbres chants d'amour en l'honneur du Christ, d'une passion si tendre et si chaude qu'il n'y a presque rien d'égal dans le *Cantique des cantiques* ou les chansons provençales et siciliennes, *In foco amor mi mise... Amor, de caritate*, etc. Mais que ces vers ardens doivent ou non être restitués à son successeur et imitateur, le plus hardi et le plus original, Fra Jacopone da Todi, c'est bien son inspiration qui s'y continue et s'y développe. N'eussions-nous, d'ailleurs, que le *Cantique du Soleil*, dont la paternité ne saurait lui être contestée, nous devons voir en lui le premier grand poète de l'Italie en langue vulgaire, comme il fut en langue vulgaire son premier grand orateur.

Avant même que, sous cette inspiration, n'éclatât la floraison délicieuse et familière de tous ces cantiques, laudes, dialogues, mystères, jaillissant de l'âme populaire et qu'elle eût imprégné, pour toujours, d'un parfum spécial et unique, la poésie italienne, aussi bien la profane que la religieuse, la vieille poésie de l'Église, sa liturgie séculaire, s'en était déjà, presque aussitôt, ravivée et renouvelée. Par une communion immédiate avec l'âme de leur maître, si douloureusement émue aux seuls souvenirs de la passion divine, quelques-uns de ses premiers disciples avaient composé d'admirables chants. Ce sont ces poèmes fameux qui, sous le titre modeste de *Proses* (par opposition aux vers métriques), par les retentissemens solennels de leurs rimes fortes et sonores tombant, à coups redoublés, dans les oreilles et dans les cœurs, depuis plus de six siècles, n'ont cessé d'y jeter les mêmes pitiés ou les mêmes effrois. C'est au premier chroniqueur de François, Thomas de Celano, que l'on doit le *Dies iræ, dies illa*, où le dégoût des vanités terrestres et l'attente

angoissée de l'au-delà éclatent en si formidables accens. C'est son fidèle imitateur, Jacopone da Todi, qui donnera, quelques années après, le *Stabat Mater speciosa* et le *Stabat Mater dolorosa* où les joies et les douleurs de la Vierge Marie, au jour de la Nativité et au jour de la Passion, s'expriment successivement en des termes doux et caressans comme des baisers, graves et douloureux comme des sanglots.

Pour les disciples de François, comme pour lui-même, foi, poésie, musique, peinture ne font qu'un. L'accompagnement des notes jaillit de leur enthousiasme, avec les paroles, en même temps que le génie plastique et pittoresque de la race y éclate par les images solides et brillantes. Presque tous ces hymnes et cantiques offrent des suites de statues et peintures vivantes, que les artistes n'auront aucune peine à fixer, dans le marbre ou sur les murs, par le ciseau et le pinceau. C'est le même langage, ardent, net et coloré que celui du prêcheur populaire, en pleins champs ou sur les places publiques, qui remuait les foules par la justesse et la vivacité de ses paraboles spontanément empruntées au spectacle environnant des beautés naturelles, humaines, animales, végétales. C'est la même association spontanée d'exaltation, de tendresse, de mélodie, de coloris que dans le *Cantique du Soleil*, improvisé par le Saint, un jour de souffrance, sur la terrasse ensoleillée où l'avait recueilli la piété de sainte Claire. Et de quel exemple avait, été pour les Franciscains l'effet immédiat produit par ce rappel triomphal à l'admiration et l'amour du monde terrestre en attendant les joies suprêmes du monde céleste ! N'avait-il pas suffi de l'entonner, ce chant, dans une salle du palais d'Assise, pour y rétablir la paix entre les partis hostiles, le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, en faisant pleurer d'une émotion commune l'Évêque et le Podestat?

François légua donc à tous ses successeurs sa passion pour la poésie et la musique. Quant à lui, il ne les avait jamais séparées. Tout le long de sa vie, jusqu'à sa dernière heure, on l'entend chanter en français, en latin, en italien. Parmi les oiseaux, ses petits frères, ceux qu'il aime le plus sont les clairs et tendres mélodistes, les alouettes, chantres de l'aurore, les rossignols, chantres de la nuit. C'est pour les alouettes qu'il voudrait aller voir l'Empereur, lui demander l'institution d'un jour de fête, en hiver, en leur honneur et pour leur assurer leur

nourriture. Ce sont les alouettes reconnaissantes qui, lors de son agonie, rompant avec leurs habitudes matinales, se réveilllent, dans la nuit, pour venir, au-dessus de la cellule mortuaire, accompagner de leurs chants la montée vers le ciel de l'âme du Saint envolée. Quant aux rossignols, ce sont ses maîtres et modèles, dont il envie l'infatigable inspiration. Quel charmant duo entendit frère Léon dans cette belle nuit où le Saint, exalté par les harmonieuses roucoulades de l'un d'eux, s'enhardit à lui répondre, à lutter avec lui, à lui donner la réplique! Tous deux, nous dit-on, vocalisèrent ainsi plusieurs heures durant, jusqu'à ce que François, épuisé, dût s'avouer vaincu par l'infatigable mélodiste. Lorsqu'il arrive au pied du pic de l'Alverna, et qu'il s'assied au pied d'un chêne, c'est par un concert d'oiseaux de toute espèce, arrivant de tous côtés, que l'endroit, où doit avoir lieu le miracle suprême, celui des stigmates, lui est formellement désigné. « Tous ces oiseaux chantaient, battaient des ailes, montraient tous grand festoiement et allégresse. Ils finirent par entourer tout à fait saint François, se posant les uns sur sa tête, les autres sur ses épaules, les autres sur ses bras, sur ses genoux, à ses pieds. Ce que voyant ses compagnons et le paysan, leur guide, saint François s'émerveilla et leur dit, tout réjoui : « Je crois, mes très chers frères, qu'il plaît à Notre-Seigneur que nous habitions sur ce mont solitaire, puisque nos sœurs et nos frères, oiselles et oiseaux, montrent tant de joie à notre venue. »

Nombre de ses visions sont accompagnées d'une audition. La jouissance voluptueuse que lui donne la musique, humaine ou céleste, réelle ou imaginaire, est d'une telle intensité, si vive et si aiguë, qu'elle s'achève en souffrance. Durant cette retraite sur l'Alverna, son réveil-matin, son *orologio,* était un faucon, qui, venant heurter à sa cellule, lui chantait une aubade jusqu'à ce qu'il se levât. Garde-malade, d'ailleurs, singulièrement attentif et dévoué, car « si François se trouvait un jour plus fatigué, ce faucon, en personne discrète et compatissante, ne chantait que plus tard. » Un de ces matins qu'il était « fort affaibli, le Saint voulant se fortifier le corps par une nourriture céleste, et, pensant aux joies glorieuses et démesurées des bienheureux dans la vie éternelle, se mit à prier Dieu de lui accorder cette grâce de faire un peu l'essai de cette joie. Et comme il se tenait en cette pensée, voici qu'apparut un ange, au milieu d'une grande splendeur, lequel tenait une viole de la main gauche, et l'archet de

la main droite. Et comme saint François restait là, stupéfait à son aspect, l'ange se mit à tirer son archet sur sa viole, et ce fut soudain une telle suavité de mélodie qu'elle pénétra de douceur l'âme de saint François et lui fit perdre tout sentiment de son corps. Car, suivant ce qu'il raconta depuis à ses compagnons, il lui semblait que, si l'ange avait tiré plus longtemps son archet, son âme se serait échappée de son corps, par cette douceur intolérable. »

Dès les débuts de l'ordre, François s'était entouré de poètes musiciens. En 1212, à San Severino, dans la marche d'Ancône, son éloquence naïve avait remporté une victoire éclatante. Lui, l'illettré, l'ignorant, comme il se vantait d'être, il convertit et s'attacha, pour la vie, l'un des plus fameux troubadours, poète couronné au Capitole, « le Roi des vers, » Guglielmo Divini. Sous le nom de Frà Pacifico, c'est Divini qui fut chargé par lui d'évangéliser le pays des poètes, la France, lorsque, arrêté sur la route de Provence, par une défense absolue du cardinal Hugolin, il y dut renoncer lui-même. Frère Pacifique séjourna chez nous à plusieurs reprises, en 1220, quand les Franciscains campèrent d'abord, sans rien bâtir, à Saint-Denis, puis, à Paris, lorsqu'ils fondèrent, à Saint-Germain-des-Prés, un couvent et une école bientôt fréquentés par plus de deux cents étudians. Frère Pacifique, lui aussi, est un visionnaire artiste. Un jour, il aperçoit, dans le ciel, le trône laissé vide depuis la chute de l'orgueilleux Lucifer occupé par le Poverello. Un autre jour, il voit le Saint transpercé par deux glaives. Il interprète les visions du Maître, sur sa demande, avec une subtilité doctorale. Il se trouve près du Saint lorsque celui-ci improvise le *Cantique du Soleil;* c'est lui qui est chargé de le noter, chanter, répandre. D'autres musiciens encore sont accueillis de bonne heure dans le petit troupeau : l'Allemand Julien de Spire, maître de chapelle à la Cour de France, sous Louis VIII, auteur d'une des Légendes franciscaines et d'un *Nocturnale Sancti officium*, vers rimés et musique, ensuite Henri de Pise, auteur lui-même d'une autre légende (*Vita metrica*). « Henri savait, dit Fra Salimbene, écrire, dessiner en coloris, ce que quelques-uns appellent *enluminer*, noter la musique et inventer de très beaux chants, modulés aussi bien que choraux. Il a été mon maître de chant du temps du pape Grégoire IX. Il a composé à la fois les paroles et la mélodie du *Christe Deus, Christe meus*, et il a emprunté la mé-

lodie au chant d'une servante qui, en traversant la cathédrale de Pise, chantonnait :

E tu no cure de me, E no curaro de te (1). »

Si Henri de Pise était à la fois poète, musicien, peintre, il trouvait, dans son convertisseur, un poète non moins sensible à la peinture qu'à la musique. On ne saurait s'étonner de cette indulgence du nouveau Christ pour les arts plastiques, si l'on se souvient qu'élevé dans une contrée pleine encore de monumens, ruines et débris antiques, peuplée aussi d'églises où la mosaïque la peinture, la sculpture et l'orfèvrerie trouvaient toujours quelque place, il a l'imagination hantée de souvenirs sculpturaux et colorés.

C'est par l'intermédiaire d'un *Crucifix peint* (conservé dans l'église Sainte-Claire d'Assise) qu'il a son premier entretien avec le Christ. Les réminiscences de l'Évangile et de la Bible, des poèmes chevaleresques, des chansons provençales s'associent, constamment, à ses vives impressions pour fournir à ses visions des formes polychromes d'une singulière précision. Giotto et ses successeurs, pour créer le nouvel art historique, n'auront qu'à fixer sur les murs ou le bois quelques-uns des scénarios écrits sous sa dictée, par les compagnons du Saint, témoins de sa vie, Thomas de Celano, Frère Léon, ou leur continuateur, saint Bonaventure. Avec quelle discrétion excessive cependant les artistes du Moyen âge et de la Renaissance ont puisé dans l'énorme collection de tableaux vivans accumulés, durant un siècle, par l'imagination enchantée de tous ces délicieux légendaires ! Combien il en reste encore d'oubliés et qui devraient tenter les peintres modernes si leur dilettantisme indifférent et leur virtuosité sensuelle pouvaient retrouver la fraîcheur de sentiment et la simplicité d'expression nécessaires en une semblable tâche !

Lorsque, au sortir de sa longue convalescence, le jeune François, ambitieux de gloire militaire, s'apprête à rejoindre l'aventurier Gauthier de Brienne, c'est d'abord la légende de notre saint Martin qui l'encourage et l'inspire. De même que l'officier romain, aux portes d'Amiens, partagea son manteau avec un miséreux, il offre, aux portes d'Assise, son équipement à un

(1) G. Joergensen, *Saint François d'Assise*, p. XXXVII.

chevalier pauvre; et, comme lui, la nuit suivante, il en est récompensé par une apparition du Christ. Quelques jours après, lorsque s'affirme en lui le dégoût des vanités mondaines, et se forme un idéal supérieur de désintéressement, de pitié, de charité, c'est sous la figure d'une noble fiancée, *Dame Pauvreté*, que cet idéal lui apparaît au sortir d'une dernière orgie. Ce sera, désormais, la Dame de ses pensées, qu'escorteront bientôt deux autres compagnes, *Humilité* et *Chasteté*. Trio fidèle et protecteur dont il verra flotter les robes blanches, en même temps qu'il entendra leurs douces voix, dans toutes les crises de sa vie. Ainsi, plus tard, Jehanne d'Arc verra et entendra le saint trio de Michel, Catherine, Marguerite. Chaque fois qu'il est embarrassé, hésitant, inquiet, dans son action ou sa pensée, c'est une vision d'artiste qui l'éclaire et le décide. S'il conseille ses disciples, s'il prêche à la foule, c'est par des paraboles, des allégories, des images nettes et claires, qu'il persuade, illumine, convertit. Les intellectuels comme les simples, les savans comme les ignorans, sont éblouis et charmés par ces coups de lumière. Le prudent Innocent III hésite-t-il à l'accueillir? Une même vision, celle de la vieille basilique chancelante, relevée et soutenue par les épaules d'un petit moine, leur donne à tous deux le mot d'ordre. Comment faire comprendre, cependant, le nouvel idéal à ce pontife défiant? Par l'évocation même de Dame Pauvreté, mère de tant de beaux enfans abandonnés d'abord dans le désert par le Roi leur père. Sort-il ravi de l'audience pontificale? C'est, aussitôt, l'avenir triomphant de sa pensée, la croissance rapide de la nouvelle religion qui lui sont annoncés par l'apparition d'un arbre robuste, touffu, gigantesque, dont la hauteur l'émerveille et l'effraie d'abord. Mais il se voit bientôt lui-même grandissant à vue d'œil, si vite et si bien qu'il peut saisir la cime et l'incliner, sans effort, jusqu'à terre.

Rêves nocturnes, visions diurnes se succèdent pour l'exalter, l'encourager, le consoler. Quant à leur explication, instructive et prophétique, il la demande à ceux de ses disciples qu'il regarde comme plus sages. Frère Pacifique est souvent prié par lui de ce soin, et ses commentaires sont ceux d'un docteur ingénieux et subtil. Voici, par exemple, comme il explique un des avatars les plus singuliers de *Dame Pauvreté*, lorsqu'elle s'est dressée devant lui, comme une statue polychrome, fondue, ciselée, damasquinée par un habile orfèvre: « C'était une dame ainsi

faite: le chef semblait d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre de cristal, les jambes de fer, de haute taille, d'une construction savante, de proportions régulières. Cependant cette Dame, d'une beauté admirable, n'était couverte que d'un manteau sordide. » Frère Pacifique y reconnaît l'emblème de l'âme, de la belle âme de saint François : la tête d'or, c'est la sagesse, la poitrine d'argent l'éloquence, le ventre de cristal pur la sobriété et la chasteté, les jambes de fer la persévérance, le manteau usé la loque méprisable du corps dont cette âme est passagèrement vêtue. On retrouvera longtemps, chez les peintres italiens, même en pleine renaissance classique, de pareilles allégories d'un symbolisme parfois plus compliqué encore par les rêveries néo-platoniciennes. Frère Pacifique et les autres disciples de François sont d'ailleurs eux-mêmes des visionnaires plus exaltés et naïfs que leur maître; les artistes leur devront quelques-unes des scènes les plus populaires de l'épopée franciscaine, notamment les scènes miraculeuses, dans lesquelles, de son vivant, le Saint modeste se déchargeait volontiers du rôle actif, humblement agenouillé et priant derrière eux, comme, par exemple, dans l'expulsion des démons d'Arezzo dont l'exorciste est Frère Sylvestre.

L'une des visions dernières du saint homme, la vision suprême, la vision fameuse, celle qui clôt le drame de sa passion et lui imprime les stigmates, se précise, chez le chroniqueur, avec une exactitude de formes et une splendeur de coloris, bien faites pour inspirer des dessinateurs et des peintres. « Ce matin-là, il vit descendre du ciel un séraphin avec ses ailes resplendissantes et enflammées, qui, d'un vol rapide, s'approcha de lui, si près qu'il y put clairement reconnaître une image d'homme crucifié. Ses ailes étaient disposées de telle sorte, que deux s'étendaient au-dessus de la tête, deux se déployaient pour voler, et les deux autres couvraient tout le corps. Ce que voyant, saint François, fortement épouvanté, se sentit plein à la fois d'allégresse, de douleur, d'admiration... En ce moment, toute la montagne semblait embrasée de flammes splendides illuminant de leurs reflets tous les pics et vallées d'alentour, comme si le soleil était descendu sur terre. Des bergers, qui veillaient dans les environs, ont affirmé que cette illumination avait duré une heure et plus. Et comme la lumière pénétrait, au loin, par les fenêtres, dans les maisons, des muletiers, sur la route de

Romagne, se levèrent en sursaut, croyant le soleil levé, et sellèrent et chargèrent leurs bêtes. »

Ni son tempérament, ni son éducation, ni son entourage, ne permettaient donc au nouveau Christ d'éprouver pour les œuvres de l'homme, exprimant la beauté des œuvres de Dieu, aucune de ces répugnances que les théologiens austères avaient héritées des premiers martyrs et des premiers docteurs en lutte avec la corruption monstrueuse du paganisme agonisant. Il défend bien à ses disciples l'abus des lectures et des écritures, par crainte des sophismes et subtilités scolastiques, mais il ne leur saurait interdire la pratique des arts instructifs et édifians. Un an avant sa mort, en 1225, un des siens, Fra Jacopo Torriti, signe la mosaïque absidale du Baptistère, à Florence. Trois ans plus tôt, François lui-même, au couvent de Subiaco, semble avoir posé, devant un peintre qui l'y a représenté, debout, en pied, de grandeur naturelle, sur la muraille, coiffé du capuchon, en simple moine et pèlerin, sans stigmates ni auréole (1222). D'après saint Bonaventure, un autre portrait du saint, sans stigmates, c'est-à-dire, fait de son vivant, se trouvait, un peu plus tard, dans la chambre d'une grande dame, à Rome. La pieuse patricienne se désolait de cette omission, mais, à force de prières, elle obtint le renouvellement, sur la peinture même, du miracle de l'Alverna. Un beau matin, les stigmates s'y trouvèrent imprimés spontanément. La patricienne est assurément cette fidèle amie et protectrice du Saint, qu'il appela à son lit de mort, Madonna Jacobina de' Settesoli, de la grande famille des Frangipani, qui repose auprès de lui dans la Basilique d'Assises. Le tableau légué par elle se voit encore dans l'église San Francesco a Ripa. Même type, maigre, basané, barbu, aux yeux noirs et perçans, qu'à Subiaco, celui qu'on trouvera encore, après sa mort, en 1235, sur le panneau de Berlinghieri, à Pescia, sur ceux de Giunta ou quelque autre Pisan dans la basilique d'Assise et à Sainte-Marie des Anges. Avec quelques différences de détails, c'est bien l'Italien, sec et délicat, vif et nerveux, dont Thomas de Celano nous a laissé, au physique et au moral, le signalement précis et minutieux, en style de passeport ou de fiche judiciaire : « Homme très éloquent, de visage gai, d'esprit bienveillant, aussi exempt de bassesse que d'insolence. Taille ordinaire, plutôt petite, tête moyenne et ronde, face oblongue et saillante, front étroit et lisse, yeux

moyens, noirs et francs, cheveux bruns, sourcils droits, nez régulier, droit, effilé, oreilles écartées, mais petites, tempes polies, langue mobile, brûlante, aiguë, voix véhémente et douce, claire et sonore ; dents serrées, égales, blanches; lèvres moyennes et fines ; barbe noire, un peu clairsemée ; col mince, épaules droites, bras courts, petites mains et doigts longs, ongles saillans, jambes fines, petits pieds, peau tendre, très peu de chair. Des vêtemens grossiers, un sommeil très court, la main très libérale. Et comme il était très humble, il montrait la plus entière mansuétude à toutes gens, se conformant, pour être utile, à leurs us et coutumes. Le plus saint parmi les saints, il semblait presque, parmi les pécheurs, être l'un d'eux. »

Dans les tableaux d'Assise, néanmoins, le type, moins ferme et moins sain, commence déjà à s'allonger et à s'émacier, le visage à se dessécher et pâlir, suivant l'idéal de mysticisme maladif qui se substitue, par le travail légendaire, dans les imaginations dévotes, au souvenir de la réalité. De grossiers copistes comme Margaritone d'Arezzo feront, du fils de la belle Pica, une sorte d'idiot, hagard, aussi laid que sale. Mais à la fin du siècle, par une juste réaction, Cimabue et Giotto lui rendront sa vivacité juvénile, sa beauté virile, sa noblesse sénile, avec la liberté d'interprétation que leur donne leur science acquise, mais une liberté respectueuse encore du type consacré. C'est après eux, seulement, qu'avec le temps, cette interprétation se montrera de plus en plus fantaisiste et personnelle. Dès lors, en effet, le *Poverello*, canonisé, sanctifié, transfiguré, devient, comme le Christ et la Vierge, un type surhumain et immortel, que l'imagination des artistes, comme celle des croyans, modifieront indéfiniment au gré de leurs rêves et de leurs pensées, de leurs sentimens et de leurs intelligences.

II

L'impulsion donnée par le génie sensible et humain de saint François se fit donc immédiatement sentir, de son vivant même, dans la peinture du portrait et la mosaïque décorative. Elle détermina, presque aussi vite, une transformation et une

évolution significatives de l'iconographie évangélique et de l'art légendaire. C'était l'usage alors de suspendre, dans les églises, de grands *Crucifix* de bois et des *Ancone* avec images du Christ et de la Vierge, sur la poutre transversale, à l'entrée du chœur, au-dessous de l'arc triomphal. Sous l'inspiration franciscaine, les deux saintes effigies modifient, aussitôt, dans l'esprit nouveau, leurs attitudes solennelles et rigides, respectées par les arts byzantin et roman. Une longue suite de reproductions données par M. Venturi, dans sa *Storia dell'arte italiana*, permet de constater avec quelle rapidité s'opéra ce rapprochement de la divinité et de l'humanité, par la communauté des souffrances. A Spoleto, Assise, Arezzo, Florence, Pise, dans toutes les villes de Toscane-Ombrie, avant la révolution franciscaine, « Le Christ, dit M. Venturi, très calme, pend sur la croix, tête dressée, yeux ouverts, impassible, comme si les clous ne lui avaient pas transpercé pieds et mains; il étend horizontalement les bras, sans effort, les pieds appuyés sur une tablette ou une corniche, sans plis ni torsions dans les jambes. » Mais aussitôt que l'esprit franciscain a réveillé la pitié dans l'âme des foules, l'âme des artistes en est également émue. « Il semble qu'un frisson agite le Christ suspendu. Il s'affaisse de tout le poids de son corps, sur ses bras, il clôt les yeux comme en un spasme atroce, le front sillonné de rides, les doigts contractés, le corps tordu, les pieds raidis sur la tablette infâme. » Saint Bonaventure pourra bientôt dire : « Son beau visage pâlit, il agonise comme nous, les mortels, ses deux yeux se voilent, il laisse tomber sa tête sur ses épaules, en sortant de cette vie douloureuse. » La maladresse inquiète des peintres encore tâtonnans, dans ces premières recherches de vérité, accentue, avec une rudesse naïve, l'angoisse touchante ou effrayante de cette agonie divine. Presque toutes les mêmes villes en offrent des exemples significatifs à côté des types byzantins.

Pour la Vierge-Mère, il en va de même. C'est avec plus de hâte encore et de variété qu'on la voit s'humaniser et se familiariser. Ne s'agit-il pas de ce qu'il y a de plus agréable aux yeux de l'homme, de plus doux à son cœur, la femme et l'enfant? Jusqu'alors la Vierge trônant, Impératrice couronnée, grave, solennelle, présentait des deux mains l'enfant, assis sur ses genoux, drapé dans sa toge, lui aussi, grave, droit, de face,

bénissant, de la main droite, suivant les rites. La voici qui dépouille ses parures de cour, se coiffe d'une capuche, puis d'un voile ou linge, comme les plébéiennes; son *bambino* redevient l'enfant tendre et joueur, en tunique brodée ou simple chemisette, qu'elle porte sur l'un de ses bras, penchée sur lui, tandis qu'il l'embrasse, la caresse, l'interroge. Et presque aussitôt, en des mixtures diverses de byzantinisme, de romanisme, de naturalisme, suivant les traditions et les imaginations locales, en Ombrie et en Toscane, le groupe familial se vivifie et se modifie avec cette merveilleuse variété qui rend les manifestations de l'art italien si sympathiques et si intéressantes jusqu'à l'écrasement des écoles régionales, au XVI[e] siècle, par l'organisation officielle d'une unité déprimante et factice et la domination de l'éclectisme académique.

Ce ne sont pas seulement les deux grandes figures de l'Évangile, puis, bientôt, celles des Saints, qui se rajeunissent et s'animent. Autour d'eux, sur les mêmes panneaux, les figurines se multiplient, s'agrandissent, se groupent et se superposent, en des petites scènes, *storiette*, illustratives et explicatives. L'art légendaire, l'art historique, celui qui sera la gloire de Giotto et de ses successeurs s'annonce, se prépare, se forme. Le premier portrait sur bois de saint François, à Pescia (1235), porte six *storiette*, deux biographiques, le *Prêche aux Oiseaux*, la *Vision des Stigmates*, sujets significatifs bientôt populaires, et quatre scènes de guérisons miraculeuses, preuves visibles de la puissance du nouveau Saint. C'est encore la facture sommaire des enluminures byzantines, avec certains détails orientaux, mais d'une maladresse déjà plus franche et plus simple dans l'indication des poses et mouvemens. A mesure que l'image vénérée se multiplie, les *storiette* et le nombre de leurs acteurs se multiplient aussi en s'agrandissant. Le Saint, dans la basilique d'Assise, se manifeste par quatre miracles seulement; mais quelques notations maladroites y indiquent déjà un certain souci des architectures et des paysages. A Pistoia, un peu plus tard, en voilà six; à Sienne, huit; à Florence, vingt.

En même temps, la Vierge d'abord, puis les autres Saints populaires bénéficient de l'élan d'imagination qui inspire les biographes franciscains. La légende de sainte Claire, la compatriote et l'associée fidèle de François, se déroule en huit tableautins, autour de son portrait, dans l'église qui lui est

consacrée. Celles de sainte Marie-Madeleine, sainte Catherine, sainte Cécile, sainte Ursule et bien d'autres, recueillies par les musées toscans, montrent les étapes intéressantes de ce progrès. Là s'élabore lentement pour l'art des fresquistes en Italie, comme autrefois en France, dans les miniatures, pour l'art de nos imagiers et de nos verriers, un fonds inépuisable de groupemens, mouvemens, gestes, le plus souvent mal rendus, mais naturels et spontanés, d'où va sortir, dans Assise même, cette merveilleuse floraison d'épopées grandioses ou familières qui annonce, d'abord, les approches, puis détermine l'arrivée définitive, d'un renouveau durable et lumineux.

Les sculpteurs toscans, mieux outillés, dès le commencement du siècle, sous des influences venues à la fois du Nord et du Midi, avaient pris, de leur côté, une part active à ce mouvement, avec une incontestable supériorité technique. Il ne semble pas toutefois que ce franc retour à la vérité, cette observation sincère et nette de la réalité, cette traduction, noblement et délicatement expressive, des passions habituelles et des émotions les plus pures de l'humanité, soient principalement dus, comme on le répète, à Nicolas, citoyen de Pise, mais d'origine apulienne. Si l'on en juge par son célèbre chef-d'œuvre à Pise, la chaire du Baptistère (1260), ce qu'apporta, surtout, son génie, robuste et dramatique, dans l'art local, fut l'admiration, chaleureuse et intelligente, mais violente et presque exclusive, d'abord, pour la facture puissante, massive, tourmentée des sarcophages romains. Cette admiration va jusqu'à la transformation pure et simple des matrones, déesses, empereurs, rhéteurs païens, en personnages chrétiens, la Vierge, Jésus-Christ, les Apôtres et les Saints. S'il se montre, pour la technique, un admirable novateur et précurseur, il s'affirme, pour l'imagination, un réactionnaire décidé, en lutte avec l'esprit de son pays et de son temps, à l'heure même où François d'Assise, ses disciples, ses poètes, ses artistes, viennent de réveiller, pour les beautés simples de la vie actuelle et de la nature environnante en même temps que pour les espérances célestes, un enthousiasme chrétien et spiritualiste, d'une tendresse et d'une délicatesse encore inconnues.

L'heure du dilettantisme classique et des virtuosités professionnelles, heureusement, n'était pas encore sonnée. Par un phénomène qui n'est point rare dans l'histoire des lettres et des

arts, ce furent les collaborateurs mêmes et les élèves du maître, qui réagirent, peu à peu, sur lui pour diriger l'action de son génie dans un sens plus conforme à l'évolution générale des intelligences et des cœurs. Avant l'arrivée de Nicolas, on trouve déjà à Pise, Lucques, Pistoia, nombre de bas-reliefs, d'une inspiration simple, claire, expressive, assez proche du style courant en Provence, Lombardie, Bourgogne. Est-il téméraire de croire que les premiers collaborateurs ou élèves de l'Apulien, Fra Guglielmo, pisan, Arnolfo di Cambio, florentin, plus tard, son fils même, Giovanni, grandis et formés dans un milieu moins archaïsant, l'aient spontanément, insensiblement, amené à assouplir, simplifier, alléger sa propre manière, en même temps qu'à laisser leurs tempéramens et goûts personnels se manifester de plus en plus librement dans l'exécution des maquettes ou dessins qu'il leur pouvait fournir? En fait, le retour décisif de l'art naturaliste à l'observation sincère de la vie présente n'est effectué que dans les bas-reliefs de l'Arca di san Domenico, à Bologne, représentant des épisodes de la vie du Saint (1267). D'après tous les documens, le maître d'œuvre, le chef d'atelier, fournisseur du plan, est bien Nicolas, devenu Nicola Pisano, mais le sculpteur est Fra Guglielmo, ce dominicain de Pise, déjà connu, avant 1260, par les bas-reliefs d'une châsse à Cagliari. Si l'ampleur lourde de quelques draperies, certaines têtes de comparses empruntées aux vieux sarcophages, çà et là, rappellent l'enseignement de Nicolas, tout le reste, clarté des groupemens, simplicité et justesse des attitudes, exactitude des costumes monastiques, naturelle ingénuité, sensibilité des gestes et des physionomies montrent une parenté singulière, par leurs qualités, discrètes et touchantes, avec les bas-reliefs de nos cathédrales (Cf. à Saint-Denis, Chartres, Paris, Amiens, etc.). L'évolution féconde dès lors est décidée. En attendant qu'ils trouvent, plus tard, des occasions de développer, en des monumens personnels, leur intelligence croissante de la vie, de l'expression et de la grâce, tous les élèves de Nicolas, dans leurs œuvres collectives (chaire de Sienne, 1266, fontaine de Pérouse, 1278) s'enhardissent librement à développer leur originalité. Par une savante et judicieuse analyse visuelle, à l'aide des pièces d'archives, M. Venturi s'est efforcé de restituer à chacun d'eux, Arnolfo, Giovanni, Lapo, sa part dans le travail de ces deux chefs-d'œuvre, et ses conclusions ont toutes apparences de

justesse. C'est dans leurs nobles et vivantes statuettes que les peintres ont pu et dû apprendre ce qui leur manquait encore, la vivacité des formes et le sentiment de la beauté.

A quelle époque fut entreprise la décoration picturale de la Basilique d'Assise? Vers 1236, probablement. Cette année-là Frère Elie, à l'apogée de son pouvoir, s'y fait peindre, à genoux aux pieds du Christ, par Giunta, de Pise. Le tableau, signé et daté, a disparu depuis deux siècles, mais plusieurs crucifix, à Pise, un triptyque, à Pérouse, avec un saint François, presque identique à celui d'Assise, nous peuvent donner idée de sa manière : c'est encore du byzantinisme, mais déjà inquiet et soucieux de vérité. On a donc pu, sans invraisemblance, lui attribuer les fresques, supprimées, en grande partie, par l'ouverture des chapelles latérales, dans la nef inférieure, et dont quelques fragmens, presque invisibles, achèvent de périr dans les écoinçons des arcades, au-dessus des piliers. On a proposé, aussi, les noms de Fra Giovanni Torriti, le Florentin, et de Guido, le Siennois, sans preuves plus certaines. Quel qu'en soit l'auteur, son œuvre imparfaite marque avec netteté le premier pas vers la libération prochaine, dans la conception et dans l'exécution. Ne fut-ce pas alors, en effet, une innovation hardie de substituer au parallélisme traditionnel et officiel, déjà huit fois centenaire, de la Bible et de l'Évangile, le parallélisme de la Légende du Christ et de celle de saint François? Rien ne dénote mieux l'extraordinaire enthousiasme qu'excita la conformité, désirée et réalisée, sur tant de points, par le nouveau Christ avec l'ancien. D'un côté donc, voici quelques acteurs de la Passion divine, dans les vestiges d'un *Crucifiement*, d'une *Déposition de Croix*, d'un *Ensevelissement*. De l'autre côté, face à face, on voit ceux de la Passion humaine, en des épisodes déjà populaires de la Légende franciscaine, la *Rupture de François avec son père*, le *Songe d'Innocent III*, les *Stigmates*, l'*Examen du cadavre*. Ici, l'effort est visible pour traiter avec vraisemblance des sujets contemporains. Premier rappel, timide encore, mais sérieux et sincère, fait à la vérité, par le génie toscan! En admirant la loyauté de cet art maladroit, mais plein de promesses, on ne peut que s'associer aux sentimens de M. Pératé : « Ces pauvres fresques nous émeuvent par l'idée de tout ce qu'elles ont libéralement offert à Giotto. Si elles n'ont pas éveillé son génie, elles l'ont du moins inspiré profondément... Quel qu'il soit, ce

peintre mystérieux mérite mieux qu'un souvenir, il mérite un peu de la gloire si abondante répartie au maître dont le nom est inséparable d'Assise et de saint François. »

Après ce premier travail, la décoration de l'édifice subit un arrêt plus ou moins long, sans doute à cause des débats constans, au sujet de l'art, entre les différens partis de la religion franciscaine. Lorsqu'elle fut reprise, ce fut d'abord, semble-t-il, dans l'église supérieure, laquelle, d'après M. Venturi, « était restée nue et froide » jusqu'au généralat de Fra Girolamo Mascio, d'Ascoli (1274-1279), un *zelantissimo*. Celui-ci, bientôt Pape, sous le nom de Nicolas IV, poursuivit, avec une activité passionnée, l'achèvement décoratif de la Basilique. Par ses soins, et dès sa promotion peut-être comme chef de l'ordre, une escouade d'artistes, venue de Rome, dressa ses échafaudages, sous la voûte et dans le transept de la claire église d'en haut. Les mosaïstes et peintres de Rome avaient été, au XIIe siècle, les premiers et vrais précurseurs de la Renaissance par leurs beaux travaux de restauration et décoration, sous les grands papes lettrés et militans (Basilique Saint-Clément, Sainte-Marie du Transtévère, etc.). Ils tenaient encore, à ce moment, le premier rang en Italie. Bien que des artistes byzantins fussent encore parfois appelés dans la Ville éternelle, et que leurs ouvrages, austères et grandioses, y fussent admirés et imités, néanmoins un art indigène, plus inégal dans sa technique, mais plus libre dans ses tendances, et surtout plus conforme aux traditions locales, pagano-chrétiennes, toujours vivantes dans les ruines de l'antiquité, s'y était utilement formé. Les Cosmati, notamment, jouèrent un rôle important dans cette évolution. C'est par l'activité infatigable de cette nombreuse famille que, durant plus d'un siècle, se multiplièrent, dans les églises de Rome et des régions voisines, ces monumens exemplaires, cloîtres, tombeaux, ambons, tabernacles, pavemens, candélabres, etc., où la sculpture, la mosaïque, la peinture s'associent, constamment, avec une variété de combinaisons décoratives dont le charme et l'élégance nous ravissent encore. C'est dans leurs ateliers que se forma le plus grand artiste romain de cette époque, Pietro Cavallini, longtemps regardé comme l'élève de Giotto, d'après les suppositions de Vasari, alors qu'il fut son aîné, son précurseur et probablement son maître. C'est encore sous leurs influences que se développèrent, soit en même temps que Cavallini, soit sous sa direction, les

autres peintres qui l'accompagnèrent à Assise, romains ou florentins, Fra Jacopo Torriti, Filippo Rusuti, Gaddo Gaddi, Giovanni Cimabue, etc.

L'incertitude des dates pour les âges, les éducations, les voyages, les travaux de ces différens artistes, le délabrement, aggravé par les réfections anciennes ou récentes de leurs fresques, rendent assurément fort difficile une répartition exacte de leur activité, et même une attribution probable de leurs rôles respectifs dans cette vaste opération collective. Ce qui semble assez vraisemblable, néanmoins, c'est la prépondérance, successive ou simultanée, des deux chefs, reconnus alors et constatés par l'histoire, de l'école romaine et de l'école florentine, Pietro Cavallini et Giovanni Cimabue. Cavallini est déjà un maître célèbre; à la même époque, ou peu de temps après, il est chargé de décorer, par mosaïques et peintures, la basilique de Saint-Paul où le Florentin Arnolfo di Cambio édifie et sculpte l'élégant tabernacle dont les sculptures sont déjà empreintes d'une grâce attique (1295). Bientôt il va, dans les mosaïques du chœur à Santa Maria del Trastevere, rajeunir, dans un esprit nouveau de simplicité familière, les épisodes les plus populaires de la Légende virginale, et dans les fresques grandioses de Santa Cecilia, récemment rendues à la lumière, témoigner d'une vigueur imposante dans le développement original des traditions indigènes. De 1308 à 1314, enfin, on le trouve, à Naples, dans ce milieu français qui accélère si nettement l'évolution naturaliste, occupé et pensionné par le roi Robert, ainsi que ses compatriotes, Giotto, Arnolfo di Cambio Giovanni Pisano, Tino di Camaino, etc., etc. M. Venturi n'hésite pas à lui attribuer ces vivantes et dramatiques peintures de Santa Maria Donna Regina où M. Bertaux voyait la main des Siennois. « C'est, dit-il, son testament de peintre. »

Vis-à-vis de Cavallini le Romain, son cadet, quel fut, quel put être le rôle de Cimabue le Florentin, son aîné? Dès 1272, nous l'avons rencontré à Rome. Qu'y apportait-il de son pays? Peu de chose, sans doute, si l'on en juge par la persistance des pratiques et formules démodées dans la coupole en mosaïque du Baptistère florentin, commencée par le grec Apollonios, continuée par Andrea Tafi. En revanche, il y reçut certainement, de tous côtés, des leçons de style monumental, dans les églises encore pleines de monumens et débris antiques, récem-

ment restaurées et décorées par les Cosmati, si habiles à combiner, dans leurs sculptures et mosaïques, la séduction brillante des polychromies orientales et l'élégance pure et claire du marbre blanc. Que sa réputation l'y ait précédé, ou qu'il l'y ait acquise, durant son séjour, il y fut, semble-t-il, fort occupé. On lui attribue une forte part dans la suite des *Légendes de saint Pierre et saint Paul*, peintes vers 1275, sous le portique de la Basilique vaticane : c'était un long cycle de scènes dramatiques, malheureusement détruit au XVIe siècle avec la vénérable bâtisse. Nous ne pouvons plus juger de leur valeur comme style, mais nous connaissons, du moins, leur intérêt comme compositions narratives, par les grossières copies qu'en fit alors Deodato Orlandi, dans la nef de San Piero di Grado, près de Pise, et quelques dessins, pris sur place au XVIIe siècle, avant la destruction, par J. Grimaldi (Bibl. Vatican. Cod. *Barberiniano*, XXIV, 50). C'est peu de temps après que Cimabue se rendit à Assise où il dut séjourner plusieurs fois.

L'œuvre considérable qui lui est attribuée, comme celle que l'on accorde à Cavallini, dans la basilique franciscaine, ne peut être déterminée que par la comparaison avec leurs peintures authentiques, disséminées ailleurs. Il en est de même pour tous leurs associés probables dans cette énorme entreprise, Fra Jacopo Torriti (deuxième du nom), franciscain, l'auteur, avec un autre frère mineur, Fra Giacomo da Camerino, des belles mosaïques absidales à Sainte-Marie Majeure et Saint-Jean de Latran (1295), Gaddo Gaddi et Filippo Rusuti qui travaillèrent aussi à Sainte-Marie Majeure. Ce dernier, bientôt appelé à Paris par le roi Philippe le Bel, avec deux autres maîtres romains, y touchera pension, comme peintre de la Cour, de 1309 à 1317. Malheureusement, la disparition totale de leurs œuvres dans notre pays ne nous permet point de constater l'influence qu'ils durent exercer sur notre école nationale.

Il faut bien ici, néanmoins, s'efforcer de rendre à ces vaillans ouvriers des premières heures la justice reconnaissante qui leur est due. Justice collective, c'est facile, car l'ensemble de leur œuvre, si mutilée qu'elle soit, reste encore surprenant et admirable. Justice distributive, c'est moins aisé ! Et pourtant, comment ne serait-on pas tenté de s'y essayer? M. Venturi, après Crowe et Cavalcaselle, Strzygowski, Zimmermann, Thode, Hermanin, Toesca, l'a fait avec une patience exemplaire, et, s'il

ne semble pas toujours possible d'accepter, sans réserve, ses affirmations non plus que celles de ses prédécesseurs, on éprouve toujours un vif plaisir à le suivre dans ses analyses et observations.

Selon lui, le plus ancien témoignage de son génie novateur laissé par Cimabue doit être cherché, dans l'église inférieure, à la base d'une voussure portant huit épisodes évangéliques de style giottesque, une *Madone avec saint François*. La Vierge, comme dans les retables de l'Académie à Florence et du Louvre à Paris, y siège sur un fauteuil royal que gardent et soutiennent, de chaque côté, des anges, aux têtes penchées, aux mains effilées, de physionomies graves, mais douces et attendries, qui sont bien de la même famille. Le saint François est une transposition, assez fidèle, de l'effigie primitive, par une main plus souple et plus habile, qui atténue la maigreur fiévreuse, l'allongement excessif de l'image maladive conservée dans la sacristie. D'autres critiques, au contraire, s'étonnant que les autres cadres de la fresque aient pu attendre si longtemps leur décor, croient devoir reporter la date du morceau aux dernières années de l'artiste. En tout cas, nul ne lui en conteste la paternité.

Soit avant, soit après cette œuvre typique, c'est pourtant dans l'église supérieure que Cimabue, Cavallini et leurs associés ont déployé, sur un plus vaste champ, toutes les ressources de leurs imaginations décoratives et de leurs talens poétiques et dramatiques. Malgré la dégradation de certaines parties, c'est encore, dans le transept et dans la nef, un émerveillement pour les yeux d'abord, pour l'esprit ensuite, devant l'unité, enveloppante et fascinante, de l'ensemble décoratif. Grandes compositions, figures accouplées, figures isolées, en pied ou en buste, s'y suivent ou s'y entremêlent, du haut en bas, sur les soubassemens et parois, dans les écoinçons des baies, derrière les colonnettes des galeries, dans les segmens des voûtes. Ces apparitions sont distribuées avec tant de clarté et de variété, si harmonieusement séparées à la fois et rapprochées, par les bordures et nervures en plate peinture, à décors géométriques ou fleuris, que l'on se sent comme transporté et baigné dans une atmosphère idéale pleine de visions colorées et parlantes. C'est l'impression subtile et pénétrante qu'on éprouve en Italie dans toutes les églises et palais où l'ensemble du décor Moyen âge et

Renaissance est resté à peu près intact, à Saint-Marc de Venise, par exemple, à l'Arena de Padoue, etc.

Dans cette énorme épopée évangélique, la part de Cimabue, d'après M. Venturi, serait très importante. D'abord, dans le transept, les deux grands *Crucifiemens*, occupant, face à face, tout le fond de chaque bras. Pouvait-on trop multiplier, sur le tombeau du Saint qui pleurait au seul souvenir de la Passion, les représentations du Calvaire? Ces deux scènes capitales sont, d'ailleurs, dans un état déplorable. L'une, surtout, à droite, est si gâtée par l'humidité des murs que les couleurs en sont toutes décomposées. Les figures, jadis claires, ne s'enlèvent plus qu'en taches noires, flottantes et déchirées, comme des chiffons brûlés, sur les fonds incertains. On dirait d'un mauvais négatif de photographie. Et pourtant, et pourtant! Pour peu qu'on tienne l'œil fixé sur ce cimetière, on y voit lentement sortir de leurs tombes une quantité de spectres agités, si expressifs dans leurs attitudes, si vrais dans leurs mouvemens, qu'on reste violemment ému devant l'action tragique à laquelle ils prennent part. Quelle ferveur dans le Saint François, prosterné au pied de la croix! Quel désespoir, quelle explosion de tendresse et de remords, dans la Madeleine, debout, dressant ses bras tendus vers le supplicié! Quelle dignité, quelle majesté de douleur contenue dans l'attitude accablée de la Vierge et des Saintes Femmes qui l'escortent! Et dans les hauteurs du ciel, au-dessus des gibets, quelle tempête, quelle apothéose! Tandis que le Christ, subissant la dernière épreuve de son humanité, s'affaisse, meurtri et brisé, sur le bois infâme, fermant les yeux, laissant tomber sa tête, voici que, de tous côtés, battant l'air à grands coups d'ailes, des anges descendent pour recueillir son sang et ses larmes. « La tragédie du Calvaire, dit M. Venturi, est renouvelée avec une énergie de fer. » Elle est, en effet, si bien renouvelée, que tous les artistes de l'avenir ne pourront presque rien y ajouter. Quand on voit qu'on peut retrouver la même vigueur, tout à côté, dans une dizaine de scènes empruntées à l'*Apocalypse*, aux *Légendes de la Vierge* et de *saint Pierre* sans compter les *Anges* et *Prophètes* rangés sous les arcades, on est stupéfait d'une telle fécondité et de tels progrès si rapidement accomplis.

Que resterait-il donc à Cavallini et à ses collaborateurs romains? Une part énorme encore et plus qu'estimable. D'abord, dans la nef, entre les fenêtres, des épisodes de la *Genèse*, essais

préparatoires ou répétitions des mêmes sujets traités par lui à Saint-Pierre de Rome, comme le prouvent les dessins d'un manuscrit conservé au Vatican, quelques scènes bibliques et évangéliques, et, dans les voûtes, un grand nombre de saints et prophètes. Dans quelques-unes de ces figures, M. Venturi retrouve la facture de Fra Jacopo Torriti, dans d'autres (les *Quatre Docteurs*, par exemple) celle de Rusuti. Tout cela peut être discuté. Mais, ce qui n'est pas discutable, c'est la tournure épique et grandiose de certaines figures encore respectueuses de l'idéal byzantin, c'est l'allure ferme et grave, l'expression ardente, dure, passionnée, tragique, de quelques autres, avec leurs masques de vieux Romains, empruntés aux fresques funéraires, toutes s'efforçant de sortir du passé, en se retrempant et se fortifiant dans un air plus libre et plus sain, au contact de la réalité. Qu'on regarde, par exemple, l'*Abraham levant son couteau sur Isaac*, le *Jacob bénissant Esaü* et bien d'autres, on sent bien là une fermentation féconde de grandes traditions vieillies, d'où va jaillir, sous un souffle plus frais et plus pur, l'ivresse d'un idéal nouveau, moins imposant, mais plus humain.

III

Lorsque les yeux descendent des hauteurs où s'entrevoient, entre les fenêtres, sous les voûtes, ces épisodes de la Genèse par les vieux maîtres de Pise, Rome et Florence, et qu'ils s'arrêtent au-dessous, sur les deux rangées régulières de cadres simulés où se déroule la suite des actes et miracles de saint François, quelle surprise à la fois et quel émerveillement! Certes, là-haut, de ces longues et maigres figures, mal dégagées encore de la solennité byzantine, se posant ou se tordant, sous les plis secs de leurs draperies minces, et, plus près, de ces figures trapues et pleines, dont les têtes carrées, les gestes énergiques, les yeux durs et noirs, dénoncent l'origine latine, se dégage une poésie hautaine et grandiose, dont on ne saurait méconnaître la majesté épique ou dramatique. Un effort sincère, vers un idéal nouveau de vérité plus vivante et de beauté plus émue, s'y manifeste çà et là. Mais sans parler des incorrections grossières et des banalités traditionnelles qui blessent nos regards trop avisés, cet

effort est visiblement trop pénible et trop incertain pour secouer, tout à fait, le poids oppressant des formules et conventions séculaires. Les artistes, en ces sujets rebattus, restent encore impuissans à les rajeunir, à leur insuffler la candeur et la tendresse franciscaines qui, pourtant déjà, hantent leurs imaginations.

Non, il n'y a pas à s'y tromper!... C'est ici qu'apparaît le vrai Libérateur. Pour ceux qui ont frissonné, pensé, rêvé, devant les vieilles fresques de Giotto, dans la chapelle de l'Arena, à Padoue, dans les chapelles Bardi et Peruzzi de Santa Croce, à Florence, c'est bien le même nom, unique et glorieux, qui leur monte aux lèvres! Oui, c'est bien lui, le fils robuste du campagnard toscan, le Florentin avisé, observateur, laborieux, en qui l'intelligence pratique des réalités s'associe à la noblesse supérieure de l'imagination et à la clarté libre de la pensée. C'est bien le compatriote, contemporain, ami de Dante Alighieri, qui, en même temps, avec un semblable génie, par une même association harmonieuse de vérité et de beauté dans leurs créations, ouvre à l'art, comme lui à la poésie, des routes et des perspectives encore ignorées. avec une grandeur de conception et une puissance d'exécution qui ne seront guère dépassées.

Ce n'est pas que nombre de questions, à ce sujet, ne soient encore pendantes. A quel âge, par exemple, dans quelles conditions de talent et de renommée, à quelles dates, combien de fois, Giotto est-il venu travailler dans la Basilique d'Assise? Quelles sont les œuvres qu'on peut lui attribuer, soit dans l'église supérieure, soit dans l'église inférieure? Quels y furent ses collaborateurs, les uns ses condisciples, les autres ses élèves? Toutes questions intéressantes, assurément, et qu'il faut bien, dans une certaine mesure, essayer d'élucider, sans prétentions de les résoudre. Constatons, d'abord, les faits certains. Examinons ensuite les œuvres. Et peut-être, à défaut de dates écrites, si souvent trompeuses, nos yeux suffiront à nous donner de sérieuses probabilités. Pour les quelques œuvres de Giotto échappées aux ravages du temps et des hommes, trois dates seulement semblent certaines : celles de 1298 pour la commande de la Mosaïque, la *Navicella* dans la basilique Saint-Pierre à Rome, de 1206 pour la décoration de la chapelle *dell'Arena* à Padoue, celle de 1220 à 1230 environ pour les peintures dans l'église *Santa Croce* à Florence. Ce sont là les points de repère qui peuvent et doivent

servir à fixer, si possible, la chronologie des autres travaux par la comparaison du style, dans les conceptions imaginatives et la réalisation technique.

Vasari nous dit que Giotto fut appelé à Assise par Fra Giovanni di Muro della Marca, nommé général de l'ordre en 1296. Rien de plus vraisemblable que cette tradition. Quelle que soit la beauté de ces fresques de Saint François, on n'y trouve point encore la puissance magistrale qui, sous les outrages des restaurations successives, nous montrent pourtant dans la *Navicella* une décoration monumentale de maturité plus complète, ni cette vigueur et cette sûreté dans la mise en scène pathétique et la présentation plastique, qui affirment les progrès incessans du penseur et du praticien dans l'art légendaire et historique, à Padoue et à Florence. C'est donc bien un travail antérieur, un travail de jeunesse, avec tous les charmes et toutes les inquiétudes, toutes les affirmations ambitieuses et toutes les inexpériences tâtonnantes d'une virilité prochaine qui s'exerce et prend possession d'elle-même avec une hardiesse méthodique et réfléchie.

Quel âge donc avait Giotto en 1296? Quels avaient été ses maîtres? Quels sont ses travaux antérieurs? D'après Vasari, il n'aurait eu que vingt ou vingt et un ans. C'était bien invraisemblable; mais le biographe enthousiaste ne voyait, dans cette précocité, qu'une attestation miraculeuse de la mission providentielle confiée par la volonté divine à son compatriote. Depuis longtemps, cette erreur est dissipée par le témoignage d'un contemporain. Du même âge que Dante : Giotto est né en 1265 ou 1266. Avant d'être chargé d'un travail aussi important et aussi nouveau que la représentation des actes d'un Saint récent, avec des grandes figures, dans son pays même, sous les yeux de vieillards qui pouvaient l'avoir connu, il avait donc eu le temps de mériter cet honneur en faisant ses preuves. Mais, ces preuves, où les avait-il données? A Florence, à Rome, à Assise? Probablement un peu partout. A Florence, il avait eu, certainement, pour maître Cimabue, dont l'empreinte se marquera longtemps encore dans ses madones et ses crucifix. Toutefois, ce maître n'est point sédentaire, on le trouve à Rome, en 1272, un peu plus tard, à Assise. C'est un homme illustre, de noble race, très glorieux, très recherché, un grand chef d'atelier. Est-il téméraire de penser que, suivant l'usage, il se faisait d'ordinaire

accompagner et aider par ses meilleurs élèves? Comment ne pas croire que le petit Giotto n'a pas connu Rome, ses monumens, ses artistes lorsqu'on retrouve, chez lui, tant de réminiscences et impressions romaines contre si peu de byzantines, malgré la persistance du byzantinisme à Florence chez l'autre professeur local Andrea Tafi? Comment ne pas être certain qu'il a, de bonne heure, travaillé à Assise, sous les ordres de Cimabue, peut-être de Cavallini, en compagnie de Torriti, Rusuti, Gaddo Gaddi et quelques autres condisciples devenus plus tard, à leur tour, ses collaborateurs? C'est l'opinion, du reste, généralement acceptée aujourd'hui. Il y a même de telles similitudes entre certains détails de facture chez ces maîtres et chez lui, qu'on a cru possible de lui assigner sa part déjà personnelle dans quelques peintures du transept, des voûtes, ou parois hautes, de l'église supérieure.

Giotto, non plus que Nicola Pisano, n'est donc point l'enfant du miracle, comme les Florentins se plaisaient à le proclamer. Il a des précurseurs, des préparateurs, des maîtres, dont il fut le collaborateur. Comme eux, à son tour, il aura des condisciples et des élèves qui deviendront ses aides. Ce serait folie de croire qu'à lui seul, il ait pu, de sa propre main, exécuter ces cycles énormes d'épopées religieuses et historiques par lesquels il proclame la bonne nouvelle à tous les bouts de l'Italie, à Florence, Pise, Bologne, Ravenne, Rimini, Rome, Vérone, Padoue, Milan, Naples. Toutefois, dans tout ce qui, de son vivant, porte son nom ou le nom d'un de ses élèves, l'unité d'une direction suivie se marque avec une autorité imposante. Après sa mort, cette autorité restera telle encore, que, durant un siècle, aucune école ne voudra, ne saura ou ne pourra s'y soustraire, jusqu'à l'évolution, scientifique et classique, déterminée par l'Humanisme.

C'est bien ce qui éclate déjà ici. Sans doute, même pour l'œil le moins exercé, dans ces vingt-huit scènes de la légende franciscaine, si tristement, d'ailleurs, altérées, désaccordées, dans leur épiderme, par d'impertinentes et barbares restaurations, il y a d'énormes différences dans la mise en œuvre du carton ou du dessin primitif. Il est clair que tel ou tel coopérateur, suivant ses tendances et sa capacité personnelles, allonge ou ramasse ses formes, allège ou appesantit ses draperies, étudie avec plus ou moins d'exactitude ou de fantaisie ses archi-

tectures ou ses paysages, donne une expression plus ou moins vive, plus ou moins intelligente à ses figures, et mène son coup de brosse avec plus ou moins d'ampleur, d'intensité ou de mollesse. Mais, n'est-ce pas le cas de toutes les œuvres monumentales et collectives à toutes les époques? Le mérite des maîtres puissans du Moyen âge et de la Renaissance, est d'avoir su associer à leurs vastes entreprises d'autres maîtres assez intelligens pour les comprendre, assez expérimentés pour les traduire, sans les asservir à une contrefaçon humiliante, en utilisant leurs qualités personnelles, comme un bon maëstro symphoniste, dirigeant son orchestre, utilise les virtuosités spéciales de ses instrumentistes. Le maëstro n'en reste pas moins le maëstro, l'œuvre n'en reste pas moins la sienne. Nous possédons les noms des sculpteurs qui travaillèrent à Sienne et à Pérouse avec Nicola Pisano, ceux des peintres qui assistèrent Raphaël dans les Chambres du Vatican, et de ceux que s'adjoignit Rubens pour exécuter les tableaux de la galerie de Médicis. La plupart étaient eux-mêmes des artistes supérieurs ou estimables, assez personnels et assez libres pour qu'on puisse reconnaître parfois leur travail particulier dans l'œuvre commune. Pourquoi ne pas accepter à Assise ce qu'on doit accepter à Rome, à Florence, à Venise, à Anvers, partout et en tout temps?

Les fresques de Giotto, depuis quelques années, ont été analysées, en détail, par un grand nombre de critiques et hypercritiques. Il y a profit, assurément, à suivre ces analyses lorsqu'elles sont faites, avec conscience et sincérité, par des experts savans et compétens, tels que Cavalcaselle et Crowe, MM. Venturi et Berenson, même lorsqu'elles aboutissent parfois à des hypothèses hasardeuses et contestables. Mais, de là, à vouloir substituer, en tête, les noms de Gaddo Gaddi, Rusuti, Puccio Capanna, ou tel autre, à celui que les traditions et les vraisemblances donnent pour le créateur et directeur, il y a loin encore. C'est donc avec bien des réserves que nous suivrons même M. Venturi dans l'ingénieuse et perspicace répartition qu'il fait des divers morceaux. D'après lui, sur les 28 compartimens, sept seulement (nos 1, 16, 19, 20, 21, 22, 23) auraient été peints par Giotto. Les autres seraient dus à quatre collaborateurs, Filippo Rusuti (nos 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12), un « maître des formes grandioses » Puccio Capanna (nos 2, 3, 4) ou l'un de

ses compagnons (n° 13), un autre collaborateur, au coloris plus vif et plus clair (nos 5, 13, 14, 15, 17), le maître dit de Sainte Cécile (d'après un tableau aux Uffizi à Florence), le *maestro dalle forme allungate* (nos 25, 26, 27, 28). Nous voyons bien les caractères auxquels le subtil analyste croit reconnaître les œuvres personnelles de Giotto : la vivacité dans les mouvemens, l'expression plus libre et plus intense dans l'action dramatique. Mais, à ce compte, quelques-unes des compositions les plus admirées, celles où le caractère expressif des figures isolées ou juxtaposées, comme en des bas-reliefs, s'accentue dans les silhouettes et les masses, avec une vigueur plastique inconnue avant lui, ne lui appartiendraient donc pas ! Ce ne serait donc pas le style de Giotto qu'il faudrait admirer dans le *Don du manteau au pauvre chevalier*, le *Rêve du Palais des Armures*, les *Démons chassés d'Arezzo*, *François devant le Sultan d'Égypte*, la *Nativité à Greccio*, le *Prêche aux oiseaux*, dans cet admirable *Paysan buvant à la fontaine*, etc., etc., sujets parfois repris, complétés, perfectionnés plus tard, par le maître lui-même ! Vraiment, ce serait singulièrement réduire l'étendue d'une action générale, agissant, successivement d'abord, puis simultanément, sur presque toutes les parties de l'art, dont nous retrouvons les effets multiples et constans, dans toutes les œuvres postérieures du maître, à Rome, à Padoue.

En fait, rien de plus surprenant, de plus éloquent, de plus touchant que cette suite d'épisodes familiers ou miraculeux représentés, pour la première fois, avec une réalité de formes et de couleurs inconnues depuis l'Antiquité gréco-romaine. Sans doute, il ne faut pas l'oublier, depuis plus d'un demi-siècle, l'immense popularité des doctrines franciscaines, le travail continu des légendaires, depuis Frère Léon jusqu'à saint Bonaventure, superposant la poésie propre de leur enthousiasme et de leur admiration à la poésie originale des premières chroniques, avaient bien préparé les imaginations à voir reparaître, dans les arts comme dans les lettres, les enchantemens de la nature extérieure, les joies et les souffrances de la vie humaine. Sans doute, d'autre part, des progrès techniques lentement accomplis par les mosaïstes, sculpteurs, peintres, durant la même période, avaient également préparé les yeux à des réclamations et des exigences d'apparences plus exactes et plus complètes dans la fixation des rêves ou des souvenirs. Mais jusqu'alors, sauf à

Bologne, pour la châsse de Saint-Dominique, aucun artiste ne s'était trouvé mis en face de sujets actuels à traiter en des proportions pareilles, avec un tel développement, dans leur milieu réel, avec leurs vrais costumes. Il ne s'agissait plus, cette fois, de compositions traditionnelles à ranimer, de formules imposées à rajeunir, c'était un monde nouveau à composer et organiser de toutes pièces, en extrayant ses élémens de la vie environnante. Le coup de génie, chez Giotto, fut de saisir, avec une hardiesse et une décision supérieures, l'occasion offerte de reconquérir, d'un coup, toutes les libertés. Non seulement, il avait compris qu'il fallait retourner devant la nature pour utiliser les traditions, mais il avait encore compris, comme devait le répéter sans cesse, trois siècles après, son arrière-petit-fils Léonard de Vinci, qu'il fallait consulter constamment, presque uniquement, la nature et la vie. Il est déjà facile de suivre ici, ce qu'on pourra suivre encore dans les œuvres postérieures du grand artiste, sous l'action de cette pensée maîtresse : une évolution progressive dans la puissance d'observation, de conception, d'invention, qui le mettra, successivement, en face de tous les problèmes que peut soulever son art. Et tous ces problèmes, il les posera, étudiera, et, souvent, résoudra avec une hauteur de vues qui le feront encore admirer, consulter, vénérer comme un maître et un père par les plus grands artistes de la Renaissance et des temps modernes.

Déjà, voyez dans la première scène : *Un habitant d'Assise jetant son manteau sous les pieds du jeune François*, avec quelle netteté, sinon quelle maturité, s'affirme le génie clair et vif du Florentin franchement libéré de toutes les formules byzantines et imitations romaines, observateur sincère, compositeur réfléchi, exécutant soigneux. L'épisode, ignoré ou négligé par les chroniqueurs contemporains, ne se trouve rappelé que dans saint Bonaventure où le peintre l'a trouvé. La scène se passe sur la place d'Assise. L'acteur principal, nous dit la Légende, est « un homme très simple, » mais il y eut quelques témoins pour attester et commenter son geste. Nous sommes en pleine vie contemporaine. Giotto, dans son enfance, a pu recueillir l'anecdote de la bouche même de quelques octogénaires.

Il place donc la scène sur la grande place comme s'il venait d'y assister : au fond, le temple de Minerve et le palais communal; de chaque côté du groupe principal, un couple de citoyens,

notables et lettrés, s'entretenant de l'affaire, avec surprise ou admiration. Pas d'autres figurans, que les seuls acteurs nécessaires à l'intelligence de l'action; mais chacun d'eux étudié sur le vif, et, de pied en cap, puissamment expressif par l'attitude, le geste, la physionomie, le vêtement, et tous associés et concordant à l'unité générale de la représentation. C'est déjà la qualité maîtresse, dominante, fondamentale, qui restera toujours la marque supérieure de Giotto. Qu'il s'en tienne à deux, trois ou quatre figures, calmes et largement ou vivement plastiques, comme ici même et dans les scènes suivantes, ou qu'au contraire, de plus en plus hardi, il les assemble en groupes agités et compacts, sous le coup de quelque émotion douloureuse ou tragique, c'est le même esprit qui les anime. Suivant l'occasion et le sujet, il peut donner à leur corps plus de vigueur ou de souplesse, plus de tranquillité ou de mouvement; il peut modifier aussi, suivant les cas, la façon de les présenter dans la lumière, soit par un modelé massif, saillant, sculptural, soit par des modelés moins accentués, plus souples et plus pittoresques. Quelles que soient les diversités de facture imputables aux divers traducteurs de ses compositions, et les déplorables altérations dues à de trop fréquentes et grossières restaurations, il reste facile de saisir, dans toutes les fresques suivantes, une progression incessante dans l'invention et dans la technique, la poursuite réfléchie et opiniâtre d'une plus grande perfection.

Dans la seconde scène, *François donnant son manteau à un pauvre chevalier*, d'autres intentions s'ajoutent aux premières. Le peintre nous avait dit tout à l'heure qu'il fallait situer l'action dans un milieu architectural, si elle avait une ville pour théâtre; il nous dit maintenant que, si elle se passe à la campagne, il faut représenter la campagne; il donne donc, sommairement encore, mais avec une vue nette de la réalité, quelqu'un de ces rochers abrupts et secs, clairsemés d'oliviers chétifs et couronnés de châteaux ou de chapelles, si communs dans la région. Le jeune François imberbe, coiffé d'une serre-tête, est plus simplement noble encore, et le vieux chevalier, qui reçoit le don, d'un mouvement plus libre. Dans leurs attitudes, leurs vêtemens, leurs physionomies, plus rien de conventionnel; c'est la nature même, c'est la vie, avec sa variété, franchement, résolument observée, simplifiée, ennoblie, la vérité passagère

se transformant en beauté définitive, par la seule franchise d'un œil clairvoyant et attentif, d'une intelligence sensible et réfléchie, d'une âme chaleureuse et profonde. La nature animale qui tenait une si grande place dans l'admiration et la tendresse de saint François et qui allait en tenir une si grande dans l'œuvre de Giotto, le fils du paysan, le petit gardeur de troupeaux, se montre déjà ici avec une étonnante vérité. Le cheval, de grandeur naturelle, d'où est descendu François et qui penche la tête pour brouter le gazon, tandis que son maître est en train de converser, est aussi vrai que les figures humaines. Il faudra longtemps après Giotto et ses collaborateurs, il faudra plus d'un siècle avant que Masaccio, pour les gens, Vittore Pisano et Jehan Fouquet, pour les bêtes, retrouvent cette netteté de vision et cette justesse d'exécution.

Que d'heures on passe, que de jours on pourrait passer à s'étonner et réfléchir devant ces manifestations juvéniles d'un incomparable génie ! Tous les problèmes de l'art pictural, tous ceux que les quattrocentistes florentins et vénitiens, que Léonard de Vinci et Michel-Ange, résoudront ou s'efforceront de résoudre, problèmes de composition et d'expression, de formes et de lumières, de perspective et d'anatomie, de rythmes linéaires et d'orchestrations colorées, s'y trouvent déjà indiqués et posés, avec une autorité magistrale et définitive, par ce prodigieux créateur. Si, dans la *Vision des Armures* et celle du *Crucifix parlant*, où le château féodal et l'église ruinés forment le décor important, l'effet de perspective est encore incertain, on l'y voit, cependant, attentivement cherché, et l'exactitude, dans la structure et l'ornementation architecturale, est déjà plus scrupuleuse. Toute la virilité expressive du dramaturge et du psychologue se développe enfin dans la *Rupture avec son père*, devant l'évêque d'Assise, quand le jeune converti, à qui Bernardone reproche ses pieuses prodigalités, se dépouillant brusquement de ses habits, les lui jette à terre avec son argent, tandis que l'évêque couvre sa nudité de son manteau. La mise en scène prêtait aux gesticulations violentes, mais l'artiste a réservé ces attitudes et ces explosions passionnées, où il excellera, pour des tragédies plus graves encore. Ici, tous les sentimens profonds de colère offensée chez le père, de conviction énergiquement résignée chez le fils, de dignité compatissante chez l'évêque, d'étonnement ou de curiosité chez les témoins, se traduisent en

des mouvemens justes et simples, par la seule intensité d'expression morale qui anime les figures des pieds à la tête. Lorsque, plus tard, à Santa Croce, Giotto reprendra le même thème, il gardera cette première et naturelle disposition de ses acteurs, mais il saura leur imprimer, dans le geste et la physionomie, une expression plus vive et plus noble encore, témoignant ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, du souci incessant de perfection qui n'aura cessé de diriger, depuis ses débuts, son infatigable activité. On trouvera également, plus tard, à Santa Croce, une réfection, agrandie, améliorée, approfondie de l'admirable scène, si saisissante encore, que nous voyons plus loin, *Saint François devant le Sultan d'Égypte*. La curiosité bien informée du peintre y présente déjà des types orientaux d'une exactitude toute moderne.

Autant les figures de moines, isolées ou accouplées, qui figurent dans les visions du *Char de feu*, des *Trônes*, des *Démons d'Arezzo*, du *Prêche aux oiseaux*, etc., sont d'un naturalisme franc et puissant, étudiées sur le vif au physique et au moral, avec une intelligence et une sympathie viriles et présentées, en des reliefs sobres et solides, avec une vigueur sculpturale; autant celles des figures réunies qui se multiplient soit en des cérémonies solennelles, soit en quelques circonstances tragiques ou miraculeuses, s'y pressent et s'agitent avec des souplesses et des mouvemens bien rendus. La *Fête de la Nativité à Greccio*, la *Mort subite, à la fin d'un repas, du Seigneur de Celano*, l'*Apparition du Saint au concile d'Arles*, les *Audiences pontificales*, les deux scènes des *Funérailles*, et de la *Lamentation des Clarisses* sont vraiment des chefs-d'œuvre d'exactitude matérielle et morale, d'intelligence nette, grave, profonde pour la mise en scène sans emphase, et l'exécution pittoresque, sans manière et sans affectation, qui peuvent rester encore des modèles pour la représentation des scènes historiques. Assurément, dans ce remuement des foules, dans ces vivacités de mouvemens collectifs, où les corps s'entremêlent et s'assouplissent, où les expressions physionomiques se diversifient et se contrastent, nous reconnaissons, sans hésiter, l'empreinte de Giotto. Ce n'est point une raison suffisante, répétons-le, pour lui refuser une participation importante à l'exécution des figures plus paisibles et d'une facture plus accentuée. En fait, on ne trouve, avant lui et bien rarement après lui, rien qui réunisse autant les qualités néces-

saires à la peinture monumentale, légendaire et historique. Le maître, l'inspirateur, le compositeur se sent partout, même lorsque la traduction de sa pensée est confiée à des interprètes d'une intelligence moins libre ou d'une expérience moins consommée, comme par exemple, dans les dernières pièces de la série, les *Miracles* après la mort du Saint. On a supposé que ces morceaux, d'une facture, en effet, plus molle, plus inégale et indécise avaient été exécutées, en son absence, par un élève moins habile que ses collaborateurs habituels. En tout cas, sous ses infériorités de traduction, on sent encore cet esprit du maître, cet esprit nouveau de sincérité et de naturel, par lequel se transforme, pour toujours, la peinture historique. Dès lors, et durant des siècles, c'est le génie de Giotto que l'on sentira, toujours présent, toujours actif, dans toutes les peintures murales en Italie. Lui-même allait bientôt revenir à Assise, pour y continuer son apostolat sous une autre forme. Mais avant d'y donner les modèles de la peinture symbolique et allégorique, il allait d'abord, à Padoue, renouveler et transformer les vieilles légendes évangéliques, avec autant de hardiesse et encore plus d'autorité qu'il n'avait renouvelé et transformé, à Assise, la légende récente du Saint local.

GEORGES LAFENESTRE.

LE ROMAN FRANÇAIS [1]

IX

LES ÉGOTISTES

RENÉ, ADOLPHE, OBERMANN [2]

Lorsque nous avons donné, à ce type si original et si nouveau, son nom germanique en l'appelant la *belle âme*, il est clair qu'en parlant de la belle âme de Corinne ou de Bettina d'Arnim, nous ne prenions pas ce mot dans le sens général où l'on peut dire que Socrate, par exemple, et Épaminondas furent des belles âmes.

C'est en Allemagne peut-être que Corinne a eu le plus de sœurs et de cousines; car l'Allemagne est le pays qui ressentit le plus fortement le contre-coup de la Révolution française ou, pour mieux dire, l'esprit nouveau qui enfanta cette Révolution, se manifesta également de l'autre côté du Rhin sous des formes appropriées au génie germanique, si bien que les mêmes phénomènes moraux et intellectuels se produisirent simultanément dans les deux pays. Et comme preuve de cette sympathie presque magnétique qui existait entre les deux nations, on peut alléguer que les grands penseurs allemands contemporains de la Révolution française en ont mieux défini le génie qu'elle n'était en état de le faire elle-même. Aussi n'est-il pas étonnant que l'an-

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

née même où Mme de Staël publiait *Corinne*, un philosophe allemand fit le premier la théorie de cette noble maladie ; laquelle s'acclimata si bien en Allemagne qu'on lui créa un nom et, avec ce nom, plusieurs dérivés, comme celui de *Schönseligkeit* qui signifie : la tendance à se considérer comme une belle âme et à se traiter en conséquence.

Il existe un second type né dans les mêmes circonstances, et qui a été peint au commencement du XIXe siècle, dans des romans qui ne risquent pas de mourir, parce qu'indépendamment du mérite de leurs auteurs, ils seront toujours intéressans à consulter en leur qualité de témoins parlans d'une importante époque de l'esprit humain. Ce dernier type, nous le nommerons *l'égotiste*, désignation qui a l'avantage de s'expliquer elle-même. Seulement, comme la belle âme, l'égotiste n'est un type nouveau que dans le sens particulier où nous avons pris le mot. L'égotisme serait de tous les temps, si on le confondait avec l'égoïsme ; car rien de plus éternel que l'égoïsme ! Mais l'égotisme n'est pas l'égoïsme. L'égoïsme est tout simplement un vice du cœur, l'égotisme est le résultat d'un tour particulier de l'esprit, produit ou développé par certaines circonstances.

L'égotiste peut n'être pas égoïste ; il peut être généreux, bienfaisant, charitable, mais il n'en sera pas moins un égotiste ; c'est-à-dire un être d'exception, qui a été jeté dans un autre moule que *les Nombreux*, qui a été pétri d'un autre limon ; et qui a le sentiment profond de ce qu'il y a en lui d'exceptionnel, qui, par suite, se sent destiné à l'isolement, incapable de lier un étroit commerce avec les hommes, lesquels ne peuvent sentir ni penser comme lui ; et qui leur dit, avec un orgueil superbe : Voilà ce que je suis, voilà ce que vous êtes ; que peut-il y avoir entre vous et moi ?

Remarquez à ce propos qu'il y a déjà un fond d'égotisme secret dans la belle âme, qui est aussi un être d'exception qui s'est fait un idéal à sa ressemblance. Et quand le monde lui dit : Si vous tenez tant à votre idéal, c'est qu'il vous ressemble ; le monde a raison. L'idéal de la belle âme, je le répète, c'est son propre caractère transfiguré, glorifié, entouré d'une auréole. Et on peut dire de la belle âme ce que Marivaux disait de certains prédicateurs : *qu'ils se prêchent eux-mêmes en prêchant l'Évangile.*

Regardez passer Corinne sur son char traîné par quatre chevaux blancs. Elle est vêtue comme la sibylle du Dominicain ; un

schall des Indes autour de sa tête; elle porte une robe blanche qui laisse à découvert ses bras d'une éclatante beauté, — Mme de Staël tenait à la beauté de ses bras et elle a communiqué cette faiblesse, si c'en est une, à son héroïne; — le front rayonnant, le regard inspiré, on dirait une prêtresse d'Apollon s'avançant vers le temple du Soleil. Et la foule qui remplit les rues de Rome et qui se presse sur son passage, s'écrie: *Vive Corinne! Vive le génie! Vive la beauté!...* Et on s'apercevait bien, dit Mme de Staël, que Corinne était contente d'être admirée. Ici se trahit cette complaisance secrète qu'a la belle âme pour elle-même. Mais cette personnalité qui est en elle, se dissimule ou, du moins, elle n'a rien d'âpre, ni de méprisant. Car le tempérament de la belle âme est un mélange *de délicatesse et de tendresse;* elle est aimante; elle éprouve l'invincible besoin d'aimer, de se donner, de répandre autour d'elle les trésors de son génie et de son cœur, de communiquer à ce qui l'entoure comme un reflet de sa beauté. La belle âme aspire à devenir la monade centrale d'un tourbillon, un soleil entouré de ses planètes auxquelles il ne marchanderait pas sa lumière et sa chaleur.

Et en même temps, la belle âme est portée aux illusions. Elle est jeune, elle reste longtemps jeune; elle a de la naïveté, de la candeur; l'expérience ne l'instruit pas. Elle se persuade que, si le monde la repousse, c'est le résultat d'un malentendu. Comment peut-on repousser son bonheur! La conversion du monde! voilà le rêve que poursuit obstinément la belle âme. Et cette illusion, qui lui est si chère, qui est sa vie, ce n'est qu'après avoir tout essayé qu'elle y renoncera; et du même coup elle renoncera à se sentir vivre. Suppposons le même idéalisme allié à un autre tempérament; supposons une âme qui n'est pas naturellement tendre et aimante; et qui, elle aussi, nourrit un idéal qui fait tout son être, mais qui, voyant dès le début les hommes tels qu'ils sont, renonce à leur prêcher l'idéalisme; et qui sent sa solitude et l'impossibilité où elle est d'en sortir, et qui proclame orgueilleusement cette solitude, comme une marque éclatante de sa grandeur et de sa supériorité, et nous aurons l'*égotiste*, que nous pourrons appeler tour à tour René, Adolphe ou Obermann Et dans ces trois variétés du même type, se trouvent les rêves. les passions et les ennuis à l'usage de l'égotisme.

Il faut d'abord se bien représenter l'époque où parurent ces trois romans nés dans les premières années du XIXe siècle. La

plus idéaliste des révolutions aboutit, comme il arrive toujours, à un compromis, car c'est là la loi de l'histoire. Elle aboutit à un compromis entre le passé et l'avenir. Napoléon I[er] ne représente pas autre chose que ce compromis; c'est-à-dire la restauration du principe monarchique et des institutions qui lui servent d'appui, mais conciliée avec l'esprit nouveau, et sauvegardant quelques-unes des conquêtes de la Révolution. Napoléon I[er], c'est la royauté reposant sur l'égalité politique et l'égalité civile; la royauté épousant en secondes noces la démocratie. C'est en lisant un admirable fragment des œuvres posthumes de M. de Tocqueville, consacré à peindre l'état moral de la France sous le Directoire, qu'on comprend le mieux ce qu'il y eut de nécessaire dans l'avènement de la nouvelle dynastie. Cet avènement fut béni des *Nombreux*, il répondait à tous leurs désirs, à leur bon sens qui comprenait qu'il était certains résultats de la Révolution acquis désormais à l'histoire, et sur lesquels, bon gré, mal gré, il n'y avait pas à revenir. Ces résultats étaient consacrés par le grand homme qui mettait fin du même coup aux déchiremens intérieurs, aux désordres, à l'anarchie. Les Nombreux respiraient. La Révolution avait prétendu les gouverner par la terreur et par l'enthousiasme, régime qui ne leur convient guère et qui, à la longue, leur fait horreur.

D'ailleurs, grâce à leur pénétration naturelle, ils avaient découvert que quelques-uns des grands mots avec lesquels on essayait de faire vibrer les cordes de leurs nerfs, n'étaient qu'un moyen employé par des ambitieux avides de pouvoir et qui comptaient sur la candeur d'autrui pour couvrir de formules pompeuses leurs vues personnelles et très intéressées. Ce qu'il fallait à tout prix au peuple français, c'était l'ordre et la paix, un gouvernement fort, capable de résister également aux réactions imprudentes et aux entreprises des novateurs et des tribuns; c'était un compromis, un compromis approuvé par le bon sens, favorable aux intérêts du plus grand nombre, et placé sous la garde d'une volonté et d'une épée; et le compromis, la volonté, l'épée, le grand homme leur assurerait tout cela.

Voilà donc les Nombreux satisfaits. Mais en face d'eux, que devient le petit troupeau des idéalistes, de ceux qui, quelles que fussent leurs opinions, sentaient en eux le tempérament révolutionnaire; de ceux à qui la Révolution avait appris à aspirer à tout, à prétendre à tout, à tout espérer, à tout vouloir? Il

faut une foi à ces idéalistes, une foi enthousiaste. Et désormais à quoi peuvent-ils croire? Le passé, le présent, l'avenir, ils ne trouvent rien où ils se puissent prendre, rien à quoi leur âme veuille se donner. Le passé! C'en est fait. Les vieilles traditions sont mortes; la tempête révolutionnaire les a dispersées et mises en pièces. On ne peut aimer de toute son âme que ce que l'on croit éternel. Et le moyen de croire à l'éternité de ce qu'on a vu disparaître en un jour. Le nouveau maître de la France relève bien le trône et l'autel. Mais cette restauration a des mobiles utilitaires. On ne croit plus au droit divin, on rétablit seulement des institutions qu'on juge nécessaires au bon ordre de la société. Et c'est bien ainsi que l'entendent les nombreux. Le gouvernement et la religion sont à leurs yeux une sorte de *société d'assurances* qui leur ouvre l'avenir et la tranquille jouissance de leurs biens. Et voilà un genre d'enthousiasme qui fait horreur à l'idéaliste; il ne peut partager cette dévotion, et si son penchant le porte à adorer les dieux du passé, il n'entrera pas dans les temples nouveaux où on les sert, il ira les adorer à l'écart, dans quelque vieille chapelle ruinée, dont un lierre grimpant a presque obstrué l'entrée. Et s'il se tourne du côté de l'avenir, qui trouve-t-il qui réponde à ses instincts? Il voit que le résultat de tant d'efforts n'a mené qu'à un compromis, et rien ne répugne davantage à un idéaliste. Tout ou rien, est sa devise. L'idéal a prouvé son impuissance; il a fait banqueroute, son royaume n'est pas de ce monde. Et ceux qui y croient, qui sont hantés de ce rêve et qui ne peuvent y renoncer, sont isolés ici-bas; car ils ne trouvent rien, ni dans les choses, ni dans les hommes, qui corresponde à leur chimère. Et nos idéalistes se sentent seuls. Ils vivent dans une société égalitaire où tous les groupes naturels ont été détruits et qui, pour les achever, leur dit : « Va où tu veux, fais ce que tu veux, tu es libre, tu peux arriver à tout, tu n'as qu'à vouloir et à pouvoir. Tu n'as point de place fixe, tu auras celle que te feront tes talens, ta volonté. »

Mais l'idéaliste se rend compte que cette invitation est un leurre et que les habiles seuls en profitent, et il ne sait que faire de cette liberté qui lui est donnée. Il ne veut rien, il ne peut rien vouloir, car il voudrait l'infini et il a appris par expérience ce que valent ces volontés-là. Nulle part la jeunesse du commencement du XIXe siècle n'a été mieux peinte que dans

le passage suivant d'une *Vie de Rollin*, de Guéneau de Mussy passage contemporain des romans qui nous occupent !

« Les enfans de cette génération nouvelle, dit-il, portent sur leurs fronts la dureté des temps où ils sont nés. Leur démarche est hardie, leur langage superbe et dédaigneux ; la vieillesse est déconcertée à leur aspect... Génération vraiment nouvelle, et qui sera toujours distincte et marquée d'un caractère singulier qui la sépare des temps anciens et des temps à venir... Déjà ils nous révèlent, malgré eux, toute la tristesse de cette indépendance que l'orgueil avait proclamée au nom de leur bonheur, et rendent témoignage à la sagesse d'une éducation si bien assortie aux besoins de l'homme, qui préparait à l'accomplissement des devoirs par de bonnes habitudes, hâtait le développement de l'intelligence sans le devancer, et retenait chaque âge dans les goûts qui lui sont propres. Ces apparences austères gardaient au fond des cœurs la joie, la simplicité, et une sorte d'énergie heureuse qui doit animer la suite de la vie. Maintenant, le jeune homme, jeté comme par un naufrage à l'entrée de sa carrière, en contemple vainement l'étendue. Il n'enfante que des désirs mourans et des projets sans consistance... Ses goûts et ses pensées, par un contraste affligeant, appartiennent à la fois à tous les âges, mais sans rappeler le charme de la jeunesse, ni la gravité de l'âge mûr. Sa vie entière se présente comme une de ces années orageuses et frappées de stérilité, où l'on dirait que le cours des saisons et l'ordre de la nature sont intervertis, et dans cette confusion, les facultés les plus heureuses se sont tournées contre elles-mêmes.

« La jeunesse a été en proie à des tristesses extraordinaires, aux fausses douceurs d'une imagination bizarre et emportée, au mépris superbe de la vie, à l'indifférence qui naît du désespoir. Ceux mêmes qui ont été assez heureux pour échapper à cette contagion des esprits, ont attesté toute la violence qu'ils ont soufferte. Ils ont franchi brusquement toutes les époques du premier âge, et se sont assis parmi les anciens, qu'ils ont étonnés par une maturité précoce, mais sans y trouver ce qui avait manqué à leur jeunesse. »

Voilà ce qui nous explique la prodigieuse sensation qu'excita la publication de *René*. Jamais livre ne trouva si bien sa date, son moment. C'était l'œuvre attendue, désirée ; René était le héros que souhaitait cette jeunesse inquiète et désenchantée et

qui devait lui rendre le service d'exprimer dans un langage magnifique les désespérances et les ennuis dont elle se sentait tourmentée, et de donner à ses chagrins la consécration glorieuse du génie.

Qu'est-ce donc que René? On a dit qu'il représente le génie sans volonté. Mais ce n'est pas assez dire. René ne veut rien, non qu'il soit né incertain et flottant, qu'il soit affligé de cette faiblesse de caractère qui rend toute décision douloureuse à une âme qui redoute les conséquences de ses actions. René ne veut rien parce qu'il ne trouve pas que rien soit digne d'être voulu. Il a beau chercher, il ne découvre point de but qui vaille la peine d'être poursuivi. Il dédaigne la vie parce qu'il se sent supérieur à elle; elle n'est pas faite à la mesure de ses aspirations et de ses rêves. René ne veut rien, parce qu'il ne saurait que vouloir. Pour vouloir, il faut vouloir quelque chose; mais l'idéal de René est un idéal vague, insaisissable, qu'il ne peut se définir à lui-même. Il sait qu'au delà de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il éprouve, de tout ce qu'il sent, il peut imaginer quelque chose, mais ce quelque chose, il est impuissant à le nommer et à s'en rendre compte. Tout lui semble incomplet, mais il ne saurait comment s'y prendre pour rien compléter. A vrai dire, René a moins un idéal que *la faculté même de l'idéal*, faculté qui en lui opère à vide.

Pour nous représenter ses souffrances, imaginons un homme qui sentirait en lui le don de la mémoire, et qui n'aurait rien à se rappeler, la puissance de penser et qui ne penserait rien, un homme qui, par impossible, arriverait à voir la lumière sans réussir à apercevoir aucun des objets qu'elle éclaire. De même, René est capable de rêver, mais ses rêves sont de vagues fantômes qui n'ont point de forme réelle et qui s'évanouissent comme des ombres. Il a la faculté de croire et d'aimer, mais il ne croit à rien et il ne trouve rien à aimer. Et c'est ainsi qu'il éprouve une foule de facultés qui ne peuvent s'exercer. Il a le besoin de l'infini, mais cet infini est l'indéfini, il ne peut revêtir une forme perceptible à sa raison; il a beau fouiller l'immensité de l'espace et les profondeurs des cieux, il n'y voit rien qui corresponde à l'objet vague de ses désirs. Et ainsi il nourrit en lui une flamme qui manque d'alimens. Qui pourrait l'exprimer aussi bien que lui :

« La solitude absolue, dit-il, le spectacle de la nature, me

plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire; sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir le vide de mon existence. Je descendais la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans le frémissement du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres des cieux, et le principe même de l'univers. »

René n'est pas devenu ce qu'il est, il l'était dès son enfance; voilà ce qui le caractérise. Comme il le dit, il a apporté avec lui, en venant au monde, le germe de ses chagrins : « Dans mon enfance, dit-il, mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal, tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage. »

René portait au milieu de ses jeux cette fatale tristesse à laquelle il était voué. Le poison qui est en lui y a été déposé par l'air même qu'il respirait dès son enfance. L'école où il a appris la vie, c'est *la banqueroute de l'idéal*, et avant même d'avoir vécu, il savait ce que vaut l'existence et que tout n'est que néant. Naître désabusé de tout pourrait être un sort assez paisible et même souhaitable pour une âme qui n'aspirerait à rien et que son imagination ne tourmenterait pas.

On voit dans le conte le plus terriblement fantastique qu'ait produit la littérature allemande, dans l'*Isabelle d'Égypte*, du célèbre Achim von Arnim, une sorcière qui, au coup de minuit, s'en va arracher de terre, au pied d'une poterne, une racine de mandragore sur laquelle est tombée la dernière larme d'un pendu. Au moment où elle enlève la racine, une tempête éclate au ciel, la foudre gronde, une rafale remplit l'air de hurlemens lugubres. La sorcière tombe le visage contre terre ; quand elle se relève, la métamorphose qu'elle se proposait s'est opérée. La racine de mandragore s'est transformée en un petit homme, ou en un enfant qui lui décline son nom; il s'appelle le feld-

maréchal Cornélius Nepos; et ce petit être, qui vient de naître, fait du premier coup la révérence, comme s'il en avait contracté une longue habitude. Il connaît tous les rouages de la société, tous les dessous de cartes, il sait la vie sur le bout du doigt; il semble qu'il ait déjà vécu deux ou trois fois.

Le feld-maréchal Cornélius Nepos est le type des hommes qui naissent vieux, mais il n'appartient pas à cette génération qu'a peinte Guéneau de Mussy; car il ne cherche rien, il ne demande rien, il ne lui manque rien. Il est enchanté de son sort, il prend la vie pour ce qu'elle est, et il pense que, pourvu qu'on soit de bonne humeur, on trouve moyen de s'amuser de tout. Quant à lui, son bonheur est assuré, il passera ses jours dans la société, dans l'intimité du feld-maréchal Cornélius Nepos. N'est-ce pas là le comble de la félicité? Mais si les René et l'homme à la mandragore connaissent la vie à fond dès leur bas âge; si, dès l'aurore de leur adolescence, ils possèdent l'expérience des vieillards, en revanche ils sont condamnés à l'éternelle jeunesse de l'imagination. La faculté de rêver ne les quittera jamais; rien ne pourra l'émousser ni l'éteindre. Leur cœur est une source inépuisable de songes qui ne tarira pas. Leurs vieilles années, s'ils vieillissent, seront pleines de rêves; et jusqu'à la fin ils souffriront de la contradiction qui se trouve entre leurs désirs et les réalités; entre la stérilité des choses et l'infatigable fécondité de leurs songes.

Mais au moins, une souffrance est épargnée à René. Il n'a pas à craindre les déceptions comme Corinne. Il pense que le monde n'est pas et ne peut pas être en harmonie avec son âme. Et il dédaigne, il méprise ce monde qui n'est pas capable de le comprendre. Il n'essaiera pas de le convertir, il sait d'avance que ce serait peine perdue. D'ailleurs, qu'aurait-il à lui donner, à lui communiquer? Ses souffrances seulement, et il les estime trop pour vouloir les prostituer en les révélant au vulgaire. Il se dit donc qu'il est seul de son espèce, et il n'a garde de rechercher, comme la belle âme, la société des hommes. Que ferait-il d'eux? que leur demanderait-il? En leur présence, ses peines redoublent; leur parler lui est un effort: « Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne te comprendront pas, » disait une femme d'esprit à Jean-Jacques, qui allait s'échauffer pour une idée que la bonne compagnie avec laquelle il dînait était hors d'état d'entendre; et Jean-Jacques se tut. René n'a pas besoin de cet aver-

tissement, son instinct est de fuir les hommes; il souffre auprès d'eux : « Je voulus, dit-il, me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré. »

Il y a dans René un fond de sauvagerie qui lui fait aimer la vie errante et vagabonde, qui le pousse à rechercher la solitude, qui l'entraîne dans les déserts. Et cependant, il ne peut espérer, comme le cœur sensible, d'y trouver le bonheur. La solitude envenime son mal; il s'indigne en lui-même d'être laissé seul; il porte en lui des besoins que la nature ne peut satisfaire, une blessure qu'il n'est pas en son pouvoir de guérir: « Hélas! s'écrie-t-il, j'étais seul, seul sur la terre! une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

« Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie... j'étais plein de religion et je raisonnais en impie... ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées n'étaient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut? Est-il toujours sûr de ce qu'il pense? Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie; quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il? C'était la dernière planche sur laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme! Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet

acte insensé. Rien ne me pressait; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers momens de l'existence; et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper. »

Cependant, ne soyons pas inquiets, René ne se tuera pas. Il goûte dans sa douleur une volupté orgueilleuse; il se reconnaît en elle; elle est grande, sublime comme lui. Il ne l'échangerait contre aucun des bonheurs que pourrait lui donner la terre. C'est une sorte de royauté douloureuse, une couronne d'épines qui sied à son front superbe. Il lui dit : Tu es la fille, l'enfant de mon cœur et j'ai mis en toi ma complaisance, Qui peut se vanter de souffrir ce que je souffre? Et cet aigle auquel on a coupé les ailes, et qui mesure tristement du regard, du haut de sa retraite, l'immensité de l'espace où il ne peut s'envoler, cet aigle méprise l'oiseau de basse-cour qui ne connaît pas ses royales douleurs et qui vit heureux dans sa prison ou sur son fumier.

Et maintenant, pour voir l'égotisme sous un autre aspect, adressons-nous à un homme qui, moins sauvage que René, consente à vivre parmi la société des hommes et à recourir, pour remplir le vide de son cœur, à ce qui fait, pour la plupart des hommes, le plus grand charme de la vie, aux émotions de l'amour et de la passion. Un égotiste qui se décide à aimer! Voilà ce que nous rencontrons dans l'Adolphe de Benjamin Constant.

Un égotiste qui se décide à aimer! Cas singulier et qui d'avance me cause une certaine inquiétude. L'amour, l'amour parfait peut-il se passer d'un peu d'illusion? Aime-t-on bien, aime-t-on avec tout son être, si l'on ne voit dans la femme aimée l'idéal incarné? Et par malheur l'égotiste ne s'adonne guère aux illusions; je le répète, il connaît la vie avant d'avoir vécu, et l'amour avant d'avoir aimé; il sait comment finissent les aventures du cœur avant même d'en avoir essayé les commencemens. Un homme si clairvoyant, si peu disposé à se laisser tromper, et qui sait d'avance à quoi s'en tenir sur l'éternité de l'amour... Ah! je plains la femme qu'aimera Adolphe Ellénore est son nom. Et je me doute bien que ce nom méritera d'être inscrit en tête du martyrologe de la passion.

Adolphe est un jeune homme accoutumé, en véritable égotiste, à renfermer en lui-même tout ce qu'il éprouve, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur lui pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, et jusqu'à la présence

des autres, comme une gêne et comme un embarras. Il contracte l'habitude de ne jamais parler de ce qui l'occupe, de ne se soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui lui aide à cacher ses véritables pensées. Absence d'abandon, besoin âpre d'indépendance, grande impatience de tous les liens dont il est environné, terreur d'en contracter de nouveaux; voilà le caractère d'Adolphe.

Il n'est à l'aise que lorsqu'il est seul; en apercevant la figure humaine, son premier mouvement est de la fuir : « J'étais reconnaissant, dit Adolphe, de l'obligeance qu'on me témoignait, mais tantôt ma timidité m'empêchait d'en profiter, tantôt la fatigue d'une agitation sans but me faisait préférer la solitude aux plaisirs insipides que l'on m'invitait à partager. Je n'avais de haine contre personne, mais peu de gens m'inspiraient de l'intérêt; or les hommes se blessent de l'indifférence; ils l'attribuent à la malveillance ou à l'affectation; ils ne veulent pas croire qu'on s'ennuie avec eux naturellement. Quelquefois je cherchais à contraindre mon ennui; je me réfugiais dans une taciturnité profonde : on prenait cette taciturnité pour du dédain. D'autres fois, lassé moi-même de mon silence, je me laissais aller à quelques plaisanteries, et mon esprit, mis en mouvement, m'entraînait au delà de toute mesure. Je révélais en un jour tous les ridicules que j'avais observés durant un mois. Les confidens de mes épanchemens subits et involontaires ne m'en savaient aucun gré, et avaient raison; car c'était le besoin de parler qui me saisissait, et non la confiance. »

Adolphe ne s'intéresse qu'à lui seul; tête à tête avec lui-même, il rêve beaucoup et il se dit qu'aucun but ne vaut la peine d'aucun effort et que décidément il ne peut s'accoutumer à l'espèce humaine, telle que l'intérêt, l'affectation, la vanité, la peur l'ont faite. Moitié par désœuvrement, moitié pour flatter son amour-propre, il se décide à aimer : « Il y avait, dit-il, dans ce nouveau besoin beaucoup de vanité, sans doute, mais il n'y avait pas uniquement de la vanité; il y en avait peut-être moins que je ne le croyais moi-même. Les sentimens de l'homme sont confus et mélangés; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation; et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir. »

Ah! je le répète, malheur à la femme qu'Adolphe rencontrera sur son chemin et dont il lui viendra la fantaisie de se faire adorer. Voici comment il parle du système qu'il avait adopté, dans la maison de son père, sur les femmes : « Mon père, dit-il, bien qu'il observât strictement les convenances extérieures, se permettait assez fréquemment des propos légers sur les liaisons d'amour : il les regardait comme des amusemens, sinon permis, du moins excusables, et considérait le mariage seul sous un rapport sérieux. Il avait pour principe qu'un jeune homme doit éviter avec soin de faire ce qu'on nomme une folie, c'est-à-dire de contracter un engagement durable avec une personne qui ne fût pas parfaitement son égale pour la fortune, la naissance et les avantages extérieurs; mais du reste, toutes les femmes, aussi longtemps qu'il ne s'agissait pas de les épouser, lui paraissaient pouvoir, sans inconvénient, être prises, puis être quittées; et je l'avais vu sourire avec une sorte d'approbation à cette parodie d'un mot connu : *Cela leur fait si peu de mal, et à nous tant de plaisir.* »

Et Adolphe ajoute : « L'on ne sait pas assez combien, dans la première jeunesse, les mots de cette espèce font une impression profonde, et combien à un âge où toutes les opinions sont encore douteuses et vacillantes, les enfans s'étonnent de voir contredire, par des plaisanteries que tout le monde applaudit, les règles directes qu'on leur a données. Ces règles ne sont plus à leurs yeux que des formules banales que leurs parens sont convenus de leur répéter pour l'acquit de leur conscience, et les plaisanteries leur semblent renfermer le véritable secret de la vie. »

Et d'abord, que la femme qui va aimer Adolphe aura de peine à se soustraire à son empire! N'y a-t-il pas un charme délicieux à se savoir aimée de l'un de ces insociables, de ces solitaires que rien dans le monde ne peut contenter? Quelle douceur de se dire à soi-même et de se redire, car ce sont de ces choses qu'on se répète plus d'une fois : Le monde n'est rien pour lui, moi seule je compte pour quelque chose à ses yeux. Ce cœur qui ne s'est jamais ouvert, moi seule j'ai su trouver des chemins pour y pénétrer. Et quel bonheur aussi de s'entendre dire par Adolphe : « Ellénore, cet amour que vous repoussez est indestructible... Vous connaissez ma situation, ce caractère qu'on dit bizarre et sauvage, ce cœur étranger à tous les intérêts du monde, solitaire au milieu des hommes et qui souffre pourtant

de l'isolement auquel il est condamné. Votre amitié me soutenait : sans cette amitié je ne puis vivre. J'ai pris l'habitude de vous voir, vous avez laissé naître et se former cette douce habitude : qu'ai-je fait pour perdre cette unique consolation d'une existence si triste et si sombre? Je suis horriblement malheureux, je n'ai plus le courage de supporter un si long malheur; je n'espère rien, je ne demande rien, je ne veux que vous voir; mais je dois vous voir s'il faut que je vive. Ellénore, rendez-vous à ma prière... »

Notez qu'en parlant ainsi, Adolphe a les lèvres pâles et tremblantes, le désespoir est peint sur son visage, et il ne joue pas la comédie, il croit en cet instant tout ce qu'il dit : « Il n'était plus question, dit-il, dans mon âme, ni de calculs, ni de projets; je me sentais, de la meilleure foi du monde, véritablement amoureux. Ce n'était plus l'espoir du succès qui me faisait agir. » Adolphe est donc sincère dans la minute où il parle; quand il sera parti, que la porte se sera refermée derrière lui, il s'étonnera lui-même de son éloquence et du sentiment qui l'inspira; mais tant qu'il parle, il s'enivre de sa parole. Il croit aimer. Il n'est capable que de passions cérébrales, de fièvres de tête. Ellénore lui paraît une conquête digne de lui; c'est avec son orgueil qu'il l'aime, mais il s'imagine sincèrement que tout cela se passe dans son cœur. Et pour peu qu'on lui résiste... oh alors! il éprouvera en apparence tous les plus violens transports de l'amour; son orgueil blessé, exaspéré, furieux, soulèvera en lui de telles tempêtes qu'il se croira sérieusement bouleversé par la passion. Oui, il se persuadera qu'il est au désespoir et le plus malheureux des hommes et il le persuadera aux autres; car Adolphe parle avec tant d'éloquence!

Pauvre Ellénore! elle l'en croira, sa défaite est assurée, son cœur s'est déjà donné. Et elle goûte d'abord dans cet amour d'indicibles joies! Car Adolphe est un de ces idéalistes qui répandent mille enchantemens sur la passion, qui cousent à l'étoffe du sentiment les magnifiques broderies de leur imagination. Il emporte Ellénore dans un monde enchanté, il déroule devant ses yeux des perspectives magiques, il parle, il parle encore et chacune de ses paroles est un éblouissement pour un cœur trop crédule. Ellénore ne sait pas qu'un homme comme Adolphe ne peut se donner. Dès qu'il se sent aimé, le voilà tenté de mépriser celle qu'il aime; car pour lui, aimer, sans

qu'il se l'avoue, c'est donner satisfaction au besoin de tyrannie, d'âpre domination qui est en lui. Persuader une âme, se sentir son maître, en faire sa servante et son esclave, c'est ainsi qu'Adolphe entend la vie du cœur : « Malheur à l'homme, s'écrie-t-il, qui, dans les premiers momens d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison sera éternelle !... J'aimais, je respectais mille fois plus Ellénore après qu'elle se fut donnée. Je marchais avec orgueil au milieu des hommes; je promenais sur eux un regard dominateur. »

Mais cette impression elle-même ne tarde pas à s'émousser. Adolphe s'aperçoit que cette domination qu'il exerce est une servitude. Laissez faire le temps et bientôt Adolphe prononcera ce mot terrible : « C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime; mais c'en est un bien grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus. » Ah! je n'ai pas craint de chercher à pénétrer les mystères du cœur de Julie, de la princesse de Clèves et de Corinne, mais le cœur d'Ellénore !... C'est sur la table d'un amphithéâtre de médecine qu'il faudrait l'étaler, et avoir le sang-froid d'un opérateur pour compter les coups d'épingles ou de poignard qui le transpercèrent jusqu'au coup fatal auquel il succomba.

« Adolphe, écrivait Ellénore peu de temps avant sa mort, pourquoi vous acharnez-vous sur moi? Quel est mon crime? de vous aimer, de ne pouvoir exister sans vous. Par quelle pitié bizarre n'osez-vous rompre un lien qui vous pèse, et déchirez-vous l'être malheureux près de qui votre pitié vous retient? Pourquoi me refusez-vous le triste plaisir de vous croire au moins généreux? Pourquoi vous montrez-vous furieux et faible? L'idée de ma douleur vous poursuit, et le spectacle de cette douleur ne peut vous arrêter! Qu'exigez-vous? que je vous quitte? Ne voyez-vous pas que je n'en ai pas la force? Ah! c'est à vous, qui n'aimez pas, c'est à vous à la trouver, cette force dans ce cœur lassé de moi, que tant d'amour ne saurait désarmer. Vous ne me la donnerez pas, vous me ferez languir dans les larmes, vous me ferez mourir à vos pieds. Dites un mot, est-il un pays où je ne vous suive? Est-il une retraite où je ne me cache pour vivre auprès de vous, sans être un fardeau dans votre vie? Mais non, vous ne le voulez pas, tous les projets que je propose, timide et tremblante, car vous m'avez glacée d'effroi, vous les repoussez avec impatience. Ce que j'obtiens de mieux, c'est votre

silence. Tant de dureté ne convient pas à votre caractère, vous êtes bon, vos actions sont nobles et dévouées; mais quelles actions effaceraient vos paroles? Ces paroles acérées retentissent autour de moi, je les entends la nuit; elles me suivent, elles me dévorent, elles flétrissent tout ce que vous faites. Faut-il donc que je meure, Adolphe? Eh bien! vous serez content; elle mourra, cette pauvre créature que vous avez protégée, mais que vous frappez à coups redoublés. Elle mourra, cette importune Ellénore que vous ne pouvez supporter autour de vous!... Vous marcherez seul au milieu de cette foule à laquelle vous êtes impatient de vous mêler! Vous les connaîtrez, ces hommes que vous remerciez aujourd'hui d'être indifférens; et peut-être un jour, froissé par ces cœurs arides, vous regretterez ce cœur dont vous disposiez, qui vivait de votre affection, qui eût bravé mille périls pour votre défense, et que vous ne daignez plus récompenser d'un regard. »

René, c'est l'égotiste qui se tourmente lui-même. Adolphe, c'est celui qui tourmente autrui. Si nous voulons découvrir l'égotiste qui ne tourmente personne, ni les autres, ni lui-même, l'égotiste qui est sage et qui, grâce à sa sagesse, est aussi heureux que le comporte son état, adressons-nous à Obermann. C'est une généreuse et noble nature qu'Obermann, et quand on l'a fréquenté quelque temps, il est difficile de ne pas l'aimer. Lui aussi il se trouve seul au monde, solitaire au milieu de la foule qui ne lui est rien. Et il se compare à « un homme frappé de surdité, et dont l'œil avide se fixe sur tous ces êtres muets qui passent et s'agitent devant lui. Il voit tout, et tout lui est refusé; il devine les sons qu'il aime, il les cherche et ne les entend pas; il souffre le silence de toutes choses au milieu du bruit du monde. Et ainsi il est séparé de l'ensemble des êtres,... il est absent dans le monde vivant. »

Son besoin le plus ardent serait de se sentir en harmonie avec le monde; mais il a beau faire, il n'y réussit que par courts intervalles. Un jour de printemps, au mois de mars, dans la forêt de Fontainebleau, il aperçoit une jonquille fleurie: — C'est la plus forte expression du désir. C'était le premier parfum de l'année, dit-il. Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indicible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal fut tout entier dans moi; jamais je n'éprouverai quelque chose de plus grand et de si instantané. Je ne saurais trouver quelle

forme, quelle analogie, quel rapport secret a pu me faire voir dans cette fleur une beauté illimitée, l'expression, l'élégance, l'attitude d'une femme heureuse et simple dans toute la grâce et la splendeur de la saison d'aimer. Je ne concevrai point cette puissance, cette immensité que rien n'exprimera ; cette forme que rien ne contiendra ; cette idée d'un monde meilleur, que l'on sent et que la nature n'aurait pas fait ; cette lueur céleste que nous croyons saisir, qui nous passionne, qui nous entraîne, et qui n'est qu'une ombre indiscernable, errante, égarée dans le ténébreux abîme... Mais cette ombre, cette image embellie dans le vague, puissante de tout le prestige de l'inconnu, devenue nécessaire dans nos misères, devenue naturelle à nos cœurs opprimés, quel homme a pu l'entrevoir une fois seulement, et l'oublier jamais? »

Mais ce bonheur n'est pour lui qu'un éclair, et il en revient bientôt à ce sentiment de désharmonie entre le monde et lui, qui fait son tourment. Il rêve à ce monde meilleur dont il a comme une vague conception et que la nature n'a pas fait. Il en revient à se sentir étranger à cette nature inconcevable qui, contenant toutes choses, semble pourtant ne pas contenir ce que cherchent ses désirs. Mais Obermann a l'âme fière et forte ; il ne s'abandonne pas à ses déplaisirs, il ne maudit pas le monde et les hommes, il ne murmure pas, il ne se plaint pas. Il contemple ses ennuis et ce spectacle l'intéresse ; quand il en découvre un nouveau dans sa vie, il en éprouve presque quelque plaisir, comme un habile horticulteur qui réussit à se procurer une nouvelle variété de tulipes ou de roses.

Le problème qu'il semble s'attacher à résoudre est celui-ci : Être aussi heureux que cela est possible quand on est condamné à n'être content de rien ; et ce problème, il le résout en se rendant supérieur au monde et à la vie ; en se créant, au fond de son être, un asile dont aucun orage ne peut troubler la paix. Et ce qui surtout le distingue de René, c'est qu'il ne cherche point à se faire une vie exceptionnelle comme son âme. Il vit, en apparence, comme tous les hommes, il a des amis et il leur demeure constamment attaché ; il acquiert un domaine vers la fin de sa vie, et il s'occupe de le sagement administrer, et d'en tirer le meilleur parti ; il s'intéresse aux autres, il est bienfaisant, il fait des heureux, il est d'un commerce facile et agréable : — « Je ne chercherais pas, dit-il, pour les plus beaux jours de ma

vie une paix plus profonde que la sécurité du court intervalle que je passai chez des amis... Leur terre est peu considérable, et dans une situation plus tranquille que brillante. Vous en connaissez les maîtres, leurs caractères, leurs procédés, leur amitié simple, leurs manières attachantes. J'y arrivai dans un moment favorable. On devait le lendemain commencer à cueillir le raisin d'un grand treillage... il fut décidé à souper que ce raisin, destiné à faire une pièce de vin soigné, serait cueilli par nos mains seules, et avec choix, pour laisser quelques jours à la maturité des grappes les moins avancées. Le lendemain, dès que le brouillard fut un peu dissipé, je mis un van sur une brouette, et j'allai le premier au fond du clos commencer la récolte. Je la fis presque seul, sans chercher un moyen plus prompt; j'aimais cette lenteur; je voyais à regret quelque autre y travailler; elle dura, je crois, douze jours. Ma brouette allait et revenait dans des chemins négligés et remplis d'une herbe humide; je choisissais les moins unis, les plus difficiles, et les jours coulaient ainsi dans l'oubli, au milieu des brouillards, parmi les fruits, au soleil d'automne. Et quand le soir était venu, on versait du thé dans du lait encore chaud; on riait des hommes qui cherchent des plaisirs; on se promenait derrière de vieilles charmilles, et l'on se couchait content. J'ai vu les vanités de la vie, et je porte en mon cœur l'ardent principe des plus vastes passions. J'y porte aussi le sentiment des grandes choses sociales, et celui de l'ordre philosophique. J'ai lu Marc-Aurèle, il ne m'a point surpris; je conçois les vertus difficiles, et jusqu'à l'héroïsme des monastères. Tout cela peut animer mon âme, et ne la remplit pas. Cette brouette que je charge de fruits et pousse doucement, la soutient mieux. Il semble qu'elle voiture paisiblement mes heures, et que ce mouvement utile et lent, cette marche mesurée, conviennent à l'habitude ordinaire de la vie. »

En lisant ces lignes, on ne pourrait se douter qu'Obermann est un être d'exception; à quelque travail, à quelque plaisir qu'on le convie, le voilà prêt; tant il semble faire naturellement des choses contraires à sa nature, et qu'il se commande à lui-même comme un devoir. Ne t'isole point de l'ensemble du monde, se dit-il sans cesse à lui-même, regarde toujours l'univers et souviens-toi de la justice; tu auras rempli ta vie, tu auras fait ce qui est de l'homme. Et voici ses dernières paroles: « Si

j'arrive à la vieillesse, si un jour, plein de pensées encore, mais renonçant à parler aux hommes, j'ai auprès de moi un ami pour recevoir mes adieux à la terre, qu'on place une chaise sur l'herbe courte, et que de tranquilles marguerites soient là devant moi, sous le soleil, sous le ciel immense, afin qu'en laissant la vie qui passe, je retrouve quelque chose de l'illusion infinie. »

Bien différent de l'ennui d'Obermann est l'ennui de René vieilli. A ces variétés d'égotisme nous pourrions en ajouter d'autres si, sortant de France, nous comparions l'âpre et méprisante amertume du grand égotiste de l'Italie, de l'illustre et malheureux Léopardi, avec les emportemens orgueilleux de cet autre égotiste anglais, lord Byron, dont les héros, faits à sa ressemblance, meurent en rebelles, la menace dans le regard et l'insulte à la bouche; ou encore avec l'ironie superbe des romantiques allemands, ironie qui se nommait l'*ironie géniale*, et qui signifiait le droit que s'attribue le génie de jouer avec toutes choses, parce qu'il dérogerait en prenant rien au sérieux. Mais une telle étude me mènerait trop loin et ne rentrerait pas dans le cadre de mon sujet.

Je me contente seulement de constater, à la gloire de l'égotisme, que ce fils de la Révolution réussit un jour à porter couronne et à s'asseoir sur le trône du monde. Ne peut-on pas dire en effet que si Napoléon Ier a représenté de grands intérêts et de grandes idées, son tempérament était celui d'un égotiste, lequel, au lieu de se consumer en vains rêves, réussit à les transformer en actes, parce qu'en lui une fantaisie sans pareille se trouvait associée à une volonté puissante et au génie de l'action. Jamais grand homme ne sentit mieux que son âme avait été jetée dans un moule à part et ne s'arrogea plus le droit de regarder de haut en bas les autres hommes et de ne voir en eux que des obstacles à ses projets ou des moyens à son usage. Jamais non plus grand homme n'eut une imagination si audacieuse, si gigantesque; et cette imagination l'entraîne dans les aventures. L'univers était à ses yeux un instrument sur lequel il exécutait tous les airs; on peut dire que lui aussi était condamné à la jeunesse des songes : « J'aime le pouvoir, disait-il, mais c'est en artiste que je l'aime; je l'aime comme un musicien aime son violon. Je l'aime pour en tirer des sons, des accords, de l'harmonie. »

Et c'est sa fantaisie qui le fit s'écrier: « Cette vieille Europe m'ennuie. » C'est elle qui lui fait rêver de recommencer les campagnes d'Alexandre, de conquérir les Indes et tout l'Orient. Et l'on peut dire aussi de lui qu'en vrai égotiste, il eut tous les âges à la fois. Dans sa première jeunesse, il avait déjà l'expérience d'un vieillard, dans sa maturité, son imagination était aussi jeune qu'au matin de la vie. Et voilà ce qui donne à son histoire l'éclat prestigieux d'un poème, d'une épopée, d'une légende; si bien que toute autre histoire languit et semble terne auprès de la sienne. Et en véritable égotiste il finit par l'ennui. Et quel ennui! Les poètes ne lui ont rien trouvé de comparable que le vautour qui dévorait le cœur sans cesse renaissant de Prométhée.

CONCLUSION

En parcourant l'une des provinces, l'un des districts où séjournent ces ombres charmantes qu'enfanta l'imagination des poètes; dans ces Champs Élysées de la poésie éclairés d'une lumière douce et sereine, baignés d'une atmosphère vaporeuse et parfumée, bien des figures diverses, les unes riantes, les autres sombres et mélancoliques et formant toutes entre elles d'harmonieux contrastes, nous sont successivement apparues.

Mais que dis-je! Ce ne sont pas des ombres que les héros de la poésie; ou alors ces ombres sont plus réelles que bien des vivans. Il y a longtemps qu'Aristote a dit que *la poésie est plus vraie que l'histoire;* ce qui signifie que les fictions des grands poètes sont plus que des fictions, qu'elles renferment et nous révèlent le *secret des choses* que la succession des faits et des accidens de l'histoire réussissent souvent à nous cacher et à nous rendre impénétrables. Une femme célèbre, l'auteur du roman de *Valérie* qui parut en 1804 et qui mérite d'être rapproché de *Corinne* et de *René,* car il tient à la fois de l'un et de l'autre, — rapprochement qu'il aurait été intéressant de faire, — Mme de Krudener, dans un manuscrit qu'elle communiqua à Benjamin Constant et qui produisit sur lui une vive impression, définit admirablement, dans un passage de cet ouvrage, la tâche, la mission de l'homme de génie. C'est lui qui se charge d'exploiter cette mine que l'homme porte en lui, il l'exploite pour lui-même et pour les autres; car le génie ne peut être égoïste, il lui est impossible de faire des œuvres dont

il soit seul à jouir, qui ne soient pas, en quelque sorte, des œuvres collectives et qui n'appartiennent pas au domaine public.

Chose étrange, et qui semble contradictoire, le génie est profondément individuel; l'homme qui en est doué a une âme qui ne ressemble pas à toutes les âmes, elle n'est qu'à lui, elle a plus de relief, une trempe plus vigoureuse, un cachet plus marqué que les autres. L'homme de génie a des façons de sentir et de penser qu'il ne doit à personne, qu'il n'a pas héritées, qui sont en lui on ne sait comment; c'est le secret de la nature ou de Dieu. Il apparaît comme une exception au milieu de la foule, il est *un original* dans le sens noble et profond du mot. Il est *lui*, il n'est que lui, et ce qu'il est personne ne pourrait se charger de l'être à sa place; et son originalité il est le premier à la sentir. C'est ce qui le rend impropre souvent au commerce avec les autres hommes; il ne peut se livrer entièrement à eux, il sent en lui quelque chose qui les dépasse, et quand il se communique, quand il se donne, il y a en lui comme des *pensées de réserve*, ces pensées de *derrière la tête* dont parle Pascal, qu'il n'a garde de mettre en circulation et qu'il se ménage comme un fond secret dont il ne fait usage que dans ses entretiens solitaires avec lui-même.

Et cependant, cet être inapprivoisé et parfois inapprivoisable, selon le mot de Diderot, cet être qui souvent fuit le monde pour se retrouver seul avec lui-même, et qui s'inspire de la retraite et de la solitude, il possède seul le secret de ces chants, de ces mélodies, de ces harmonies qui parlent à tous les cœurs, qui les font vibrer, qui les réunissent, les rassemblent et les confondent dans un même sentiment de joie et d'admiration. Supprimer de ce monde le génie, ce serait détruire peut-être le trait d'union le plus énergique qui existe entre les hommes et porter une irréparable atteinte à la communion des esprits. Car tout génie est semblable à un buisson fleuri qui exhale de pénétrans parfums que la brise répand au loin dans les airs; et, alléchées par ces effluves, les abeilles arrivent de toutes parts autour de ces corolles béantes et y puisent avidement les sucs qu'elles distillent, festins délicieux, festins sacrés que le ciel regarde d'un œil de complaisance.

Non, il n'est pas un poète de génie qui ne porte ainsi suspendu et attaché à lui un essaim de ces abeilles qu'on appelle

des âmes et qu'il n'enivre toutes ensemble de ses substances embaumées. Ainsi ce solitaire attire irrésistiblement la foule autour de lui et il la nourrit de ses sentimens et de ses pensées. C'est qu'au fond son originalité consiste à être plus fortement, plus profondément, plus complètement ce que sont imparfaitement, ou ce que tendent à être, à devenir les hommes de son temps; quand il pense, quand il sent, il pense et il sent pour tout le monde; quand il invente, quand il découvre, les hommes s'écrient : Voilà ce que nous cherchions, voilà ce que sans lui nous n'aurions pas trouvé. Et quand il donne un corps, une figure aux pensées qui le travaillent, et qu'il produit au grand jour ces filles de son esprit, qu'il appelle à son gré Julie, Virginie ou Corinne, chacun se reconnaît dans ses créations et se dit : C'est bien moi, voilà le mot de l'énigme que je ne trouvais pas.

C'est ainsi que le génie est toujours de son temps, il est le fils et l'œuvre de son époque, il est le confident de son siècle, il le révèle à lui-même; et les sentimens vagues, incertains, latens, à demi ébauchés qui s'agitaient secrètement dans les âmes, il les produit au dehors, il les manifeste sous une forme nette, précise, vigoureuse qui leur donne leur vérité et leur beauté. Et c'est pourquoi les héros et les héroïnes des chefs-d'œuvre du roman français sont tout autre chose que de vaines fictions nées d'un caprice ou des hasards d'une fantaisie désœuvrée et qui cherche à tromper son ennui en s'égarant dans le pays des songes.

Loin de là, ces héros et ces héroïnes, nous avons reconnu en eux des types moraux, les représentans véridiques et fidèles de l'époque particulière qui les vit naître et dont ils nous révèlent les aspirations secrètes. Telle a été la pensée qui m'a servi de fil conducteur dans cette étude, et si j'ai réussi à démontrer quelque chose, démonstration bien imparfaite sans doute, et dans laquelle mon impuissance n'a que trop souvent trahi mes bonnes intentions, mais enfin, s'il est une conclusion qui ressorte de cette étude, c'est que la littérature, que la poésie est intimement unie à l'histoire et qu'elle la complète; et que passer en revue les types successifs créés par les grands romanciers français, c'est passer en revue les situations morales et intellectuelles qu'a traversées la France et qui composent ce qu'on pourrait appeler son histoire intérieure, son histoire intime. celle de ses sentimens et de son imagination.

Et quel chemin parcouru entre le point de départ et le point d'arrivée! Entre ce type des *faux bergers*, issu du grand mouvement de la Renaissance, et ces types de la *belle âme* et de l'*égotiste*, nés des crises morales qui ont produit et accompagné dans son cours la Révolution française! Et quel contraste forment entre eux le premier anneau et le dernier de cette chaîne qui relie l'histoire du roman français des premières années du XVIIe siècle aux premières du XIXe siècle! l'*Astrée* d'une part, *René* de l'autre, quelle métamorphose!

Ah! si nous pouvions évoquer l'ombre de l'un de ces bergers qui s'entretiennent de casuistique amoureuse sur les bords enchantés du Lignon, l'ombre de Sylvandre ou de Céladon, et que nous leur présentions René sentant *couler dans son cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente*, René descendant tour à tour dans la vallée ou s'élevant sur la montagne pour y *appeler de toute la force de ses désirs l'idéal objet d'une flamme future;* René sentant par instant au milieu de ses désespérances que la *vie redouble au fond de son cœur et qu'il aurait la puissance de créer des mondes...* assurément, en présence de cette étrange maladie, Sylvandre et Céladon ne sauraient que penser, ils n'en pourraient pénétrer le secret, et ni leurs druides, ni Platon, leur maître, ne leur donnerait la clef d'un si étrange phénomène. Et supposons aussi la princesse de Clèves, quittant son allée bordée de saules, et rencontrant dans la forêt de Fontainebleau, aux premiers jours du printemps, Obermann agenouillé devant une *jonquille fleurie*, et l'entendant s'écrier qu'il sent en cet instant tout le bonheur destiné à l'homme et que *le fantôme du monde idéal, l'indicible harmonie des êtres vient de se révéler subitement à lui...* Sans doute la princesse de Clèves demeurera interdite et, au nom de Descartes, elle déclarera que cet homme est fou à lier. Eh non! lui répondrons-nous, cet homme n'est pas fou; seulement il est né un siècle et demi après vous; et, pendant ce siècle, il paraît que les *jonquilles* ont changé; leur or est devenu plus doux, leur parfum plus suave et leur corolle s'est démesurément élargie, elle peut contenir aujourd'hui *tout le fantôme du monde idéal.*

Et vraiment, à voir ce qu'était une jonquille pour la princesse de Clèves et ce qu'elles sont devenues pour Obermann, on est tenté de se demander si les jonquilles n'ont pas changé! Et cependant il n'en est rien, les jonquilles sont restées les mêmes.

les bois où elles s'épanouissent ne sont pas devenus plus mystérieux, c'est le même soleil qui les dore à son lever et à son coucher, c'est la même lune qui la nuit les argente, et les oiseaux qui les peuplent, comme aussi tous les êtres ici-bas continuent à se gouverner par les mêmes lois, et tout témoigne de la permanence des espèces et des choses. Et non seulement les choses demeurent fidèles à elles-mêmes, mais les passions aussi de l'homme ne varient guère, elles ont du moins un fond constant qui traverse les siècles et se perpétue d'âge en âge. Il n'y a point eu d'invention nouvelle dans ce genre; le cœur de l'homme est une lyre dont le nombre de cordes n'a ni augmenté, ni diminué: l'ambition, la haine, la jalousie, l'espérance, le désir, l'amour sont de tous les temps; ces passions datent de l'origine du monde; dans tous les temps elles ont été en possession d'agiter ou de ravir l'humanité, elles ont troublé ou embelli sa vie, elles ont été le mobile de ses actions; dans tous les temps elles ont enfanté des actes héroïques et de honteuses faiblesses, et pas plus que la nature, le cœur de l'homme n'a été renouvelé depuis trois cents ans.

Et cependant, si l'univers est permanent, s'il obéit depuis le commencement aux mêmes lois, à ce branle que lui imprima la main lente et puissante d'où il est sorti, comment se fait-il que d'époque en époque il offre des aspects différens aux yeux qui le contemplent? Et si l'homme est toujours dominé par les mêmes passions, qui sont inhérentes à son être et dont il ne cesse d'être possédé qu'à la condition de cesser de vivre, d'où vient qu'il est un spectacle sans cesse nouveau à lui-même, et que la poésie, divin miroir sur lequel il se penche pour y contempler son image fixée et comme immortalisée, la poésie elle aussi se renouvelle et varie ses tableaux? C'est que si les lois de la nature et de la vie restent immuables, ce qui change, c'est le regard du spectateur qui les observe; car ce que nous voyons du monde dépend de ce que nous pensons de nous-mêmes et de nos rapports avec les choses; tel est le secret des impressions qu'elles font sur nous et la raison pour laquelle, les lois générales restant les mêmes, l'aspect qu'elles prennent aux yeux de l'humanité varie constamment. Ce que l'homme pense de lui-même, la connaissance qu'il a de soi, l'idée qu'il se fait de son rôle dans ce monde, de sa mission, de ses rapports avec son espèce et avec l'univers, voilà ce qui va en se modifiant avec le cours du temps.

Et l'histoire, qui n'est point sujette aux redites, comme l'en

accusent certains observateurs superficiels, n'est que la métamorphose lente et progressive de la conscience humaine entraînant à sa suite celle des sociétés, qui revêtent successivement les formes correspondant aux changemens opérés dans la conscience humaine; et toute organisation sociale, que ce soit la démocratie antique ou la féodalité, ou la monarchie absolue des temps modernes, ou les transformations enfantées par la Révolution, est toujours l'expression de ce que l'homme, à telle époque donnée, pense de lui, de ses relations avec l'univers et du mystère de ses destinées.

Voilà aussi pourquoi la littérature et la poésie, toujours les mêmes au fond et cependant éternellement neuves, possèdent la faculté du rajeunissement. L'amour est de tous les temps, il est plus vieux qu'Homère, il a l'âge du monde, il est né le même jour que la beauté qui fut l'aube de la vie se levant sur l'univers qui frémit de joie en la reconnaissant; mais l'idée que l'homme s'est faite de l'amour, de ce qu'il était, de la place et du rang qu'il devait tenir dans l'existence, voilà ce qui a varié constamment. C'est ainsi que l'amour chevaleresque, l'amour à l'usage des barons et des chevaliers du moyen âge n'était pas plus différent de l'amour de Brutus pour Porcia, que la passion de l'*âme généreuse*, de cette flamme constante et fameuse qui dévorait le cœur de René.

Et quant à toi, jonquille d'Obermann, tu ressemblais assurément aux premières jonquilles qui se soient épanouies dans les bois; mais ce que tu étais pour Obermann, ces extases qu'il ressentit devant toi, cette harmonie des êtres que tu lui révélais, je m'explique tout cela par ce qu'Obermann était pour lui-même. C'était sa pensée, ses rêves, son âme pour la première fois épanouie au bonheur, qu'il contemplait en toi. « Monts superbes, s'écrie ce noble rêveur, écroulemens des neiges, paix solitaire du vallon dans la forêt, feuilles jaunies qu'emporte le ruisseau silencieux! que seriez-vous à l'homme, si vous ne lui parliez point des autres hommes? La nature serait muette, s'ils n'étaient plus. Si je restais seul sur la terre, que me feraient, et les sons de la nuit austère, et le silence solennel des grandes vallées, et la lumière du couchant dans un ciel rempli de mélancolie, sur les eaux calmes? La nature n'est sentie que dans les rapports humains, et l'éloquence des choses n'est rien que l'éloquence de l'homme. La terre féconde, les cieux immenses,

les eaux passagères ne sont qu'une expression des rapports que nos cœurs produisent et continuent... »

Et voilà aussi ce qui nous rassure sur les destinées futures de la poésie ; car les choses sont transformées pour l'homme par les métamorphoses de sa conscience, et comme l'esprit de l'homme est infini, à mesure qu'il y fera des découvertes, qu'il pénétrera plus avant dans les mystères de son être, des profondeurs de sa pensée jaillira une nouvelle lumière qui éclairera le monde d'un autre jour et qui arrachera aux poètes de l'avenir des accens et des cris que la terre n'a pas encore entendus.

J'ajoute à cela que du moment qu'on recherche dans l'histoire littéraire, avant tout, le reflet et le contre-coup des métamorphoses humaines, la littérature française est peut-être entre toutes la plus digne d'attention, et je doute, par exemple, que l'histoire du roman chez aucun autre peuple pût aussi facilement se prêter au genre d'étude que j'ai entrepris. Et cela ne tient pas seulement à la richesse de cette littérature qui remonte si haut, et qui, depuis près de neuf siècles, produit des chefs-d'œuvre avec une inépuisable fécondité ; cela tient surtout à ce qu'on peut dire de l'histoire littéraire de la France ce qu'on a souvent dit de son histoire politique, c'est qu'elle a, en quelque sorte, un caractère révolutionnaire. A chaque coude du chemin, ou, pour mieux dire, à chaque moment nouveau de son évolution, le génie littéraire de la France rompt brusquement avec les formes qu'il avait précédemment revêtues ; il les répudie, il les abandonne au passé, il les sacrifie sans regret au dieu du jour. Aussi les chefs-d'œuvre littéraires de la France sont-ils surtout remarquables par la netteté de leurs contours, par leur grandeur typique, par l'unité de composition, par la logique sévère, absolue qui en pénètre toutes les parties. Et il en résulte que, dans l'histoire de cette littérature, la logique est plus sensible aussi ; que les articulations y sont, pour ainsi dire, visibles, et qu'il suffit d'un peu d'attention pour les découvrir. Mais, comme on paie ses avantages, et que toute supériorité a sa rançon, la France a peu produit de ces œuvres complexes et formées d'élémens hétérogènes, mais fondus ensemble et harmonieusement combinés, qui sont peut-être les plus beaux titres de gloire des littératures étrangères ; genre de chefs-d'œuvre qu'on pourrait appeler : des *œuvres d'ordre composite*, et qui semblent répugner à l'esprit unitaire de la Muse française.

Ainsi, dès le XVIe siècle, dès qu'elle est entrée dans le mouvement de la Renaissance, la France perd entièrement le sens du moyen âge; il devient pour elle une lettre morte. Sous Louis XIV on ne comprend plus rien à ces temps gothiques pour lesquels on professe un superbe mépris. Chez les autres peuples au contraire, l'intelligence et l'amour du moyen âge survit au moyen âge lui-même; et associé à l'esprit nouveau par des poètes de génie, il produit quelques-uns de ces ouvrages que j'appelais des *œuvres d'ordre composite*.

Que font l'Arioste et le Tasse? Ils combinent le génie de la chanson de geste et le génie de l'épopée antique ressuscitée par la Renaissance, et ils marient si bien ensemble ces deux ordres d'inspiration, qu'il est impossible de reconnaître la ligne de jonction. En Angleterre que fait Shakspeare? Il représente la Renaissance anglaise, il anticipe même à certains égards sur l'avenir, et, par la divination de son génie, il se rend d'avance, en quelque sorte, notre contemporain; et quel poète comprit mieux les temps féodaux! quel poète sut mieux entrer dans le sens des vieilles légendes qu'il agrandit et renouvelle par son hardi symbolisme! Puis, pour emprunter un exemple du même genre à l'Allemagne, à l'Allemagne presque contemporaine, qu'est-ce que le Faust de Gœthe? Faust est un égotiste, un René, il est lui aussi en proie à toutes les aspirations et à toutes les mélancolies de l'époque révolutionnaire, et il est en même temps un alchimiste, un chercheur de pierre philosophale, un évocateur, un nécromancien en commerce avec le diable; et, dans cette grande œuvre, le génie du moyen âge respire partout, allié, combiné heureusement avec le génie du XVIIIe siècle! Ce sont là des œuvres qui ne se rencontrent que rarement dans la littérature française.

Napoléon Ier était le fidèle représentant du génie français quand il se prononçait nettement, dans l'un de ses entretiens avec Gœthe, pour les *genres tranchés* et pour les *types tranchés*. Cette théorie éminemment française a des avantages et des désavantages sur lesquels on pourrait raisonner longtemps; mais ce qu'on ne peut refuser à la France, c'est d'en avoir fait un usage tel, qu'elle peut hardiment affronter toutes les comparaisons.

Et maintenant pourquoi, dans cette étude que nous offrait le roman français, pourquoi nous arrêter aux premières années du XIXe siècle? A vrai dire, ce n'est pas là le terme du voyage, ce n'est qu'une des étapes du chemin. La route se prolonge au

delà ; pourquoi ne pas la suivre jusqu'au bout? A cela je réponds d'abord, qu'après tout, ce dénouement n'est pas si arbitraire qu'il le semble. J'ai suivi l'histoire du roman français d'une révolution à une autre ; du lendemain de la Renaissance, ce grand événement d'où l'on fait dater l'histoire moderne, jusqu'au lendemain de la Révolution de 89, cet autre grand événement qui termine une période de l'histoire et en commence une autre. Ce plan ne manque donc pas d'une certaine régularité et ce modeste édifice se termine des deux côtés par des ailes en retour qui se font symétrie. D'ailleurs, depuis *Corinne*, depuis *René* et *Adolphe*, et surtout depuis les dernières années de la Restauration, le roman français a tant produit, il a pris un tel développement, si riche, si prodigieux, qu'en rendre compte ne serait pas une petite entreprise.

Mais surtout, remarquons que si l'on voulait poursuivre cette étude morale plus encore que littéraire, il faudrait pouvoir discerner sûrement parmi cette foule de romans, éclos de 1830 à nos jours, les œuvres qui sont vraiment *typiques*, celles qui sont autre chose que des fantaisies d'une imagination qui ne relève que d'elle-même, celles qui représentent l'état réel, les vraies tendances des esprits. Ce triage se fait de lui-même quand il s'agit des siècles passés ; car le temps se charge pour nous de replonger dans l'ombre les productions éphémères pour ne laisser surgir que les œuvres dignes de vivre. Ce sera au XXe siècle qu'on verra clair dans le chaos du roman contemporain et qu'aura lieu cette espèce de jugement suprême qui attribue à chacun sa place et son rang définitif et qui fait justice des succès trompeurs fondés sur un caprice de la mode, ou sur les aberrations de goût des contemporains.

Ce n'est donc point par dédain pour le roman du milieu du XIXe siècle que nous ne l'avons point fait rentrer dans le cadre de cette étude. Bien loin de là, j'estime que parmi cette foule d'œuvres médiocres que le roman a produites depuis cinquante ans, il se trouve des chefs-d'œuvre qui peuvent hardiment se mesurer avec les *Corinne* et les *René*, et que, même au point de vue moral, on trouverait dans tel ou tel de ces chefs-d'œuvre, représentée avec éclat, cette sagesse qui manquait à la noble race des mélancoliques de l'époque de l'Empire, cette sagesse qui, selon l'expression d'un philosophe, nous apprend à nous accommoder du monde tel qu'il est, tout en lui demeurant

supérieur. Car s'il est un XIXe siècle qui professe le goût du médiocre et le culte des intérêts, dont les affaires ont épaissi l'esprit et qui est animé également d'une mesquine hostilité et contre les grandes idées et contre les grandes traditions, en revanche, le XIXe siècle est remarquable, si on le considère dans l'élite des esprits supérieurs qu'il a produits. Il a, pour ainsi dire, des amplexions plus vastes que ses devanciers; il a porté dans l'histoire du passé l'esprit de critique et l'esprit de justice; il s'est élevé au-dessus de tous les fanatismes, du fanatisme de la haîne comme du fanatisme de l'enthousiasme, et il est grand encore parce qu'il aime mieux comprendre que railler, qu'il préfère une explication à une satire, et que, tout en ayant le sentiment du progrès accompli, il est respectueux pour toutes les gloires du passé, parce qu'enfin il possède ce calme, cette mesure, cet équilibre de l'esprit qui sont aussi favorables à la recherche de la vérité que les entraînemens de l'esprit de parti le sont à la conquête de l'erreur.

C'est ce XIXe siècle-là dont j'aimerais à retrouver la sagesse dans quelques-uns des chefs-d'œuvre du roman moderne, cette sagesse qui concilie une foi fervente à l'idéal avec la tolérance pour la vie et les hommes, et avec la conviction qu'au milieu des désordres et des reculs apparens, une force divine agit sur les sociétés et les ramène nécessairement dans la voie de leurs destinées. Cet amour de la perfection uni à la foi au progrès, si nous le rencontrions dans quelques héros de roman, ce serait assurément dans un sage qui posséderait une faculté inconnue et à la belle âme et à l'égotiste; je veux dire la faculté de s'oublier. Car, du moment qu'on aime le bien encore plus que soi-même, il devient plus facile de le découvrir hors de soi, et c'est à l'humilité seule qu'il est réservé de réconcilier l'homme avec les réalités de ce monde.

Ne pas trop attendre des hommes et cependant n'en jamais désespérer, croire fermement que le progrès s'accomplit souvent par des voies mystérieuses où nous ne pouvons atteindre; c'est une sagesse nécessaire, surtout dans les temps de révolution, parce qu'à ces époques-là, selon les opinions qu'on professe, on est porté à tout espérer ou à tout craindre.

VICTOR CHERBULIEZ.

WILLIAM JAMES (1)

La philosophie contemporaine a perdu en William James un de ses représentans les plus originaux. Le 26 août 1910, une dépêche de Chocorna (New-Hampshire) faisait connaître à l'Europe que l'illustre professeur de l'Université de Harvard venait de s'éteindre dans sa soixante-huitième année. Malade depuis quelques mois et averti de la gravité de son état, il a gardé jusqu'à ses derniers momens sa merveilleuse lucidité d'esprit et la croyance sereine de la survivance de son être spirituel par delà le tombeau. Il a pu penser aussi sans témérité qu'il laisserait sa trace dans l'histoire de l'intelligence humaine. On a dit tout de suite au lendemain de sa disparition que l'Amérique était en deuil du plus grand philosophe qu'elle ait eu depuis Emerson, et c'est trop peu dire, si l'on songe que les idées de James passent de beaucoup la portée des études morales de son compatriote. Elles ont rayonné dans tout le monde philoso-

(1) William James, *The Principles of Psychology*, 1890; — *The varieties of religious experience*, 1902; — *The will to believe*, 1904; — *Pragmatism*, 1907; — *Text-book of Psychology, Briefer Course*, 1908; — *A Pluralistic Universe*, 1909; — *The meaning of the truth*, 1909. La plupart de ces ouvrages ont été traduits sous les titres suivans : *Précis de Psychologie* (*Text-book*), par MM. Baudin et Bertier; *l'Expérience religieuse* (*The varieties*), par M. Abauzit; *la Philosophie de l'expérience* (*A Pluralistic Universe*), par MM. Le Brun et Paris. On lira avec grand intérêt les chapitres consacrés à ce sujet dans le beau livre de M. Boutroux, *Science et Religion*, et dans les pénétrantes analyses de M. J. Bourdeau, *Modernisme et Pragmatisme*, chapitres auxquels toute étude sur James est redevable. Enfin les théories de James ont trouvé un défenseur personnel en M. Schiller, auteur de *Studies in humanism*, 1907, et un adversaire plein de verve en M. Schinz, auteur de *l'Antipragmatisme*.

phique; même quand elles se sont trouvées le plus contestées, elles ont frappé par l'indépendance qui s'y découvre à l'égard des disciplines d'école; elles ont eu le don d'ouvrir des discussions passionnées et d'obliger à reviser bien des jugemens. William James possède ce charme rare de paraître jeter sur le vieil univers un regard neuf : par l'effet de cette fraîcheur, par cette ingénuité loyale, il a donné de tout ce qu'il a regardé une image séduisante et personnelle.

Héritier des grands empiristes d'Angleterre, de Bacon et de Stuart Mill, il tient d'eux l'amour de l'expérience; il est tout imprégné d'esprit américain et, comme beaucoup d'hommes de sa race, il unit à un sens exact des réalités un penchant au mysticisme; il rassemble en lui les traits les plus forts et les plus délicats de la culture anglo-saxonne. Mais en même temps il est un grand ami de la culture occidentale, et en particulier de celle qui vient de France. Travaillant à une époque où la science et les méthodes allemandes exerçaient un empire qui semble décroître, il a été l'un des premiers à rompre délibérément avec elles. Il est presque irrévérencieux pour Kant, de qui peut-être il est plus proche qu'il ne pensait; il est terrible à l'égard de Hegel, avec lequel il ne se sent rien de commun; il est l'ennemi irréconciliable des majestueuses et obscures constructions métaphysiques. Dès ses débuts, ce sont les études françaises qui l'attirent : il commence par s'inspirer de Renouvier; plus tard, lorsqu'il s'occupe de physiologie, c'est à l'école de M. Th. Ribot, et de Charcot, de M. Pierre Janet et de M. G. Dumas qu'il s'intéresse; dans ces dernières années enfin, il a souvent exprimé la haute estime et la reconnaissance qu'il avait pour M. Émile Boutroux et pour M. Henri Bergson. L'Institut de France en l'accueillant, il y a quelques mois à peine, parmi ses membres associés reconnut cette parenté d'esprit. Peut-être si James avait encore vécu, aurions-nous eu un jour le plaisir de le voir paraître dans ce grand amphithéâtre de la Sorbonne, où, même après la conférence d'un homme d'État de son pays, on aurait aimé l'entendre exposer ce que lui a appris l'expérience.

Ses écrits nous le montrent soucieux de prendre une vision directe des choses et la racontant avec une liberté d'allure, une finesse, une franchise, qui conquièrent vite le lecteur. Sans doute on est tenté de juger qu'il n'a pas toutes les facultés des plus grands parmi nos philosophes d'aujourd'hui. Mais tel qu'il a

été, il a commencé d'exercer une influence qui se prolonge. Par son tempérament et par sa méthode, il a donné à la philosophie quelque chose de simple et d'humain. Par son positivisme, si mêlé de spiritualité, il a grandement contribué à l'œuvre caractéristique de notre époque, à ce travail d'analyse et d'expérimentation qui conteste l'extension universelle de la domination rationaliste et qui fait leur place aux puissances intuitives de l'esprit.

I

William James ne s'était pas d'abord destiné à la philosophie. Il devait être médecin. Étudiant à Harvard, il y a suivi les cours de sciences, et appris la physiologie, la géologie, l'anatomie; il y a conquis ses grades; il y est devenu ensuite professeur, et ainsi toute sa vie s'est écoulée à l'ombre familière de la même université américaine. Il enseignait depuis neuf ans la physiologie et l'anatomie, quand il a occupé la chaire de philosophie. Le passage de la médecine à la psychologie n'a rien qui étonne de nos jours, tant les deux arts ont coutume depuis déjà nombre d'années d'avoir des adeptes communs. Cette double culture a servi William James à plus d'un égard. Lorsque, laissant la physiologie pour se consacrer à la psychologie, il a déclaré que la seconde dépassait la première et lui était irréductible, on n'a pu lui reprocher d'insuffisantes connaissances scientifiques. Pour une grande part, l'intérêt des idées de James, la force de ses argumens, l'influence de son enseignement, tiennent à ce que ce philosophe était un savant, et chaque fois qu'il a jugé que les faits humains débordaient les cadres de la science, sa parole s'est fortifiée d'une autorité particulière. Il a d'ailleurs procédé très lentement, très prudemment, dans ses recherches comme dans ses publications. Ses premiers articles datent de 1878; ses fameuses études sur la conscience parues dans le *Mind* sont de 1889. C'est en 1890 seulement, à l'âge de quarante-huit ans, que, rassemblant ces chapitres divers en un tout, il a donné ses *Principes de Psychologie*, resserrés depuis en un *Précis de Psychologie*. Douze ans plus tard, en 1902, ont paru les *Variétés de l'Expérience religieuse* qui sont peut-être le livre de philosophie le plus lu dans le monde. En 1907 enfin, William James a écrit son *Pragmatisme* et, en 1909, l'*Univers*

pluralistique. Ces quatre ouvrages contiennent l'essentiel de sa pensée et l'ordre même dans lequel ils ont été composés indique la marche de ses recherches, le développement de ses tendances. Parti de la psychologie, il a passé à l'étude du sentiment religieux qui l'a conduit à la métaphysique et à la morale.

Mais vous vous feriez une étrange idée de William James si vous l'imaginiez comme un méditatif qui a élaboré patiemment et méthodiquement ces quatre livres et qui ne quittait jamais son cabinet de travail ou sa chaire. Nul professeur n'a été moins pédant; nul écrivain n'a été plus heureusement dépourvu de l'esprit d'auteur. Ses traités sont souvent des recueils de conférences. Ce qu'il livre au public, sous forme d'imprimé, c'est ce qu'il donnait à ses auditeurs, et à ses amis dans ses conversations, c'est un enseignement oral. La conférence, faite devant les étudians des universités anglaises et américaines, a tenu une grande place dans sa vie philosophique; il aimait la parole, la communication directe, l'exposé vivant; il ne concevait pas le travail comme lié à la retraite; au contraire, il paraît avoir toujours préféré sentir autour lui le mouvement de la vie. M. Émile Boutroux, qui a été son hôte, il n'y a pas longtemps, a fait une charmante description de la villa que le philosophe occupait à Harvard. « Isolée parmi les gazons et les arbres, écrit-il, construite en bois dans le style colonial, ainsi que la plupart des maisons du Cambridge universitaire, vaste, garnie de livres de haut en bas, cette demeure est merveilleusement propre à l'étude et au recueillement. La réflexion d'ailleurs ne risque pas d'y dégénérer en égotisme, car il y règne une sociabilité des plus aimables. Le *library* qui sert de cabinet de travail au professeur James ne contient pas seulement un bureau, des tables et des livres, mais des canapés, des banquettes, des fauteuils à bascule, accueillant les visiteurs à toute heure du jour, en sorte que c'est au milieu des gaies conversations parmi les dames occupées à prendre le thé, que médite et écrit le profond philosophe. » Cette manière moderne, c'est l'« école du plein air » de la philosophie. Nous voilà loin du poêle de Descartes et de la chambre solitaire où Spinoza polissait ses verres de lunettes!

Un homme qui se plaît à travailler dans un décor si clair et si aimable n'écrit pas une langue hermétique. William James a horreur des jargons d'école. Il prétend s'adresser non à une troupe d'initiés, mais à tout le monde; il parle pour tous ceux

qui ont le goût des choses de l'esprit, et le souci des réalités morales. De là le tour particulier de ses leçons, la simplicité familière qui en est le charme original. Nul apparat, nulle complication de vocabulaire. James semble toujours causer, et comme il a de l'humour, de l'entrain, sa conversation est pleine de verve et d'agrément. Il se met lui-même en scène; il s'interrompt; il se fait des objections dont il se déclare effrayé, il se répond. Si le « moi » est généralement haïssable, il peut d'aventure être délicieux. La personnalité de James lui permet de paraître sans désavantage parmi les feuilles de ses livres. Elle retient le lecteur par une sorte de grâce spontanée et l'art par où elle s'exprime. Pour résumer dans une formule un peu malicieuse les qualités de James, les Américains aimaient à dire que son frère Henry, le brillant romancier anglais, était « philosophe en littérature, » tandis que William était « littérateur en philosophie. »

L'auteur des *Principes de Psychologie* excelle en effet à trouver les manières vivantes de se faire comprendre; il sait introduire à point dans le discours un mot pittoresque; il a des expressions savoureuses. Veut-il accabler un métaphysicien? Il écrit sans façon que l'œuvre de ce maître illustre est un magasin de bric-à-brac. Pour dire son amertume de voir les étudians d'Oxford adopter les métaphysiques allemandes, il pousse ce cri d'alarme: « L'eau du Rhin a envahi la Tamise. » Ailleurs, il parle des mystères qui nous environnent, et il a cette comparaison: « Il est possible que nous soyons dans l'univers comme sont dans nos bibliothèques les chiens et les chats qui voient nos livres et entendent nos conversations sans avoir aucune idée de ce que cela signifie. » Un jour, il a scrupule de n'avoir pas longuement expliqué par principe quelque chose d'évident et qui tombe sous le sens, il s'excuse d'être aussi simple et de paraître un peu « amateur, » car, ajoute-t-il avec un sourire, « en philosophie aussi bien qu'en matière d'horlogerie ou d'arpentage, l'impressionnisme est odieux aux spécialistes. » Après une charge formidable contre l'idéalisme hégélien, il constate avec une satisfaction tranquille : « Le prestige de l'absolu s'est plutôt émietté entre nos mains. » Il se découvre, à la suite d'expressions un peu vives, des repentirs aimables et il aggrave ses torts avec la plus douce ironie; il vient de parler sans ménagemens des philosophes d'Allemagne, et il ajoute: « C'est

un miracle que, avec leur façon de philosopher, les Allemands en tant qu'individus puissent conserver une pensée quelque peu spontanée : le fait qu'ils manifestent toujours de la fraîcheur prouve la richesse inépuisable des dons du cerveau allemand. » Il cite des proverbes ; il raconte des anecdotes ; il fait allusion aux livres connus et aux pièces de théâtre ; il a la préoccupation constante de rester un homme qui parle à des hommes. Il veut déchirer le « lourd rideau de laine » que l'on jette sur les choses par le vocabulaire ; il se moque de ces termes majestueux dont on enveloppe les réalités, comme s'il était indécent, dit-il, pour une vérité d'aller toute nue. « La pensée, a écrit un philosophe, n'est pas une matière professionnelle ni quelque chose qui appartienne seulement aux soi-disant philosophes ou penseurs officiels. Le meilleur philosophe est l'homme qui pense on ne peut plus simplement. Je voudrais voir des hommes considérer leur pensée, et la philosophie n'est rien de plus qu'une pensée saine et méthodique, comme chose purement intérieure, qui fait partie de leur moi réel ; je voudrais les voir attacher un prix à ce qu'ils pensent et s'y intéresser. » James cite ces paroles avec admiration : c'est sa profession de foi. Arrière ces docteurs qui sont heureux seulement s'ils ont la réputation de pratiquer une science occulte ! Pour lui, il est dépourvu de ce mal des pédans qui est la peur d'être compris trop facilement et qui les pousse à traduire les sentimens et les luttes du cœur en concepts barbares. Il proclame que, loin des formules convenues qui sentent la boutique, il peut librement respirer « ce qui, dans la nature humaine, est comme le grand air. »

L'enseignement du professeur de Harvard a ainsi quelque chose de socratique. C'est la même bonhomie un peu moqueuse qui se retrouve dans les dialogues grecs et dans les leçons adressées aux étudians américains ; c'est le même art de débrouiller les questions, la même manière simple de prendre les choses, le même appel surtout aux facultés habituelles de l'homme qui connaît les réalités par les impressions, par le sens commun. On a dit du sage antique, pour marquer le contraste entre les rêves aventureux des grands métaphysiciens ses prédécesseurs et ses préoccupations plus strictement humaines, qu'il avait fait descendre la philosophie du ciel sur la terre. La formule se peut répéter à propos de William James. Quand plusieurs générations se sont perdues dans les songes et dans les

mots, le destin des philosophes suscite quelqu'un pour les rappeler au réel, et souvent il n'en faut pas davantage pour changer pendant des siècles l'orientation des doctrines,

Mais si James par la forme de ses discours fait penser à Socrate, il ne faut pas poursuivre la comparaison, et au fond les deux enseignemens participent de deux esprits opposés. Socrate procédait par définitions ; à l'aide de la dialectique, il examinait avec ses interlocuteurs les notions des choses ; il les faisait rentrer les unes dans les autres, et, de précisions en précisions, il en arrivait à réduire une chose dans une autre. Car définir, qu'est-ce au fond que déterminer pour chaque objet son genre prochain et sa différence propre, et, finalement, le ramener à l'unité de l'espèce? Toute l'opération du raisonnement socratique suppose que l'univers est formé d'objets qui ont entre eux des rapports fixes, qu'il constitue un tout intelligible, et ainsi connaître, c'est trouver la place d'une chose parmi les choses, c'est simplement classer. Il n'y a rien qui soit plus éloigné de l'esprit de William James. D'après lui, l'important n'est pas de définir, c'est de décrire. Avant tout, connaître, c'est regarder les choses comme elles sont, c'est se prêter à elles, en recevoir l'impression totale ; c'est accueillir les manifestations de la vie, toutes les manifestations de la vie, telles qu'elles se produisent, pittoresques, bariolées, désordonnées, même incohérentes. James ne se soucie pas d'y introduire un ordre logique, mais de les raconter, de les saisir, de les retenir telles que l'expérience les lui livre. Si Socrate devant un paysage est comme le dessinateur qui y retrouve d'essentielles figures géométriques, James est comme le peintre qui rend pêle-mêle les couleurs et les lignes, la lumière et les formes, attentif avant tout à traduire ce qu'il a vu et senti, indifférent à trouver les explications du spectacle qu'il a devant lui, épris de ce spectacle même dans sa réalité vécue. Et ces comparaisons ne sont pas assurément des interprétations rigoureuses ; elles traduisent l'opposition des méthodes. A vingt siècles de distance, et davantage, ces deux philosophes familiers, simples et un peu malicieux, figurent deux manières de philosopher qui, à peu près toujours, ont vécu ensemble et se sont combattues l'une l'autre : le sage antique ne veut connaître l'univers qu'à la lumière du raisonnement ; le philosophe moderne veut en prendre la connaissance directe par toutes les facultés de son être.

II

C'est toute sa nouveauté. Elle a l'air de peu de chose, et elle implique une révolution. Elle suppose simplement la critique de l'intelligence abstraite comme moyen de connaître et par conséquent de la science comme résultat de la connaissance. En réalité, c'est bien cette critique qui anime toute l'œuvre de William James, à l'état obscur et peut-être inconscient d'abord, puis avec une clarté croissante jusqu'à ses derniers ouvrages où elle s'épanouit. Ce qui a toujours frappé James, c'est la distance considérable qui sépare l'esprit rationaliste défini au sens d'instrument des opérations logiques, et la réalité; c'est la différence entre le raisonnement qui bannit la raison et les exigences de la vie pratique, entre les problèmes des spécialistes et les solutions de l'existence quotidienne. La logique, l'analyse intellectuelle s'emparent de tout, réclament le droit de tout examiner, prétendent seuls être à même de nous éclairer : finalement, elles nous abandonnent dans les contradictions ou les obscurités. Ouvrez les livres des philosophes et consultez-les sur les problèmes qui nous touchent le plus. Ils offrent tous des solutions différentes et chacun explique la sienne avec des argumens plausibles. Les voici selon leur préférence et leur tempérament avec leur Idée, leur Vouloir-Vivre, leur Absolu, leur Chose en soi, toutes abstractions qui n'apportent aux hommes ni beaucoup de lumières, ni beaucoup de secours. Ils pâlissent et construisent lentement des systèmes sur des questions étranges; ils argumentent pour savoir si l'homme est libre, et si le monde extérieur existe, alors que, pendant ce temps, les hommes vivent comme s'ils étaient très assurés que le monde existe et qu'ils sont libres. On dirait à regarder les logiciens que les opérations auxquelles ils se livrent ont au fond plus d'importance que la réalité sur laquelle on attend leurs conclusions. La discussion du problème les amuse plus que la solution. De là l'habitude vite prise de laisser les mots, symboles des idées générales, se substituer peu à peu aux choses, devenir les choses mêmes, et vivre d'une vie artificielle qui finit par sembler plus réelle que la réalité. William James a fait une peinture impitoyablement ironique de l'effort des philosophes absorbés par les formes et par les méthodes et oublieux de la fin même de leur recherche;

il les montre se livrant à une sorte de « sport » verbal, où il faut tenir compte des mots lancés dans la circulation par les autres et où l'erreur est plus grande d'oublier le vocabulaire d'un confrère que de négliger le réel. Il a écrit sur ce sujet dans l'*Univers pluralistique* une page satirique pleine de verve :

Il y a deux maîtresses pièces dans toute philosophie, la conception, la croyance ou l'attitude finale à laquelle cette philosophie nous amène, et les raisonnemens par lesquels on atteint à cette attitude et qui la préparent. Certes, une philosophie doit être vraie. Mais c'est la moindre des conditions à remplir. On peut trouver la vérité sans être philosophe, grâce à une divination ou grâce à une révélation. Ce qui distingue la vérité philosophique, c'est qu'elle reste construite par le raisonnement. C'est par des démonstrations et non par des hypothèses que le philosophe doit se mettre en possession de cette vérité : les hommes du commun se trouvent sans savoir comment avoir hérité de leurs croyances. Ils s'y précipitent à pieds joints et s'y tiennent. Les philosophes doivent faire plus. Ils doivent d'abord obtenir la permission de la raison pour leurs croyances et, aux yeux du philosophe de profession, le travail qui la leur fait obtenir est ordinairement une cause de beaucoup plus d'importance et de poids que n'importe quelles croyances particulières auxquelles ils aboutissent en usant de cette licence. Supposez par exemple qu'un philosophe croie à ce qu'on appelle le libre arbitre. Qu'un homme du commun marchant dans le même sens que lui partage aussi cette croyance, mais ne la possède que par une sorte d'intuition innée, cet homme n'en deviendra, en aucune façon, cher au philosophe. Ce dernier pourra même rougir de se voir associé un tel homme.

Et William James, poursuivant cette satire, nous fait voir le philosophe du libre arbitre et son adversaire le déterministe contens l'un de l'autre, pourvu qu'ils se servent de la même procédure, du même appareil technique ; il les peint se tirant des révérences, faisant des frais l'un pour l'autre, tenant mutuellement à leur estime, tandis que chacun d'eux n'a que mépris pour la troupe profane de gens « naïfs » qui sont tout simplement leurs partisans. C'est que les choses ont moins d'importance que la recherche des choses. Il est bon sans doute pour un homme de voir juste, mais c'est peu : il faut encore aux yeux de certains philosophes voir par principes, sous peine d'être déclaré par la science allemande l'auteur « d'un fatras superficiel » et un esprit « dépourvu de toute méthode scientifique. »

Si d'aventure, continue James, nos logiciens s'attaquent à quelque notion pratiquement claire et simple, ils l'obscurcissent, ils la rendent incompréhensible. Voici l'idée de changement,

l'idée de mouvement : rien de plus banal au point de vue de la réalité. La raison n'arrive pas à en rendre compte. Dès l'antiquité, un paradoxe célèbre consistait à montrer que si Achille aux pieds légers et une tortue faisaient une course ensemble et si la tortue avait au départ une légère avance, jamais Achille ne pourrait la rattraper. Cela se démontrait logiquement ; cela se démontre encore. Si en effet l'espace et le temps sont divisibles à l'infini comme notre raison le dit, au moment où Achille atteint le point de départ de la tortue, celle-ci a déjà dépassé ce point et ainsi de suite jusqu'à l'infini. L'intervalle entre les deux coureurs ne cessera de décroître, mais il ne sera jamais nul. Direz-vous que c'est absurde et qu'en vingt secondes Achille rattrape la tortue ? Ne triomphez pas : le raisonnement n'est pas épuisé. Ces vingt secondes ne sont pas sûres de s'écouler. Car si le temps est divisible à l'infini, il est impossible de voir la fin de ces secondes ; si douze sont passées, il en reste huit, qui peuvent se diviser ; il y aura toujours un reste, et comme ce reste est infiniment divisible, il n'y a pas de possibilité que l'opération s'achève. Ces sophismes ne sont que des exemples particulièrement frappans des procédés de l'intelligence abstraite. L'esprit mathématique considère le mouvement à sa manière, comme le fait d'occuper une série de points successsifs de l'espace correspondant à une série de momens successifs du temps ; mais en réalité cette vue logique du mouvement donne des positions déterminables, et elle peint le mouvement d'après l'idée de repos. Elle néglige dans le mouvement ce qui est son essence, et ainsi le raisonnement, au lieu de rendre l'expérience plus claire, la rend moins intelligible. C'est Renan qui disait avec une douce résignation que Gavroche arrive parfois du premier coup aux constatations que les philosophes admettent après une vie de travail. William James n'aurait pas contredit cette maxime. Le différend entre les logiciens et la vie demeure symbolisé par l'antique légende du raisonneur qui démontrait l'impossibilité du mouvement et de l'homme qui, ayant bien écouté, se mit paisiblement à marcher.

Remarquez que James est le premier à reconnaître l'éminente dignité des facultés d'abstraction et les services qu'elles nous rendent. Il est universellement admis qu'elles constituent une des principales différences entre l'homme et les animaux ; elles nous donnent le pouvoir de transformer notre expérience sen-

sible si diverse, si incohérente, en une série d'idées claires et distinctes ; elles permettent la science et tout ce que nous devons à la science. Seulement James, à bien regarder le réel, s'est assuré qu'elles n'étaient pas bonnes à tout usage. En particulier, dès qu'il s'agit d'expliquer les choses vivantes, elles semblent bien insuffisantes et fécondes en erreurs. Rendre la vie intelligible au moyen d'idées abstraites, écrit James, c'est arrêter son mouvement pour la découper comme avec des ciseaux, pour immobiliser ses morceaux ; la logique est comme un herbier, qui contient bien des fleurs, mais ce ne sont pas tout à fait celles des jardins de la réalité.

Que faire donc et faut-il renoncer à philosopher? Quelques sages l'ont pensé au moins en un certain sens ; ils ont étudié tout ce qu'ils croyaient pouvoir pénétrer, et puis ils se sont arrêtés devant quelques réalités qui paraissaient leur échapper. Ces « agnostiques » se sont modestement refusés à se prononcer. Et ainsi la raison raisonnante, partie depuis des siècles à la conquête de la science totale, et pleine d'orgueilleuse confiance, se décourage et s'efface. Après trop de présomption, c'est peut-être trop d'humilité.

William James, pour sa part, n'a pas renoncé. Seulement, il a pris le parti d'oublier les mots qui sont entre lui et le monde et de se mêler directement à la réalité de l'univers. Pour employer les expressions de Pascal, qui a parfaitement vu la distinction moderne entre le raisonnement et l'intuition, il a recours non seulement à l'esprit de géométrie, mais aussi à l'esprit de finesse. Et si le nom de Pascal se présente naturellement à la pensée, c'est qu'en dépit des différences de race et d'époque, il y a bien en James quelque chose qui appelle ce souvenir. James possède une faculté de polémique, un sens du comique, un art de mettre en termes clairs des problèmes spéciaux, qui fait parfois songer à l'auteur des *Provinciales*. Et aussi à la manière du philosophe des *Pensées*, il a la vision des bizarreries de la raison et des excès de la logique. Comme le mathématicien du XVIIe siècle, le physiologiste du XXe, muni de ce que trois siècles de découvertes scientifiques lui ont appris, a éprouvé les limites de sa méthode rationnelle. Il lui a paru que la réalité, le monde, la vie mouvante des hommes, le travail libre de tout individu dépassaient infiniment les limites de la logique, les règles habituelles du raisonnement. Il lui a paru que l'intelligence ne livrait qu'une

partie de l'expérience et que ni l'ancien empirisme lui-même, ni le positivisme n'avaient étendu leur domaine aussi loin qu'il était utile. Il est donc parti hardiment à l'exploration du monde, sans préjugé, résolu à ne rien négliger, et à tout constater, à tout admettre, à se conduire selon sa formule en « empiriste radical. » Notre intelligence, écrit-il, ne saurait s'emmurer toute vive dans la logique comme une larve dans sa chrysalide : elle ne doit pas cesser de converser avec l'univers dont elle est la fille.

Il est bien probable que James ne s'était pas encore complètement défini à lui-même cette méthode lorsqu'il a commencé ses études de psychologie. Mais il l'a tout de suite employée en ce qu'elle a d'essentiel ; elle était dans son tempérament. Examinant la vie de l'esprit, il s'est défait des conceptions traditionnelles, il a fait table rase de ce qu'on enseignait de son temps. L'antique école qui distinguait les facultés de l'âme et nous montrait l'esprit avec ses idées, ses sentimens, sa mémoire et sa volonté bien ordonnés, est tombée depuis longtemps dans l'abandon. L'école anglaise l'invitait à reconstituer le monde psychologique sur le modèle de l'univers physique et à voir dans les phénomènes de l'esprit des idées simples, des sensations élémentaires qui, se combinant entre elles, forment des composés à la façon des atomes qui constituent les corps. Enfin, l'école psycho-physiologique le persuadait de chercher les faits de conscience dans les faits nerveux, et de demander aux observations de laboratoire le secret de notre vie spirituelle. James se sépare de toutes ces écoles. Anatomiste, il n'ignore rien de la liaison des phénomènes de conscience et des phénomènes nerveux. Il a étudié longuement le sujet, il n'a rien négligé de ce qui peut éclairer le mécanisme du langage et de la mémoire. Les dix premiers chapitres de son *Précis de Psychologie* sont consacrés à l'étude de la sensation et de tout ce qui s'y rattache ; et pour que la lecture en soit plus facile, ils sont remplis de figures anatomiques, de coupes du cerveau, comme un livre d'histoire naturelle. L'étude de la physiologie lui semble utile à connaître ; elle est la préface nécessaire de la psychologie proprement dite. Il est bien vrai que tout état de conscience s'accompagne de certains phénomènes nerveux. Mais considérer le parallélisme de ces phénomènes est une chose, réduire les premiers aux seconds en est une autre. Pour William James, l'activité mentale ne saurait se ramener à la vie physiologique ;

quand on a formulé une loi comme celle qui fait de l'émotion la simple doublure des mouvemens physiques correspondans, on n'a rien expliqué de ce qui se passe dans la conscience.

James se place d'emblée au centre même des événemens; il regarde vivre son esprit sans se soucier des distinctions des philosophes; il l'explore, il le sent se développer, changer sans cesse, et c'est après une longue observation qu'il a écrit le chapitre désormais classique sur le « courant de la conscience » qui est l'essentiel de son livre. De tous les faits que nous présente la vie intérieure, dit-il, le plus concret est celui-ci : nous sentons des états de conscience qui vont, s'avancent, s'écoulent et se succèdent sans trêve en nous. Pour exprimer ce fait, il faudrait pouvoir dire en français : « il pense, » comme on dit « il pleut. » James regrette un aussi précieux barbarisme et à son défaut il formule ainsi le fait essentiel : « la conscience va et ne cesse pas d'avancer. » Cette conscience est pour chacun quelque chose de personnel qui enveloppe un grand nombre d'états solidarisés et perçus comme tels; elle ne cesse de changer; elle revêt mille formes successives, infiniment variées et qui ne deviennent jamais tout à fait pareilles; elle est continue; elle ne se compose pas d'états séparés les uns des autres comme des objets, mais c'est une série ininterrompue d'émotions, de désirs, de représentations, d'impulsions mêlées les unes aux autres, se succédant en se prolongeant, si bien qu'elles font un courant, que le passé et l'avenir s'y touchent, que le présent est une limite insaisissable entre ce qui fut et ce qui arrive; c'est un devenir, ou, si l'on veut une métaphore, c'est une coulée. La vie psychologique ainsi comprise est une vie véritable, elle a son élan, elle est une puissance qui se renouvelle et qui a non pas un développement marqué dans l'espace par des états séparés et successifs, mais une évolution dans la durée. C'est artificiellement, pour les besoins de notre langage et pour les nécessités pratiques, que nous distinguons des momens, des facultés, que nous isolons des sensations, des sentimens, des idées auxquelles on donne un nom, et que l'on traite comme des choses distinctes. La réalité vécue de notre esprit nous fait connaître une continuité, une unité mouvante dont telles parties, selon notre attention et les circonstances, viennent successivement à être mises en lumière.

Pour mener à bien cette exploration, il a fallu à William

James à la fois beaucoup de vigueur et beaucoup d'art. Libre de toute idée préconçue, attentif à éprouver ce qui se passait en lui, penché sur le mouvement de son propre esprit, il a pu, par un effort personnel, avoir tout à coup la vision totale de sa propre vie spirituelle. Mais l'ayant saisie un instant dans son essence, il lui était nécessaire de l'exprimer, de la communiquer, et le problème était paradoxal. Car précisément il reprochait aux anciennes écoles d'avoir faussé les notions de l'esprit en les enfermant dans des mots; il signalait l'erreur qui consiste à immobiliser dans des termes définis des états qui ne sont point séparés comme des substantifs, mais qui se tiennent et se mêlent comme les gouttes d'eau d'une rivière. Et comment lui-même pourrait-il procéder si ce n'est par ces moyens fragmentaires que le langage met à notre disposition? Comment nous ferait-il voir la conscience elle-même et non les particularités qui en sont les conditions ou les produits? Comment garderait-il ce qu'elle a d'unique, de concret et de mouvant? Devant une pareille tâche, le philosophe est comme le photographe qui prendrait des vues d'un fleuve, et qui serait obligé de les présenter ensuite les unes à côté des autres : ce ne seraient jamais que des morceaux figés. Mais l'artifice du cinématographe, en déroulant très vite les photographies les unes après les autres, arrive à mieux imiter la réalité et à donner l'illusion du mouvement. William James, à force de finesse et de souplesse, a créé par son style un artifice équivalent. Le lecteur qui suit ses explorations dans le domaine de la conscience est conquis par ce que le récit a de vivant, d'ondoyant et de concret, par la manière dont s'allient les images et les idées, par le frémissement qui suggère sans cesse le mouvement de la vie.

La psychologie de William James, aujourd'hui universellement connue, a été d'autant mieux comprise en France que dans le temps même où James écrivait son livre, M. Henri Bergson publiait son *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Le livre du psychologue français, écrit avec un art supérieur encore à celui de James, apporte, je crois, plus de lumière que les *Principes*, surtout à cause de l'analyse approfondie de l'idée de temps qui en fait la valeur éminente et durable. Mais, sans insister ici sur les rapports des deux psychologies, il faut retenir comme un signe la rencontre des deux recherches et des deux publications. Les deux philosophes travaillaient dans des

pays différens, et chacun ignorait l'entreprise de l'autre. L'ouvrage de M. Bergson est de 1889 ; celui de W. James date de 1890. Dans la période de préparation, et tandis qu'ils élaboraient leur méthode séparément, les auteurs n'ont même pas eu connaissance, ainsi qu'il a été établi, de quelques études partielles publiées sur des sujets de nature à exercer sur eux une influence commune. La similitude de leurs conclusions est une rencontre instructive, elle atteste qu'à l'époque où ils méditaient et où des conceptions différentes des leurs étaient à la mode, des raisons générales et profondes invitaient les psychologues à une nouvelle méthode d'analyse. Il s'agissait de peindre la vie de l'esprit en expliquant ses rapports avec les données de la biologie, en lui gardant en même temps ce qu'elle a de propre. La psychologie de James, comme celle de M. Bergson, est d'accord avec les observations de l'école expérimentale ; et elle maintient aussi aux facultés humaines leur caractère irréductible à la matière organique. La théorie du courant de la conscience fait ainsi en quelque sorte rentrer l'esprit, reconnu comme tel, dans la nature.

III

Parmi les manifestations de la conscience, il en est qui ont particulièrement retenu l'attention de William James. Ce sont les sentimens religieux. Il en a parlé avec une entière liberté, avec respect, avec une profonde sympathie. Fidèle à sa méthode, il les a étudiés comme des faits donnés par l'expérience. Les historiens, les théologiens, les philosophes, les physiologistes ont tour à tour examiné chacun à leur point de vue les religions. James prétend traiter les phénomènes d'expérience religieuse en biologiste et en psychologue, sans se demander tout d'abord quelles sont leur signification et leur valeur ; il veut les saisir dans leur *variété*, et c'est le mot qui a fourni le titre même de son ouvrage ; il entend ne rien ignorer des phénomènes nerveux qui peuvent les accompagner, mais sans consentir à les subordonner à un simple matérialisme médical. S'il s'agit de comprendre la religion, écrit-il, il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'étudier le contenu de la conscience religieuse. Quand on a traité saint François de « dégénéré, » ou quand on a dit que saint Paul sur la route de Damas a eu une « décharge épilep-

tiforme de l'écorce occipitale, » on n'a rien fait, ni rien expliqué. Certains états mystiques peuvent être liés à des phénomènes physiologiques, mais toute la psychologie de James tend à montrer que la vie de l'esprit est autre chose que les manifestations d'ordre nerveux qui l'accompagnent. Les expériences religieuses, du point de vue psychologique où se place James, c'est l'ensemble des impressions, des sentimens, des actes de l'individu pris isolément et se considérant comme en rapport avec le divin. Ce sont des états complexes et variables, mais ce sont des états qui ont tous ceci de commun d'être graves, sérieux et tendres.

Ils supposent cette attitude remarquable de l'esprit : la croyance en l'existence d'un ordre de choses invisible auquel notre bien suprême est de nous adapter harmonieusement, la croyance à la réalité d'un objet qu'on ne peut voir. C'est ce que l'on peut exprimer aussi en disant que l'homme religieux se rend compte qu'il fait partie de quelque chose de plus grand que lui, de quelque chose qui peut lui venir en aide. Psychologiquement, ces phénomènes s'expliquent très bien dans la conception de l'esprit que se fait James. Le champ de la conscience a un foyer où le moi se croit indépendant, et où il y a un grand nombre d'images aux vives arêtes. Mais ce n'est là qu'une part bien petite du courant de la conscience. Les images que nous remarquons le plus baignent dans ce courant et c'est cette eau libre qui est l'essentiel. Nous croyons aisément que notre moi tout entier est la série des sentimens auxquels nous faisons attention; ils ne valent que par le milieu où ils plongent, — où ils entretiennent des relations qui nous échappent, où se transmet « l'écho mourant de leur point de départ et l'intention naissante de leur point d'arrivée. » Tout objet pensé, toute image, tout sentiment a une frange, un halo; toute sa signification est dans cette pénombre qui l'environne et qui l'escorte. Lorsque apparaissent dans le foyer de la conscience tels phénomènes qui ne se relient pas aux autres phénomènes de notre moi conscient, ils s'expliquent aisément, si l'on réfléchit que par leur frange, leur marge, les consciences sont en communication les unes avec les autres et sensibles à l'action d'une conscience plus haute dominant les consciences humaines. Le moi n'est pas quelque chose de défini comme une collection d'atomes spirituels; il a une étendue dont les limites n'existent pas. Ses manifestations les plus

claires sont reliées, inspirées par la marge qui l'entoure, et cette marge elle-même communique à son tour à une autre région plus profonde. La conscience est alors un champ illimité, dont notre conscience distincte n'est qu'un point, et d'où elle reçoit « le frémissement » continu d'influences qui la modifient.

On reconnaît ici la théorie de Myers sur le moi subliminal à laquelle William James attachait la plus grande importance. Elle renouvelle et précise une observation faite depuis longtemps d'ailleurs par les philosophes, à savoir qu'il y a plus de choses dans notre esprit que la conscience n'en saisit, et qu'au delà de ce qu'elle fait connaître, il y a toute une vie semi-consciente. L'originalité de Myers, dont les travaux remontent à une vingtaine d'années, est d'avoir tenté une démonstration expérimentale par l'étude des phénomènes nerveux où certains faits se trouvaient particulièrement visibles. Il a conclu à l'existence de trois « moi » enveloppés comme trois cercles concentriques et dont l'humanité a parfois la révélation. Chacun de nous se trouve donc avoir une existence plus étendue qu'il ne se figure, une personnalité plus vaste que celle qui s'exprime habituellement, et en chacun de nous demeure quelque faculté d'expression latente et en réserve. Cet « arrière-plan » contient, avec des élémens insignifians, les élémens mêmes qui jouent le rôle le plus éclatant dans l'histoire des vies humaines : c'est de lui que viennent les grandes œuvres, les intuitions du génie, les états mystiques et des dispositions capitales dans la vie religieuse. Une conversion, par exemple, implique la transformation profonde d'une personnalité ; un état mystique donne au sujet qui l'éprouve la conscience de son union avec Dieu ; une prière enfin, l'acte religieux pur, signifie la confiance dans l'action d'un être qui nous dépasse et la modification surnaturelle des événemens. La théorie de Myers fait comprendre psychologiquement ces faits; elle nous montre l'homme dépassant son moi conscient, entrant en rapport, par le moi subliminal, avec un monde autre que celui qui tombe sous ses sens, avec des êtres spirituels. La conversion est l'entrée dans le champ de la conscience de dispositions formées lentement dans les profondeurs du moi ; la prière est l'appel du moi conscient aux puissances avec lesquelles le moi subconscient est capable d'entrer en rapport. Ainsi le fait religieux prend un fondement scientifique. La conscience religieuse, en témoignant de sa relation à un moi plus grand qu'elle

énonce strictement un fait, et il y a réellement une expérience religieuse.

De ces prolongemens du moi conscient au delà du monde de la sensation et de la raison, les manifestations sont de nature inégale. Mais William James pratiquant la méthode expérimentale n'en veut dédaigner aucune. Il fait donc par exemple une place à la *mind cure*, la cure mentale inventée par les Américains. Mêlée d'élémens évangélistes, idéalistes, spirites même, elle consiste à croire que les attitudes optimistes suffisent à sauver de tous les maux. Les aspirations d'un individu attirent à elles par leur seule force toutes les aspirations du même ordre éparses dans le monde : les puissances divines doivent être mises de notre côté en ouvrant notre esprit à leur influence. « L'Univers va bien, donc tu vas bien. » Voilà quelle est la formule caractéristique de la cure mentale. Les résultats obtenus, on l'assure, sont merveilleux. Des malades ont retrouvé la santé, grâce à une robuste affirmation de leur bon état ; des gens bien portans ont régénéré leur caractère, ce qui n'était peut-être pas moins difficile. Nombre d'adeptes sont arrivés peu à peu à un état d'équilibre, de sérénité, par la seule volonté d'être satisfaits du monde, de tenir les impressions désagréables pour non avenues, d'affirmer leur bonheur pour le créer. On raconte même qu'il y a des familles où il est interdit de se plaindre du mauvais temps, afin de vivre en harmonie avec les puissances mystérieuses de la température. Cet optimisme spéculatif et pratique à la fois ne paraîtra sans doute à personne une forme supérieure de ces voyages du moi conscient dans l'invisible. C'en est cependant une forme et, à ce titre, William James ne lui refuse pas quelque intérêt. Il a des complaisances, comme on sait, pour les sciences occultes ; il a prévu dans son testament le cas où on évoquerait son esprit et il a pris date ; il manifeste pour tout ce qui est surnaturel un intérêt mêlé de sympathie.

Mais gardez-vous de conclure de là à un penchant banal pour le mystère, et de croire que James ne fait pas de distinction entre les manières dont se traduit la communion de l'esprit avec l'invisible. Examinant au cours de son livre les différentes attitudes des philosophes et des croyans devant la destinée, il a très finement marqué les nuances. Beaucoup d'hommes au point de vue pratique « acceptent l'univers, » pour employer la formule de James, mais ils ne l'acceptent pas tous dans le même esprit.

Les sages anciens ont professé des pensées désolantes et celui-là les a toutes résumées qui a dit que l'homme une fois né devait se coucher le plus tôt possible dans la tombe en amassant de la terre sur sa tête. Malgré cette amertume, ils ne se sont pas complu dans la douleur, ils ont échappé à la mélancolie, ils ont pratiqué une résignation froide devant les arrêts du destin. Dans cette sérénité stoïcienne, James discerne une grande majesté, et un orgueilleux effort, mais il découvre aussi quelque chose de glacial et de surhumain. Il y cherche en vain la tendresse et la joie que les croyans ont connues depuis. C'est que, dit-il, l'âme du monde à qui le sage antique s'en remet de sa destinée individuelle veut qu'on la respecte et qu'on se soumette à elle : le Dieu chrétien veut être aimé. En regard des sentences de Marc-Aurèle si austères et où l'intelligence ne paraît s'envelopper d'aucune sensibilité, William James place les douces phrases de l'*Imitation* : « Seigneur, tu sais ce qui vaut le mieux, fais ceci, fais cela comme il te plaît, donne ce que tu veux, comme tu veux, quand tu veux, conduis-moi selon ta sagesse, selon ton bon plaisir, pour ta plus grande gloire. Place-moi où tu voudras, traite-moi comme ta chose ; je ne veux pas vivre pour moi, mais pour toi, tu es mon espoir, ma confiance, mon consolateur fidèle. »

William James a écrit sur la vie chrétienne des pages admirables de pénétration et d'enthousiasme. Après avoir retracé les conditions psychologiques de l'expérience religieuse et montré ce qui se passe dans la conscience humaine, il s'est plu à apprécier la valeur des faits religieux, et selon une méthode tout empirique à considérer les « fruits de la vie religieuse. » Comme Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*, il a tenu à proclamer son admiration pour cet état fixe et invincible, cet état vraiment héroïque qu'il a appelé la sainteté. La série d'exemples qu'il a examinés lui a fait voir la nature humaine sous son aspect le plus noble, le plus digne d'intérêt. En parcourant, comme je viens de la faire, écrit-il, une foule de documens, « j'ai été transporté dans une atmosphère plus pure et plus fortifiante. Les plus beaux élans de charité, de dévouement, de confiance et de courage ont été inspirés par un idéal religieux. » Il faut citer le passage :

L'homme en qui domine le sentiment du devoir découvre une valeur infinie aux plus petits détails de ce monde, en tant qu'ils manifestent un

ordre invincible. Il en reçoit un bonheur surnaturel avec une incomparable fermeté d'âme. Il est prêt à servir les autres; il abonde en impulsions généreuses; il n'apporte pas seulement un secours extérieur, sa sympathie atteint aussi les âmes, où elle éveille des puissances ignorées. Il ne place pas le bonheur dans le bien-être, comme fait le vulgaire, mais dans cette ferveur intime qui transforme les privations en jouissances. Il ne recule devant aucun devoir, même devant le plus ingrat, et si l'on cherche du secours, on peut compter sur le saint plus fermement que sur tout autre. Son humilité et son ascétisme le préservent des appétits égoïstes, et mesquins qui mettent tant d'obstacles aux rapports sociaux; la pureté de ses vertus nous purifie par contre-coup. En lui seul, la pureté, la charité, la patience, la maîtrise de soi atteignent leur perfection.

Qu'est-ce donc, à côté du saint, que l'homme dominateur, l'homme fort de Nietzsche? James a la plus grande pitié pour le héros à la figure sèche et dure qui ne connaît que le monde matériel. Peut-être est-il utile à l'univers qu'il y ait des hommes de types différens. Mais un monde composé d'« hommes forts » serait inhabitable, un monde composé de saints serait délicieux. Lorsque sur terre paraissent un saint François, un Gratry, leur sens du mystère, leur enthousiasme, leur bonté sont un rayonnement.

Il est à peine besoin de dire quelles objections a soulevées cette conception du sentiment religieux : elles sont manifestes. Comme James le craignait, on a été parfois étonné des procédés par lesquels il entendait mettre d'accord les expériences religieuses avec les habitudes d'esprit moderne, et, malgré ses bonnes intentions, on a bien failli lui reprocher de rabaisser quelque peu un sujet sublime. On a remarqué aussi l'aspect tout personnel de cette conception qui fait de Dieu quelqu'un d'intérieur et d'incommunicable, de la religion quelque chose qui, au lieu d'être créé et éternel, se ferait sans cesse et renaîtrait dans chaque âme religieuse. On a signalé encore que pour James tout l'aspect intellectuel, l'aspect d'organisation, l'aspect social, les institutions et le culte collectif s'évanouissaient. Et assurément ce qu'a dit James peut être critiqué au nom des dogmes, comme au nom des philosophies. Mais il paraît bien cependant, et il paraîtra de plus en plus que sa psychologie apporte un appui précieux aux doctrines de l'esprit et de la vie morale. Comme il arrive souvent, on voit mieux aujourd'hui dans ses théories ce qui choque; on discernera plus tard quels services elles peuvent rendre. Beaucoup de philosophes prétendaient

bannir le sentiment religieux comme inexplicable et antiscientifique. Par son analyse originale, James le rattache à la psychologie générale ; il en garantit la durée en plaçant sa source dans la vie même, dans le subconscient en relation continue avec la personnalité claire; il a rendu impossible au nom de l'expérience les négations sommaires qui intervenaient au nom de cette même expérience; il a donné aux sentimens religieux leur place normale dans la vie de l'humanité.

IV

La physiologie, à mesure que James l'étudiait, lui avait paru réclamer au-dessus d'elle la psychologie. A son tour, la psychologie, par l'intermédiaire du sentiment religieux, lui semble incapable de se suffire. On a beau dire, on a beau faire, écrit-il, l'univers est notre maître. Nous avons tous un mystérieux sentiment de l'éternel ensemble, et ce n'est pas pure curiosité: notre attitude dans la vie dépend des opinions que nous avons sur les problèmes essentiels. Voilà donc James conduit au seuil de la métaphysique. Comment cet ennemi de l'esprit de système allait-il se comporter? Succomberait-il à la tentation de construire lui aussi une image du monde? Non point: cet empiriste est inébranlable. Même en métaphysique, sa méthode est ce qu'il a appelé d'un mot emprunté à Pierce : le pragmatisme. Elle consiste à « éprouver » les idées et les sentimens, et à ne les juger que sur leurs fruits; elle permet de n'avoir aucun système, et d'admettre toutes sortes de conclusions particulières, pourvu qu'elles soient vérifiées par la pratique. James généralise ici ce que nous l'avons vu faire pour l'étude de l'esprit: l'observation directe est sa seule loi.

Elle le conduit tout de suite à massacrer tous les systèmes abstraits construits rationnellement par la plupart des philosophes. L'inexactitude de la raison raisonnante est déjà grande, comme on l'a constaté quand il s'agit d'étudier notre propre conscience: mais quand elle s'applique à construire l'univers, sa fantaisie ne connaît plus de frein. Les philosophes par exemple ont coutume de parler du monde comme s'il formait un tout ordonné, ayant son unité. C'est un jardin à la française avec ses plates-bandes, ses massifs, ses miroirs d'eau, son architecte et son plan. Or l'expérience ne révèle rien de tel. Au lieu d'un

monde bien ratissé, et immobile, elle constate quelque chose qui pousse en tous sens et qui n'est pas fini. Nous imaginons un monde comme un théorème, comme une formule d'où tout découlerait, ou comme une vaste machine toute construite. Mais cette unité est illusion, ou du moins elle ne nous est pas enseignée par l'expérience. Au contraire, tout semble varié et inégal. Il ne faut pas dire, conclut James, qu'il y a un univers; il faut parler d'un *plurivers*, d'un *multivers*. Il ne faut pas dire qu'il y a une formule nécessaire à quoi tout se réduit : pour sa part, il croit à la réalité irréductible de la vie, du sentiment, de la liberté; il ne pense pas que l'on puisse les enfermer arbitrairement dans le cercle intellectuel de nos idées abstraites; il proclame la diversité, l'imprévu de la nature et de l'homme.

Il a donc attaqué avec son entrain habituel tous les systèmes contraires qui prétendent démontrer l'impossibilité de ce que révèle l'expérience. Lorsque la logique et le réel sont en désaccord, ce n'est pas le réel qui doit se plier à la logique, mais la logique qui doit céder. La logique est une manière d'imagination. Cette croyance est partout dans les chapitres de l'*Univers pluralistique* où James examine et charge tour à tour les systèmes, non seulement le matérialisme, mais tous les spiritualismes qui admettent une seule substance, une unité jugée factice. Il défend avec vivacité, avec éloquence, parfois avec poésie la conception pluraliste. Les philosophies ont toujours visé à débrouiller le monde, à se débarrasser de l'apparent fouillis dont il est encombré. A l'enchevêtrement qui d'abord s'offre aux sens, ils ont substitué des conceptions bien ordonnées et conformes au principe d'économie. Elles tendent toutes à faire du monde quelque chose qui soit net, qui ait, dit James, de la propreté, qui soit pénétré d'intellectualité quant à sa structure interne. Après tous ces tableaux, où triomphe le rationalisme, le monde pluraliste fait triste figure; il est désordonné, il est tourmenté. Mais il est vivant. L'autre était figé. Qu'est-ce que cet absolu dont on nous parle? On nous dit que comme absolu le monde est un et parfait. Mais l'absolu ne hait, ni ne pâtit, ni n'aime; il ne connaît ni besoin, ni désirs, ni aspirations, ni échecs, ni amis, ni ennemis, ni victoires, ni défaites. Et moi, dit James, je suis un être fini, je n'ai ni yeux, ni oreilles, ni cœur, ni intelligence pour quoi que ce soit d'un genre opposé à ces

réalités-là et la félicité stagnante de la perfection appartenant en propre à l'absolu m'émeut aussi peu que je l'émeus moi-même; je ne suis pas comme un spectateur du roman cosmique, et je ne puis assister indifférent aux actes des personnages, héros ou traîtres, car je suis un personnage, j'ai mes sentimens, mes intérêts, mes préférences. Vous me mettez hors du temps, et le temps est la réalité dans laquelle je suis plongé. L'univers, dans lequel chacun de nous se sent intimement chez soi, est peuplé d'êtres ayant chacun son histoire qui vient, en se déployant, s'insérer dans la nôtre; d'êtres que nous pouvons aider dans leurs vicissitudes, comme ils nous aident dans les nôtres. Cette satisfaction, l'absolu nous la refuse, nous ne pouvons rien pour lui ni contre lui, car il vit en dehors de toute histoire.

Une raison généralement invoquée en faveur de l'absolu, c'est qu'en l'admettant, on fait apparaître le monde comme rationnel et les hommes sont sensibles à cet avantage. L'humanité est ainsi faite qu'elle a de la considération pour ce qui est immobile et de la défiance pour ce qui change. Croire qu'il y a un monde habitable tout constitué comme une maison construite où il n'y a qu'à s'installer est logiquement agréable. Mais si vous voulez tant d'ordonnance, vous péchez par une sorte de volupté. Cette satisfaction que vous donne le monde organisé et administré, réglé mécaniquement, de quelles difficultés n'est-elle pas payée? L'intelligibilité satisfait, mais elle coûte. Vous vous rassurez en vous disant que, si tourmenté que soit le Cosmos en apparence, la paix est installée à l'intérieur, à demeure, et par là, vous pensez avoir la sécurité. Cependant l'absolu parmi bien des choses inintelligibles fait surgir le problème du mal; il nous laisse dans un grand embarras quand nous nous demandons comment sa perfection peut exiger des formes particulières aussi affreuses que celles qui assombrissent le monde. L'absolu parfait est la source de toutes sortes de choses inégales, et « la perfection a pour premier effet l'épouvantable imperfection de toute expérience finie. » Voilà un rationalisme au fond bien irrationnel! La métaphysique pluraliste se joue de ces énigmes. Elle admet hardiment que le monde vit et se fait, qu'il se dévide inachevé, qu'il est plein de réalités distinctes, particulières, de puissances diverses. Elle voit un Dieu sensible au cœur qui appelle les hommes à collaborer à ses fins; elle

semble même en un sens admettre la conception d'un Dieu assisté de ses anges et de ses saints et combattant l'esprit du mal. Car dans l'ordre pratique la seule question qui se pose est de savoir comment l'existence du mal peut être diminuée. James conçoit la puissance divine comme ayant à lutter contre des tendances contraires et l'homme comme devant participer à cette œuvre. Il s'est exprimé sur ce sujet avec une complète franchise : « Tout ce que je sais, tout ce que je sens, tend à me persuader qu'en dehors du monde de notre pensée consciente, il en existe d'autres où nous puisons des expériences capables d'enrichir et de transformer notre vie... Le monde réel est autrement constitué, bien plus riche et plus complexe que celui de la science. J'ai donc à la fois des raisons pratiques et des raisons spéculatives de tenir à cette croyance particulière. Qui sait si la fidélité de chaque homme à ses humbles croyances personnelles ne peut pas aider Dieu à travailler plus efficacement aux destinées de l'univers ? »

Dans le monde ainsi conçu comment va donc se conduire l'homme ? C'est ce que William James s'est attaché à expliquer dans une partie de ses ouvrages qui passe, et parfois non sans raison, pour être hardie jusqu'au paradoxe. Il a mis à répondre à cette question un souci tout particulier, non pas seulement parce qu'elle était la conclusion nécessaire de ses méditations, mais aussi parce qu'il est par nature préoccupé de morale. On a même pu se demander si les maximes qu'il tirait de sa philosophie pour la conduite de la vie n'étaient pas les inspiratrices mystérieuses de toute cette philosophie ; on a pu se demander s'il n'y avait pas peut-être à son insu, au fond de toutes ses recherches, le désir de trouver et de justifier des règles pratiques. James est instinctivement préoccupé des hommes et de l'avenir du monde ; c'est chez lui affaire d'éducation, — il était le fils du Rev. Henry James presbytérien, puis swedenborgien ; c'est aussi un penchant, une sympathie, un élan généreux, que ses adversaires ont été les premiers à reconnaître.

Le pragmatisme, comme doctrine morale, tend à nous donner une notion nouvelle de la vérité. Il n'est plus question pour William James de conformer ses actes à certains principes préétablis, de régler le réel sur les idées abstraites, de penser, puis d'agir. Il renverse les termes. Puisque la logique et la

réalité ne sont pas d'accord, James modifie l'adage antique. Il ne dira pas : « Philosophons d'abord, nous vivrons ensuite. » Il dira : « Vivons d'abord, nous philosopherons après. » Il n'existe pas en effet de vérité abstraite à laquelle on puisse comparer les actes, nous n'avons pas de « montre » où prendre l'heure. Il n'y a que des actes multiples, divers, continus, et ces actes selon ce qu'ils sont nous révèlent le vrai. Par suite, la vérité n'a rien d'inflexible, d'immuable, elle n'est pas antérieure à l'expérience ; elle se crée dans l'expérience ; elle est moins « la vérité » qu'une série de vérifications. De même qu'il tire les principes de la vie intellectuelle non de la raison, mais de l'action, William James veut tirer ainsi de l'action les principes de la vie morale. La vérité n'est pas la conformité de nos idées ou de nos actes à telle réalité donnée d'avance ; elle est le service que rend une idée dans l'accomplissement d'un acte. Nous créons quelque chose du monde en agissant, nous faisons rendre à la nature ce que sans nous elle ne donnerait pas ; mais nous créons aussi notre foi ou notre force, notre principe d'énergie, de volonté et d'action. Nous « faisons » la science qui n'est pas antérieurement à nous dans la nature ; nous ne la découvrons pas comme un secret qui existe sans nous ; de même nous créons la vérité. Nous recevons le bloc de marbre, mais nous y sculptons la statue.

Ici le pragmatisme a utilisé des notions nouvellement émises par les savans. On sait que, pour certains contemporains, la science n'est pas une œuvre de la nature, mais une activité humaine, c'est une manière d'imposer des lois à la nature, parce que l'esprit ne peut se l'assimiler que sous cette forme. De là le rôle considérable de l'hypothèse dans les sciences. Le mathématicien Henri Poincaré a écrit sur ce sujet des pages qui sont tout de suite devenues classiques. On aurait grand tort de leur faire dire ce qu'elles ne disent pas et de prendre M. Henri Poincaré pour un pragmatiste sans le savoir. Il a exactement limité ce qu'il voulait faire, et ce n'est pas une théorie générale de la connaissance qu'il a exposée, mais un point de vue sur les rapports de la science et de l'esprit. Il a très bien expliqué par exemple comment les sciences sont des conventions, comment la géométrie aurait pu être différente, comment des formules telles que « la terre tourne » n'ont pas une valeur absolue ; il a montré que les grandes hypothèses servent à trouver des

conséquences qui sont utiles et que par cette raison elles sont vraies ; ce sont, selon un mot qui a fait fortune, des conventions qui ont réussi. Par analogie avec ce raisonnement, le pragmatisme demande s'il n'est pas possible de tirer de l'expérience les grands principes qu'il faut tenir pour vrais. De même qu'une hypothèse vraie est pour les savans celle dont l'on tire des conséquences utiles, de même une croyance vraie est une croyance vérifiable par son efficacité, une croyance bienfaisante. La vérité ainsi est relative ; elle dépend des circonstances ; elle est fragmentaire, elle devient quelque chose de variable de fugitif, et elle met quelque peu en déroute la notion qu'on est accoutumé d'en donner.

On devine quelles objections une telle doctrine a soulevées. Les adversaires ont eu d'autant plus beau jeu, que quelques disciples subtils, pleins de fantaisie et de verve, ont fait du pragmatisme un pur opportunisme philosophique. Le vrai est devenu l'utile. la fin a justifié les moyens, et ainsi s'est développée, surtout en Italie, une doctrine qui est un machiavélisme rajeuni, et qu'on a appelé, d'une manière spirituelle, le manuel des menteurs. Elle n'est pas, faut-il le dire ? la philosophie où William James souhaitait d'aboutir. Comme d'autres doctrines qui valent mieux que leur réputation, comme l'épicurisme, comme l'utilitarisme, le pragmatisme porte la peine de son nom. La doctrine morale de James est au fond des plus élevées ; elle demande à l'homme un effort continu ; elle exige de lui l'amour du sacrifice ; elle proclame que c'est dans l'héroïsme seul qu'est caché le mystère de la vie ; elle fait l'apologie des vertus guerrières et de la pauvreté. Sur ces sujets, William James multiplie les affirmations catégoriques : il écrit que « sur la scène du monde l'héroïsme seul tient les grands rôles, » et qu'un homme ne compte pas, quand il est incapable de faire aucun sacrifice ; il professe que la vie atteint dans la guerre « son degré supérieur de force et de grandeur ; » il déclare que « la peur de la pauvreté qui règne dans les classes cultivées est sans contredit la pire des maladies morales dont souffre notre civilisation contemporaines ; » il enseigne même que si la guerre cessait d'exister c'est dans le culte de la pauvreté librement consenti, ce vieil idéal monacal, que se réfugierait la vie héroïque. On ne dira pas que le pragmatisme ainsi compris est un opportunisme médiocre.

Mais on se demandera au nom de quoi le pragmatisme conclut à une action qui demande un effort peu naturel à l'humanité. Si James conseille aux hommes d'éprouver leurs idées par l'action, s'il leur recommande l'utile, il donne implicitement de l'utile une définition qui touche au sublime. Où le prend-il donc et de quel droit l'impose-t-il? Il ne le dit pas clairement; il a l'air de croire que cette conception d'utilité s'impose à tout homme sain qui prend conscience des conditions planétaires, qui sait que le monde tend vers le mieux et qui se sait intéressé à l'y aider. Dans un passage bien curieux il propose une sorte de « pari ; » il imagine l'hypothèse où l'homme aurait le choix. Supposez, dit-il, que l'auteur du monde s'adresse à vous et vous dise qu'il peut créer un monde imparfait, dont le salut n'est pas garanti, où il faudra consentir des risques et pour l'amélioration duquel il y aura lieu de travailler péniblement. Que direz-vous? préférerez-vous le néant à cet univers où l'activité est la loi? Si vous êtes normalement constitué, dit James, vous n'hésiterez pas. Et il ajoute ces mots significatifs : « Il y a chez la plupart d'entre nous une réserve de vie et d'entrain à laquelle un tel univers répond exactement : nous accepterions donc l'offre. » Cela est très américain. Est-ce très philosophique? L'un des critiques de James, M. Schinz, professeur à l'Université de Bryn Mawr, en doute, et il accable le pragmatisme de sarcasmes. Mais, en même temps, il lui rend un hommage inattendu : il reconnaît que l'entreprise sociale du pragmatisme est bonne, il va jusqu'à dire que les vérités scientifiques n'ont rien à voir avec les aspirations humaines, et ainsi, tout en différant beaucoup de William James, il ne peut se dispenser de sentir dans sa philosophie quelque chose de vrai.

Il semble en effet que le philosophe de Harvard ait eu une intuition profonde et originale et qu'il n'ait pas su ensuite en accorder toutes les conséquences. La philosophie de l'action contient une critique très intéressante de l'intellectualisme et elle est sans doute appelée à prendre un plus grand développement. William James, merveilleusement à l'aise dans la psychologie, semble avoir été un peu embarrassé lorsqu'il a, dans le *Pragmatisme* et l'*Univers pluralistique*, abordé la métaphysique. Si la logique répond à une réalité, et le sentiment, l'intuition à une autre, comment distinguer? quand peut-on avoir confiance dans la raison? quelle est la règle qui indique l'instant où il

faut cesser de la suivre? quelle est la part du rationnel qui existe dans le monde? que vaut par suite la science? Autant de questions sur lesquelles James a eu dans l'ensemble un sentiment juste et qu'il n'a pas éclaircies. On comprend sa joie lorsque, lisant l'*Évolution créatrice* de M. Henri Bergson, il trouva précisément de quoi répondre à bien des interrogations qui se posaient devant lui. Il l'a exprimée avec la plus grande franchise et la plus charmante modestie. Une étude même rapide de William James ne serait complète que si l'on montrait en quoi il diffère et en quoi il se rapproche de M. Bergson. J'insisterais davantage si je ne savais que les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* auront prochainement le plaisir de lire une étude sur la philosophie bergsonienne. Qu'il suffise donc de rappeler en raccourci que l'*Évolution créatrice* apportait à James une critique complète de l'intellectualisme, et une description précise à la fois des pouvoirs et des limites de la raison. M. Henri Bergson n'est pas pragmatiste : on ne trouve chez lui ni le mot, ni la chose. Mais il a donné sur la genèse et le rôle de l'intelligence une étude dont les conclusions justifient avec plus de rigueur les vues de William James; il a montré l'intelligence formée sur le modèle des solides et apte non seulement à construire la science, mais à atteindre par la science certaines réalités du monde matériel, il a magnifiquement décrit le domaine où la science est souveraine et celui où la connaissance scientifique n'est plus valable, il a fait voir le monde de l'esprit et l'univers même animés par un élan vital qui, étant continuité, durée et contingence, échappe à la prise de la logique, créée pour le discontinu, l'espace, et le déterminé. « Selon moi, écrit James avec enthousiasme, Bergson a tué l'intellectualisme définitivement et sans retour. » La vision de James se trouve confirmée par la critique bergsonienne. Peut-être cette critique, si James avait davantage vécu, aurait-elle été pour lui le point de départ de méditations nouvelles et lui aurait-elle permis de préciser ce qui demeure ambigu et parfois décevant dans la notion de pragmatisme.

Le grand mérite de William James est d'avoir apporté une méthode, et dans l'ensemble de s'en être servi avec beaucoup de dextérité et de vigueur. Contre les excès de l'intellectualisme, contre les prétentions romantiques du scientisme qui voulait

tout réduire en idées abstraites, puis en lois, il a fait un effort original, et dont l'effet durera. Par la fraîcheur de son observation, il a donné une peinture nouvelle de la vie de l'esprit. Par sa robuste confiance dans l'expérience, il a renvoyé dans les nuées des manières de philosopher inutiles. Son œuvre porte la marque du caractère anglo-saxon. Elle en a le réalisme et aussi nous l'avons dit le mysticisme ; elle recèle une certaine insouciance des idées générales, la défiance des abstractions. Dans la sage cité des abeilles que nous peint un conte de Kipling, on voit des insectes étrangers s'introduire et déposer des germes mortels qu'ils appellent des « principes. » Comme la ruche du conteur anglais, l'univers de William James est libéré de ces notions abstraites. Les faits y ruissellent. C'est un monde vivant, plein de suc, un monde charnu qui contraste agréablement avec cet univers famélique, décharné et comme râpé que représente l'école de l'absolu.

Ce rappel aux réalités intervient à point à une époque où en politique, en morale, comme en philosophie, règne un goût de l'abstrait qui cause de grands ravages. Taine a merveilleusement montré, dans l'*Ancien Régime*, les méfaits de l'esprit jacobin et du radicalisme social ou politique étranger à toute psychologie. L'un des plus brillans adversaires de James est presque tenté de lui pardonner pour avoir heureusement réagi contre le préjugé répandu dans les démocraties que les systèmes sont faits pour être appliqués à la vie, contre le fléau social de la science mise à contribution hors de propos, contre la pédagogie et la morale syllogistique des écoles. William James a travaillé à cette œuvre avec beaucoup d'art et beaucoup d'élévation ; il a servi la cause de l'humanité en défendant les droits de l'enthousiasme et de l'héroïsme ; et, en rendant à la nature, comme à l'esprit humain, la contingence et la force créatrice, il a fait rentrer dans l'univers la vie multiple que l'abstraction méconnaît. Son œuvre apparaît comme une démonstration, à l'adresse des logiciens modernes, de la parole du poète anglais : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur terre, Horatio, que vous n'en rêviez dans votre philosophie. »

ANDRÉ CHAUMEIX.

LA QUERELLE

DE

FORBIN ET DE DU GUAY-TROUIN

Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, la marine française, qui avait à lutter contre les flottes alliées de l'Angleterre, de la Hollande et du Portugal, resta sur la défensive. Ce n'est pas qu'elle eût été presque anéantie à la bataille de la Hougue, comme quelques historiens l'ont écrit. Cette bataille, que Tourville livra contre un ennemi deux fois supérieur, sur l'ordre formel de Louis XIV mal informé, ne fut en réalité désastreuse que pour les prétentions de Jacques II au trône d'Angleterre.

Nous y perdîmes une quinzaine de vaisseaux; mais un vigoureux effort fut fait immédiatement par nos chantiers de construction pour les remplacer, et même pour en augmenter le nombre. Les *États abrégés de la marine*, ces merveilleux manuscrits destinés au Roi, que l'on conserve précieusement aujourd'hui rue Royale, montrent qu'au 1er janvier 1696, 13 vaisseaux de premier rang, 6 de second rang, 11 de troisième rang et 7 de quatrième rang, avaient déjà été reconstruits depuis 1692, l'année de la Hougue. Au commencement du XVIIIe siècle, notre marine était donc encore très forte; en 1704, une armée navale de 50 vaisseaux, sans compter les frégates, les galères et autres bâtimens légers, put être mise en mer sous le commandement du comte de Toulouse, amiral de France, et livrer devant Malaga une bataille indécise contre une flotte anglo-

hollandaise de 62 bâtimens. Si, à partir de cette date, aucun armement considérable ne fut plus effectué jusqu'à la mort de Louis XIV, il faut l'attribuer au mauvais état de nos finances. La France était épuisée, le trésor royal à sec. Voilà pourquoi nos vaisseaux restèrent dans les ports. Quelques-uns seulement furent armés en course, soit aux frais de l'État, soit aux frais d'armateurs particuliers, réunis le plus souvent en compagnies financières dont faisaient partie les plus grands seigneurs de la Cour, des princes du sang, des ministres même.

Parmi les hommes de mer qui s'illustrèrent dans cette période de notre histoire, il faut citer Forbin et du Guay-Trouin. Jean-Bart était mort: son fils, qui devait devenir vice-amiral, servait sous Forbin.

La guerre de course est bien décriée aujourd'hui; il est certain qu'elle n'a jamais eu d'effet décisif sur le résultat des grandes guerres historiques: cependant, la destruction, ou simplement la dispersion de flottes marchandes destinées à ravitailler les armées de terre, ont eu souvent la plus grande influence sur le sort de celles-ci. En 1707, une flotte de 120 voiles, escortée par 5 vaisseaux de guerre anglais, portant en Portugal des approvisionnemens, des troupes et des chevaux, pour l'armée alliée qui opérait en Espagne, fut dispersée à la suite d'un combat sanglant livré par Forbin et du Guay-Trouin. Elle aurait pu être entièrement capturée, si ceux-ci avaient agi de concert. A propos de ce combat, une querelle, célèbre à l'époque, éclata entre les deux chefs; c'est cet épisode peu connu que nous allons essayer de raconter, d'après des documens en partie inédits. Il montre une fois de plus que, lorsque deux chefs militaires doivent coopérer à une même action, il importe que l'un des deux soit subordonné à l'autre d'une façon précise; et, bien que cette histoire soit vieille de plus de deux cents ans, peut-être y trouvera-t-on encore quelque raison d'actualité, en ce moment où nos deux escadres principales sont commandées par des amiraux de même grade, indépendans l'un de l'autre.

I

Au commencement de l'automne de l'année 1707, trois escadres se trouvaient réunies sur la rade de Brest. La plus importante, commandée par le chef d'escadre Jean-Baptiste du

Casse, était en partance pour les Antilles, où elle avait mission de soutenir à la Havane et à Saint-Domingue les droits du petit-fils de Louis XIV, comme roi d'Espagne. Les deux autres, commandées par Forbin et du Guay-Trouin, attendaient les ordres du Roi.

Forbin, quoique issu d'une ancienne et illustre famille de Provence, et cousin du cardinal de Forbin-Janson, était arrivé péniblement, en passant par tous les grades de la marine, jusqu'à celui de chef d'escadre, qu'il ne devait pas dépasser. Il était d'une bravoure incontestable, et s'était signalé par maintes actions d'éclat; mais on lui reprochait un certain manque d'intelligence à entrer dans les vues de ses chefs, peu de souplesse, et peut-être trop d'ardeur pour ses intérêts particuliers. Ses inférieurs, sur lesquels il rejetait volontiers la responsabilité des insuccès dus à ses erreurs personnelles, ne l'aimaient pas. Il avait cinquante et un ans.

Du Guay-Trouin, adoré au contraire de ses officiers et de ses matelots, était dans toute la force de la jeunesse et l'éclat d'une gloire naissante. Né à Saint-Malo, d'une famille d'armateurs assez obscure, il avait commencé par commander, sans le moindre brevet, des navires armés en course par son frère. Sa vive intelligence, son audace, son coup d'œil infaillible de manœuvrier, son sang-froid imperturbable au milieu des événemens de mer les plus terribles, l'avaient vite rendu célèbre. A vingt-quatre ans, il avait été nommé d'emblée capitaine de frégate légère dans la marine royale, et en 1707, au moment où s'ouvre ce récit, âgé de trente-quatre ans, il commandait en chef, bien que simple capitaine de vaisseau, une escadre indépendante de six bâtimens, composée de quatre vaisseaux à deux ponts, et de deux frégates.

Il est vrai que, si les bâtimens appartenaient au Roi, les frais de leur armement avaient été payés par un groupe d'armateurs de Saint-Malo, dont son frère Trouin de la Barbinais et lui-même. Cette combinaison, qui paraît étrange aujourd'hui, était fréquente à cette époque de pénurie du trésor royal. N'en médisons pas trop; qui sait si les mêmes raisons budgétaires ne nous engageraient pas à y revenir un jour ou l'autre? Elle constituait une véritable entreprise commerciale entre le Roi et ses sujets, et les bénéfices, provenant des prises, étaient répartis, d'après des règles déterminées, entre ceux-ci et l'État.

L'escadre de Forbin, entièrement armée aux frais du trésor royal, et celle de du Guay-Trouin, armée par des particuliers, se trouvaient donc dans des conditions quelque peu différentes. Si nous insistons sur ce point, c'est que peut-être faudra-t-il y voir un des motifs de la différence de conduite des deux chefs sur le champ de bataille, différence qui amena entre eux le conflit que nous entreprenons de raconter.

Forbin venait de rentrer d'une croisière très dure dans la mer du Nord, qu'il avait poussée jusque dans la Mer-Blanche. Parti de Dunkerque le 11 mai 1707, avec neuf bâtimens, il s'était dès le lendemain, à la suite d'un glorieux combat, emparé de deux vaisseaux de guerre anglais et de 22 bâtimens de commerce qu'ils convoyaient. Après avoir ramené ses prises à Dunkerque, il était reparti le 8 juin, avait doublé le cap Nord, et apparaissant à l'improviste dans la Mer-Blanche, avait pris et brûlé plus de 40 bâtimens anglais et hollandais; puis, se doutant qu'il serait attendu au retour, à l'entrée de la Manche, par des forces supérieures, il avait trompé habilement tout le monde par de faux avis, et ramené heureusement son escadre à Brest, par le Nord de l'Écosse et de l'Irlande. Il était au mouillage depuis le 24 septembre.

Du Guay-Trouin était sur rade depuis la fin d'août, de retour d'une campagne peu fructueuse sur les côtes de Portugal, où il avait attendu en vain la riche flotte du Brésil; celle-ci avait passé entre les mailles de sa croisière, et, à bout de vivres après quatre mois de mer, il était revenu à Brest, fort dépité de n'avoir pu tirer parti de l'armement le plus considérable qu'il eût encore eu sous ses ordres. Il fit caréner ses bâtimens, pendant qu'ils se ravitaillaient, et, brûlant du désir de prendre sa revanche, il proposa au secrétaire d'État à la Marine, M. de Pontchartrain, de se joindre à l'escadre Forbin et d'aller croiser ensemble à l'entrée de la Manche pour y attendre les flottes marchandes anglaises venant de Lisbonne. En outre, en véritable homme de guerre, il entrevoit la possibilité de profiter de cette réunion de vaisseaux pour effectuer quelque action plus militaire que la prise de simples bâtimens de commerce, et il demande la permission d'aller enlever les vaisseaux de guerre anglais qui pourraient se trouver sur les rades de Plymouth et de l'île de Wight. Mais cette proposition effarouche la Cour.

Pontchartrain lui répond d'abord que, s'il approuve l'idée de se joindre à Forbin pour quelque croisière, celle d'une attaque sur les rades de Plymouth et de l'île de Wight lui paraît présenter plus d'inconvéniens que d'avantages ; il l'engage à demander conseil au marquis de Coëtlogon, commandant la marine à Brest, et à en conférer avec Forbin. Puis, ayant reçu les lettres de ceux-ci, il envoie à du Guay-Trouin les instructions suivantes :

« Monsieur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez escrite le dix de ce mois, et j'en ay rendu compte au Roy : Sa Majesté est satisfaite de votre bonne bonne volonté et du zèle que vous avez marqué en proposant de vous joindre à M. de Forbin pour aller faire quelque expédition dans les rades de Plimouth et de l'île de Wight. J'avois préveu les inconvéniens que MM. de Coëtlogon et de Forbin y ont trouvés ; ainsy je n'en suis pas surpris : cependant Sa Majesté approuve que vous alliez avec le comte de Forbin jusqu'au cap Lezard, et que vous croisiez avec luy jusqu'à ce que les vents lui permettent de faire sa route. »

Cette route, c'était celle de Dunkerque où Forbin devait désarmer son escadre pour l'hiver.

En outre des inconvéniens d'ordre militaire qu'il prévoyait, Pontchartrain avait un autre motif, d'ordre politique, pour interdire au vaillant marin de risquer ses vaisseaux dans une attaque sans intérêt immédiat contre les bâtimens de guerre anglais mouillés à Plymouth ou à l'île de Wight. Il savait, par les agens secrets qu'il entretenait en Angleterre, qu'une flotte marchande très nombreuse devait porter en Portugal et en Catalogne des secours importans en vivres, munitions, troupes et chevaux, secours dont l'armée anglo-portugaise, qui luttait en Espagne contre le petit-fils de Louis XIV, avait le plus grand besoin depuis sa défaite à Almanza, le 13 avril 1707, par le maréchal de Berwick ; le Duc d'Orléans avait mis le siège devant Lérida ; il importait donc, pour réduire cette place et consolider la situation du maréchal, de détruire ou de disperser ce convoi, et c'est à cette besogne que le ministre comptait employer Forbin et du Guay-Trouin. Le 12 octobre, il leur envoie à chacun séparément l'avis suivant :

« M. de Saint-Clair, capitaine de vaisseau, qui commande

la marine à Calais, m'écrit qu'il y avait aux Dunes, le 3 de ce mois, une flotte de 100 bâtimens marchands, escortée par 4 ou 5 navires de guerre, qui n'attendait que des vents d'amont pour entrer dans la Manche. »

La destruction de cette flotte, telle est donc la mission bien déterminée que reçoivent les deux marins; mais, il convient d'y insister, indépendamment l'un de l'autre; du Guay-Trouin n'est pas mis sous les ordres de Forbin : il est seulement autorisé à croiser avec lui à l'entrée de la Manche, jusqu'à ce que les vents permettent à celui-ci de faire route pour Dunkerque. Si, dans cette croisière, ils rencontrent la flotte ennemie, tant mieux ; ils la détruiront plus sûrement à eux deux ; s'ils ne la rencontrent pas avant leur séparation, Forbin pourra la trouver en allant à Dunkerque, et s'il la manque, c'est du Guay-Trouin qui ne saurait la laisser échapper en restant en croisière entre Ouessant et les côtes d'Angleterre. Ces instructions, en apparence si bien combinées dans le silence du cabinet, devaient en réalité permettre à la plus grande partie de celle-ci d'échapper, parce que, aucun des deux chefs n'ayant été mis sous les ordres de l'autre, il n'y eut entre eux aucune entente préalable, et qu'au moment du combat, aucun d'eux ne donna d'ordres en vue d'une attaque combinée.

Le 19 octobre 1707, les deux escadres sortirent ensemble de la rade de Brest en même temps que celle de du Casse.

« Beau temps, vents d'Est : dans l'Iroise nous nous sommes séparés; du Casse a fait sa route; du Guay et moi celle des côtes d'Angleterre pour y chercher fortune, attendant un vent d'Ouest qui nous menât à Dunkerque. »

Ainsi s'exprime Forbin au commencement de son rapport sur le combat du 21 octobre. Il semble que les deux chefs aient tenu dès le premier jour à marquer leur indépendance l'un de l'autre, car il résulte des rapports des commandans que, pendant toute la journée du 20, Forbin serra le vent, faisant route au N.-N.-E., tandis que du Guay-Trouin gouvernait bon plein, plus près du Nord que du N.-N.-E. Il en résulte que, le 21 au matin, les deux escadres étaient séparées par une distance de 12 milles, celle de Forbin étant au vent. Dans ses *Mémoires*, du Guay-Trouin s'exprime ainsi :

« Estant tous arrivés à l'ouvert de la Manche, j'allois me séparer d'avec M. le chevalier de Forbin, et déjà je m'en estois

éloigné de quatre lieues, quand je m'aperçus qu'il changeoit de route et de manœuvre. »

Forbin venait en effet de découvrir au lever du jour la flotte marchande destinée au Portugal, composée de 120 voiles, et escortée par 5 vaisseaux de guerre anglais. Elle faisait route au S.-S.-O., afin de contourner l'île d'Ouessant.

Il existe dans les archives de la marine de nombreux documens originaux qui permettent, en les comparant entre eux, de se rendre un compte exact du combat qui eut lieu le même jour. Ce sont d'abord les rapports officiels des deux chefs; puis, les rapports individuels de leurs capitaines; les dépositions, faites à Brest, par les commandans anglais faits prisonniers; plusieurs lettres particulières de du Guay-Trouin à M. de Pontchartrain; enfin une relation du combat rédigée dans les bureaux, assez longtemps après, car elle mentionne les récompenses accordées par le Roi, et résume les avantages politiques qui résultèrent de cette affaire. C'est à ces sources que nous avons puisé les détails qui vont suivre. S'ils sont quelquefois en contradiction avec les mémoires de Forbin et de du Guay-Trouin, surtout avec les premiers, nul sans doute ne s'en étonnera. Les auteurs de *Mémoires* sont généralement portés à s'étendre avec complaisance sur les faits qui sont à leur avantage, et à glisser légèrement sur les autres; quelquefois même à laisser ceux-ci dans l'ombre. L'histoire impartiale doit rétablir la vérité ; elle n'est intéressante et instructive qu'à cette condition.

L'escadre de Forbin comprenait les huit bâtimens suivans : le *Mars*, vaisseau de 3[e] rang, de 600 tonneaux et 54 canons, commandé par Forbin lui-même, chef d'escadre ; la *Dauphine*, vaisseau de 3[e] rang, de 700 tonneaux et 60 canons, commandé par le chevalier de Roquefeuille, capitaine de vaisseau ; le *Fidèle*, vaisseau de 3[e] rang, de 800 tonneaux et 56 canons, commandant Hennequin, capitaine de frégate ; le *Protée*, vaisseau de 3[e] rang, de 480 tonneaux et 48 canons, commandé par le comte d'Illiers, capitaine de vaisseau ; le *Griffon*, vaisseau de 4[e] rang, de 550 tonneaux et 44 canons, commandé par le chevalier de Nangis, capitaine de vaisseau ; puis venaient trois anciennes prises anglaises, réarmées à Dunkerque ; le *Blackwall*, de 460 tonneaux et 54 canons, commandé par le chevalier de Tourouvre, capitaine de vaisseau ; le *Salisbury*, de

450 tonneaux et 52 canons, commandant Barth, capitaine de vaisseau, et le *Gerzé*, de 390 tonneaux et 46 canons, commandé par François Cornil Bart, capitaine de frégate, fils du célèbre Jean-Bart.

L'escadre de du Guay-Trouin ne comptait que 6 bâtimens; mais ils étaient d'un tonnage plus fort, et portaient plus d'artillerie que ceux de Forbin. C'étaient le *Lys*, vaisseau de 2e rang, de 1 400 tonneaux, armé de 72 canons, commandé par du Guay-Trouin, capitaine de vaisseau; superbe navire, tout neuf, — il avait été lancé à Brest en 1706, — monté par 500 hommes d'équipage. Sur l'*État abrégé* de la marine au 1er janvier 1707, on lit dans la colonne « observations » en face de son nom : « gouverne en perfection. » Puis venaient l'*Achille*, vaisseau de 3e rang, de 1 000 tonneaux et 64 canons, datant de 1705; il portait 400 hommes d'équipage et était commandé par le chevalier de Beauharnais, capitaine de frégate; le *Jason*, vaisseau de 3e rang, de 800 tonneaux et 54 canons, commandé par le chevalier de Courserac, lieutenant de vaisseau; le *Maure*, vaisseau de 3e rang de 650 tonneaux et 50 canons, commandé par M. de la Moinerie-Miniac; la *Gloire*, vaisseau de 4e rang, de 480 tonneaux et 38 canons, commandé par le chevalier de la Jaille, capitaine de brûlot; enfin l'*Amazone*, frégate légère de 500 tonneaux et 40 canons, commandée par le chevalier de Nesmond, lieutenant de vaisseau ; cette frégate, construite spécialement pour la course, venait d'être lancée à Brest la même année; c'était le meilleur marcheur de toute l'escadre.

On remarquera que tous les capitaines de du Guay-Trouin étaient d'un grade inférieur au sien, et inférieur à celui qu'aurait comporté dans la marine royale l'importance du bâtiment qu'ils commandaient. Cela tenait à ce que, dans les armemens faits par des particuliers, les capitaines étaient nommés au choix des armateurs, et que ceux-ci choisissaient toujours des officiers jeunes et hardis, sans tenir compte du grade; on en avait même vu donner le commandement de corsaires, de petit tonnage, il est vrai, à de simples matelots. En fait, tous ses capitaines avaient été choisis par du Guay-Trouin lui-même.

La flotte marchande ennemie était convoyée par cinq vaisseaux de guerre anglais, dont deux à trois ponts: le *Cumberland*, de 82 canons, portant le guidon du chef d'escadre, Richard Edwards, et le *Devonshire*, de 90 canons; un à deux ponts, le

Royal Oak de 76 canons, et deux frégates de 56 canons chacune, le *Chester* et le *Ruby*. Ces bâtimens naviguaient en ligne de file, au vent du convoi, dans l'ordre suivant : *Devonshire*, *Ruby*, *Cumberland*, *Chester*, *Royal Oak;* le commandant en chef était donc au centre de la ligne, ayant les deux frégates comme matelots d'avant et d'arrière.

Aussitôt qu'il aperçut l'ennemi, Forbin vira de bord et s'efforça de gagner l'avantage du vent : du Guay-Trouin imita sa manœuvre en forçant de voiles pour le rejoindre. Le commandant anglais ne reconnut pas tout d'abord à qui il avait affaire : trompé sans doute par les brumes du matin et par la distance, il crut voir, ainsi qu'il le dit plus tard, une troupe de pirates méprisables pour cinq gros bâtimens comme les siens ; il continua donc tranquillement sa route. Mais soudain Forbin vint au vent pour prendre des ris dans les huniers, alors qu'il était encore à six milles des Anglais, et du Guay-Trouin, quoique surpris de cette manœuvre, crut devoir l'imiter, bien que, dit-il dans ses *Mémoires*, « le temps eût permis de porter perroquets sur perroquets. »

Nous n'avons pu déterminer si Forbin prit un ou plusieurs ris; les rapports et les mémoires disent « *les ris*, » sans spécifier autrement. Il eût été cependant bien intéressant de préciser ce détail, parce que du Guay-Trouin reprocha plus tard cette manœuvre à Forbin, et prétendit qu'en retardant l'attaque, elle avait permis à la plus grande partie de la flotte marchande de s'échapper. A cette époque où les voiles étaient souvent déformées par l'usage, ou mal coupées, lorsqu'un bâtiment voulait donner la chasse à un autre, il prenait un ris dans les huniers, afin de pouvoir mieux les « étarquer, » terme nautique qui signifie tendre la voile, afin de serrer le vent le plus possible : d'où le nom de ris de chasse donné au premier ris des huniers. En prenant le ris de chasse, Forbin n'aurait donc fait qu'une manœuvre toute naturelle, prouvant qu'il voulait joindre l'ennemi plus vite ; du Guay-Trouin l'ayant accusé d'hésitation et d'incertitude, il est probable qu'il prit deux ris. Il aurait agi ainsi afin de diminuer sa voilure et de la rendre plus maniable pendant le combat ; c'était une précaution judicieuse en certains cas, que les Anglais observaient aussi.

Quoi qu'il en soit, cette manœuvre attira l'attention de sir Richard Edwards et lui fit comprendre qu'il allait être attaqué

par des bâtimens de guerre ; il fit le signal à la flotte marchande de se sauver, pendant que lui-même venait en travers sous petite voilure pour protéger sa fuite.

Rendons ici hommage à la bravoure de ces cinq vaisseaux anglais, qui attendirent de pied ferme l'attaque de 14 bâtimens de guerre français, pour laisser aux bâtimens marchands qu'ils escortaient le temps de s'enfuir. Il est vrai qu'ils durent bien vite s'apercevoir que les Français arrivaient sur eux en deux pelotons séparés par une assez grande distance, et qu'ils purent espérer les détruire séparément.

En effet, du Guay-Trouin, impatienté de voir que Forbin ne se pressait pas d'arriver sur l'ennemi, et craignant de laisser échapper la flotte marchande, prit le parti d'attaquer seul sans plus attendre.

« J'estois pour lors de l'avant de M. le comte de Fourbin (*sic*, faute d'orthographe peut-être voulue) avec les vaisseaux de mon escadre, » dit-il dans son rapport officiel, écrit de sa main et daté du 31 octobre 1707, « et je l'avois attendu jusque-là avec mes basses voiles carguées et mes deux huniers bas; mais voiant que la flotte (marchande) s'escartoit insensiblement et estoit même à plus d'une lieue et demye des convois, je connus bien que c'estoit une nécessité de commencer le combat avec ce que j'avois de vaisseaux, et que je ne pouvois plus différer sans donner aux ennemys l'occasion de se sauver, d'autant plus que la journée estoit fort avancée... »

Ce parti pris, du Guay-Trouin, sans plus s'occuper de Forbin, signale à ses bâtimens d'approcher de lui à portée de voix, et leur communique son plan d'attaque; il ordonne à l'*Achille* d'aborder le *Royal Oak*, qui était en queue; au *Jason* d'aborder le *Chester*, précédant le *Royal Oak*, il se réserve d'aborder lui-même le trois-ponts le *Cumberland*, au centre de la ligne ennemie, et ordonne à la *Gloire* de le suivre et de l'accoster dès qu'elle le verrait accroché au *Cumberland*, afin de lui jeter une partie de son équipage pour remplacer les hommes qu'il aurait lui-même jetés à bord de l'anglais; enfin, il prescrit au *Maure* d'aborder le *Ruby*, matelot d'avant du *Cumberland* et à l'*Amazone*, le meilleur marcheur de son escadre, de donner sur la flotte marchande, à moins qu'elle ne s'aperçût que quelqu'un des nôtres eût besoin de son secours.

Comme on le voit, dans ce plan de combat, du Guay-Trouin

négligeait le plus puissant des vaisseaux ennemis, le trois-ponts le *Devonshire*, qui tenait la tête de la ligne anglaise et par suite se trouvait sous le vent de son attaque. Il comptait sur l'arrivée de Forbin pour empêcher ce vaisseau de virer de bord et de venir au secours de ses camarades. Et c'est bien ainsi que les choses se passèrent.

« Monsieur du Guay attaqua le commandant anglais avec un air à faire plaisir (rapport du chevalier de la Jaille, commandant la *Gloire*); celui-ci l'attendoit de pied ferme, en mettant ses huniers à fazier (*sic*) de sorte qu'ils n'eurent pas de peine à se joindre, etc. »

Sir Richard Edwards s'attendait peut-être à un combat d'artillerie en ligne, suivant l'usage des escadres à cette époque. Il comptait sans son hôte. Il avait à peine tiré sa première bordée qu'il fut enlevé à l'abordage, en un clin d'œil, par suite de la brillante manœuvre qu'effectua du Guay-Trouin et que celui-ci décrit ainsi :

« Ces ordres donnés, j'arrivai sur les ennemis, et faisant coucher tout mon équipage sur le pont, je donnai mon attention à bien manœuvrer. J'essuiai d'abord, sans tirer, la bordée du *Chester*, matelot de l'arrière du *Cumberland*, ensuite celle du *Cumberland* même qui fut des plus vives. Je feignis dans cet instant de vouloir plier; il donna dans le piège; et ayant voulu arriver pour me tenir sous son feu, je revins tout à coup au vent, et par ce mouvement son beaupré se trouva engagé dans mes grands haubans, avant que de lui avoir riposté d'un seul coup de canon, en sorte que toute mon artillerie, chargée à double charge, et ma mousqueterie, l'enfilant de l'avant à l'arrière, ses ponts et ses gaillards furent dans un instant jonchés de morts. Aussitôt M. de la Jaille, mon fidèle compagnon d'armes, s'avança avec la *Gloire* pour exécuter ce que je lui avais ordonné; mais ne pouvant m'aborder que difficilement par rapport à la disposition où il me trouva, il eut l'audace d'aborder le *Cumberland* même de long en long. Il est vray qu'il rompit son beaupré sur la poupe de mon vaisseau, dans le même moment que l'ennemi achevoit de rompre le sien dans mes grands haubans... »

Insistons un moment sur cette manœuvre. Par feindre de plier, il faut entendre que le *Lys* que montait du Guay-Trouin, au lieu de se ranger parallèlement au *Cumberland*, laissa porter pour passer à son arrière, entre lui et le *Chester* comme si, re-

connaissant la supériorité d'artillerie de l'anglais, il renonçait au combat. Le *Cumberland* donne dans le piège, c'est-à-dire qu'il laisse aussi porter pour tenir le *Lys* sous le feu de ses trois batteries de sous le vent; mais à ce moment, le *Lys* revient brusquement au vent, et se fait volontairement aborder par le *Cumberland*, qui l'aborde par le travers, ce que les marins appellent debout au plein, mettant son beaupré dans ses grands haubans, et au même instant, ou peu après, la *Gloire* élonge le *Cumberland* sous le vent, et s'accroche à lui avec ses grappins d'abordage.

Le *Lys* avait justifié l'observation de l'*État abrégé de 1707* : « gouverne en perfection. » Il est vrai que ce vaisseau était entre les mains du manœuvrier le plus habile de son époque, habitué aux combats d'abordage, car l'abordage était la méthode ordinaire de combat des corsaires. Obligés de ménager les intérêts de leurs armateurs, il fallait qu'ils s'emparassent de l'ennemi en causant le moins de dommages possible à sa coque et à sa cargaison, et en risquant le minimum d'avaries pour leur propre bâtiment; l'abordage brusqué était le seul moyen d'arriver à ce résultat; il permettait aux corsaires, dont les équipages étaient toujours fort nombreux, d'enlever des bâtimens beaucoup plus gros et plus armés en artillerie qu'eux-mêmes, comme dans le cas présent.

Le *Cumberland*, en effet, se trouva balayé de l'avant à l'arrière par l'artillerie du *Lys* et par le travers par celle de la *Gloire*, tandis que des hunes des vaisseaux français pleuvait sur son pont une nuée de grenades; son équipage, à moitié décimé, ne put donc résister à l'assaut des Français qui s'élancèrent à son bord, partie par son propre beaupré, partie par les vergues de la *Gloire*, et bientôt il se rendait, amenant son pavillon. Ses mâts, criblés de boulets, tombaient peu après.

Laissant à la *Gloire* le soin de l'amariner, c'est-à-dire de remplacer son commandant par un officier français, de désarmer son équipage et d'en remplacer une partie par des matelots français, du Gay-Trouin fait déborder son vaisseau le *Lys* et jette un coup d'œil sur le champ de bataille. Il voit que ses instructions ont été suivies par ses vaillans capitaines. Le *Jason* a enlevé le *Chester* à l'abordage, le *Maure*, le *Ruby;* mais l'*Achille*, quoique secondé par l'*Amazone*, n'a pu encore réduire le *Royal Oak;* il n'a pu rester accroché à ce vaisseau par suite

de la houle; ses grappins d'abordage se sont brisés, et pour comble de malheur, une explosion terrible s'est produite dans sa batterie parmi des gargousses de poudre, lui tuant 80 hommes et détruisant presque entièrement sa dunette: il est en dérive sous le vent, occupé à réparer le désordre causé par cet accident. Du Guay-Trouin allait se porter contre le *Royal Oak*, lorsque Forbin arrive enfin sur le champ de bataille avec ses huit bâtimens intacts.

A cette vue, le *Royal Oak* laisse porter et prend la fuite, ayant d'ailleurs été fort maltraité par l'*Achille* et l'*Amazone*. Il ne restait donc plus que le *Devonshire* à réduire. Ce trois-ponts est attaqué par deux vaisseaux de l'escadre Forbin, le *Blackwall* que commande le chevalier de Tourouvre, et le *Salisbury*, commandant Barth. Mais sur mer, la bravoure ne suffit pas; il faut encore savoir manœuvrer; ces deux bâtimens manquent leur abordage et sont foudroyés par les trois batteries du majestueux vaisseau anglais. Ils allaient périr, lorsque du Guay-Trouin, n'écoutant que son courage, abandonne la poursuite du *Royal Oak*, et arrive à leur secours, avec la résolution d'aborder lui-même le *Devonshire*, malgré le mauvais état dans lequel l'a déjà mis son combat avec le *Cumberland*. Le *Mars* commandé par Forbin, qui s'était d'abord porté contre le *Ruby*, au moment où celui-ci se rendait au *Maure*, se tourne aussi contre le dernier survivant de l'escadre anglaise, avec les autres bâtimens de son escadre.

Remarquons que, faute évidemment d'une entente préalable, et faute d'ordres, aucun bâtiment français ne poursuit le *Royal Oak*, qu'il aurait été facile d'enlever, car il était en partie démâté.

Quant aux bâtimens marchands, l'*Amazone* seule, en vertu de ses ordres antérieurs, se met à leur poursuite.

Tous les autres s'acharnent sur le *Devonshire*, magnifique proie dont chacun veut avoir sa part. Entouré d'ennemis, ce vaisseau avait laissé porter, et manœuvrant d'une façon admirable, au dire des témoins, fuyait grand largue, embardant de temps en temps pour foudroyer de ses trois batteries ceux qui le serraient de trop près. Le *Lys*, marchant et gouvernant mieux que les autres, se trouva enfin en position de l'aborder, et déjà les vergues se croisaient, lorsque du Guay-Trouin s'aperçut que l'anglais brûlait; il n'eut que le temps de s'écarter pour n'être

pas embrasé lui aussi. On eut alors un spectacle terrifiant; en moins d'un quart d'heure le feu se communiqua d'un bout à l'autre du bâtiment: les voiles et la mâture s'enflammèrent. La mer était houleuse; le malheureux *Devonshire* n'étant plus appuyé par sa voilure se mit à rouler; les sabords de sa batterie basse étaient ouverts; l'eau l'envahit au roulis, et bientôt il coula sans que les bâtimens qui l'entouraient, gênés par la mer, et trop occupés eux-mêmes à se préserver de l'incendie, aient eu le temps de sauver son équipage.

Du Guay-Trouin rapporte que trois hommes seulement se sauvèrent à bord du *Lys*, il ne sait comment, et que 900 Anglais, dont 300 soldats passagers, périrent avec cet infortuné vaisseau, par la flamme et par l'eau. Dans ses *Mémoires*, écrits vingt ans plus tard, il s'exprime ainsi : « Le souvenir de ce spectacle me fait encore frémir d'horreur. » Et jusqu'à sa mort, il ne put parler de ce sanglant combat sans émotion, et sans admiration pour l'héroïsme des Anglais, qui, glorieux ancêtres de notre *Vengeur*, coulèrent sans amener leur pavillon.

Lui-même perdit près de 300 hommes, tant tués que blessés. La disparition du *Devonshire* mit fin au combat, puisque, le *Royal Oak* étant hors de portée, il ne restait plus d'ennemis à combattre. Quant à la flotte marchande, elle s'était enfuie dès le début dans toutes les directions; très peu de ses bâtimens, une dizaine seulement, furent pris. Après la bataille, les deux escadres rentrèrent à Brest; les vaisseaux de Forbin, intacts, arrivèrent les premiers, remorquant ou escortant le *Cumberland*, le *Chester* et le *Ruby*: ceux de du Guay-Trouin, ayant eu à réparer leur voilure, hachée par les boulets, n'arrivèrent que le lendemain, et du Guay-Trouin le dernier, le *Lys* étant resté quarante-huit heures sans pouvoir remettre une voile au vent, par suite de ses avaries.

II

Ce combat fit grand bruit. Forbin voulut s'en attribuer tout l'honneur, et, aussitôt arrivé à Brest, il dépêcha à Versailles un de ses commandans, le chevalier de Tourouvre, pour en rendre compte au Roi. Dans son journal, Dangeau s'exprime ainsi, à la date du 31 octobre :

« M. de Pontchartrain eut ce matin des lettres de Brest qui portaient qu'on avait vu passer deux vaisseaux anglais démâtés,

et qu'apparemment, comme il n'y avait pas eu de tempête, il fallait qu'ils eussent été démâtés dans un combat, et ce qui achevait de le faire croire était que le chevalier de Forbin et du Guay-Trouin, avec leurs escadres, étaient sortis de Brest pour aller attaquer cinq gros vaisseaux de guerre anglais qui convoyaient plusieurs bâtimens de transport chargés de troupes et de munitions de guerre et de bouche pour le Portugal. Cette nouvelle vient d'être éclaircie par le chevalier de Tourouvre, qui a rapporté que le chevalier de Forbin a pris trois gros vaisseaux dont il y en a déjà deux arrivés à Brest, que le chevalier de Tourouvre y a menés. Le troisième en était fort proche; outre ces vaisseaux, on en a coulé un à fond qui était à trois ponts et percé par cent pièces de canon, et le chevalier de Forbin donnait la chasse au cinquième qui a pris la fuite de bonne heure. Il a lâché nos armateurs après les vaisseaux de transport. On dit que sur le vaisseau qui a coulé à fond, étaient les principaux officiers des troupes qu'on envoyait au Portugal. »

Ainsi donc, Forbin, dans son rapport officiel daté du 27 octobre, apporté par Tourouvre, s'attribuait tout le mérite de la victoire. Il ne récrimine pas encore contre l'« insubordination » de du Guay-Trouin, comme il le fera plus tard; il dit : « L'escadre de M. du Guay, qui s'est trouvée fraîche carénée, a joint les ennemys avant nous et commencé le combat. » Il prétend s'être emparé de la frégate le *Ruby*, qui en réalité a été enlevée à l'abordage par le *Maure*. « Les deux frégates, dit-il, sont venues au secours de leur commandant : je suis arrivé avec l'escadre, j'ay abordé l'une de ces frégates et fait rendre... j'ay laissé le soin au sieur de la Moinerie, commandant le *Maure*, d'amariner le vaisseau que j'avais pris, et suivi M. de Tourouvre... » Enfin, en ce qui concerne le *Devonshire*, il s'exprime ainsi :

« La mer était grosse, le vent frais, le gros navire que nous chassions marchait bien et ne se battait qu'en retraite, M. de Tourouvre qui se trouvait le plus proche et qui voulait l'aborder a été passé par les armes, son mât de beaupré rompu, et toutes ses voiles en lambeaux. Le *Lys* étant frais caréné, et qui marchait mieux que nous, s'est mis par le travers de l'ennemy, l'a canonné et désemparé, ce qui nous donna des moyens d'approcher. Estant prest à l'aborder avec le *Salisbury* et le *Griffon*, le feu a pris dans la bouteille de l'ennemy et dans un instant à

toutes ses voiles, et nous n'avons eu le temps, le *Salisbury*, le *Griffon* et moi, que d'arriver pour éviter les flammes qui nous touchaient, etc.

En lisant ce rapport, dans lequel le rôle de son collègue est laissé dans l'ombre, on a l'impression très nette que Forbin n'a pas assisté à la première phase du combat, et quand on le compare à celui de du Guay-Trouin et à ceux des commandans, on reconnaît jusqu'à quel point son imagination méridionale le trompait. Du reste, la vérité ne tarda pas à être connue; dans ses conversations, le chevalier de Tourouvre rendit pleine justice à du Guay-Trouin; en outre, aux nouvelles qui lui arrivaient de Versailles, celui-ci avait senti s'allumer toute sa colère. Le 31 octobre, il avait envoyé à Pontchartrain un récit de la bataille; il lui écrit de nouveau pour en préciser les détails, surtout, dit-il, dans l'intérêt de ses officiers et de ses armateurs, et il demande que toutes les prises faites pendant et après le combat soient attribuées à son escadre, et aucune à celle de Forbin, puisque celle-ci n'y a contribué en rien. Les lettres privées des officiers des deux escadres achevèrent de remettre les choses au point. On commença alors à s'étonner que le *Royal Oak* eût pu s'échapper, et que si peu de prises eussent été faites. Pourquoi du Guay-Trouin et Forbin n'avaient-ils pas concerté leur attaque, de façon à s'emparer et des vaisseaux de guerre et de la flotte marchande? Au plus fort de ces critiques, les deux chefs arrivèrent à Versailles, et se rencontrèrent dans le cabinet de M. de Pontchartrain. Une scène des plus vives, dont les échos scandalisèrent alors toute la marine, eut lieu entre eux, du Guay-Trouin soutenant que, si la plus grande partie de la flotte marchande avait pu s'enfuir, c'était parce que Forbin avait perdu un temps précieux à prendre des ris inutiles; Forbin, lui, accusant son jeune collègue de n'avoir pas voulu agir de concert avec lui, et d'avoir ainsi, par une véritable insubordination, permis la fuite du *Royal Oak* et des bâtimens de transport.

La querelle devait durer longtemps. Dans ses *Mémoires*, publiés vingt-deux ans plus tard, Forbin s'exprime ainsi :

« Je me joignis au sieur Dugué (*sic*), il est hors de doute que nous aurions enlevé toute cette flotte si nous avions agy de concert. Avant que de commencer le combat, je voulus luy parler; mais vif comme il était, et beaucoup plus qu'il n'aurait

fallu, quoique d'ailleurs plein de courage et de valeur, il ne voulut jamais m'attendre. Ses vaisseaux étant espalmés de nouveau, il prit les devans, et sans avoir convenu de rien, comme j'ay dit, suivy d'une des frégates de son escadre pour le soutenir, il alla aborder le commandant; l'anglais fut démâté de tous ses mâts et se rendit... »

Puis un peu plus loin, il dit : « De cinq vaisseaux qui l'escortaient, il y en eut trois de pris, un de brûlé; le cinquième se sauva, avec toute la flotte, que nous aurions infailliblement enlevée, je le répète, si M. Duguay avait agy avec un peu plus de circonspection. »

A cette lecture, du Guay-Trouin sentit se réveiller toute son indignation. Il avait lui aussi écrit des *Mémoires*, qu'il ne voulait pas publier de son vivant, mais qui venaient d'être édités malgré lui à Amsterdam, par un nommé Villepontoux, après avoir été copiés subrepticement dans le cabinet du cardinal Dubois, à Meudon, au moment de la mort de ce ministre. Cette édition est d'ailleurs peu conforme au manuscrit; elle fourmille d'erreurs et d'omissions, dues à la hâte du copiste. Déjà malade de la maladie qui devait l'emporter, souffrant de ses anciennes blessures, en proie à la mélancolie qui atteint si souvent les hommes d'action lorsqu'ils vieillissent dans la solitude, le vieux loup de mer reprit néanmoins la plume, et écrivit une sorte de justification du combat de 1707, qu'il destinait à paraître comme préface de la véritable et définitive édition de ses *Mémoires*, qu'il se mit à préparer. La mort l'empêcha de mettre ce projet à exécution; cette préface fut trouvée dans ses papiers; mais les éditeurs de la seconde édition, qui parut en 1740, ne jugèrent pas à propos de la publier, sans doute à cause de sa vivacité. En voici quelques passages :

« Je mis toutes mes voiles dehors, et je m'approchai à la grande portée de canon de cette flotte, comptant que M. de Forbin, qui était encore à une lieue au-dessus du vent, ne tarderait pas à me joindre; mais, au grand étonnement de tous, il s'avisa de mettre en travers et de faire signal de prendre les ris dans les huniers, d'un temps où, si cela eût été, on les aurait largués pour joindre les ennemis plus vite.

« Il est vray que l'esprit de subordination, si nécessaire dans le service, me fit aussi mettre en travers et prendre les ris : c'est là ma faute, si c'en est une; mais c'est une faute bien

contraire à l'étourderie et à l'indocilité dont on m'accuse. En effet, loin que ce soit par mon étourderie et par mon indocilité qu'on ait manqué l'enlèvement de cette flotte, il est très seur au contraire qu'elle ne m'échappa que par la manœuvre de M. de Forbin. Dès que nous fûmes en travers, le commandant anglais reconnut qui nous étions, et voyant que ce n'était pas une troupe de pirates, ainsi qu'il l'avait cru, il ordonna à toute la flotte de prendre la fuite, ce qu'elle fit, les cinq vaisseaux de convoy la suivant en ligne, à petites voiles : c'est ce que tous ceux qui étaient sur l'escadre de M. de Forbin et sur la mienne ont vu, et c'est cette fuite qui, augmentant le désespoir où j'étais de me voir dans l'inaction, m'en fit sortir avec ardeur. Je crus avoir assez donné à la subordination. Il ne s'agissait plus que de faire force de voiles pour joindre les ennemis, puisque le jour s'avançait, et que nous ne pouvions, sans une lâcheté qui n'aurait point eu d'excuse, laisser échapper cette flotte.

« Que les personnes judicieuses, et surtout les gens du métier jugent si mon ardeur était blâmable, et si les vues, l'inaction et l'incertitude de M. le comte de Forbin sont justifiées. »

Ainsi, Forbin accusait du Guay-Trouin de vivacité, d'étourderie et d'insubordination, et celui-ci lui répondait par les mots de lâcheté, inaction, incertitude, et cela vingt-deux ans après l'affaire! Quelles invectives ne durent-ils pas échanger dans le cabinet de Pontchartrain, alors qu'il s'agissait de convaincre ce ministre, et par suite le Roi lui-même! Entre ces extrêmes, où est la vérité?

Il est certain d'abord que la frégate anglaise le *Ruby* fut enlevée à l'abordage par le *Maure* de l'escadre de du Guay-Trouin, et non pas par le *Mars* commandé par Forbin.

Cela résulte formellement de la déclaration faite à Brest par le capitaine de vaisseau anglais Perkins, commandant le *Ruby*, prisonnier de guerre. Voici en effet l'extrait de son interrogatoire par messire Guy de Coëtlosquet, chevalier, seigneur de Kerannot, conseiller du Roy, lieutenant général civil et criminel du siège de l'Amirauté de Léon, assisté de maître Joseph Tanguy, interprète juré de la langue anglaise :

« Interrogé, etc.

« Répond que le vendredy vingt unième de ce mois, environ les neuf heures du matin, convoyant la flotte à la hauteur de 49° 40′, au Sud-Ouest des Sorlingues, il eust connaissance de

quatorze navires dont il y avait douze de force et deux corsaires.

« Interrogé, etc.

« Répond qu'aussitôt qu'ils aperçurent les dites navires, luy et quatre autres navires de guerre qui convoyaient la dite flotte se mirent en ligne pour les attendre; que les deux corsaires passèrent leurs navires pour suivre la flotte, mais que le *Lys* ayant attaqué le commandant, luy fut aussi attaqué par le *Mars* commandé par le sieur de Forbin, qui l'ayant quitté sans luy tirer que quelques coups de fusil des hunes, il fut à l'instant abordé par le *Maure*, qu'après un rude abordage, il se rendit; mais qu'il ne sçait le nombre des blessés ny des morts qu'il y a eu dans le combat.

« Interrogé, etc.

« Répond qu'il estoit armé par ordre de la reine d'Angleterre sous commission du prince Georges, qu'il a mise entre les mains du sieur de la Moinerie, commandant le dit vaisseau le *Maure*, lorsqu'il se rendit à luy. »

En ce qui concerne le *Devonshire*, du Guay-Trouin s'exprime ainsi dans la préface justificative que nous avons déjà citée :

« Ce que ces *Mémoires* (ceux de Forbin) ajoutent au sujet du *Devonshire* n'est pas moins faux, ny moins outré. On n'a guère vu d'exemple d'une supposition plus hardie, pour ne rien dire de plus, puisqu'il y a un grand nombre d'officiers, de soldats et de matelots témoins oculaires de la vérité.

« Ces *Mémoires* disent que M. de Forbin donna la chasse à ce gros navire qui fuyait à toutes voiles... que le vaisseau de Tourouvre resta derrière, que Barth fut aussy très maltraité et n'avança pas, que M. de Forbin estoit prest à l'aborder lorsque le feu prit tout à coup dans ce vaisseau avec une telle violence que M. de Forbin luy même pensa être brûlé, qu'il fit tout son possible pour s'écarter de ce vaisseau qui se battoit vaillamment, que la situation où M. de Forbin se trouva alors est l'une des plus embarrassantes où il se soit jamais trouvé, et que le regret qu il aurait eu de m'abandonner sans me soutenir fut cause du danger qu'il courut.

« On auroit bien dû nous dire le nombre de gens qu'il perdit contre ce vaisseau qui se battoit si vaillamment. C'est une fausseté qu'on auroit dû joindre à toutes les autres; on ne combat point un vaisseau si formidable sans perdre bien du

monde. Je sais bien qu'en moins de trois quarts d'heure, il me tua ou mit hors de combat plus de 300 hommes, et peu s'en fallut qu'il ne me fît brûler avec luy, mais je sçay bien aussy que M. de Forbin n'en approcha jamais à portée d'en recevoir un seul coup de canon, et qu'en cette affaire tout l'exploit de ce général avec deux de ses navires commandés par MM. d'Illiers et de Nangis, qu'il retint toujours auprès de luy, se borna à aller s'emparer du *Cumberland* de 80 canons que j'avois enlevé à l'abordage et démâté de tous ses mâts, et de le traîner à la remorque, en triomphe, à Brest, quoique M. de la Jaille, capitaine de la frégate la *Gloire*, s'en fût rendu maître au signal que je lui en avois fait. »

Les citations qui précèdent suffisent pour que l'on soit fixé sur la véracité des *Mémoires* de M. de Forbin, et sur le peu de part qu'il prit en réalité au combat du 21 octobre 1707. Du Guay-Trouin commit-il une faute contre la discipline en attaquant seul sans plus attendre? Non, parce qu'il n'était pas sous les ordres de Forbin. Mais à notre avis, on doit reconnaître qu'il commit une faute de tactique. Les vaisseaux anglais étaient de plus fort tonnage que les siens et plus armés en artillerie; ils avaient à eux cinq 360 canons, tandis que les six français n'en avaient que 318; il exposa donc ceux-ci à être écrasés avant l'arrivée de Forbin, et si les choses avaient tourné différemment, si, par exemple, le *Lys* et la *Gloire* avaient manqué leur abordage, et avaient été mis hors de combat par le feu supérieur du *Cumberland*, on n'aurait pas manqué, et avec juste raison, d'accuser du Guay-Trouin de n'avoir pas combiné son attaque avec celle de son collègue.

Ceci dit, que penser de la manœuvre de Forbin? Nous avouons que nous ne pouvons la comprendre, et que nous le soupçonnons fort d'avoir hésité à combattre. Rejetons bien loin le reproche de lâcheté, qui ne saurait atteindre un homme tel que lui; mais n'oublions pas qu'il revenait d'une campagne heureuse, dans laquelle il avait pris ou détruit deux vaisseaux de guerre et plus de soixante bâtimens marchands, et qu'il allait désarmer à Dunkerque; qu'il n'était pas très satisfait d'avoir été joint à un collègue plus jeune que lui, en âge et en grade; enfin, qu'il n'avait que des bâtimens très inférieurs à ceux de l'ennemi. Une phrase de ses *Mémoires* trahit la préoccupation que lui donnait cette infériorité matérielle; c'est la suivante :

« Si les Anglais avaient été habiles gens, ils auraient mis en déroute toute mon escadre. Du Guay n'avait pas à courir le même risque, ses vaisseaux n'étant pas, à beaucoup près, si inférieurs à ceux qu'il allait attaquer; au lieu que je n'avais que des frégates de 50 canons. »

Il faut considérer aussi que son escadre était armée aux frais du Roi. S'il avait intérêt évidemment à faire de nouvelles prises, cependant, en n'en faisant pas, il ne risquait rien. Il jouait sur le velours, si l'on peut s'exprimer ainsi; tandis que du Guay-Trouin, tout au contraire, se ruinait et ruinait ses armateurs, en restant dans l'inaction. Tels sont, sans doute, les motifs secrets peut-être même inconsciens, qui rendirent sa manœuvre incertaine et lente. Il semble enfin qu'il ne comprit pas la mission dont il était chargé, qui était de détruire la flotte marchande destinée au Portugal.

Du Guay-Trouin, lui, n'hésita pas. Il attaqua, parce qu'il s'aperçut qu'en différant plus longtemps, cette flotte aurait disparu à l'horizon. On ne peut donc le blâmer et, ce qui justifie, en dernier ressort, sa glorieuse initiative, en prouvant combien il était temps d'attaquer, c'est que très peu de navires marchands furent pris, une dizaine seulement. Le reste se dispersa, et se réfugia dans tous les ports d'Irlande. Le *Royal Oak*, tout délabré, relâcha aussi en Irlande.

La Cour et l'opinion publique donnèrent tort à Forbin. Pontchartrain ne l'aimait pas, et cette affaire semble avoir scellé sa destinée. En effet, une place de lieutenant général étant devenue vacante par la mort du marquis de Villette-Mursay, en décembre 1707, c'est en vain que Forbin la fit demander pour lui par son cousin le cardinal de Forbin-Janson, son protecteur à la Cour. Non seulement il ne put l'obtenir, mais pour mieux lui marquer sa défaveur, le ministre fit nommer deux lieutenans généraux, le marquis d'O et du Casse, bien qu'il n'y eût qu'une seule vacance. A la promotion suivante dans l'Ordre de Saint-Louis, Forbin ne put non plus obtenir le cordon de commandeur, qui fut donné au marquis de Langeron. Enfin, en 1709, après l'échec de l'expédition qui devait débarquer Jacques III en Écosse, qu'il commanda assez mollement, dégoûté de ce qu'il appelait les injustices et les duretés de la Cour à son égard, il demanda sa retraite et l'obtint aussitôt. Il avait cinquante-trois ans et quarante ans de services, et se reti-

rait comme chef d'escadre, et simple chevalier de Saint-Louis.

Son rival, au contraire, fut comblé de faveurs. Louis XIV lui accorda toutes les promotions qu'il demanda pour ses officiers : une médaille en or fut décernée à un second maître du *Lys*, qui avait amené le pavillon du *Cumberland*, et qui, pressé par un retour offensif des Anglais, s'était jeté à la mer avec ce pavillon, plutôt que de le rendre, et avait été recueilli par l'*Achille*. Ce second maître s'appelait Honnorat. Il fut fait premier maître; il porta lui-même ce pavillon en grande pompe à Notre-Dame, en même temps que ceux des autres vaisseaux anglais.

Le Roi donna à du Guay-Trouin une pension de mille livres sur sa cassette particulière, pension que celui-ci fit généreusement reporter sur le second du *Lys*, M. de Saint-Auban, qui avait eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*. Enfin, dix-huit mois plus tard, aussitôt terminée l'enquête habituelle en pareil cas, il lui accordait des lettres de noblesse, lui permettant de porter comme armes une ancre surmontée de deux fleurs de lys d'or, sur fond d'azur, avec cette devise : *Dedit haec insignia virtus*.

C'est que la dispersion de la flotte marchande avait eu les plus heureux résultats pour son petit-fils en Espagne. L'armée anglo-portugaise, privée des ressources qu'elle lui amenait, ne put venir en temps opportun au secours de Lérida, et cette place forte se rendit au Duc d'Orléans. Les historiens anglais admettent que ce convoi dispersé fit autant de mal aux affaires de l'archiduc, compétiteur du duc d'Anjou au trône d'Espagne, que la perte de la bataille d'Almanza.

Du Guay-Trouin passa à Versailles tout l'hiver de 1707-1708. Louis XIV aimait à le recevoir, et à l'entendre raconter les divers incidens de la bataille : un jour qu'il disait : « J'ordonnai à la *Gloire* de me suivre... — Elle vous fut fidèle, » repartit le grand Roi, habile à flatter les héros qui illustraient son règne. La gravure a popularisé ce mot, digne des deux interlocuteurs.

La postérité a ratifié le jugement de Louis XIV sur Forbin et du Guay-Trouin. Doué d'une bravoure et d'une audace reconnues de tous, et d'une grande force de volonté, Forbin n'était pas un caractère. On ne peut s'empêcher de le reconnaître en lisant ses *Mémoires*, dans lesquels il cherche constamment à se faire valoir, au détriment de ses chefs et de ses inférieurs, et paraît

plus occupé d'avancer sa fortune, suivant son expression, que de servir pour l'honneur et pour la gloire. Du Guay-Trouin était tout autre. Dans un discours intitulé : « Éloge de René de du Guay-Trouin » qui remporta le prix d'éloquence de l'Académie française en 1761, un littérateur, nommé Thomas, a pu écrire ces paroles sévères sans soulever de contradictions :

« Forbin, né pour être un général de mer, ne fit jamais que des exploits d'armateur; du Guay-Trouin, né pour être un simple armateur, fit presque toujours des actions d'un grand capitaine. Le premier, en servant l'État, pensait à la récompense; le second pensait à la gloire... » Forbin retiré définitivement du service en 1710, vécut encore vingt-trois ans dans ses terres, aux environs de Marseille, riche, entouré d'une nombreuse famille. Il mourut le 3 mars 1733. Quant à du Guay-Trouin, il devait en 1711 mettre le comble à sa gloire par la prise de Rio de Janeiro, expédition dont la préparation, la conduite, le succès éclatant, peuvent être cités comme le modèle de toute expédition lointaine combinée entre l'armée de terre et l'armée de mer. Nommé successivement chef d'escadre, lieutenant général, commandeur de Saint-Louis, administrateur de la Compagnie des Indes, à la prospérité de laquelle il contribua plus que tout autre par ses conseils, il mourut pauvre à Paris le 27 septembre 1736, en activité de service, et fut inhumé dans la chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Roch, où il repose encore aujourd'hui, sans aucun doute, bien qu'aucun monument, aucune pierre gravée, ne rappelle son nom glorieux et sans tache.

COMTE DE CARFORT.

POÉSIE

LE BANQUET CHEZ CLINIAS

Clinias, disciple de Socrate, reçoit son hôte, Ctésiphon de Samos, dans un banquet auquel assistent plusieurs autres disciples du maître. Au moment où la joueuse de flûte commence, Lysis, un de leurs compagnons, entre brusquement, et reproche à Clinias ces préparatifs de fête, s'étonnant qu'il laisse retentir chez lui des chants, le jour où Socrate est jugé. Clinias répond que les Dieux nous ordonnent avant tout, quand un hôte visite notre foyer, que nous lui cachions tout ce qui pourrait attrister notre accueil; il cite l'exemple d'Admète recevant Hercule. Il invite Lysis à prendre place parmi eux. Lysis refuse, et, désireux de ne pas nuire aux devoirs de l'hospitalité, il veut s'éloigner en silence. Mais son trouble est si apparent que ses amis le pressent de questions. Il leur apprend que Socrate vient d'être condamné à boire la ciguë. L'émotion suspend le festin, et Clinias, ayant avoué à son hôte l'inquiétude commune, prie Lysis de leur retracer la séance à laquelle il vient d'assister.

LYSIS

. . . .

Lorsque l'accusateur eut fini sa lecture,
Dont la sottise allait du mensonge à l'injure,
Socrate qui l'avait écouté sans bouger,
Comme à quelque débat qui lui fût étranger,
Se leva lentement. Il commença par dire
Qu'il n'avait point appris l'art subtil de conduire
Par un verbe savant un discours concerté,
Mais parlait simplement la simple vérité,
Telle qu'il la parlait sur la place publique,
De la même façon familière et modique

Dont il usait, lorsqu'il rencontrait des amis.
Dès lors, continuant comme il l'avait promis,
En propos modérés, unis, précis et justes,
Mais, comme il l'est lui-même, étrangement robustes,
Il reprit un par un les griefs. L'examen
Par lequel il les mit en poudre sous sa main,
Sous son aspect sans art, n'était rien qu'un chef-d'œuvre.
Comme un chasseur adroit étrangle une couleuvre,
Il saisit Melitus dans une question,
Et le tordant d'un seul et décisif affront,
Sans augmenter l'effort d'un esprit qui se joue,
Le laissa retomber dans sa honte et sa boue.
Sous cette causerie — à peine un plaidoyer —
On voyait se troubler, s'affaiblir et ployer
Les accusations, les accusateurs mêmes,
Dont les traits devenaient plus confus et plus blêmes.
« Vous m'accusez d'avoir, leur dit-il, corrompu
Et de corrompre encor les jeunes gens : j'ai pu,
Dénouant les liens de passions funestes,
En rendre quelques-uns de violens, modestes,
De paresseux, actifs, de prodigues, prudens,
D'avares, généreux. S'ils étaient impudens,
Mes mots seraient ici réprimés, à ma honte,
Car, en les prononçant, Athéniens, j'affronte
Les pères, les parens, que je vois parmi vous,
De ceux que je déclare avoir rendus plus doux,
Chastes et tempérans. Que Mélitus, s'il l'ose,
En prenne quelques-uns pour témoins dans ma cause,
Ceux-là m'accuseront! Et s'il ne le fait pas,
Et si leur amitié me suit dans ces débats,
C'est comme s'ils étaient ici pour me défendre;
Et n'est-ce pas miracle, ô Mélitus, d'attendre
Un service, un bienfait, un secours, un appui
De ceux auxquels tu veux que ma parole ait nui?
Mais sais-tu, Mélitus, ce que dit leur silence,
Ce qu'il proclame haut avec plus d'éloquence
Que tu n'en dépensas tantôt pour m'accuser?
C'est que tu n'es qu'un fourbe, un imposteur d'oser
Affirmer ce que nie et dément leur visage;
Et peut-être toi-même aurais été plus sage

D'avoir, ô Mélitus, avec eux écouté
Mon conseil corrupteur d'aimer la vérité. »

Déjà ces simples mots d'une force indignée,
Mais parlés simplement, ainsi qu'une cognée,
Faisaient sauter le bois de l'accusation.
D'autres suivaient bientôt d'un effet aussi prompt.
« Les Dieux, dit-il, comment pourrais-je n'y pas croire,
Moi qui crois aux Démons, et dont la propre histoire
Fut toujours dirigée, aux momens anxieux,
Aux tournans indécis, par la voix de l'un d'eux,
Qui me suit dès l'enfance et qui se fait entendre,
Non pour me suggérer ce qu'il faut entreprendre,
Mais bien pour empêcher ce que j'ai résolu?
Et ces divins conseils ont toujours prévalu.
C'est d'après cette voix écoutée et suivie
Que j'ai réglé toujours, et règle encor ma vie.
Comment, si les Démons sont les enfans des Dieux,
Nier qu'il est des Dieux? Diras-tu, si tu veux
Employer, Mélitus, des images profanes,
Qu'il y a des mulets nés de chevaux et d'ânes,
Et qu'il n'existe point d'ânes ni de chevaux?
Et voilà les raisons de quoi tu te prévaux
Pour m'accuser ici d'être impie, incrédule!
Tu te rends, Mélitus, chétif et ridicule,
Toi qui dis à la fois : « Socrate reconnaît
Et ne reconnaît pas les Dieux, » car ce qui naît
D'un être est le meilleur témoin que l'être existe.
L'excellent Mélitus pour Mélitus m'attriste. »

. . . .

Pour la Loi qu'il avait jusqu'à présent suivie,
Il était prêt encore à déposer sa vie.
Il n'apporterait point, comme il se fait souvent,
Pour attendrir les cœurs d'un spectacle émouvant,
Ses parens, ses enfans, dont les larmes versées
Pourraient vers l'indulgence incliner leurs pensées,
Encor qu'il eût trois fils: l'un d'eux adolescent,
Les autres, tout enfans. Car il n'est point décent
Qu'un juge, ayant prêté son serment, outrepasse

La ligne que le doigt de la Justice trace;
Il ne doit prononcer qu'avec son seul esprit.
En outre, il convient mal au renom, au crédit
D'Athènes, qu'il soit cru, sur la terre étrangère,
Que ses fils les meilleurs ont l'âme assez peu fière
Pour vouloir se sauver par d'infimes moyens;
Il faut qu'il soit connu que tous ses citoyens,
Délaissant aux rhéteurs un improbe artifice,
Jugent et sont jugés par la stricte Justice.
Enfin : « Sans prendre exemple à d'autres oraisons,
Athéniens, dit-il, j'ai donné des raisons,
Mais je ne vous ai point adressé de supplique.
Je m'abandonne à vous ainsi qu'au dieu delphique,
Pour que vous me jugiez, comme il sera le mieux
Et pour vous et pour moi, sous nos juges les Dieux. »

Son manteau brun ouvert sur sa pauvre tunique,
L'air tranquille, et pareil à celui qui s'explique
Dans un mince débat dont il fait peu de cas,
Avec la même voix, et le geste du bras
Qui tantôt suit la phrase et tantôt la précède,
— Son geste habituel, dont il semble qu'il aide
Sa pensée à venir vers ceux qu'il entretient, —
Avec sa même aisance, et son même maintien
Que l'on sent si dispos dans sa calme habitude,
Il parlait. Merveilleuse était la certitude
Qui naissait lentement de ces simples propos!
La mesure parfaite et la clarté des mots,
L'argument sans surcroît, sans hâte et sans entrave,
La justesse du ton plein d'enjoûment ou grave,
Le jeu sûr de l'accent discret et modéré,
Étaient tels que jamais nous n'avions admiré
Ces dons de notre maître avec tant de surprise.
Et sous eux, la pensée allait ferme et précise;
Chaque habile raison semblait n'être qu'un fait
Qu'il donnait en passant, et cependant l'effet
En était, à bien voir, savamment efficace.
La marche du discours était sûre et sagace,
Quelques mots décisifs sur le point discuté
Suffisaient; il passait. Cette simplicité,

Qui frémissait parfois au bord de l'éloquence,
Eût peut-être éclaté, n'était la vigilance
Dont il a toujours su maîtriser son discours;
Et les mots revenaient à leur calme parcours.
Quel puissant orateur aurait été Socrate,
S'il n'avait préféré cacher, comme l'agate,
Sa veine précieuse en un fruste dehors
Plein, quand il est ouvert, d'un reploiement d'essors.

THÉÉTÈTE

Quel souvenir sacré dans ton âme va vivre!

LYSIS

Plus grand que tu ne crois! C'était beaucoup de suivre
Le travail ou plutôt le jeu de son esprit,
— Vous n'en avez par moi qu'un rapport amoindri, —
Mais c'était plus encor de l'admirer lui-même,
D'admirer, embellis d'une clarté suprême,
Ces traits dont quelquefois il aime à plaisanter
Je rends grâces aux Dieux d'avoir pu l'écouter,
Mais combien plus encor d'avoir vu sur sa face
Tout ce qu'un seul instant magnanime ramasse
De grandeur sur le marbre étroit d'un front humain.

Il était arrivé, le visage serein;
Je ne sais pas encor si sa paix coutumière
Et cet abord rieur qu'aucune humeur n'altère
Portaient réellement un air de gravité,
Ou si c'est notre esprit qui le leur a prêté,
Car nous étions émus plus qu'il ne semblait l'être.
Un commerce fidèle et long m'a fait connaître
Le jeu discret, mais riche et divers de ses traits;
Je les ai vus railleurs, pénétrans et distraits,
Je ne les vis jamais plus souples à l'idée;
Et mon âme attentive, anxieuse, guidée
Par des indices fins inaperçus de tous,
Put suivre tout l'émoi de son âme, au-dessous
De ces mots qui déjà contenaient tant de choses,
Comme on voit sous l'effet la réserve des causes.
Tout le temps qu'il parla, modestement hautain,

A peine devinai-je une ombre de dédain
Recouvrir, par instant, une ombre de colère.
  Tous, disciples, savans et la masse vulgaire
Sentirent dès l'abord, pris d'un même respect,
La noblesse cachée en son modique aspect.
Sa première parole éclaira son visage;
Au cours de ses propos si simples, son image
Par delà la mesure humaine grandissait,
Si bien qu'une terreur enfin nous remplissait,
Comme on l'éprouve auprès de présences divines
Et cet homme aux façons humbles et citadines,
Au maintien négligé, si pauvrement vêtu,
Paraissait, — peu à peu, — resplendir de Vertu.
Ses yeux si beaux et bons, bleus et gris tout ensemble.
Et toujours habités d'une lueur qui tremble
Étroite et retirée au fond de leur regard,
Ou qui nage diffuse en un pensif brouillard,
Tantôt ils s'emplissaient d'une clarté plus ample
Digne de s'allumer sur le parvis du temple
Où les Dieux, sous son front, ont un culte nouveau;
Tantôt on ne savait si la fleur ou si l'eau
Fournissait ce reflet d'azur limpide et tendre,
Jeune, frais, innocent, et qui semblait étendre
Sur nous tous la candeur d'un cœur naïf d'enfant;
Tantôt il y passait un éclair triomphant,
Et tantôt un éclat plus dur et plus sévère ;
Mais toujours revenait la lueur familière
Qui, retirée au fond des regards amoindris,
Leur rendait leur jeu fin d'amusement surpris.
Tout cela se passait par-dessus son langage,
Qui restait sur le sol, comme on voit un nuage
Transformer ses trésors d'ombres et de rayons
Au-dessus des labeurs penchés sur les sillons.

Tous ne discernaient pas, comme nous ses disciples,
Sous sa tranquillité, les profonds, les multiples,
Les subtils mouvemens qui traversaient ses yeux;
Encor moins pouvaient-ils discerner, — plus loin d'eux —
L'infini mouvement qui traversait son âme.
Mais tous sentaient pourtant qu'il brillait une flamme

Magnifique au sommet de cet humble maintien.
Des milliers de regards se suspendaient au sien;
Mais parfois, par un prompt glissement, son sourire
Par qui sa bouche a l'air heureuse de séduire,
Faisait que les regards sur sa lèvre étaient tous.
Son ancienne ironie, exempte de courroux,
Toujours fine, mais plus contenue et discrète,
S'y jouait comme aux jours où sa lente conquête,
Attirant les esprits constamment amorcés,
Les menait d'une erreur, consentans ou forcés,
Vers un large sommet balayé d'éloquence.
C'était le même jeu, toujours de connivence
Avec quelque raison que l'on sent s'approcher,
Sans qu'on sache s'il veut l'offrir ou la cacher.
Et le vaste auditoire où frémissait la fièvre,
Gagné par la malice habile de sa lèvre,
Oubliait son angoisse, un instant conforté
Par tant de bonhomie et de simplicité,
Capables de charmer même notre détresse.

Mais parfois il semblait qu'il eût de la tristesse,
Non pour lui, mais pour ceux auxquels il s'adressait,
Les juges devant lui. Le regard qu'il fixait
Sur ces gens dans lesquels il pouvait voir d'avance,
Lui, le liseur d'esprits, se former sa sentence,
Se remplissait de peine et de compassion.
La beauté qui passait dans cette expression
De pitié, de clémence et de pardon sublime
Pour tous ceux qui, tenant entre leurs mains un crime,
Attendaient qu'il se tût, afin de les ouvrir,
Était celle d'un dieu. Mais, pour la ressentir,
Il fallait, comme nous, connaître son visage.
Les autres ne voyaient que son calme courage,
Tant il était discret à rien laisser passer,
Hormis les justes mots qu'il voulait prononcer
Pour accorder aux Lois le respect et l'hommage
De défendre, en leur temple et devant leur image,
Un citoyen sans crime accusé sans raison.
Et je voyais des pleurs dans les yeux de Platon.

Quand il eut terminé sa sobre apologie,
Il s'assit avec calme. Une rumeur surgie
En long frissonnement sans un seul son de voix,
Comme ces grands soupirs dont s'émeut un grand bois,
De tant de seins émus par cette grandeur d'âme
S'éleva. Mais, ses yeux ayant perdu leur flamme,
Il paraissait distrait, ainsi qu'il l'est souvent,
Quand il se perd au fond de lui-même, suivant
Le fil intérieur de pensers qu'il démêle,
Et son esprit errait, loin de l'heure réelle,
Dans les champs lumineux des immortalités;
Nous savions qu'il montait des degrés enchantés.

Mais lorsque le greffier annonça la sentence,
Il sortit tout à coup de son étrange absence,
Et reprit simplement son regard attentif.
Les cœurs des matelots, quand le choc du récif
Déchire le navire et le livre au naufrage,
N'ont point de battemens de colère et de rage,
Comme en eurent nos cœurs quand l'arrêt fut donné!
Jamais le lieu sacré ne fut tant profané
Où l'antique Justice a sa demeure auguste!
Il semblait que le Vrai, le Bon, le Bien, le Juste,
Par ce forfait dément tous ensemble outragés,
Tombaient et s'écroulaient à nos yeux affligés,
Et qu'un effondrement immense et redoutable
Se prolongeait autour du sublime coupable
Qui, tel qu'un haut pilier, demeurait seul debout
Dans la chute, le bris, le désastre de tout.
Une vague terreur passa sur l'auditoire,
Comme devant un crime auquel on ne peut croire,
Tant il est monstrueux, et qui pourtant est là.
Un épouvantement de vengeances frôla
Ce peuple tout à coup muet et immobile.
Socrate seul avait son sourire tranquille,
Et ce fut, mes amis, un spectacle très grand
Que ce visage clair, paisible et rassurant
Ceint de fronts sur lesquels s'étendait de la cendre,

Lysis rapporte ensuite la partie de sa défense où Socrate, ayant à proposer la peine dont il pourrait être frappé, a dit qu'il méritait d'être nourri

au Prytanée. Puis il raconte comment la peine de mort a été votée par plus de voix que le verdict de culpabilité. Au milieu de la douleur et de la colère de ses amis, il leur retrace l'attitude de Socrate, lorsqu'il prit congé de ses juges.

LYSIS

Ah! ceux-là ne sauront jamais sur quelle cime
Un homme peut porter une paix magnanime,
Qui n'ont point vu Socrate accueillir cet arrêt.
Il leur dit simplement qu'il n'avait qu'un regret,
C'est qu'ils allaient ternir le pur renom d'Athènes,
Pour n'avoir point songé que les saisons humaines
Emporteraient bientôt le vieillard qu'il était;
Ils seraient châtiés par leur propre forfait,
Car ils portaient en eux un éternel outrage!
Avec ceux qui l'avaient absous par leur suffrage
Il désirait, dit-il, s'entretenir encor,
Avant d'être appelé par les Onze: la mort
Est un passage court de ce lieu vers un autre,
Ou bien un long sommeil auprès duquel le nôtre
N'est qu'un rêve agité qui nous délasse mal.
S'il est encore un peuple au climat infernal,
Quel chemin si fleuri qu'il égale la voie
Par où l'homme s'en va vers la durable joie
De voir les demi-dieux, les juges, les héros,
Ulysse, Achille, Ajax, Rhadamante, Minos,
D'entendre Orphée, Homère, Hésiode, Musée?
Ainsi peut-il mourir l'âme tranquillisée
Celui qui vécut juste, intègre et bienfaisant;
Derrière le trépas, rien d'amer ne l'attend.
Et c'est pourquoi, dit-il, il n'éprouvait de haine
Ni pour ceux dont le vote a décidé sa peine,
Ni, malgré leurs desseins, pour ses accusateurs.
Alors il souhaita qu'au temps venu les mœurs
De ses fils, grandissant sans lui, fussent guidées
Par les mêmes conseils et les mêmes idées
Pour lesquels il allait mourir dans quelques jours.
Ce qu'il disait ainsi n'était point un discours;
Quelle harangue aurait surpassé sa parole,
Cet adieu familier d'un homme qui s'immole
Pour sa pensée, et qui, dès longtemps dégagé

De nos chétifs émois, prend un noble congé
De la haine des uns et de l'amour des autres?
Et nous sentions son cœur qui grandissait les nôtres!
Puis il dit : « Le soleil va perdre ses rayons,
C'est l'heure maintenant que nous nous retirions,
Moi qui m'en vais mourir, vous qui restez à vivre.
Dieu seul sait, — lui qui sait ce qui lie ou délivre, —
Qui de vous ou de moi tient la meilleure part.
Je le saurai demain; vous l'apprendrez plus tard. »

Un instant, ces seuls mots, si simples et sublimes,
Parurent s'élargir dans d'immenses abîmes
De silence pieux et de recueillement,
Comme en un sanctuaire, où le Dieu est présent.
Puis soudain, des sanglots et des cris éclatèrent,
Ses disciples vers lui, ses amis se jetèrent;
Et, dans ce flot tragique agité de douleurs,
Son front calme, entouré de visages en pleurs,
Se tournait pour donner à chacun la parole
Qui rassure, affermit, remercie ou console;
Quelquefois il passait la main sur les cheveux
D'un disciple plus jeune, ou réprimandait ceux
Qui faisaient éclater trop bruyamment leur peine.
Nos lamentations s'élevaient comme un thrène;
Les poètes n'ont point sur la scène évoqué
De roi, ni de héros par les destins traqué,
Faisant front aux malheurs qu'un instant accumule,
Sans que sa voix faiblisse ou que son pied recule,
Qui reçût l'infortune avec tant de grandeur;
Œdipe détrôné n'est point suivi d'un chœur
Comparable à celui dont la noble détresse
Faisait gémir l'espoir et la fleur de la Grèce.

Il partit, escorté de tous, vers la prison,
Comme s'il retournait du stade à sa maison,
Et le gardien ferma les deux portes de bronze.
Le reste de sa vie est au pouvoir des Onze.

. . . .

AUGUSTE ANGELLIER.

LES AVEUGLES TRAVAILLEURS
EN FRANCE

I

Jamais il n'a été question autant qu'aujourd'hui des aveugles, des « emmurés, » comme les appelle M. Lucien Descaves, des « enténébrés, » comme l'on dit plus volontiers depuis quelque temps. Aveugle moi-même, comment ne serais-je pas touché de l'intérêt qu'on nous témoigne? A tout instant, la presse parle de nous, et, il faut l'avouer, bien souvent avec plus de bonne volonté que de compétence. On agite de grands projets pour améliorer notre sort. Les pouvoirs publics se sont émus. Une commission permanente vient d'être constituée en leur faveur au ministère de l'Intérieur par M. Mirman, qui leur témoigne une sympathie singulièrement active. Au budget de 1910, un crédit nouveau de 125 000 francs a été ouvert en vue de les assister, et la subvention des Quinze-Vingts a été augmentée de 250 000 francs. Très prochainement, nous assure-t-on, deux lois seront soumises au vote des Chambres en faveur des aveugles. L'une, qui a pour rapporteur M. Chautard, et qui vient d'être votée par la Chambre des députés, demande la création d'écoles publiques régionales où ils puissent recevoir l'instruction primaire et professionnelle. L'autre, proposée par M. le sénateur Labrousse, demandera également la création d'écoles et d'ateliers régionaux; mais elle réclamera en outre une assistance qui suive l'aveugle de sa naissance à sa mort, et pour l'ensemble de cette assistance elle prévoit une dépense annuelle de quatre millions.

J'ai essayé de montrer, dans un précédent article (1), que l'aveugle, au point de vue intellectuel et moral, est l'égal du clairvoyant. Les travaux intellectuels les plus complexes lui sont accessibles, et il peut prétendre à une haute valeur artistique.

Mais de ces constatations il ne faudrait pas conclure que l'aveugle est suffisamment armé pour la lutte, et qu'il n'a pas besoin de notre sympathie. Rien n'est plus éloigné de ma pensée. J'ai rappelé ce qui fait la dignité de l'aveugle, ce qui le relève dans l'humiliation de son infirmité. Il ne s'agit pas de cacher ses infériorités et ses souffrances.

Si l'intelligence de l'aveugle est intacte, si elle est susceptible d'un plein développement, il n'en va pas de même de son activité physique. Elle est contrainte en tout sens, limitée par des obstacles de tout genre. Il n'est dans la société que fort peu d'emplois qui soient accessibles à celui qui n'a plus ses yeux. En outre, ce sont souvent les plus faciles, ceux qui demandent le moins d'adresse, partant, les moins rémunérateurs. Généralement aussi, l'aveugle ne s'en acquitte qu'avec lenteur, ce qui réduit encore sa rémunération.

J'ai dit, au reste, que la cécité n'entrave pas le développement de l'intelligence ; je n'ai pas dit qu'elle crée l'intelligence, et rien n'eût été plus ridicule qu'une pareille prétention. Comme chez les voyans, tous les degrés de l'intelligence humaine sont représentés chez les aveugles, et, à chaque degré, bien peu nombreux sont les travaux accessibles.

Ce n'est pas tout : l'aveugle n'a pas seulement à compter avec les difficultés naturelles que comporte la cécité. L'ignorance où sont ses semblables de sa véritable situation est peut-être pour lui un obstacle plus redoutable encore. Les clairvoyans, en règle générale, s'exagèrent beaucoup les conséquences de la cécité et les incapacités qu'elle entraîne. Ils sont disposés à priver l'aveugle de toute activité. Ils sont tentés de l'immobiliser, de le clouer sur sa chaise, dans un coin écarté, à l'abri des heurts.

Comme la vue est la base de leur activité à eux, comme elle se mêle à leurs moindres actes, ils estiment que, privés de la vue, ils deviendraient radicalement incapables d'agir ; et, tout

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1909.

naturellement, ils pensent que la cécité anesthésie et paralyse presque complètement l'individu.

Pourtant, les faits montrent surabondamment que, dans un sujet atteint de cécité, le toucher et l'ouïe se développent par l'exercice et suppléent la vue dans bon nombre de ses fonctions. Le clairvoyant s'imagine difficilement que l'ouïe et le toucher puissent faire chez les autres ce qu'ils ne peuvent pas en lui. Il ne croit donc guère à la possibilité d'utiliser l'aveugle. Il se refuse bien souvent à lui confier des travaux dont, en dépit de son infirmité, l'aveugle pourrait parfaitement s'acquitter. Et ainsi, les moyens d'action de celui-ci, déjà réduits et qui ne peuvent souvent lui assurer la subsistance qu'à la condition d'un travail acharné, risquent toujours d'être stérilisés par un préjugé.

A chaque pas qu'il fait dans la vie, l'aveugle sent, avec une conscience douloureuse, d'autant plus aiguë que sa pensée est demeurée plus intacte et plus pleine, la présence de ces deux entraves: la difficulté qu'il éprouve à exercer une activité suffisamment rémunératrice, la méfiance du public qui doute de sa capacité et refuse ses services. Toutes deux lui rendent la vie matérielle étrangement difficile, et le menacent constamment de la misère avec tout le cortège de déchéances et de souffrances morales qu'elle ne peut manquer d'entraîner dans sa condition. La mendicité est là qui le guette, et derrière elle l'assujettissement de la personne humaine, l'avilissement. Pour d'autres, moins malheureux en apparence, c'est la lutte perpétuelle, déprimante pour le morceau de pain indispensable, l'insécurité, le découragement de jamais améliorer son sort, les désespoirs, toutes ces angoisses qui rendent cuisant, continu, le sentiment de l'infirmité, cause de cet incessant désastre.

Nous ne saurions trop le répéter, la souffrance de l'aveugle n'est pas, comme on l'imagine généralement, dans la privation des spectacles que la nature offre aux yeux; elle est dans les difficultés sans nombre que la vie dresse à chaque pas devant lui. D'un côté, il n'y a qu'une privation, de l'autre, une douleur positive et de tous les instans. Cette privation même n'est pas sentie, et ne saurait pas l'être de ceux qui, aveugles dès le bas âge, n'ont pas connu le bonheur de voir. Chez les autres, son sentiment s'atténue progressivement, et il va souvent jusqu'à disparaître. Le plus souvent, la vue ne donne que l'occasion,

l'éveil d'une émotion, qui réellement a sa source en nous. Cette occasion peut venir de l'ouïe, du toucher, de mille incidens insignifians. La même joie inconsciente que l'enfant clairvoyant éprouve à voir le visage de ses parens, l'enfant aveugle la goûte à entendre leur voix. Et puis, la vie intérieure est assez riche pour fournir des diversions au regret de la lumière. Elle offre à la pensée une étoffe nouvelle quand celle-ci ne trouve plus dans la vue son aliment ordinaire. C'est un cours différent à donner aux idées qui d'elles-mêmes s'engagent peu à peu dans la direction nouvelle.

Il n'est pas besoin d'un grand effort de réflexion pour concevoir que le souvenir de la lumière qu'aucune image ne vient plus réveiller s'alanguit peu à peu, ou simplement, si l'on veut, se fait de moins en moins poignant. Les heurts de la vie matérielle, au contraire, sont à peu près inévitables. La faim, les nécessités de l'existence, obligent l'aveugle à agir, et d'ailleurs, l'oisiveté serait pour lui un mal mille fois pire encore.

Le rôle des amis des aveugles, des typhlophiles, comme nous disons, est précisément de supprimer les obstacles périlleux dressés sur son chemin. La constatation que nous venons de faire est pour eux singulièrement encourageante : si l'aveugle était hanté de l'idée de la lumière, si retrouver la lumière pouvait seul le consoler, nous n'aurions qu'à nous croiser les bras et à attendre un miracle de la science qui ne viendrait pas. Puisqu'il ne veut que mener une vie active et indépendante, nous pouvons au contraire l'aider à s'assurer sa part de bonheur. Contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, l'aveugle, lorsque la cécité n'est plus toute nouvelle pour lui, lorsqu'il s'est habitué à son sort, ne considère pas du tout sa vie comme condamnée. Il sait que, s'il parvient à se refaire une activité productive, une activité qui tout à la fois le défende, en l'occupant, contre les chagrins stériles et déprimans, assure sa propre existence et lui donne le sentiment qu'il est utile aux autres, il pourra mener une vie très acceptable, heureuse même, peut-être se constituer un foyer comme les autres hommes, s'entourer d'affections, prendre sa part des joies humaines. Il le sait, il en a le sentiment très vif. Mais les entraves matérielles sont là, qui l'arrêtent, qui l'empêchent de s'arracher à sa torture.

Pour tous les aveugles valides et normalement constitués, un seul mode d'assistance est recommandable, l'assistance par le

travail. Seule, en effet, elle est efficace, parce que seule elle apporte à l'assisté, avec la dignité de la vie, l'oubli de son malheur. Telle est la révolution profonde qui s'est opérée dans le monde des aveugles depuis un siècle un quart : ils étaient condamnés à mener une vie oisive, à charge aux autres et à eux-mêmes; aujourd'hui, ils peuvent devenir des êtres utiles. C'est à la France qu'ils sont redevables de cette transformation, car c'est un Français, Valentin Haüy, qui, à la fin du XVIII[e] siècle, a révélé au monde que l'aveugle est bon à quelque chose, et c'est encore un Français, un élève de Valentin Haüy, l'aveugle Louis Braille, qui leur a donné l'alphabet génial grâce auquel leur instruction est singulièrement facilitée. Mais en France, aussi bien qu'ailleurs, une révolution de ce genre ne s'opère qu'avec lenteur. Elle se heurte à trop de préjugés séculaires. Quand, voici moins de quarante ans, Maxime du Camp écrivait dans la *Revue* (1) son piquant article sur l'*Institution des jeunes aveugles*, il n'ignorait pas qu'en France cette institution était presque seule encore à préparer de véritables travailleurs aveugles, parce que presque seule elle assurait à ses élèves une solide culture professionnelle, et, après leur sortie de l'école, un patronage éclairé.

Beaucoup d'hommes travaillaient à réaliser l'œuvre de Valentin Haüy, mais leurs tentatives demeuraient sporadiques. Heureusement, depuis une vingtaine d'années, cette situation s'est considérablement améliorée. Un aveugle de grand cœur, M. Maurice de la Sizeranne, auquel tous ses frères en cécité devront une éternelle reconnaissance, a senti la nécessité de coordonner ces efforts dispersés, et il a fondé de ses seules forces l'Association Valentin Haüy, dont le but est d'étudier toutes les questions relatives à la cécité et de poursuivre de toutes les manières à la fois l'amélioration du sort des aveugles. Grâce à l'activité et au dévouement de son fondateur, qui en est resté l'âme, l'Association Valentin Haüy s'est promptement développée. Vite les services qu'elle rendait l'ont fait reconnaître d'utilité publique. Son action s'étend à la France entière, et elle vient en aide à tous les aveugles sans distinction.

J'ai parlé déjà des secours intellectuels et moraux que sa bibliothèque et ses périodiques en points saillans apportent à

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1873. Voyez aussi son article sur *les Sœurs aveugles de Saint-Paul*, 1[er] mars 1884.

tous. C'est là une partie importante de sa tâche, car, sans livres et sans périodiques, la découverte de Braille fût restée inefficace. Mais ce n'en est qu'une partie. L'Association Valentin Haüy recherche partout les aveugles. Elle est la providence de l'aveugle. Étrangère aux questions de politique, de religion, à tout ce qui divise, elle groupe autour d'elle tous ceux qui s'intéressent aux enténébrés. Aussi ses membres sont-ils aujourd'hui au nombre de 16 000, et son budget annuel dépasse 200 000 francs qui sont dépensés au profit de près de 7 000 patronnés. Mais on y dépense plus encore de dévouement, car c'est une merveilleuse école de solidarité. Les services les plus importans y sont assurés par des personnes de bonne volonté qui donnent sans compter leur temps et leur peine. Il n'est pas de question relative aux aveugles dont elle ne s'occupe activement. Elle travaille à prévenir la cécité aussi bien qu'à en atténuer les effets, à secourir et à faire hospitaliser les vieillards incapables aussi bien qu'à faire instruire les enfans. Elle constitue non une œuvre, mais un faisceau d'œuvres dont chacune, selon l'expression de Georges Picot, suffirait à mériter la reconnaissance publique. Mais l'objet final de toutes ces œuvres est d'arracher l'aveugle à la mendicité pour en faire un travailleur, d'achever pour les êtres privés de la vue la grande révolution morale qui a été commencée par Valentin Haüy et par Louis Braille. Elle ne considère sa tâche comme terminée vis-à-vis d'un de ses patronnés que le jour où, en l'assistant par le travail, elle lui a fourni le moyen de se passer d'elle.

Elle doit, en conséquence, seconder dans la France entière tous les aveugles laborieux, musiciens, accordeurs et ouvriers de divers métiers. De plus, comme tous les emplois actuellement exercés par les aveugles sont fort encombrés, elle doit chercher sans cesse des débouchés nouveaux à leur activité. Enfin, ce n'est pas assez de venir en aide aux travailleurs, il est tout aussi important, sinon plus encore, de leur assurer la bienveillance du public qui seul peut les employer. L'Association Valentin Haüy favorise le travail des aveugles par les moyens les plus variés : elle avertit les parens de la nécessité de faire instruire les enfans, donne des bourses d'études à des indigens, publie dans ses journaux en points saillans un grand nombre d'informations précieuses aux travailleurs, distribue chaque année des subsides à des adultes désireux d'apprendre un métier ; elle dépense

annuellement 10 000 francs pour subvenir aux frais d'outillage, d'installation, de matières premières. Mais ses efforts se concentrent spécialement sur ces trois points : persuader le public des capacités des aveugles, patronner les travailleurs, et chercher de nouveaux débouchés à leur activité.

Réjouissons-nous de constater que d'autres sociétés la secondent dans sa lourde tâche, et que, depuis peu, de toutes parts, des initiatives nouvelles se font jour en faveur des aveugles. La Société des ateliers d'aveugles, œuvre de M. Lavanchy-Clarke, qui traverse en ce moment une période de crise, a fait beaucoup depuis vingt ans pour les ouvriers. La Ligue pour l'amélioration du sort des aveugles, fondée et présidée par M. Georges Bonjean, est susceptible, si elle se développe, d'exercer une action profonde. Son vice-président, M. Vaughan, le dévoué directeur des Quinze-Vingts, créait, il n'y a que quelques mois, un journal nouveau en points saillans : *la Tribune des aveugles*. Enfin et surtout, nous attendons beaucoup du comité permanent d'assistance aux aveugles que nous devons à M. Mirman, et qui a été constitué au début de l'année dernière au ministère de l'Intérieur, sous la présidence de M. le sénateur Labrousse. Son programme l'invite à s'occuper de toutes les questions relatives à la cécité, mais il a l'intention de songer tout spécialement aux travailleurs.

II

Le concours de tant de bonnes volontés, dont le tort est peut-être de ne pas se concerter assez étroitement en vue d'une action commune, est une chose très nécessaire. La tâche est très lourde. Quelque rapide qu'ait été le développement de l'Association Valentin Haüy, quelque merveilleusement efficace qu'ait été son activité, elle ne peut suffire à tout.

La première réforme qui s'impose est une réforme générale de l'instruction des aveugles. L'enseignement professionnel y est souvent si négligé, que beaucoup de leurs anciens élèves sont incapables d'exercer un métier. Ces malheureux sont perdus pour la vie active, et ce n'est pas tout : ils font du tort à leurs frères, car le public, qui les voit incapables, tend à généraliser leur cas et prétend juger les autres par eux. Actuellement, l'État seul peut opérer cette réforme de l'enseignement que nous

demandons depuis tant d'années. Au mois de novembre dernier, le président du Conseil a pris, devant la Chambre des députés, l'engagement de faire cette réforme, et les Chambres semblent disposées à voter les crédits nécessaires. Espérons qu'on aura bientôt remédié à cette lamentable désorganisation qui condamne tant d'aveugles à la misère.

Quand un aveugle d'intelligence moyenne et de bonne santé a passé par une de nos bonnes écoles, il est, d'une façon générale, en état de se tirer d'affaire. Mais toujours, au moins dans les débuts, il a besoin d'aide. Il serait donc nécessaire que dans toutes les écoles on trouvât une société de patronage pour s'occuper des anciens élèves. Le patronage est excellent dans nos écoles modèles, à l'École Braille par exemple qui appartient aujourd'hui au département de la Seine, et qui fait de très bons ouvriers manuels ; ou encore à l'Institution Nationale de Paris qui prépare surtout des musiciens et des accordeurs et où la société de patronage, qui porte le nom significatif de « Société de placement et de secours des anciens élèves, » doit une prospérité particulière au dévouement d'un homme de cœur qui lui consacre sa vie. Dans la plupart des autres écoles, de semblables sociétés n'existent pas ou n'existent que passagèrement.

Comme tant d'œuvres de bienfaisance, elles doivent parfois une existence éphémère à un homme. Lui disparu, on ne fait plus rien, on abandonne les anciens élèves à eux-mêmes ; et alors la charge retombe tout entière à l'Association Valentin Haüy, la patronne désignée de tous les aveugles. Mais la tâche est manifestement trop lourde. Elle l'est d'abord parce que le patronage à exercer est d'une grande complexité : il varie avec les métiers, et chacun conçoit que l'aide réclamée par un musicien ou un accordeur est différente de celle qu'on doit à un ouvrier ; il varie même avec les individus et avec les localités qu'ils habitent. Et puis, dans les circonstances présentes, il est peut-être plus que jamais nécessaire et absorbant. En effet, la situation des musiciens devient plus difficile. L'objet principal de l'Institution nationale, depuis soixante-dix ans et davantage, a été de former des organistes, et ce qui a fait que la France, mère de Valentin Haüy et de Louis Braille, n'a pas cessé d'être la terre bénie des aveugles, c'est que les postes d'organistes y étaient rétribués mieux qu'en aucun autre pays. Grâce à l'orgue,

beaucoup d'aveugles sont parvenus à l'indépendance. Mais la loi de séparation vient de porter un coup à la richesse de l'Église catholique. Les rétributions des organistes, en conséquence, baissent presque partout. Elles ont parfois disparu complètement. Ne sommes-nous pas en droit de demander à l'État de songer aux aveugles, puisqu'il vient de leur causer un pareil préjudice?

Quelques théoriciens vont droit aux conclusions extrêmes : ils demandent qu'on cesse d'enseigner la musique aux aveugles, qu'on les dirige du côté des métiers manuels. C'est aller bien vite en besogne : les faits sont là pour prouver qu'encore aujourd'hui, la situation des musiciens aveugles est infiniment supérieure à celle de leurs congénères ouvriers, et rien n'empêche de penser qu'il n'en sera pas ainsi longtemps encore. Je crains que des passions anticléricales ne se glissent à leur insu dans les calculs de ces réformateurs, et vraiment l'anticléricalisme est ici hors de saison.

Sans parler des traitemens exceptionnels qu'on trouve dans quelques grandes cathédrales, il est encore bon nombre de places d'orgue qui produisent de 1 500 à 2000 francs, et un très grand nombre 800 à 1 000 francs. Même celles qui n'offrent aucun fixe, représentent parfois d'appréciables casuels sous forme de gratifications pour les grandes fêtes, pour les mariages et les enterremens. Et puis, dans son école, l'aveugle n'a pas appris seulement à jouer de l'orgue. Il a étudié encore le piano et un instrument d'orchestre, quelquefois le chant. Il est professeur de musique. Il cherche à enseigner dans les collèges et les pensions des environs, et à donner des leçons particulières. Il est encore accordeur, et l'accord est pour lui une autre source de profits. L'orgue est un moyen de se faire entendre et apprécier dans le pays, un moyen aussi de patienter jusqu'à ce que la clientèle se décide à venir. Désormais il rendra encore les mêmes services au jeune artiste, mais la clientèle devra se faire attendre moins longtemps, et il faudra, plus encore que par le passé, préparer l'aveugle à l'enseignement.

Les femmes musiciennes, elles aussi, ont vu leur situation devenir plus difficile. Ce n'est pas la loi de séparation qui leur a fait du tort à elles, mais la loi de 1901 sur les associations. Pour la plupart, elles se retiraient auprès de congrégations enseignantes. Elles tenaient l'harmonium à la chapelle, et don-

naient des leçons de musique aux élèves. Celles qui ne s'accommodaient pas de cette existence cherchaient à enseigner dans quelque pension laïque et à courir les cachets, mais elles avaient infiniment plus de mal à assurer leur subsistance, et d'ailleurs presque toutes préféraient la vie conventuelle qui leur donnait l'internat et qui supprimait toutes les difficultés de la vie matérielle. Assurément, leur gain n'était pas élevé, mais pour la femme aveugle, qui ne peut guère songer au mariage, l'essentiel est de se tenir à l'abri des heurts de la vie, d'avoir une existence régulière et tranquille. Désormais, elles devront se contenter presque toujours de postes dans des pensions laïcisées, obtenus avec beaucoup plus de peine, car la concurrence des clairvoyans y est plus redoutable, et elles devront compter avec des obstacles nombreux qui leur étaient épargnés. Leur vie sera plus difficile.

Tout cela est certes très regrettable. On ne doit pourtant pas jeter le manche après la cognée, et priver les aveugles, qui n'en peuvent mais, de leur meilleure ressource. Ce qui est vrai cependant, c'est que, dans les circonstances actuelles, il faudra peut-être faire moins de musiciens que par le passé. Tous ceux qui avaient un minimum de dispositions, jusqu'à présent, étaient dirigés vers l'orgue, et l'ón avait raison d'agir ainsi, tant les musiciens les moins doués avaient la vie meilleure que les plus habiles brossiers ou les plus habiles canneurs. Les maîtres ne se sentaient littéralement pas le courage d'exclure de la leçon de piano ou de la leçon d'harmonie celui qui n'était pas absolument incapable de parvenir à un résultat. Ceux-là n'étaient pas professeurs, mais pour bien tenir l'orgue d'une petite église, pas n'est besoin d'avoir du génie. Aujourd'hui que la lutte devient plus dure, il n'y faut hasarder que des combattans bien armés.

Tous d'ailleurs auront toujours besoin d'un patronage intelligent et attentif. Il faut guetter à travers la France entière les places d'organistes ou de professeurs qui viennent à être libres et qu'on peut postuler; il faut choisir parmi les candidats possibles celui qui convient à chaque place, afin d'adapter les talens aux diverses situations; il faut lutter contre le préjugé, l'ennemi partout embusqué, et convaincre les intéressés qu'un aveugle est capable de remplir la place. Quand le jeune artiste vient prendre possession de son poste, il est souvent sans ressources, et les premiers temps sont durs : il faut l'aider de secours, en nature et en espèces, jusqu'à ce qu'il puisse se tirer d'affaire; il

faut lui procurer les livres de musique qui lui sont nécessaires pour accompagner ses offices ou pour donner ses leçons. Faute de ces livres-là, bien souvent, sa place serait compromise.

L'accordage des pianos traverse lui aussi une crise difficile. Montal n'est pas seulement le premier aveugle qui s'en soit occupé, il est encore un maître de cet art auquel, assure-t-on, il a fait réaliser de notables progrès. Sa tradition s'était conservée à l'Institut national où il avait enseigné, et ainsi les accordeurs aveugles qui sortaient de cette maison étaient fort bien préparés. Souvent les accordeurs clairvoyans manquaient de méthode, ou tout au moins il n'était pas rare qu'ils en manquassent. Et ainsi, fréquemment, les accordeurs aveugles se trouvaient avoir sur leurs concurrens une supériorité professionnelle qui les aidait à lutter contre le préjugé. Aujourd'hui l'art de l'accord, qui est un art facile, est généralement très bien pratiqué, si bien que nos accordeurs ont beaucoup moins souvent cet avantage. Dans toutes les grandes villes et dans beaucoup de villes moyennes, des marchands de pianos sont aujourd'hui installés. Ils fournissent toute la région, et leurs accordeurs rayonnent de tous les côtés.

Il est pourtant beaucoup d'aveugles qui doivent à l'accord le meilleur de leurs revenus, et M. Marcel Prévost le savait bien quand il intitulait l'une de ses nouvelles : *L'accordeur aveugle*. Toutefois ceux-là seuls, ou presque seuls, qui peuvent acheter un magasin, se faire marchands de musique et rayonner sur tous les environs, parviennent à se faire une situation égale ou même supérieure à celle des plus heureux musiciens. Mais cela suppose des capitaux, et, avec les capitaux, une intelligence du commerce qui n'est pas donnée à tous. J'ajoute que l'aveugle ne peut guère espérer réussir dans le commerce s'il ne peut compter sur l'aide intelligente d'une personne qui mérite entièrement sa confiance, une femme, une mère, une sœur. Aussi l'assistance d'une société de patronage et de l'Association Valentin Haüy est-elle nécessaire aux accordeurs aussi bien qu'aux musiciens, et s'exerce-t-elle un peu de la même manière : aide pour trouver une place d'accordeur, secours en nature et en argent dans les momens les plus difficiles, effort pour attirer sur le nouveau venu la bienveillance de la région, etc. Les accordeurs aveugles sont tenus par leurs fonctions de voyager beaucoup. Ils font des tournées dans les petites villes, villages et

châteaux des environs. Quelques-uns les font en tandem. Mais beaucoup sont obligés d'user du chemin de fer. Il leur faut alors se faire accompagner d'un conducteur, ce qui risque d'élever bien haut les frais de déplacement et de compromettre les bénéfices de la journée. L'Association Valentin Haüy leur sert d'avocat auprès des compagnies de chemin de fer pour leur obtenir des permis de circulation qui les autoriseront, lorsqu'ils ne dépasseront pas un rayon déterminé, à ne payer qu'une place pour eux et leur guide. Les compagnies d'ailleurs s'y prêtent avec beaucoup de bonne grâce. N'est-ce pas un désavantage suffisant pour l'aveugle que d'avoir à payer les gages de son guide et de voir ses salaires réduits d'autant?

Mais le patronage est beaucoup plus nécessaire encore pour les métiers proprement manuels. Les principaux de ces métiers qu'exercent en France les aveugles sont : pour les hommes la brosserie, le cannage et le rempaillage des chaises, la vannerie, la fabrication des couronnes de perles, le filet; pour les femmes la brosserie, le cannage des chaises, le filet, le crochet, le tricot, etc. Nous ne parlerons que de la brosserie qui nous servira d'exemple. La brosserie, en effet, est généralement préférée aux autres métiers parce que c'est elle, semble-t-il, qui rémunère le moins mal. On pourrait aussi développer un peu chez nous l'apprentissage de la vannerie fine, de la vannerie de luxe, car dans quelques milieux les articles de ce genre trouvent facilement un débouché avantageux. Toutefois, d'une façon générale, aujourd'hui, c'est la brosserie qui donne les résultats les plus satisfaisans.

Le brossier aveugle travaille aussi bien que son camarade clairvoyant, souvent même avec plus de régularité, si bien que ses produits se vendront au meilleur prix; mais il travaille près de deux fois moins vite. De plus, pour vendre sa marchandise et pour acheter la matière première qui lui est nécessaire, il a besoin d'un guide, qu'il paie naturellement sur les produits de son travail. Alors un problème difficile se pose : comment mettre les ouvriers aveugles en état de se suffire par ce travail?

Le système qu'on a employé le plus ordinairement jusqu'à présent, est de fournir aux ouvriers la matière première au prix de gros afin de diminuer leurs frais, et de placer leurs produits pour leur épargner les pertes de temps qu'occasionne la recherche des débouchés et régulariser le plus possible la production. C'est

ainsi que s'exercent le patronage de l'Association Valentin Haüy et celui de la Société des ateliers d'aveugles. L'association Valentin Haüy a secondé de cette manière, en 1908, 136 ouvriers pour lesquels elle a écoulé près de 40 000 francs de marchandises. Elle a plusieurs dépôts à Paris et dans les grandes villes. Quant à la Société des ateliers d'aveugles, elle reste en relation avec les apprentis qui sont sortis de son école. La valeur des marchandises qu'elle a écoulées pour eux en 1908 monte à plus de 200 000 francs.

Aidés de ces patronages à leurs débuts, quelques brossiers sont parvenus à se tirer d'affaire et à se passer de toute aide. Il en est qui sont aujourd'hui à la tête d'un petit magasin où ils vendent leurs propres produits; d'autres dirigent de petits ateliers où ils font travailler pour leur compte quelques ouvriers clairvoyans. Il est certain cependant que la situation de la plupart d'entre eux reste très précaire.

Ce patronage du travail à domicile est préféré par certains ouvriers. Mais, pour la plupart, le travail en atelier est plus avantageux. L'Association Valentin Haüy et la Société des ateliers d'aveugles, bien qu'elles n'aient pas encore pu en créer, ont toujours souhaité de voir se multiplier les ateliers d'aveugles, non plus des ateliers d'apprentis, mais des ateliers de travailleurs. La principe de ces ateliers est simple : il s'agit d'augmenter la production de l'ouvrier et de rendre sa vie moins coûteuse.

On augmente la production des ouvriers en les spécialisant, et en adjoignant à l'atelier un ouvrier clairvoyant qui se chargera de certains détails du travail que la cécité ne permet d'exécuter qu'avec beaucoup de lenteur. On réduit le coût de la vie en groupant les travailleurs auprès de leur atelier, ce qui supprime les frais de guide et de déplacement, et en diminuant le plus possible, au moyen de coopératives, de cantines, etc., le prix de la nourriture et des logemens, tout cela bien entendu en outre des avantages précités : l'atelier paie la matière première au prix de gros, et les produits sont écoulés en commun.

Rien n'est plus rationnel qu'un pareil plan, et c'est de ce côté qu'il faut chercher la solution. Mais, ne nous y trompons pas, la création d'ateliers de ce genre est chose complexe et singulièrement délicate. Elle suppose réalisées d'assez nombreuses conditions. Tout d'abord, les frais généraux doivent être suppor-

tés par la bienfaisance, afin que les salaires déjà si maigres des ouvriers leur soient intégralement versés, et ces frais généraux sont élevés. Il faut une mise de fonds importante pour construire l'atelier, en assurer le fonctionnement, parer aux chômages momentanés, surtout pour aménager des logemens salubres et économiques. Mais ce n'est pas tout. La grosse question est celle des débouchés. Il est difficile d'assurer un écoulement régulier des marchandises dans des conditions avantageuses. Et c'est pourquoi il est essentiel d'avoir à la tête de semblables établissemens un homme de la partie, un commerçant habitué aux affaires, et j'ajoute un homme dévoué à l'œuvre qu'il entreprend ou sérieusement intéressé à son succès.

En raison de ces difficultés, les tentatives qui ont été faites en France n'ont en général que très médiocrement réussi. Il existe encore quelques ateliers, mais leur fonctionnement est assez défectueux. Aucun n'a pris un développement sérieux. Cela prouve tout simplement que l'entreprise n'a pas été tentée dans des conditions favorables, et c'est une raison de redoubler d'efforts, nullement de se décourager. Chez nous, c'est, je crois, surtout l'argent qui a fait défaut pour entreprendre une vaste organisation. En Angleterre, où les dons sont venus en abondance, il y a des ateliers très importans qui fonctionnent fort bien. Certainement, l'Association Valentin Haüy, si elle n'avait dû auparavant subvenir à des besoins plus urgens, aurait mené à bien cette entreprise. Elle s'y attachera quelque jour, lorsque ses ressources le lui permettront, si personne ne la prévient. Mais il serait préférable que d'autres sociétés entreprissent cette tâche auprès d'elle et de concert avec elle. Ses rouages se font trop complexes. Il est temps d'introduire la division du travail dans l'unité des vues et des bonnes volontés.

Sans ressources autres qu'un dévouement résolu, un homme de cœur, M. l'abbé Moureau, a réuni à Bordeaux quelques ouvriers brossiers. Peu à peu leur nombre s'est élevé jusqu'à 15, et l'atelier n'a encore qu'une dizaine d'années d'existence. Il a pu vivre et s'est accru sans donations. Les salaires varient de 1 fr. 50 pour les plus malhabiles, à 3 francs par jour. Le directeur a su parer à toutes les difficultés, faire à ses ouvriers des conditions de vie relativement économiques, trouver des débouchés pour tous ses produits.

On a parlé de créer, à la campagne, un nouvel atelier. Je

ne sais si ce projet se réalisera, mais l'idée en est intéressante. Il s'agirait de construire un village d'aveugles travailleurs, village dessiné avec des artères rectilignes où les aveugles se dirigeraient sans guide. Une société de maisons à bon marché construirait des habitations qu'on louerait à bas prix. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'un atelier de ce genre serait installé à la campagne, et il y aurait là un sérieux élément de succès : le coût de la vie serait pour les ouvriers moins élevé qu'il ne l'eût été à Paris ou dans tout autre grand centre. Si les dépenses, évidemment considérables, que ce projet nécessiterait, n'empêchent pas sa réalisation, il semble que, grâce à ces dispositions, le côté économique de l'affaire, qui toujours avait été en défaut chez nous dans les tentatives antérieures, donnerait toute sécurité. Les résultats dépendront alors de la conduite commerciale. La difficulté sera d'assurer les débouchés, et de faire régner dans l'atelier une discipline suffisante pour que la clientèle soit toujours satisfaite.

Je dirai cependant toute ma pensée. Si l'on ne trouve pas quelque métier nouveau qu'on puisse faire exercer aux aveugles dans ces ateliers, si l'on s'en tient à la brosserie qui actuellement est en honneur, je doute que les salaires puissent être suffisans. Il est possible que le bon ouvrier, qui gagnera peut-être 3 francs, puisse vivre avec cette somme et faire vivre sa famille, parce qu'au village on vit de peu et parce qu'une coopérative de consommation pourra abaisser encore le prix des denrées. Mais le pauvre maladroit qui n'arrivera pas à se faire plus de 30 ou 35 sous, s'il a plusieurs enfans, comment se tirera-t-il d'affaire? S'il a une femme active et qui puisse trouver du travail dans le village (ce ne sera pas toujours facile), peut-être y parviendra-t-il; mais si les charges totales de la maison retombent sur lui, je ne pense pas qu'il en puisse venir à bout facilement. Nous ne pouvons pas oublier les pauvres diables qui perdent la vue tard et qui apprennent un métier nouveau, alors qu'ils n'ont plus la souplesse requise. Voulons-nous leur refuser du travail? Cela n'est pas possible. Ne perdons jamais de vue que chez les aveugles, entre les capables et les incapables, il y a les demi-capables, si l'on peut ainsi dire, et ces demi-capables doivent travailler eux aussi quand leur infériorité réside, non dans la qualité du travail, mais dans la rapidité de l'exécution. Si nous ne nous arrêtons pas au type du *heim*

allemand, qui est pratique à tout prendre parce qu'il est économique, c'est qu'il condamne l'aveugle au célibat. Nous voulons mieux pour lui, nous voulons qu'il ait part aux joies de la famille qui lui sont si nécessaires. Il faut donc qu'il ait les moyens de fonder une famille.

Et voilà pourquoi je crains qu'il ne soit indispensable, même lorsque les conditions les plus avantageuses de travail seront réalisées, qu'une société de bienfaisance majore les salaires. Assurément, la première chose à faire est de réaliser ces conditions. Un fait est d'ores et déjà certain, c'est qu'en Angleterre, dans tous les ateliers, le système de la majoration des salaires est en usage. On va jusqu'à les augmenter de 100 pour 100, en certains endroits. Bien entendu, si nous jugeons nécessaire de faire de même, autant que possible, il faudra donner ces majorations d'une manière indirecte. C'est déjà une majoration indirecte de salaire que de décharger les ouvriers des frais généraux de l'atelier. Je crois qu'il en faudra d'autres encore : des diminutions artificielles et considérables sur les loyers et sur les prix des denrées. Ces majorations indirectes auraient l'avantage de tenir compte des charges de famille, et c'est par là qu'elles sont préférables aux majorations directes. Elles le sont encore en ce qu'elles sauvegardent peut-être davantage la dignité de l'assisté. En tout cas, s'il y a lieu d'y songer, il suffira de le faire plus tard, lorsque le progrès essentiel sera réalisé, celui qu'apportera la création d'ateliers viables et capables de recevoir de nombreux ouvriers.

Parallèlement à ce courant d'opinion qui attend de la bienfaisance privée la création d'ateliers d'aveugles, un autre les demande à la bienfaisance publique. Entre ces deux projets, il est clair que les aveugles ne peuvent pas hésiter. Ils n'ont pas à faire intervenir de considérations générales sur le rôle de l'État en matière d'assistance, considérations qui risqueraient de les diviser. Et d'ailleurs, quelque opinion que l'on ait du rôle qui convient à l'État, il faut bien admettre qu'à une situation aussi exceptionnelle que celle des avances, on peut appliquer aussi des règles d'exception, sans qu'on voie s'en généraliser l'application. Les intéressés ne peuvent donc que souhaiter les ateliers organisés aux frais de l'État et des départemens, si la loi décide que les ouvriers aveugles seront employés de droit dans six, huit ou dix ateliers, l'on ne voit pas, pourvu que

des crédits suffisans aient été votés, que rien puisse s'opposer à une décision parlementaire. Malheureusement, il est devenu si habituel d'entendre les intéressés demander des subsides aux Chambres, que les supplications les plus dignes d'attention ont peine à se faire écouter par elles. Je crains que les Chambres ne reculent devant le chiffre assez élevé de dépenses que de semblables créations supposeraient pour être faites dans de bonnes conditions. Je souhaite qu'elles votent les crédits qu'on leur demandera, mais je doute que l'événement soit conforme à mes souhaits.

Ce que l'État pourrait nous donner, c'est la continuité du travail, c'est-à-dire l'essentiel, ce que les directeurs d'ateliers ont le plus de peine à obtenir. L'État consomme chaque année une quantité considérable de brosses. Il lui en faut pour l'armée, pour la marine, pour ses chemins de fer, pour ses hospices, pour ses prisons, etc. Qui empêcherait de confier la production de ces brosses aux aveugles ? L'État qui équipe l'armée et l'État qui assiste les infirmes ne sont-ils pas un seul et même État ? Il serait à propos qu'ils s'en souvinssent. L'État qui équipe prévoit, je suppose, 50 000 francs pour la fourniture des brosses aux différens corps d'armée, et l'État qui assiste inscrit 50 000 francs de secours aux aveugles travailleurs. Si l'État qui assiste donnait 75 000 francs aux aveugles travailleurs à la condition qu'ils fournissent de brosses l'armée, il y aurait 25 000 francs d'économie, et cependant les aveugles auraient gagné 25 000 francs.

L'État pourrait ainsi donner sa clientèle, une clientèle sans pareille. Il pourrait encore peut-être mettre à la disposition des aveugles des terrains pour y construire des ateliers et des cités ouvrières. Ces terrains devraient, me semble-t-il, se trouver hors des villes, suivant la conception que nous rappelions tout à l'heure, mais j'ajoute aux portes de grandes villes autant que possible, afin de joindre les avantages de la ville à ceux de la campagne. Ne serait-il pas difficile d'ailleurs de décider une société d'habitations à bon marché à construire loin de tout centre urbain, de toute industrie solidement assise ? L'État pourrait offrir ces terrains et cette clientèle à des philanthropes et à des sociétés philanthropiques qui présenteraient des plans de construction agréés par une commission compétente, par le comité permanent d'assistance aux aveugles par exemple. Voyez combien immédiatement l'œuvre de l'assistance privée serait

facilitée. Je suis convaincu que des sociétés se constitueraient rapidement dans le même esprit et pour le même objet.

Il est des cas où l'assistance privée seule peut agir efficacement. Elle seule peut seconder les organistes et les accordeurs dans les difficultés si variées, toujours nouvelles, que chaque jour apporte. Pour cet office qui devient de plus en plus difficile, l'Association Valentin Haüy et la Société de placement et de secours ont besoin de voir accroître leurs ressources. Dans d'autres cas l'assistance publique est nécessaire ; il n'y a que l'État qui puisse exercer sur l'enseignement un contrôle efficace, un contrôle qui est devenu absolument indispensable, et, puisque les philanthropes, occupés à des tâches plus pressantes, ont tardé à créer des ateliers suffisans, il faut sur ce point aussi obtenir l'intervention des pouvoirs publics. Mais le plus souvent les deux assistances doivent se compléter l'une l'autre, et elles gagneront beaucoup à collaborer. Là où chacune, travaillant séparément, se heurterait à des difficultés presque insurmontables, en s'unissant elles parviennent à d'excellens résultats. Dans ce concert chacune fait sa partie; l'une a l'autorité, et l'autre la souplesse qui lui permet de s'adapter aux besoins individuels et aux circonstances changeantes.

III

Il ne suffit pas de créer des ateliers et de trouver du travail aux aveugles, puisque toutes les carrières qui leur sont accessibles sont fort encombrées; il importe de chercher s'il n'y a pas des voies nouvelles dans lesquelles il serait possible de les engager.

On s'étonne qu'aujourd'hui, après un siècle un quart d'études, le champ d'activité de l'aveugle ne soit pas encore bien connu. C'est que, essentiellement variable avec les individus et dans une certaine mesure susceptible d'être étendu par l'éducation, il est extrêmement difficile à délimiter. Il faut l'explorer en tout sens afin de connaître aussi exactement que possible les modes suivant lesquels l'aveugle peut s'adapter à l'activité sociale. C'est une tâche à laquelle s'appliquent tout spécialement en ce moment l'Association Valentin Haüy et avec elle quelques dévoués typhlophiles. Aussi bien, des recherches et des expériences de ce genre relèvent très particulièrement de l'assistance privée. Quand

les professions nouvelles seront reconnues pratiques, l'État pourra intervenir et les favoriser.

Parmi ces dernières, deux ont été importées de l'étranger et méritent tout spécialement d'attirer notre attention. Ce sont la matelasserie et le massage.

C'est surtout en Angleterre que la matelasserie est pratiquée par les aveugles. L'apprentissage en est relativement simple et il offre du travail aux femmes aussi bien qu'aux hommes. M. Vaughan, directeur des Quinze-Vingts, a, le premier, tenté en France d'ouvrir ce débouché aux aveugles, et, à cet effet, il a organisé à Paris un atelier. L'expérience a montré que la matelasserie s'acclimaterait parfaitement de ce côté de la Manche, et, si l'atelier a échoué, c'est par manque d'argent, et non par incapacité des ouvriers. Les débuts des ateliers d'aveugles, qui ont à compter avec les préjugés du voisinage, sont toujours difficiles, et ils le sont très spécialement quand l'atelier n'a pas d'ouvriers expérimentés et se compose d'apprentis.

L'hygiène condamne l'habitude encore si répandue de carder les matelas dans les cours de nos maisons. Elle renvoie ce genre de travail à des ateliers, et favorise en cela notre cause. Il semble qu'un atelier de matelassiers aveugles, placé à la porte d'une grande ville, aurait des chances sérieuses de succès. Une bonne direction suffirait à l'assurer.

Cette année même, le ministère de l'Intérieur, sur la demande du comité permanent, donnera une subvention pour faciliter la création d'un atelier de ce genre aux portes de Paris. Tout invite à croire que cet atelier deviendra une école d'apprentissage, et que les ouvriers qu'on y aura formés pourront, aidés de subventions analogues, établir de semblables ateliers à la porte d'autres grandes villes. Il semble donc qu'il y ait de ce côté des espérances à fonder, et l'expérience permet de supposer que les salaires dans la matelasserie seront plus élevés que dans la brosserie. Seront-ils suffisans pour donner à l'aveugle une vie relativement aisée? Peut-être une bonne organisation leur permettra-t-elle de le devenir, mais la chose est incertaine. Une constatation m'inquiète : en Écosse et en Angleterre où les ateliers semblent bien compris, on a dû majorer les salaires.

Le massage a été pratiqué par les aveugles en divers pays. Il l'est tout spécialement au Japon où de tout temps les masseurs ont été des aveugles. C'était pour eux comme un mono-

pole de fait. Cela est si vrai qu'au Japon, paraît-il, un même mot désigne à la fois l'aveugle et le masseur. Et, comme le massage est là-bas d'une pratique tout à fait courante, comme on y voit une prescription élémentaire d'hygiène à peu près comme les anciens en voyaient une dans les bains répétés, il y a là une véritable richesse pour les aveugles. Ne serait-ce pas une mesure prudente, pour un pays où la brusque importation de civilisations étrangères risque de briser toutes les traditions à la fois, que de fixer par la loi ce monopole de fait? Je sais tous les inconvénients des monopoles. Mais, avec une sage réglementation, peut-être pourraient-ils être évités; et, à tout jamais, la question de l'assistance aux aveugles serait tranchée pour les Japonais. Ce n'est pas une mince affaire dans un pays où, à cause des miasmes marécageux que transportent les vents, les ophtalmiques sont en très grand nombre. En tout cas, reconnaissons que les Japonais ont eu les premiers le mérite de comprendre que l'aveugle est le plus discret des masseurs. Ils ont compris surtout que l'aveugle vivant essentiellement par le toucher, organisant sa vie tout entière autour d'impressions tactiles comme le clairvoyant l'organise autour d'impressions visuelles, était en quelque sorte masseur par prédestination.

En France, le champion du massage par les aveugles est un aveugle, le docteur Fabre. Ayant perdu la vue vers la trentaine, il eut l'énergique volonté de conserver entière son activité et de ne rien abandonner de son indépendance. Il se livra alors à des études spéciales de massage, et s'installa comme masseur à Paris, où, très rapidement, sans appui, grâce aux succès thérapeutiques qu'il obtenait, il s'est constitué une fort belle clientèle. Son exemple était singulièrement encourageant. Dans le même temps, M. Vaughan conseillait à un aveugle de suivre des cours de massage à Paris; à Lille, un autre aveugle tentait la même entreprise; à Lyon, la section locale de l'Association Valentin Haüy formait deux masseurs sous la direction du professeur Lépine. Rien ne pouvait mieux faire sentir la vitalité de l'idée nouvelle que cette simultanéité de tentatives qui s'ignoraient les unes les autres.

Le docteur Fabre a tenu à faire profiter ses compagnons d'infortune de son heureuse innovation. En collaboration avec un autre confrère aveugle, le docteur Bouisson, il professe un cours de massage à l'Association Valentin Haüy. Pour apprendre

l'anatomie, les élèves touchent des squelettes, des écorchés en relief, des pièces anatomiques. L'Association Valentin Haüy compose pour eux une bibliothèque d'ouvrages d'anatomie, de physiologie et de massothérapie transcrits en points saillans. Mais la question la plus délicate n'était pas celle de l'apprentissage : il s'agissait de faire travailler les masseurs. Nous ne pouvons sur ce point que nous en remettre à l'intelligente bienveillance des médecins qui comprendront qu'un devoir d'humanité, en même temps que l'intérêt de leurs malades, les sollicite à donner la préférence au masseur aveugle.

Une expérience tout à fait rassurante, décisive même, a été faite l'été dernier. L'Association Valentin Haüy a envoyé trois masseurs dans des villes d'eaux, à Bourbonne, à Vichy, à Néris. Elle prenait à ses frais tous les risques de l'entreprise. Partout il s'est trouvé des médecins de cœur et d'intelligence que la perspective d'une innovation n'a pas effrayés et qui ont été séduits par l'idée d'une tentative bienfaisante. Et sur les trois points le succès a dépassé toute espérance. La clientèle a montré qu'elle acceptait parfaitement le masseur aveugle, et qu'elle appréciait ses avantages. Chacun de nos masseurs a soigné environ cinquante malades; soyons précis : l'un d'eux en a traité quarante-quatre, et les deux autres chacun cinquante-deux. Partout des témoignages de satisfaction tout à fait flatteurs leur ont été décernés par les médecins qui les ont vus à l'œuvre. On peut donc considérer que la profession de masseur est en France ouverte aux aveugles. Deux cours de massage leur sont actuellement professés à Paris. Le ministère de l'Intérieur qui, grâce à M. Mirman, encourage toutes les tentatives faites en faveur des aveugles, donnera une subvention qui permettra de fonder une clinique pour les masseurs aveugles.

Mais n'oublions pas que c'est une profession qui, si elle est vraiment lucrative, ne pourra s'ouvrir qu'à un nombre assez restreint d'aveugles. Le succès est à ce prix. Elle réclame, réunies dans un même individu, des qualités très diverses. Comme elle exige un contact direct et prolongé du travailleur avec le client, il faut que l'aveugle qui l'exerce ait un physique agréable, que sa présence n'éveille aucun sentiment pénible. Je veux dire que tous ceux que la cécité a défigurés sont exclus nécessairement. Il faut encore que le masseur soit intelligent et cultivé, de manière à faire honorablement sa partie dans une

conversation, car on exige de l'aveugle ce qu'on ne demande pas au clairvoyant. Il est nécessaire que sa santé soit excellente, qu'il ait la main sèche, la respiration profonde, le cœur solide, une réelle force musculaire, et l'on sait que beaucoup d'aveugles sont anémiés soit par les maladies, soit par une existence antihygiénique. Tout cela doit s'ajouter bien entendu à une excellente préparation professionnelle. Si nous voulons le succès, il ne nous faut former que des masseurs de premier ordre. Alors, mais alors seulement, ils s'imposeront à la clientèle et ouvriront à leurs successeurs un chemin facile. Sans une discipline rigoureuse, l'échec est certain.

Je ne serais pas surpris que la profession de tonnelier pût s'ouvrir un jour largement aux aveugles. Un tonnelier ayant perdu la vue a continué à exercer son métier. L'Association Valentin Haüy, frappée de son adresse, lui a confié deux apprentis aveugles. Ils ont parfaitement réussi. L'un d'eux accuse un bénéfice quotidien de 3 fr. 50.

L'Association fait faire actuellement aussi un apprentissage de téléphono-dactylographie. Le mot est barbare, mais la chose est simple. Il s'agit de transcrire à la machine des informations reçues au téléphone ou au phonographe. Un aveugle très distingué, M. Aussel, remplit cet office depuis quelques années pour un journal de Montpellier, *le Petit Méridional*, et c'est un emploi qu'on pourrait retrouver dans les bureaux de tous les journaux. M. Aussel affirme qu'un aveugle peut s'en acquitter fort aisément. L'expérience qu'il a faite lui-même semble concluante. Nous espérons que les directeurs de journaux feront un bon accueil à cette innovation. Le succès dépendra entièrement de leur bienveillance.

La dactylographie à elle seule est très pratique pour les aveugles dans les menues occupations de la vie quotidienne, en particulier pour la correspondance; mais au point de vue commercial et en tant que métier elle n'est que d'un maigre secours. Les tentatives faites en Angleterre et en France pour l'utiliser ne semblent pas donner de résultats appréciables. Cela se conçoit : la nécessité pour l'aveugle de se faire dicter ce qu'il doit transcrire et de salarier une personne à cet effet réduit d'une manière excessive ses bénéfices. Ce n'est pas à dire que dans quelques cas particuliers l'apprentissage de la dactylograghie ne soit pas à recommander. J'imagine, par exemple, un musi-

cien aveugle habitant une petite ville et médiocrement occupé. Probablement il n'est aucun dactylographe dans la région. Pourtant des travaux de dactylographie peuvent se présenter : il s'agit de reproduire une lettre à un certain nombre d'exemplaires; le curé de l'endroit veut faire transcrire ses sermons; ou bien un notaire retiré veut laisser ses mémoires à la postérité; ou un méconnu des éditeurs désire posséder une copie lisible de ses vers. Notre aveugle, s'il peut se faire dicter par sa femme ou par un de ses enfans, aura peut-être profit à se charger de ces travaux.

L'Association Valentin Haüy se propose également de diriger quelques sujets vers l'enseignement des langues vivantes. En Allemagne plusieurs aveugles ont entrepris cette profession avec succès. Les professeurs de langues ne sont pas moins nombreux en Allemagne, qu'en France. Il n'y a donc pas de raison pour que, en agissant avec prudence, nous n'obtenions pas les mêmes résultats que nos voisins. Si la chose n'est pas encore réalisée chez nous, c'est que le besoin s'en est fait moins sentir qu'au delà du Rhin. Chez nous, les sujets les mieux doués ont trouvé à employer leurs facultés dans l'enseignement des aveugles et dans la profession de musicien. Le premier de ces débouchés n'existe pas en Allemagne, puisque l'enseignement des aveugles est presque exclusivement réservé aux clairvoyans, et le second y est beaucoup moins largement ouvert que chez nous parce que, jusqu'à ces derniers temps, les postes d'organistes y étaient moins rétribués. Les sujets qui, très distingués au point de vue intellectuel, en musique ne sont que médiocres, aiment mieux occuper un poste extrêmement modeste dans une école que de courir les hasards de l'enseignement libre, difficile pour les aveugles encore beaucoup plus que pour les clairvoyans.

La question de l'enseignement des langues vivantes n'intéresse donc, suivant toute vraisemblance, que fort peu d'aveugles français. En voici une autre, en revanche, qui pourrait les intéresser en grand nombre. Dans un petit magasin, l'aveugle peut rendre de nombreux services. Il ne saurait probablement pas le tenir à lui seul, mais il est loin d'y rester inactif. On pourrait donc trouver dans le très petit commerce des débouchés pour les aveugles qui auraient auprès d'eux un parent dévoué, une femme, une fille en âge de veiller à la marche des affaires. Le seul obstacle qui les arrête, ce n'est pas la cécité, c'est le

manque du pécule nécessaire pour acheter un fonds de commerce. Je voudrais voir une société se fonder pour leur ouvrir cette voie nouvelle. Il ne serait pas nécessaire de réunir des capitaux considérables. Une trentaine de mille francs feraient déjà beaucoup. On achèterait avec cette somme de petits magasins dans des villages. Je dis : dans des villages, parce que là, les prix d'achat étant moins élevés, les risques à courir sont moins grands, parce que là aussi la clientèle est fixe, assurée, et de plus, l'aveugle apprendrait facilement à la connaître à la voix. Ces magasins seraient attribués à des aveugles soigneusement choisis par une Commission de deux ou trois personnes qui auraient également la charge d'acheter les fonds de commerce et de visiter les ménages déjà installés. Ils seraient attribués autant que possible à des aveugles incapables d'apprendre un métier à cause de leur âge. Le point délicat serait de les choisir, de reconnaître ceux qui auraient auprès d'eux une personne digne de confiance, ceux aussi qui, par leur passé, auraient fait preuve d'un esprit pratique capable de leur promettre le succès. Il y aurait certes quelques échecs, mais on ne devrait pas se laisser décourager par eux. Dans l'ensemble, les pertes ne seraient pas, je crois, considérables. Les sommes engagées ne rapporteraient rien naturellement (on ne leur demanderait aucun intérêt), mais elles courraient assez peu de risques; et beaucoup de misères seraient ainsi soulagées.

L'Association Valentin Haüy a trop d'œuvres qui absorbent toute son attention, trop d'aveugles à secourir pour entreprendre cette tâche nouvelle et fort assujettissante. Les esprits timides verraient là un emploi imprévoyant de ressources qui lui ont été confiées pour les aveugles et qui réclament une gestion extrêmement prudente. Mais certainement elle donnera l'exemple. Elle tentera l'expérience, et prouvera par des faits que la chose est parfaitement réalisable. Et je suis persuadé qu'autour d'elle un bienfaiteur surgira pour mener à bien une entreprise pleine de promesses.

L'État distribue ses bureaux de tabac à ses fonctionnaires et à leurs veuves. Ayons, à défaut de bureaux de tabac, nos épiceries, nos merceries, nos petits bazars de village. Et nous, qui ne serons pas sollicités par des électeurs, veillons bien à ce qu'ils aillent toujours aux plus indigens, et surtout à ceux qui sauront le mieux en tirer profit.

Il faut poursuivre ces recherches, et, en cela, chacun peut aider l'Association Valentin Haüy et les typhlophiles de suggestions utiles. Rien ne prouve que nous ne soyons pas un jour en mesure de demander à l'État de prendre quelques aveugles au nombre de ses employés. Peut-être dans certaines administrations, dans les téléphones, dans la fabrication des cigares, pourra-t-on leur faire des places. La question est capitale, et il est possible qu'on n'y ait pas encore complètement répondu. Plus nous aurons de débouchés, et plus nous pourrons arracher d'aveugles à la mendicité avouée ou déguisée, plus aussi s'allégera la charge de l'assistance. Il nous faut des débouchés nouveaux, d'abord pour ce que j'appellerai le déchet de la loi de séparation, c'est-à-dire pour ces sujets intelligens, actifs, qui, sans avoir beaucoup de dispositions pour la musique, parvenaient à vivre de la musique, qui ne le pourront désormais que plus difficilement, et qui ont trop d'initiative et d'activité personnelle pour s'accommoder de la vie d'atelier. A ceux-là le massage, l'enseignement des langues vivantes, peut-être la téléphono-dactylographie offriront quelques places, mais ce n'est pas assez. Il en faut surtout pour la masse, pour les moyens, qui ne sont pas assez personnels pour se faire une place dans le monde, et qui doivent vivre enrégimentés dans les ateliers. Il est douteux qu'on puisse trouver pour eux un métier qui, sans majoration indirecte de salaires, leur donne des moyens suffisans d'existence. Peut-être est-il du moins possible de multiplier ces métiers qui, comme la sparterie, la matelasserie, la brosserie, apportent cependant au travailleur aveugle des salaires presque suffisans et lui conquièrent sa quasi-indépendance.

Mais le succès final de tant d'efforts dépendra de la bienveillance du public. Métiers nouveaux et métiers traditionnels ne pourront être exercés par les aveugles qu'autant que le public le voudra bien. L'opinion est pour nous le facteur essentiel. Elle est encore étrangement dominée par le préjugé de la cécité. C'est ce préjugé qui, je le répète, est l'obstacle principal à l'activité de l'aveugle et à son bonheur. L'idée, sans doute trop nouvelle encore, de l'aveugle laborieux ne pénètre qu'avec lenteur dans les esprits. Les aveugles travailleurs sont trop peu nombreux pour la répandre par l'exemple autant qu'il le faudrait, et l'expérience intime du clairvoyant lui rend difficile de croire qu'on puisse se développer et agir dans les ténèbres : c'est un

sentiment plus fort et, semble-t-il, plus tenace que tous les raisonnemens du monde.

Il faudrait que le public vînt à se convaincre plus universellement que l'aveugle a besoin de travailler, qu'il peut travailler et très bien travailler. Il faudrait qu'il n'éprouvât plus de surprise à la rencontre d'un aveugle industrieux, qu'il n'admirât plus ce qui désormais est banal. Voilà pourquoi l'Association Valentin Haüy s'occupe tant de faire connaître les aveugles, de gagner l'opinion à leur cause par la conférence, par le livre, par la gravure, par la presse, par les prospectus répandus à profusion. Quand le préjugé aura reculé, la sympathie naturelle fera le reste. L'aveugle est dans une situation très désavantageuse, parce que le choix des carrières est pour lui fort limité; parce que, s'il n'est pas musicien, seuls des métiers peu rémunérateurs lui sont accessibles; parce qu'il travaille moins vite que les clairvoyans; enfin et surtout parce que son maigre budget est grevé lourdement du salaire qu'il doit à son guide. Pour lui, la misère est plus âpre que pour tout autre : il a moins de souplesse que les autres hommes à la fuir, et elle se double chez lui de la douleur poignante, cuisante de son infirmité. Quand donc on croira vraiment que l'aveugle peut travailler, le public ne manquera pas de lui donner du travail. Le problème est d'assurer le triomphe d'une idée incontestable, mais qui semble paradoxale.

PIERRE VILLEY.

REVUE MUSICALE

UN BIENFAITEUR DE WAGNER

Le plus grand, ce n'est pas le roi Louis II : c'est un autre prince, « prince par le cœur, » disait Wagner lui-même en un jour de reconnaissance, c'est Franz Liszt. Celui-là, un livre excellent vient de glorifier son œuvre et sa vie, son génie et son âme (1). L'occasion est peut-être favorable de relire la correspondance échangée entre les deux musiciens de 1841 à 1861, c'est-à-dire pendant les vingt années en quelque sorte centrales de leur existence, de leur carrière et de leur amitié (2). Sur ces vingt ans, Liszt en passa treize en cette petite ville de Weimar qu'il devait, après et non moins que Gœthe, illustrer. Là, dit fort bien M. Chantavoine, compositeur, directeur de la musique au théâtre grand-ducal, chef d'orchestre, professeur, écrivain, secondé et souvent inspiré par la princesse Wittgenstein, admiré, visité par tous les artistes de l'Europe, Liszt « égala, » selon le rêve de sa jeunesse, la « condition du musicien à celle des poètes, des philosophes, des hommes d'État. » C'est à Weimar qu'il trouva le loisir et le pouvoir de développer enfin, dans tous les sens, « par un rayonnement divers et magnifique, toutes les virtualités de son génie. » A Weimar, ou pendant la période de Weimar, Liszt a composé les plus originales et les plus belles de ses œuvres (en dehors de ses oratorios); les *Poèmes symphoniques*, la sonate pour piano, la symphonie de *Faust* et celle de *Dante*.

(1) *Liszt*, par M. Jean Chantavoine, 1 vol. Collection des *Maîtres de la musique* F. Alcan, éditeur. Paris, 1910.

(2) *Correspondance de Wagner et de Liszt*, traduction française par L. Schmitt, 2 vol. Paris, librairie Fischbacher, et Leipzig, chez Breitkopf et Haertel, 1900.

A la même époque, Wagner est errant et proscrit. Chassé de Dresde après l'insurrection de 1849, à laquelle il avait pris part, il se réfugie à Zurich, où pour longtemps il établit sa demeure. Près de Zurich, en 1858, il deviendra l'hôte et l'ami des Wesendonck. L'aventure qui s'ensuivit, puis un séjour à Venise, quelques voyages à Londres et à Paris, dont le dernier pour préparer le *Tannhäuser* à l'Opéra, tels sont les incidens ou les étapes de la carrière de Wagner en ces vingt années. Quant à son œuvre d'alors, elle va de la représentation à Weimar de *Tannhäuser* (1849) et de *Lohengrin* (1850), à la composition des trois premières parties de l'*Anneau du Nibelung* et de *Tristan* tout entier.

C'est peut-être assez dire l'intérêt, biographique autant qu'esthétique, de cette correspondance, à cette époque, entre ces deux hommes. Correspondance inégale d'ailleurs : j'entends que Liszt y joue, y soutient jusqu'au bout le rôle le plus noble et le plus généreux. Tantôt il encourage, exalte, ou relève son ami, tantôt il l'apaise et le réprime. Il règle, ou du moins il essaie de régler selon son activité sereine à lui, selon son olympienne sagesse, la fougue, la fièvre, la violence spasmodique et les écarts de tout genre où Wagner se laisse entraîner. Au salut, au service d'un art et d'un artiste que tout de suite il a reconnu comme extraordinaire, unique, Liszt se donne, se prodigue, s'immole sans réserve. Il ne refuse rien, ni de son temps, ni de sa peine, ni, si peu qu'il en ait le plus souvent, de son or; rien de son esprit et rien de son cœur. Bienfaiteur de Wagner, il n'est pas de bien qu'il ne lui fasse, qu'il ne lui fasse toujours et tout entier.

Bien matériel et pécuniaire d'abord : entre tant de questions, et de tout genre, que traitent les deux amis, la question d'argent tient une place que, pour la dignité de Wagner, on voudrait plus modeste. Trop de lettres, parmi celles de Wagner, sont des lettres de quête. M. Chantavoine, en sa biographie de Liszt, a dû renoncer à les énumérer toutes. Le catalogue, fort abrégé, qu'il en donne, se termine par un significatif *et cætera*. Il est vrai que le premier « secours, » demandé par Wagner à Liszt, ne fut en réalité que de l'ordre esthétique. Mais il semble bien aussi que déjà le ton et certains termes de la demande aient eu je ne sais quoi d'un peu trop, comment dirai-je, positif et pratique : « Je remarque de plus en plus que moi et mes œuvres, qui ne se répandent guère ou pas du tout, nous pourrions bien n'avoir pas beaucoup d'avenir ; c'est ce qui m'amène insensiblement à l'idée d'exploiter un peu vos bons sentimens à mon égard. » (23 mars 1846.)

Avec un désintéressement, avec une libéralité sans pareille, Liszt s'institua lui-même, et pour longtemps, le directeur de cette exploitation-là. Pendant vingt années, il prit et garda, sans faiblir une heure, le soin de la gloire de Wagner et plus d'une fois celui de sa vie. Dès 1848, le 23 juin, les demandes de subsides commencent : « Excellent ami, vous me disiez naguère que vous aviez fermé votre piano pour quelque temps; je suppose donc que vous soyez devenu banquier pour quelque temps. Je suis dans une triste situation, et voilà que je me dis soudain que vous pourriez venir à mon aide... La somme dont il s'agit s'élève à cinq mille thalers... Cher Liszt, avec cet argent vous me rachèteriez de la servitude; trouvez-vous que, comme serf, je vaille ce prix? »

Liszt le trouve assurément et ne cessera jamais de le trouver. Mais tous les moyens ne lui paraissent pas bons pour racheter Wagner de la servitude. Wagner, condamné politique, expulsé du royaume de Saxe, ne s'était-il pas dès lors avisé de solliciter pour ses œuvres et pour lui-même la générosité des princes allemands! C'est d'ailleurs une idée à laquelle il ne se lassera pas de s'attacher et de se rattacher, jusqu'au jour, encore lointain, où le roi de Bavière, — tout seul, — fera de son rêve une réalité. Pour le moment, et très vite, il y renonce. En vingt-quatre heures, il s'aperçoit ou se souvient de son passé récent, assez peu fait pour lui procurer d'officielles faveurs. Et naturellement c'est à Liszt qu'il revient, c'est sur Liszt qu'il retombe : « Si tu veux me rendre un service, envoie-moi un peu d'argent. » Liszt envoie trois cents francs, qui permettent au proscrit de gagner, après Paris, Zurich. Il faut maintenant que sa femme, laissée à Dresde, vienne le rejoindre : « Pauvre femme, si bonne et si fidèle, à qui je n'ai guère donné jusqu'à présent que du chagrin, qui est raisonnable, sérieuse, sans l'ombre d'exaltation, et qui pourtant ne peut se détacher de l'enfant terrible que je suis. Donne-la-moi et tu me donneras tout ce que je pourrais jamais souhaiter. » Pour une centaine de thalers, Liszt aussitôt la lui donne. Cela n'empêche pas Wagner, trois mois après, de souhaiter autre chose : « Avant tout, songe à m'envoyer un peu... un peu d'argent. J'ai besoin d'un peu d'argent et d'un pardessus chaud, vu que ma femme ne m'a pas apporté mon vieux paletot, parce qu'il était en trop piteux état. »

Si mince que soit alors sa fortune, Liszt en arrache périodiquement un lambeau pour l'infortuné qu'il s'est promis de sauver et qu'il sauvera. A ses dons généreux il joint de sages conseils. Les premiers reçoivent le meilleur accueil. Les plus belles lettres de Wagner, les

plus intéressantes, ne sont pas toujours les moins intéressées. Après de nobles, originales, profondes considérations d'art, quand arrive la petite formule : « Maintenant, cher Liszt, » elle est infailliblement suivie, et de près, d'une phrase dans ce genre : « Il s'agit de me fournir les moyens indispensables,... etc. » Ces moyens, avec un zèle, une patience que rien ne rebute, Liszt s'ingénie et s'épuise à les trouver. Sur la recette d'un concert il promet à Wagner une part. Il lui fournit telle occasion, fort honorable, et que les Mozart, les Beethoven, ne dédaignaient point (comme la composition de quelques *lieder*), de travail et de bénéfice. Il accompagne son avis d'un chèque, d'une remise de fonds, au besoin anonyme, pour ménager l'amour-propre de son ombrageux protégé. Celui-ci n'en continue pas moins de mêler en ses lettres non pas l'honneur et l'argent, mais le génie et l'argent. Et ce mélange, souvent pathétique, fait pitié.

« Cher ami, je viens de lire quelques passages de la partition de mon *Lohengrin*. D'habitude, je ne relis jamais mes œuvres. J'ai été pris d'un immense désir de voir cet opéra représenté. Je t'adresse donc une ardente prière : fais jouer mon *Lohengrin*. *Tu es le seul homme* à qui je veuille adresser une semblable prière ; à nul autre que toi je ne confierais la création de cet opéra ; c'est toi que j'en charge, sans l'ombre d'une crainte ou d'une hésitation, avec une confiance absolue... Fais jouer le *Lohengrin ;* que son entrée dans la vie soit ton œuvre...

. . . .

« B... m'a dit que tu avais promis de me faire avoir encore cinq cents francs pour la partition d'*Iphigénie*. Si tu réussis à obtenir cette somme, envoie-la directement à B..., pour qu'il me la remette, j'en ai disposé pour différentes choses, en pensée. »

Dans les lettres de Liszt, même partage ou même contraste :

« Cher ami, on veut bien me charger de vous faire parvenir la lettre de change ci-après de 100 thalers ; ne m'en remerciez pas, et n'*en remerciez pas non plus* M. de Z... qui l'a souscrite. »

Puis, deux lignes plus bas : « Nous nageons en plein dans l'*éther* de votre *Lohengrin*. »

Matérielle et morale, Wagner connut à cette époque l'extrémité de la misère. Au lendemain de la représentation de *Lohengrin* à Weimar, par les soins de Liszt (1850), il n'avait même pas les moyens d'en faire copier la partition. A la disette d'argent s'ajoutait, pour lui plus cruelle peut-être, la disette de musique, de sa musique au moins. Pauvre, exilé de son pays, il l'était même de son œuvre. C'est en 1853 seulement, après trois années, qu'il lui fut donné d'entendre pour la première fois, à

Zurich, dans un concert dirigé par lui, quelques fragmens, dont le prélude, de *Lohengrin :* « L'impression que j'ai éprouvée a été extraordinairement saisissante ; il m'a fallu me faire violence pour y résister. » Puis il retombait dans le silence, dans le silence extérieur, et longtemps encore ses voix ne chantaient plus qu'en lui.

Mais ses lettres ne finissent pas de mendier pour lui. Le 8 octobre 1850 : « Encore un mot... tout à fait confidentiel ; à la fin de ce mois, je serai au bout de mon argent. » Puis, en terminant, cet autre mot, destiné, dirait-on, à faire passer, excuser au moins le précédent : « Adieu, excellent ami. Envoie-moi tes partitions. » Cinq mois après (mars 1851) : « Je ne crains pas de t'adresser encore une prière, *une seule...* Vois du moins s'il te serait possible de me procurer *très prochainement quelque argent,* juste ce qu'il faudrait pour me tirer d'un embarras momentané... C'est une chose bien *triste* d'avoir à t'importuner de vilaines prières comme celles-là. — Mais en voilà assez sur ce chapitre. » — Tout de suite après : « Fasse le ciel que tu sois bientôt délivré de tes chagrins domestiques ! Je souhaite du fond du cœur une prompte et heureuse guérison à Mme la Princesse. » Rien de plus, et sur cet autre chapitre, celui des soucis que Liszt, de son côté, pouvait avoir alors, ce n'est peut-être pas tout à fait assez.

Dans l'ordre matériel même, il n'était pas de moyens, de démarches, où Liszt ne recourût pour obliger Wagner. Lui qui, dans une de ses lettres, écrivait : « J'ai horreur de me mêler des affaires des autres, » il a fait siennes, plus que siennes, toutes les affaires de son ami ; toutes, à force de ténacité comme de prudence, il les a conduites à bonne fin. Représentations, traités avec les directeurs de théâtre ou les éditeurs, indications, recommandations, engagemens d'artistes, Liszt, tant que dura l'exil de Wagner, a tout assumé, tout assuré. Cet exil même, il en a su, diplomate avisé non moins que fidèle économe, préparer, peut-être hâter le terme.

Sa patience est admirable et je ne sais d'égale à sa générosité que sa délicatesse. Attentif non seulement aux besoins, mais aux goûts de l'enfant gâté qu'est aussi l'enfant terrible, il sait bien que pour celui-là le superflu n'est pas le moins nécessaire. « C'est aux frais de l'ami Liszt, écrit Wagner en 1853, que j'ai été voir l'année dernière les îles du lac Majeur. » A l'imagination, à la fantaisie de Wagner, il aurait fallu d'autres spectacles, des plaisirs plus raffinés. Je ne crois pas qu'un grand artiste, un des tout à fait grands, ait eu jamais, au même degré, besoin du luxe, de l'agrément extérieur et sensible. Ses goûts étaient somptueux comme son génie. « Il faut, disait-il encore, que je

me sente flatté d'une manière quelconque, si l'on veut que mon esprit mène à bien cette œuvre douloureuse et difficile, la création d'un monde qui n'existe pas. » Un autre jour : « Je suis plutôt fait pour dépenser soixante mille francs en six mois que pour les gagner, ce qui d'ailleurs est chose impossible pour moi, car ce n'est pas mon affaire de « gagner de l'argent; » mais ce serait l'affaire de mes admirateurs de me donner autant d'argent qu'il m'en faudrait pour travailler avec entrain et pour produire quelque chose de bien. »

Ses éternelles demandes prenaient parfois l'accent d'une étrange, d'une mystique exigence : « J'ai des droits sur toi comme sur mon *créateur*. *Tu es* le créateur de l'homme que je suis aujourd'hui. Je vis aujourd'hui *par toi*, ce n'est pas une exagération. Aie donc soin de ta créature. Je te le crie comme un devoir que tu as à remplir. » Puis il s'excuse, et même il s'humilie : « Brûle cette lettre! Elle est impie. Mais je suis impie moi-même. Sois le saint de Dieu, toi, car je ne crois plus qu'en toi. Oui, oui, et encore une fois oui! »

Cela dura vingt ans. Une seule fois, vers la fin de cette longue correspondance, on croit surprendre chez Liszt un mouvement d'impatience, ou plutôt les lettres de Wagner en trahissent le contre-coup. Wagner alors composait *Tristan* à Venise (janvier 1859). L'état de sa fortune était plus que jamais précaire « ...C'est ainsi que j'atteignis la Saint-Sylvestre. Ma bourse était entièrement à sec, j'avais déjà mis au Mont de Piété ma montre, la tabatière du grand-duc et la bonbonnière de la princesse (les trois seuls bijoux que je possède), et de l'argent qu'on m'avait prêté là-dessus il me restait encore une trentaine de francs. En rentrant le soir de la Saint-Sylvestre dans mon logis solitaire, je trouve ta lettre. » Et sans doute il ne la trouve pas telle qu'il la souhaitait, car il y répond : » Oui, *l'argent!* M'en fais-tu un reproche au lieu de me plaindre? Crois-tu que je n'aimerais pas mieux une position comme *la tienne*, qui me permettrait de diriger mes propres œuvres, sans avoir à me préoccuper de la question d'argent? » Elle menaçait ainsi, la maudite question, d'altérer à la longue la plus généreuse d'une part, et, de l'autre, la plus susceptible amitié. Mais non, la magnanimité de Liszt oubliait aussitôt, « par enchantement, des dissentimens qui ne devraient, » disait-il avec noblesse, « jamais se produire entre nous. » Wagner, de son côté, daignait s'excuser et, pour quelque temps, refuser tout subside. « Au nom du ciel, ne m'envoie pas d'argent en ce moment, je t'en supplie, je ne pourrais pas supporter cela. »

N'importe, il ne l'a déjà que trop supporté. Volontiers on dirait

du grand musicien, comme il fut dit autrefois d'un poète aussi grand, et non moins besogneux : « Ce n'est pas une lyre, c'est une tirelire. »

C'était les deux, et Liszt eût jeté dans l'une jusqu'à son dernier thaler, afin que l'autre ne fût point brisée. Avant tout le monde, puis seul contre tout le monde, il en comprit, il en aima les premiers accords. Avec quelle intelligence et quel amour ! Secondé, secouru par Liszt, Wagner ne vécut pas seulement de pain, mais de toute parole qui sortait de cette bouche inspirée, pour lui prophétique et vraiment presque divine. Le « cas Wagner » est le plus mémorable de ceux qui témoignent à jamais du sens, du goût infaillible de Liszt autant que de son inépuisable bonté. Parmi les grands artistes, inconnus ou méconnus alors, et qui devaient illustrer le XIXe siècle, pas un que Liszt n'ait désigné d'avance, et longtemps, à l'admiration de l'avenir. Pour eux, il a travaillé, bataillé plus que pour lui-même ; il s'est fait le serviteur, le héraut de leur gloire, sans souci, fût-ce aux dépens de la sienne propre. Ainsi, parce qu'il s'oublia toujours, il est unique entre tous les maîtres ; il est au-dessus de tous les critiques, parce qu'il ne s'est jamais trompé.

Quels soins lui coûtèrent les premières représentations, par lui préparées et conduites, à Weimar, de *Tannhäuser* (16 février 1849) et de *Lohengrin* (28 août 1850) ! Mais quelle joie aussi ne lui donnèrent-elles pas ! Celle d'abord de la surprise, bientôt changée en enthousiasme, en véritable et croissante ivresse :

« Très cher ami, je dois tant à votre vaillant et superbe génie, à vos brûlantes et grandioses pages de *Tannhäuser*, que je me sens tout embarrassé d'accepter les remerciemens que vous avez la bonté de m'adresser... Une fois pour toutes, dorénavant, veuillez bien me compter au nombre de vos plus zélés et dévoués admirateurs. De près ou de loin, comptez sur moi et disposez de moi. »

Interprète musical de l'œuvre, Liszt s'en faisait aussitôt après le commentateur littéraire, en publiant dans le *Journal des Débats* l'analyse et le panégyrique, appelant sur le nouveau génie de l'Allemagne l'attention et l'admiration de l'étranger. Enfin il « arrangeait » à sa manière l'ouverture ainsi que la grande scène de « l'Étoile » (au troisième acte), et l'on sait que sa manière d' « arranger » tournait volontiers à la transfiguration ou à l'apothéose.

Après *Tannhäuser*, *Lohengrin*. Liszt en fut le premier lecteur : « L'admirable partition du *Lohengrin* m'a profondément intéressé. Toutefois, je craindrais pour la représentation la couleur super-idéale, que vous avez constamment maintenue. Vous me trouvez bien épi-

cier, n'est-ce pas? » Liszt se rassura bientôt, il s'accusa même d'avoir eu peur, et sa crainte fit place au ravissement. Les études et les répétitions à peine commencées, on a vu qu'il écrit à Wagner : « Nous nageons en plein dans *l'éther* de votre *Lohengrin.* » Après la représentation : « Votre *Lohengrin* est un ouvrage sublime d'un bout à l'autre : les larmes m'en sont venues dans maint endroit. Tout l'opéra étant une seule et indivisible merveille, je ne saurais m'arrêter à vous détailler tel passage, telle combinaison, tel effet. » Plus tard enfin : « *Lohengrin*, c'est la fin du monde des opéras d'autrefois : l'Esprit flotte sur les eaux, et la lumière se fait. »

Témoin, confident unique, à mesure que se développe le génie et l'idéal wagnérien, Liszt en embrasse et pour ainsi dire en égale par l'esprit le développement tout entier. Des souffles inconnus jusqu'alors emplissent sa grande âme ouverte. Il suit Wagner, il le devance même sur tous les chemins de ce nouveau royaume, semblable à celui des cieux et qui souffre aussi violence. Le dessein colossal de l'*Anneau du Nibelung* s'est à peine ébauché que Liszt le conçoit, le comprend, et non pas du tout comme un rêve, mais comme une vivante et concrète réalité. Sur l'avenir en quelque sorte matériel de la gigantesque entreprise, Liszt ne partage même pas les craintes ou seulement les doutes de Wagner. A l'œuvre sans exemple il prend sur lui de garantir un destin sans pareil. « Si, en mettant les choses au pis, tu n'étais pas encore de retour en Allemagne... je me mettrai en quatre pour assurer la représentation de ton œuvre. Tu peux t'en rapporter sur ce point à moi et à mes talens pratiques et m'accorder une confiance absolue. Si Weimar se montre trop mesquin et trop dénué de ressources, nous tenterons la fortune ailleurs; et même, si tout vient à nous manquer, ce qui n'est pas à prévoir, nous n'en pourrons pas moins continuer à aller de l'avant, si tu nous donnes pleins pouvoirs à cet effet. Nous pourrons organiser n'importe où quelque chose d'inouï, une fête musicale ou dramatique, quel que soit le nom à donner à la chose, et lancer tes *Nibelungen.* »

Tristan, que Wagner inséra, pour ainsi dire, en guise d'intermède ou de hors-d'œuvre, dans la composition de la *Tétralogie*, ne rencontra pas dans Liszt un prophète moins clairvoyant, un apôtre moins enthousiaste : « Un instant! Il est une chose que j'ai oublié de t'écrire. Ton *Tristan* est une idée splendide. Cela deviendra certainement une merveille. Persiste. »

Persister, voilà le mot où se résume tout le don, le don de toute nature, que Wagner a reçu de Liszt et qui l'a sauvé. Cent fois, si Liszt

n'avait soutenu, relevé, confirmé Wagner, Wagner aurait défailli. Lui-même, au cours de ces vingt années, il en a rendu souvent et hautement témoignage. Dès 1849, il écrit: « Je ne fais pas grand cas de la destinée, mais je sais que les derniers événemens qui ont marqué ma vie m'ont fait entrer dans ma véritable voie : il faut maintenant que je produise les œuvres les plus importantes et les plus sérieuses qu'il me soit donné de faire. Il y a un mois à peine, je ne me doutais pas de ce que je reconnais aujourd'hui comme le plus grave problème de mon existence: ma profonde affection pour Liszt me fait trouver en moi et hors de moi la force de résoudre ce problème. Ce sera là notre œuvre *commune.* »

En 1850, après la représentation de *Lohengrin* à Weimar et la publication, comme au lendemain de *Tannhäuser*, d'un article de Liszt dans le *Journal des Débats:* « Que ceci te suffise : *Je me sens plus que largement récompensé de mes efforts, de mes sacrifices et de mes luttes d'artiste en voyant l'impression que j'ai faite sur toi par tout cela. Être compris d'une manière aussi complète était mon seul désir; avoir été compris est pour moi la plus douce et la plus chère réalisation de ce désir !!!* »

Enfin, en 1851, c'est toujours un article de Liszt qui vient arracher Wagner au doute, ou, pis encore, au dégoût, au mépris de son propre génie : « Le désespoir a tellement envahi mon âme, qu'en pensant à la composition de mon *Siegfried*, je ne pouvais plus m'empêcher de me moquer de moi-même, fâcheuse disposition d'esprit qui me suivait dans tous mes travaux. Dernièrement, je feuilletais ma partition de *Lohengrin;* elle me dégoûta franchement, et les éclats de rire que je poussais par-ci par-là n'avaient rien de gai. Mais tout à coup je te retrouve : tu t'es emparé de moi, tu m'as ravi, réchauffé, enflammé, au point que j'ai fondu en larmes et que brusquement j'en suis revenu à ne pas connaître de plaisir supérieur à celui d'être artiste et de créer des œuvres nouvelles. C'est une chose inouïe que l'influence que tu as exercée sur moi. »

Nietzsche a raconté qu'aux funérailles de Wagner une couronne portait cette inscription : « *Erlösung dem Erlöser*, Rédemption au rédempteur. » De ce rachat, au moins ici-bas, Liszt aura été le principal artisan. Liszt a compris Wagner autant qu'il l'a aimé. Il l'a compris tout entier; mais avec cela il l'a compris selon sa mesure, à lui Wagner, en fonction de sa race et de son pays. « La Germanie est ton domaine, et tu es sa gloire. » — « Tu as ta racine dans le sol allemand. » Admirable clairvoyance, et dont les dévots, les fanatiques du

maître ont quelquefois manqué. Sans réduire Wagner et sans l'isoler, c'est bien ainsi qu'il convient de le « situer » et de le définir.

Libéral, prodigue envers son ami, ou sa « créature, » Liszt, et Liszt musicien, compositeur, le fut de sa substance musicale elle-même. Sur cette dernière forme, non la moindre, de ses largesses, M. Chantavoine a des pages excellentes. Il signale d'abord, entre Liszt et Wagner, certaines analogies de détail. Par exemple, il rapproche d'un thème de *Faust* un motif de la *Walkyrie;* avec trois mesures d'*Orphée* il compare un fragment de *Siegfried*. Rencontres de hasard peut-être, mais que pourtant il serait facile de citer en plus grand nombre. On a rapporté que Wagner assistait un jour avec Liszt à la répétition d'un de ses ouvrages. Entendant passer une réminiscence, ou une citation de ce genre, en souriant il s'excusa. « Laisse donc, aurait répondu Liszt, généreux à son ordinaire, c'est toujours quelque chose de moi qui ne sera pas perdu. » Mais Wagner, — et M. Chantavoine a raison d'y insister, — Wagner doit à Liszt un peu davantage, un peu plus que la lettre (ou la note), quelque chose même de l'esprit. Quand Liszt communique à Wagner ses propres œuvres (les grandes : la sonate en *si* mineur, les symphonies de *Faust* et de *Dante*), Wagner, et Wagner en train d'écrire *Siegried*, les étudie et les fait siennes. « Elles contribuent dans une mesure probablement assez large à l'évolution de son style entre *Tannhäuser* et *Lohengrin* d'une part, *Tristan* et la *Tétralogie* de l'autre. Il y trouve l'application symphonique, adoptée désormais par lui, des « motifs conducteurs, » substituée à leur rappel dramatique, auquel il se bornait jusqu'ici (1). » Liszt écrit modestement à Wagner, en lui offrant sa symphonie de *Dante :* « De même que Virgile a guidé Dante, de même tu m'as guidé à travers les régions mystérieuses de ces *mondes* de la musique, si pleins de vie.

« Je te crie du fond du cœur :

Tu se'il mio maestro e'l mio autore!

et je te dédie cette œuvre... »

Wagner, en toute justice, aurait dû renvoyer à Liszt au moins un écho de cet hommage et de ces actions de grâces. Mais ce devoir ou cette dette, il s'en acquitte un peu chichement. Non pas qu'il soit, pour Liszt, avare de louanges. Seulement, celles-ci trahissent d'ordinaire, M. Chantavoine encore le constate, je ne sais quoi de guindé et de banal, comme un air de supériorité et de condescendance. C'est

(1) Jean Chantavoine, *op. cit.*

l'égoïsme du génie, que le génie excuse et que parfois il comporte, où peut-être on saurait trouver, avec M. Chantavoine toujours, non pas en face, mais au-dessous, très au-dessous du renoncement chrétien de Liszt, une sorte de païenne ou de « nietzschéenne » beauté.

Liszt chrétien, catholique, par l'esprit au moins et par la croyance, tel qu'il fut toujours, celui-là même a souhaité de faire part à Wagner des dons qu'il avait reçus et que toute sa vie il garda.

« Très cher ami, tes lettres sont tristes, et ta vie est plus triste encore. Tu veux courir le monde, tu veux vivre, jouir, faire des folies! ... Mais ne sens-tu pas que le fer et la blessure que tu portes dans le cœur te suivront partout et que la plaie est à jamais incurable? Ta grandeur fait aussi ta misère; toutes deux sont unies par un lien indissoluble; tu seras fatalement tourmenté, torturé par elles... jusqu'à ce que, prosterné dans la foi, tu t'affranchisses de l'une et de l'autre!

Laisse-toi convertir à la foi;
Il est un bonheur...

et c'est le seul, le vrai bonheur, le bonheur éternel. Je ne puis pas te le prêcher ni te l'expliquer; mais je veux prier Dieu, pour qu'il éclaire ton cœur des puissans rayons de sa foi et de son amour. » (8 avril 1853.)

En cette même année, quelques mois après, Wagner écrit à Liszt :

« J'ai revu la cathédrale de Strasbourg : ma femme l'a contemplée avec moi. Il faisait un temps gris et pluvieux; nous n'avons pu voir la flèche divine, car elle était cachée par le brouillard. Quelle différence avec jadis! quel dimanche sacré j'ai passé devant la cathédrale! »

« Devant, » c'est-à-dire au dehors. Aussi bien, Schopenhauer, que Wagner découvre alors, et qui l'égare, n'était pas fait pour l'inviter à franchir le seuil du sanctuaire. Mais Wagner se trompe en croyant retrouver les idées de Liszt, sous une autre forme, dans la doctrine du philosophe de Francfort. « Quelle profondeur, écrit-il, est la tienne! » Sans doute, mais c'était la profondeur de la foi, et non pas une autre. En celle-là, Wagner obstinément refuse de se plonger. « Quant à ton christianisme, je n'en fais pas grand cas. Celui qui a triomphé du monde ne doit pas vouloir conquérir le monde. Cela crée une furieuse contradiction dans laquelle tu es en plein. »

Rien, jamais, ne rebuta Liszt. Un jour il adresse à Wagner ce vœu tiré de la liturgie : *Fiat pax in virtute tuâ!* » Mais la vertu (qui

signifie ici la force) de Wagner, ne se laissait point facilement apaiser. « Quelle affreuse tempête que ta lettre, très cher Richard! On dirait l'ouragan qui se déchaîne, mugit et renverse tout!... Le bonheur est un mythe, dans le sens étroit et monotone qu'on prête si sottement à ce mot. Il n'y a que les privations et le renoncement qui nous soutiennent sur cette terre. Résignons-nous à porter ensemble notre croix au nom du Christ, « de ce Dieu dont on s'approche sans orgueil et devant lequel on se courbe sans désespoir, » et ne me condamne pas au rôle d'un franciscain prêchant dans le désert. »

Et sans doute, avant même les sermons d'un Liszt, le génie d'un Wagner, plus chrétien que son âme, avait déjà produit ce chef-d'œuvre non seulement religieux, mais catholique, *Tannhäuser*. Trente-trois ans plus tard, à Bayreuth, après les représentations de son chef-d'œuvre suprême, et plus mystique encore, *Parsifal*, Richard Wagner, buvant à Franz Liszt, s'exprimait en ces termes : « Je me sens appelé à vous dire l'influence que cet homme unique et exceptionnel exerça sur toute ma carrière artistique. Au temps où j'étais honni, banni, répudié par l'Allemagne, Liszt vint au-devant de moi, Liszt qui avait puisé dans le plus profond de son âme la compréhension parfaite de mon être et de mon œuvre. Il me dit : *Homme de l'art, j'ai foi en toi!* et il devint le trait d'union, le pont qui me mena d'un monde à l'autre, de ce monde intérieur au fond duquel je m'étais définitivement retiré, à ce monde extérieur, du jugement duquel l'artiste créateur doit indubitablement dépendre, et dans lequel alors, chaque main, chaque voix était contre moi. C'est lui qui m'a relevé, soutenu et proclamé comme nul autre ne le fit jamais. Je vous demande de boire à la santé de Franz Liszt. »

Oui, du dedans au dehors, Liszt avait conduit Wagner. Mais sur l'autre chemin, dans le sens inverse, peut-être l'avait-il également guidé. Route plus mystérieuse et voie véritablement sacrée. « Heureux celui qui croit! Heureux celui qui aime! » Ainsi chantent les voix d'enfans sous la coupole. Si, comme il est possible, le Wagner de *Parsifal* finit par approcher de ce bonheur, il dut penser alors que de tous les biens qu'il avait reçus de Liszt et dont il lui rendait grâces, celui-là n'était pas le moins précieux.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE SCHOPENHAUER

Schopenhauer's Leben, par Wilhelm von Gwinner, 3e édition, entièrement revue et augmentée d'un grand nombre de documens nouveaux, un vol. in-8°, Leipzig, 1910. — *Schopenhauer's Gespræche und Selbstgespræche*, par Eduard Grisebach, un vol. in-18, Berlin, 1898. — *Schopenhauer. Neue Beitræge zur Geschichte seines Leben*, par Eduard Grisebach, un vol. in-18, Berlin, 1905.

« Schopenhauer me donna rendez-vous pour le soir à l'hôtel d'Angleterre, où il prenait ses repas. J'arrivai vers la fin de son dîner, et je le trouvai assis à table d'hôte, à côté de plusieurs officiers. Je remarquai devant lui, près de son assiette, un louis d'or qu'il prit en se levant et qu'il mit dans sa poche. « Voilà vingt francs, me dit-il, « que je mets là depuis un mois, avec la résolution de les donner aux « pauvres le jour où ces messieurs de la table d'hôte auront parlé « d'autre chose, pendant le dîner, que d'avancement, de chevaux, et « de femmes ! Je les ai encore. »

Racontée jadis au public français par Challemel-Lacour, cette anecdote a peut-être plus efficacement contribué que toutes les traductions et tous les commentaires de l'œuvre philosophique de Schopenhauer à entretenir chez nous la réputation du dernier grand métaphysicien de l'école allemande. Qui de nous, à force de la lire ou de l'entendre, ne s'est pas accoutumé à reconnaître en elle comme un résumé symbolique de la personne et de la vie tout entière du célèbre misanthrope de Francfort, imperturbablement dédaigneux et amer, avec une continuelle ironie que son relief accusé et sa verve un peu

sèche rattachaient en droite ligne aux paradoxes « cruels » d'un Chamfort ou d'un Rivarol? Hélas! il ne manque à l'anecdote que d'être vraie, ou plutôt, d'avoir eu pour véritable héros l'auteur des *Parerga et Paralipomena*. Dès l'année 1816, un demi-siècle avant la visite de Challemel-Lacour à Schopenhauer, l'écrivain allemand Frédéric Matthisson, au cinquième volume de ses *Mémoires*, rapportait la même aventure exactement de la même façon, en l'attribuant à un vieil « excentrique » anglais qu'il avait rencontré durant ses voyages; et il n'est nullement impossible que déjà Matthisson, au lieu de puiser l'histoire dans les souvenirs de sa propre vie, se soit borné à la transcrire de quelque vieux recueil d'*ana*, allemand ou anglais. Mais en tout cas Schopenhauer, lui, malgré son désir très probable d'étonner à la fois et de séduire son jeune visiteur français, ne s'est sûrement pas abaissé jusqu'à lui offrir comme étant de son cru une boutade qu'il aurait trouvée dans le livre d'un autre (1).

Aussi bien l'étude consacrée par Challemel-Lacour à Schopenhauer contient-elle en assez grand nombre d'autres propos parfaitement authentiques pour que nous n'ayons pas à déplorer trop vivement la nécessité pour nous, désormais, d'oublier l'anecdote du louis d'or de l'hôtel d'Angleterre; et encore ces propos eux-mêmes ne forment-ils qu'une petite partie de la longue et importante série d'« entretiens mémorables » de Schopenhauer que nous possédons. Un érudit allemand qui s'est toujours occupé avec un soin tout particulier de la vie et de l'œuvre du philosophe pessimiste, le regretté Édouard Grisebach, a précisément publié naguère un petit volume contenant la reproduction à peu près complète de tous les récits de conversations échangées avec le vieux misanthrope de Francfort par toute sorte d'admirateurs ou de simples curieux. La doctrine entière du plus « amusant » des métaphysiciens se trouve concentrée dans les cent vingt pages de ce précieux volume, et sans cesse nous y apparaît également, derrière l'exposé de cette doctrine, la vivante et originale figure de son auteur: soit que nous voyions Schopenhauer s'intéresser, avec une sollicitude toute paternelle, aux progrès et à la renommée de tel jeune peintre qu'il a daigné autoriser à faire son portrait, ou bien que nous assistions à l'une de ces promenades quotidiennes pendant lesquelles le vieillard s'interdisait de répondre même aux questions de ses compagnons, par crainte de ne point procurer à sa machine organique une ration suffisante du bon air des champs. Peu de livres mériteraient

(1) Tout au plus pouvons-nous supposer qu'il l'ait citée, à table, et sans en indiquer la source première.

autant que celui-là de nous être traduits, en manière d'appendice ou peut-être de préface à l'examen de l'œuvre écrite d'un philosophe qui, parmi tous ses titres à notre respect, plaçait volontiers au premier rang sa qualité d'*oligographe*, et le très petit nombre d'ouvrages sortis de sa plume. Qu'on lise, par exemple, les deux passages suivans, dont l'un est tiré de l'abondante suite des entretiens de Schopenhauer avec son disciple attitré Julius Frauenstædt, tandis que l'autre nous est rapporté par un jeune étudiant qui, à deux reprises, en 1856 et en 1858, a eu le rare privilège d'être affectueusement accueilli dans la fameuse chambre, toute proche du Main, où chaque jour la pieuse servante du vieux philosophe renouvelait ingénument son hommage de fleurs fraîches autour d'une antique et somnolente statuette de Bouddha :

Je dis à Schopenhauer : « Puisque, d'après votre doctrine, la souffrance est salutaire, puisqu'elle conduit à la résignation et au reniement de la volonté, et puisque, d'autre part, maintes inventions ou découvertes nouvelles, — comme celle des procédés d'anesthésie dans les amputations, — ont pour effet d'atténuer la douleur, ou même de nous rendre tout à fait insensibles à son endroit, n'en résulte-t-il pas que l'on détruit par là cette action salutaire de la douleur, et que par conséquent, d'une manière générale, notre devoir serait de ne jamais tâcher à adoucir la souffrance d'autrui, afin de ne pas entraver en même temps sa résignation?

— Oh ! me répondit Schopenhauer, tous les adoucissemens que l'on pourra apporter à la souffrance ne feront jamais qu'il ne règne pas dans le monde encore bien assez de misère et de douleur pour que les hommes aient de quoi apprendre la résignation ! Oui, vous pouvez être sûr que, malgré les inventions les plus magnifiques, toujours encore je conserverai amplement le droit d'affirmer qu'il serait infiniment préférable pour ce monde de ne pas exister !

Et voici maintenant en quels termes passionnés le vieillard révélait à son jeune ami, l'étudiant Karl Bæhr, les noms des véritables maîtres dont s'était inspirée sa doctrine morale :

Schopenhauer m'a signalé, comme un fait digne de remarque, le bon accueil que sa philosophie a, plus d'une fois, rencontré dans des milieux catholiques. C'est ainsi que, notamment, un professeur de l'université de Tubingue, Staudinger, l'a recommandée à ses auditeurs. En ce moment même, un *privat-docent* catholique fait des conférences sur elle à l'université de Bonn. Et la chose s'explique si l'on songe que sa philosophie rend justice au catholicisme beaucoup plus qu'aucune autre depuis le temps des scolastiques, qui eux-mêmes, d'ailleurs, n'étaient qu'à demi des philosophes, et des théologiens pour l'autre moitié. La doctrine du Rédempteur tient, dans le catholicisme, une place bien plus importante et plus essentielle que la notion du Jéhovah hébreu. Jésus et Marie sont proprement

les deux seules figures que l'on vénère, tandis que le Dieu créateur reste simplement assis là-haut dans son ciel, tranquille et inoccupé, sans exercer d'influence directe sur les choses d'ici-bas. Mais aussi le catholicisme est-il, sans doute, destiné à durer beaucoup plus longtemps que les religions protestantes, dont la décadence n'est dès à présent que trop manifeste...

« Ma philosophie, a-t-il ajouté, est la première qui ait rendu ses droits à la vie ascétique. » Ce que disant, il a pris en main un petit livre qui était sur son bureau, et puis il a continué, d'un ton très animé :

— Tenez, il faut que je vous montre tout de suite quelque chose qui se rapproche absolument de mes idées !

Je croyais, naturellement, qu'il s'agissait là d'une publication théologique toute récente, car j'avais lu, en tête du livre, les mots *Théologie allemande.*

— Connaissez-vous ce livre ? — Non !

Et le voilà qui se met à me raconter l'histoire suivante :

— Voyez-vous, là-bas à Sachsenhausen, de l'autre côté du Main, cette vieille maison grise où l'auteur de mon portrait, le peintre Luntenschütz, vient d'installer son atelier ? Dans cette maison demeurait au XIIIe siècle un chevalier qui, dès lors, enseignait le reniement de la Volonté. Son manuscrit, après avoir roulé çà et là, a fini par échouer dans un vieux couvent, où un moine, le voyant rédigé en langue allemande, a dédaigneusement écrit sur sa couverture : *Théologie allemande, par un Francfortois.* Plus tard, le petit livre a subi maintes traductions qui l'ont plus ou moins défiguré. J'avais moi-même à peu près votre âge lorsque je l'ai lu pour la première fois, dans une de ces « adaptations ; » et aussitôt celle-ci, malgré tous ses défauts, a produit sur moi une impression très profonde. Dans son texte original, l'ouvrage est difficile à comprendre pour ceux qui ne connaissent pas à fond, comme moi, la langue anglaise : car celle-ci est issue de la langue allemande des premiers siècles. L'édition que vous voyez là date de l'année 1851, et n'a été tirée qu'à 250 exemplaires... Oui, voilà quels sont mes frères intellectuels, ce Francfortois, et Eckhart et Tauler, avec cette différence que le Francfortois a résumé ses vues dans un petit livre, tandis que les deux autres ont écrit de gros volumes de sermons !

Après quoi, il m'a dit encore de quelle façon il avait fouillé chaque recoin et examiné chaque pierre, dans l'ancienne Maison allemande de Sachsenhausen, avec l'espoir d'y découvrir peut-être une épitaphe, une mention, une trace quelconque de son plus authentique maître et devancier ; mais toujours sans le moindre résultat. Et sa voix, en me parlant de ce sujet, était imprégnée d'une émotion très profonde, absolument comme s'il avait connu en personne le vénérable chevalier francfortois d'il y a cinq siècles.

Je pourrais aisément citer, dans le petit recueil d'Édouard Grisebach, vingt traits analogues où se montre à nous, de la même façon, un Schopenhauer bien différent de l'excentrique vieillard égoïste et sans cœur que nous ont décrit des interlocuteurs de rencontre ; et beaucoup plus significatifs encore nous apparaîtraient à ce point de

vue, si je pouvais songer à les reproduire ici, les nombreux documens que nous apporte l'unique biographie complète et autorisée du philosophe pessimiste, — telle que vient de la réimprimer pour la troisième fois, avec nombre d'additions ou de modifications des plus importantes, le vénérable vieillard qui dans sa jeunesse, il y a tout juste un demi-siècle, a été choisi par Schopenhauer pour être le confident et exécuteur de ses dernières volontés. D'un bout à l'autre, le simple et véridique récit de M. Gwinner nous contraint à changer en une sympathie presque tendre le mélange d'admiration intellectuelle et d'intime aversion morale que nous avaient inspiré la plupart des descriptions antérieures de la froide et sarcastique vieillesse du métaphysicien. Non pas que celui-ci n'ait été, trop réellement, un « misanthrope, » où plutôt, suivant sa propre expression, un *cataphronanthrope*, ou « éviteur d'hommes. » A « éviter les hommes » il mettait pour le moins autant de zèle que nous en mettons, d'ordinaire, à les rechercher : et cela non pas seulement durant sa vieillesse, mais de très bonne heure, presque dès son retour de ce second voyage d'Italie, en 1822, où il semble avoir décidément reconnu l'impossibilité pour lui de s'adapter aux conditions régulières de la vie sociale. Et cependant, lorsqu'en pénétrant dans la familiarité de sa solitude, nous le voyons garder, parmi elle, toute la chaleur et la naïveté d'un vrai cœur d'enfant, lorsque nous le voyons s'exalter de colère ou de compassion au spectacle d'injustices ou de misères dont sa doctrine lui a pourtant enseigné la nécessité, lorsque nous le voyons s'épancher affectueusement, dans ses lettres, sur la mort d'anciens amis, ou, mieux encore, se dévouer avec une bonté tout active au service de ses rares amis survivans, nous ne pouvons nous empêcher de concevoir désormais sa misanthropie autrement que comme l'effet naturel d'un égoïsme, instinctif ou acquis. Nous comprenons alors que sa mère et les compagnons de sa jeunesse, bien loin de le soupçonner d'égoïsme, se soient accordés à reconnaître en lui une âme trop ardente et trop passionnée, fatalement vouée au malheur par l'excès même du feu qui la dévorait. Et irrésistiblement, son image, à mesure que nous achevons de la découvrir sous les voiles dont lui-même souvent s'est plu à l'entourer, évoque à notre souvenir l'image fraternelle de l'un des hommes qu'il a d'ailleurs le plus admirés, d'un maître qui, comme lui, est devenu un « éviteur d'hommes, » mais sous l'influence cruelle des circonstances de sa vie, et bien moins par égoïsme que par impuissance à répandre au dehors le flot brûlant de passion qu'il portait dans son cœur.

Oui, je ne saurais assez dire à quel point la révélation de l'existence et du caractère véritables de Schopenhauer m'a rappelé la tragique figure du musicien Beethoven, — lui aussi, en quelque sorte, rejeté par contrainte du commerce des hommes. De part et d'autre, chez ces deux « isolés, » la solitude finale a été le résultat douloureux d'une longue crise. Nés tous les deux avec une âme de poète, — et qui se manifeste à nous dans les premiers vers et les premières notes intimes du futur philosophe au moins autant que dans les premières compositions, toutes « galantes » et mondaines, du futur auteur de la *Messe en ré*, — un moment est venu où leurs âmes ont été violemment refoulées sur elles-mêmes ; et certes, l'enthousiasme ingénu avec lequel le vieux Schopenhauer s'est alors livré tout entier à la méditation poétique de son système des choses s'apparente de bien près à la manière dont le malheureux Beethoven avait, de son côté, concentré enfin toutes les énergies de son cœur d'éternel amoureux dans la création de sa dernière *symphonie* et de ses derniers *quatuors*. Mais tandis que la crise qui a bouleversé, — pour notre plus grand profit, — la destinée du musicien peut en somme, sans trop d'inexactitude, se résumer à nos yeux dans la seule catastrophe de sa surdité, c'est d'une série d'élémens beaucoup plus complexes que nous apparaît constituée la grande crise de la vie de Schopenhauer. Il y aurait à tenter, d'après les documens de toute espèce que vient de nous livrer M. Gwinner, une analyse biographique infiniment curieuse et touchante des diverses étapes successives qui, depuis la naissance de Schopenhauer jusqu'à son installation à Francfort, l'ont conduit à réprimer de plus en plus ses élans natifs de tendresse ou de compassion, pour les reporter enfin tout entiers sur le libre rêve de sa doctrine métaphysique ; et voici, très rapidement indiqués, quelques-uns des principaux faits qui devraient former, pour ainsi dire, le *schéma* d'une telle étude, ou en tout cas son point de départ :

Le premier de ces élémens de l'évolution personnelle du philosophe serait, à coup sûr, le caractère de cet original négociant et notable de Dantzig, Henri-Floris Schopenhauer, qui a tout ensemble dirigé très attentivement l'éducation de son jeune fils et lui a légué, sans partage, les grands traits distinctifs de son tempérament. Nous connaissons enfin, grâce au volume nouveau de M. Gwinner, un portrait authentique de cet homme singulier : une miniature dont Schopenhauer lui-même nous a attesté la ressemblance, et où se montre à nous quelque chose comme une figure d'honnête et élégant

bouledogue, avec de gros yeux saillans sous un front dur et bas, annonçant une obstination maladive dans toute idée ou pratique une fois adoptée. La même obstination s'est transmise au fils, avec une intelligence mille fois supérieure; et pareillement le père a légué à son fils son humeur trop caractérisée de « bourru bienfaisant, » accoutumé à ne point souffrir d'obstacles dans la franche expression de ses moindres avis. Tel est le personnage qui, dès l'abord, a instruit son fils à se faire de l'existence d'ici-bas une conception soi-disant positive et « commerciale, » mais déjà en réalité profondément « excentrique, » avec un amalgame bizarre d'enthousiasme et de retenue, jusqu'au jour où ce prétendu modèle de sage sang-froid et de régularité méthodique, trahissant tout à coup le fond véritable de son âme de poète manqué, s'est tué par désespoir de ne pouvoir pas se gagner l'amour de sa jeune femme.

Tous les documens qui nous sont parvenus de la jeunesse de Schopenhauer, — sans en excepter une précieuse miniature nouvellement publiée, et tout imprégnée de vigoureuse et charmante beauté « romantique, » — nous font voir une nature foncièrement avide d'art et de vérité, un peu rugueuse d'écorce, peut-être, mais certes n'aspirant qu'à s'épancher autour de soi, avec la fraîcheur et l'éclat juvéniles de ses impressions. Pessimiste, Schopenhauer l'était à ce moment comme ses grands frères lord Byron et l'auteur de *René*, pénétré tout comme eux de la « douleur de vivre, » mais s'accommodant assez bien d'associer à cette douleur « poétique » un fiévreux besoin sentimental d'amitié et d'amour. Que nous lisions ses pathétiques poèmes ou l'abondante série de ses premières lettres, c'est à peine si quelques traces fugitives de l'humeur volontiers impérieuse et susceptible du père nous empêchent de tenir le jeune *dilettante* dantzigois pour le parfait émule spirituel d'un Schiller ou d'un Novalis, infatigable à rechercher par le monde d'autres cœurs qui méritent d'être admis à la confidence du sien. Le grand coup décisif qui, vers l'année 1813, est venu s'abattre sur lui et le réveiller de son illusion romantique ne peut sûrement lui avoir été infligé que par la conduite envers lui de sa propre mère, ou, plus exactement, par l'obligation d'un contact prolongé avec cette mère qu'il n'avait guère eu, jusqu'alors, l'occasion de connaître vraiment dans son intimité; et il faut maintenant que j'essaie de résumer en deux mots le rôle capital qu'a joué le célèbre « bas bleu » de Weimar dans la douloureuse et tragique destinée de l'auteur du *Monde comme Volonté et Représentation*.

C'était, cette Johanna Schopenhauer, une femme d'intelligence

assez médiocre, — quoi que nous en ait affirmé son fils, — et les meilleurs de ses nombreux romans ne s'élèvent guère au-dessus de ceux de Mme de Montolieu ou de Mme Cottin. Peut-être cependant y découvrirait-on, à défaut de toute émotion vivante, ce solide et spirituel bon sens qui se retrouve à chaque instant, chez son fils, sous la fantaisie du poète-métaphysicien. Mais le trait dominant de sa nature était un égoïsme absolu et profond, une incapacité foncière à se désintéresser de soi-même en faveur d'autrui, ou simplement à supporter la moindre contrainte dans la jouissance des médiocres plaisirs qui remplissaient sa vie. Lorsque, durant l'automne de 1807, Schopenhauer lui exprima son projet de venir demeurer près d'elle à Weimar, la première lettre qu'elle lui écrivit en réponse traduisait déjà très suffisamment le peu de goût qu'elle éprouvait pour la fréquentation du jeune étudiant. Et comme celui-ci, cependant, n'avait pu résister au désir de se rapprocher d'elle, une seconde lettre lui apprit les étranges conditions qu'elle exigeait de lui pour consentir enfin à le tolérer dans son voisinage.

De tous les motifs qui t'ont décidé à choisir Weimar, — lui disait-elle, — le seul que je puisse prendre au sérieux est le plaisir que tu aurais à te trouver ici. Mais je dois te prévenir que, jusqu'à présent du moins, tu n'as pas à te figurer d'être chez toi à Weimar, non plus qu'ailleurs... Et quant à tes rapports avec moi, je crois préférable de te déclarer tout de suite, et sans détour, mes intentions à ce sujet. Sache donc qu'il est nécessaire à mon bonheur de te savoir heureux, mais nullement d'en être témoin... Je ne te le cacherai pas : aussi longtemps que tu resteras tel que tu es, je souffrirai volontiers tous les sacrifices plutôt que de me résigner à vivre avec toi. Non pas que je méconnaisse tes bonnes qualités ; et en vérité, ce qui m'écarte de toi ne réside nullement dans ton cœur, mais dans ton apparence extérieure, dans tes opinions et tes habitudes. Il n'y a pas jusqu'à ta tristesse qui ne pèse sur moi, et ne me gâte mon humeur joyeuse, sans que cela te profite en rien. Vois-tu, mon cher Arthur, à chacune de tes précédentes visites, je n'ai respiré librement que lorsque tu es reparti : et cela parce que ta présence, tes plaintes sur des choses inévitables, tes jugemens bizarres, parce que tout cela m'oppressait péniblement. J'ai maintenant le bonheur de mener une vie très calme, personne ne me contredit, et je ne contredis personne, aucune parole un peu haute ne s'élève dans mon ménage, tout y va de son train régulier, et l'existence coule sans que je m'en aperçoive. Telle est la vie qui me convient, et je continuerai à la vivre, si seulement tu prends à cœur le repos et la satisfaction de mes années futures.

Que l'on imagine l'effet produit sur l'âme brûlante du jeune enthousiaste non pas uniquement par la lecture de cette lettre, mais

par le spectacle prolongé du monstrueux égoïsme que nous révèle assez chacune de ces lignes! Et que l'on se représente, surtout, l'indignation douloureuse qu'a dû ressentir le cœur passionnément droit et loyal du fils lorsque, quelque temps après, en 1813, il a vu cette mère qui ne voulait pas de lui dans sa maison y accueillir tendrement un misérable pied-plat du nom de Gerstenberg, plus jeune qu'elle de dix ou douze ans, et destiné depuis lors à devenir, tout ensemble, son amant, son conseiller littéraire, et l'humble exécuteur de ses commissions! Se sentant de plus en plus haï et méprisé à mesure qu'il s'efforçait de témoigner à sa mère le besoin profond qu'il aurait eu de son affection, impitoyablement raillé sur toutes ses idées comme sur tous ses actes, comment aurait-il pu s'empêcher de subir là un coup d'une violence et d'une gravité extrêmes, — ce coup que son propre témoignage nous apprend, en effet, qu'il a subi, et dont le retentissement désespéré dans une âme comme la sienne a dû égaler, pour le moins, le choc infligé à l'âme débordante de Beethoven par l'angoisse tragique de la surdité?

Et cependant la biographie du philosophe nous révèle que, même après cette crise de Weimar, son cœur a gardé encore une soif insatiable de tendre confiance et d'amour partagé. Sans cesse, durant les années suivantes et jusqu'au retour de son second voyage d'Italie, nous entrevoyons à l'horizon de sa vie des figures diverses de belles jeunes femmes dont chacune semble bien l'avoir, tour à tour, captivé et conquis. A la fois ses propres aveux et tous les témoignages de ses premiers compagnons s'accordent à nous le montrer, jusqu'à ses deux séjours à Venise, éperdument épris de grâce féminine ; et le mystère qui continue d'envelopper pour nous le récit des deux voyages susdits, en particulier, ne nous empêche pas de deviner qu'il y a eu là, dans sa vie, une tragédie amoureuse d'une intensité et d'une portée singulières. Hélas! un concours fâcheux de circonstances, probablement rendu plus funeste encore par l'âpreté et la franchise brutale de son caractère, ne lui a point permis d'abandonner définitivement son cœur à aucune de ces femmes qui l'avaient possédé; et nous voyons également, par la lecture des longues et verbeuses lettres de sa sœur Adèle, que celle-là non plus, malgré son naïf attachement pour lui, n'avait guère de quoi entretenir en lui le haut idéal qu'il s'était fait d'abord des qualités d'esprit et de cœur de la femme. « Une petite oie, » écrivait d'elle un voyageur contemporain qui l'avait rencontrée; et force était à son frère, « pour ennuyé qu'il en fût, » de confirmer l'exactitude de ce jugement.

« Oui, à l'époque où la jeunesse de ma fantaisie peuplait encore pour moi le monde entier d'êtres de ma sorte, j'ai eu une disposition très réelle à la sociabilité; et lorsque, après une absence de plusieurs années, au retour de mon second voyage d'Italie, je suis revenu à Dresde et à Berlin, tous ceux qui m'avaient connu m'ont trouvé merveilleusement changé, quelque grande qu'eût été jusqu'alors ma mélancolie ; mais c'est que, jusqu'à cette date, le penchant naturel à la confidence, le désir de m'ouvrir à autrui et de le voir s'ouvrir à moi, faisaient exactement équilibre, dans mon cœur, à mon antipathie pour l'espèce humaine. » Pour rompre enfin cet « équilibre, » dont il nous apprend encore que la rupture lui a été d'abord infiniment douloureuse, il a fallu que la destinée accumulât sur lui une longue succession de heurts et de catastrophes. D'année en année, c'est comme si une série incessante de coups de ciseaux avaient impitoyablement tranché, autour de lui, les liens qui le rattachaient à la société des autres hommes, — fût-ce même simplement à la société de cette « sixième portion » de l'ensemble des hommes dont il allait reconnaître, jusqu'au bout, qu'il n'avait pas le droit de la mépriser ni de la haïr. Et quant à la manière dont, vers 1823, l' « équilibre » intérieur dont il nous parle a achevé de se rompre, je ne serais point surpris que cette catastrophe suprême fût venue au philosophe de sa propre doctrine, qu'une conviction de plus en plus exaltée l'obligeait désormais à admettre jusque dans les moindres détails de ses suites pratiques. Car on ne saurait imaginer ce qu'était devenue peu à peu, pour Schopenhauer, cette métaphysique dont l'ensemble lui était apparu dès avant qu'il eût atteint sa trentième année. Jamais à coup sûr aucun autre philosophe n'a été, je ne dirai pas convaincu, mais imprégné et comme possédé à ce point par un système abstrait de son invention. « Même dans ma première jeunesse, — écrivait-il un demi-siècle plus tard, — j'avais été frappé d'observer que, à la différence des autres, il m'était impossible de lutter pour l'acquisition des biens extérieurs, et cela parce que je portais en moi-même un trésor infiniment plus précieux que tous ces biens extérieurs. La conscience de ce trésor, au début sourde et obscure, m'est devenue plus claire d'année en année ;... et j'ai dû enfin enlever au service de la nature et des autres hommes toutes les forces vives de mon être, afin de les consacrer au service général et permanent de l'humanité. »

Sans cesse maintenue et renforcée en lui par l'étrange esprit d'obstination qu'il avait hérité de son père, cette « conscience de porter en soi un trésor » a complété l'œuvre d'isolement qui, depuis longtemps

déjà, se poursuivait autour de la personne et du génie créateur de Schopenhauer. Que l'on se représente un poète arrivant peu à peu à se persuader, avec une certitude évidente et lumineuse, de l'existence d'un piège au fond de tous les penchans et de toutes les aspirations de son cœur! Aussi expressément que les saints du moyen âge sentaient autour de soi la présence divine, cet ascète d'un genre nouveau sent et voit qu'un élément mauvais se cache sous toutes les apparences de ses perceptions comme de ses instincts; et non moins expressément il sait que l'unique remède à ce mal trop certain est d'anéantir en soi toute âme individuelle, de façon à sauver aussi les autres hommes, ses frères, en leur montrant son exemple. Comment se serait-il refusé à ce devoir sacré, surtout depuis le jour où les derniers liens qui l'attachaient au monde de l'« apparence » se sont trouvés brisés définitivement? Vingt passages de ses notes autobiographiques et de ses entretiens nous affirment, en effet, que telle a bien été son aventure, essentiellement généreuse d'intention, ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un aussi grand cœur, et sans le moindre rapport avec la misanthropie égoïste et glacée que nous feraient supposer quelques-uns des jugemens qu'on a portés sur lui. Tout de même que son frère en douleur le musicien Beethoven, tout de même que les Eckart et les Tauler, ces vieux mystiques allemands dont il aimait à se proclamer le continuateur, c'est « pour les consacrer plus efficacement au service de l'humanité » que Schopenhauer a retiré du commerce des hommes et pieusement concentré dans sa solitude des « forces vives » dont les hommes, d'ailleurs, s'étaient précédemment refusés à tirer parti pour leur vie sociale. Illusion extravagante et comique, dira-t-on. Mais il n'en demeure pas moins que cette victime d'une vaine chimère nous a offert le spectacle bienfaisant d'un effort moral tout désintéressé; et par là surtout s'explique, je crois bien, l'invincible mouvement qui aujourd'hui encore porte ses compatriotes à célébrer sa mémoire, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, avec une respectueuse et cordiale sympathie que n'exciterait certainement chez eux le souvenir d'aucun autre de leurs philosophes, si ce n'est peut-être celui de ce non moins excentrique « éviteur d'hommes, » l'auteur de la *Critique de la raison pure*, dont lui-même s'est toujours modestement proclamé le continuateur.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La révolution portugaise a pu étonner par la soudaineté et par la rapidité de l'événement, mais c'est le seul étonnement qu'elle ait causé : tous ceux qui étaient au courant de l'état intérieur du Portugal savaient à quel point il était instable et combien le trône y était chancelant; il fallait peu de chose pour le renverser. Le Roi, comme il arrive si souvent dans l'histoire, a été victime de fautes qui n'étaient pas les siennes : on n'aurait pu y porter remède qu'avec une intelligence politique de premier ordre et la plus énergique volonté, et encore un souverain qui aurait eu ces rares qualités aurait-il eu besoin de temps pour les exercer. Tout a manqué à Manoel II. Arrivé au pouvoir sur les débris d'un trône ensanglanté, presque au sortir de l'enfance, sans que rien l'eût préparé au rôle si lourd qui allait lui incomber, sa seule défense était dans l'intérêt que pouvaient inspirer sa jeunesse et sa bonne volonté, et c'est un intérêt devant lequel l'esprit de parti n'a pas l'habitude de s'incliner. Le Roi était sympathique; sa mère, la reine Amélie, était digne de tous les respects; leur situation, leur caractère étaient de nature à inspirer tous les dévouemens; mais les dévouemens ont fait défaut, et la monarchie s'est effondrée à la première secousse, au milieu de l'indifférence du pays. Lisbonne, qui s'était endormie un soir en monarchie, s'est réveillée le lendemain en république : quelques coups de canon y avaient suffi. On a éprouvé au premier moment, au sujet de la famille royale, une inquiétude qui a été bientôt dissipée. La révolution portugaise aurait excité dans le monde civilisé un sentiment de révolte si elle s'était souillée d'un sang innocent. On l'aurait comparée à la révolution turque, qui a respecté la vie d'Abdul-Hamid en dépit de ses crimes, et cette comparaison l'aurait déshonorée. Mais les républicains portugais n'ont pas commis la

maladresse de leurs devanciers français qui ont arrêté autrefois Louis XVI à Varennes. Le roi Manoel et sa mère sont en ce moment à Gibraltar, en territoire anglais, c'est-à-dire en parfaite sécurité.

Il faut bien le dire, la monarchie, au Portugal, a été tuée par les monarchistes. On ne saurait trop admirer la crédulité de certains journaux qui attribuent l'événement, les uns à des intrigues anglaises contre l'Allemagne, et les autres à des intrigues allemandes contre l'Angleterre. Ce sont là des contes à dormir debout. On pourrait plus justement s'étonner que la monarchie portugaise ait duré aussi longtemps dans les conditions où elle fonctionnait. « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark, » disait Hamlet. Dans le royaume de Portugal ce n'était pas quelque chose, mais tout qui était pourri. La concussion, la dilapidation, la corruption gangrenaient le corps politique et administratif depuis les pieds jusqu'à la tête : aucun organe n'y échappait. C'était la caricature monstrueuse des abus qui se produisent dans d'autres pays. Tout le monde voulait manger au râtelier de l'État, et comme tout le monde ne pouvait pas y trouver place en même temps, soit parce que le râtelier était trop petit, soit parce que la voracité des occupans était trop grande, on s'était arrangé pour que chacun du moins y eût son tour. Ce système avait un nom, la rotation ou la rotativité. On inventait sans cesse des fonctions nouvelles pour satisfaire des appétits nouveaux. Quelques-unes avaient même un caractère assez bouffon, s'il est vrai, comme les journaux le racontent, qu'une dame de la Cour avait obtenu un emploi qui consistait à entretenir des chats pour exterminer les rats dans nous ne savons quels greniers publics. C'était pousser très loin le féminisme. Malgré la ténacité de ceux qui détenaient un moment le pouvoir, l'impatience de ceux qui y prétendaient était si grande que la rotation avait une extrême activité. Le roi Manoel, dans son règne si court, a eu cinq ou six ministères, dont les uns s'appelaient progressistes et les autres régénérateurs. Ne cherchez pas ce que cela veut dire, cela ne veut rien dire du tout ; ces étiquettes ne correspondent à aucun programme qu'on puisse définir; elles signifient seulement qu'il y avait deux équipes pour faire alternativement la même mauvaise besogne et en toucher le salaire. Les mœurs publiques exerçaient naturellement une influence fâcheuse sur les mœurs privées. Les scandales financiers se multipliaient et, à chaque fois, des hommes politiques se trouvaient compromis. Le mal avait pris de telles proportions qu'il semblait inguérissable. Cependant, le roi Carlos, qui lui-même n'avait pas été sans faiblesses, et avait eu

le tort de se faire une part dans le gaspillage général, avait entrepris d'y porter remède : il s'était assuré pour cela du concours d'un homme résolu, M. João Franco. On sait ce qui s'en est suivi : M. Franco, honnête, énergique, mais insuffisamment habile, a essayé de porter le fer rouge dans la plaie. Tout le monde s'est conjuré contre lui, les monarchistes parce qu'ils voyaient leur échapper la proie qu'ils avaient l'habitude de se partager, les républicains parce qu'ils voulaient opérer eux-mêmes la régénération du pays. M. Franco a procédé en dictateur ; on lui a reproché d'user de procédés anticonstitutionnels. Bref, le Roi a été assassiné avec son fils aîné, et M. Franco a échappé par la fuite aux colères qu'il avait amassées sur sa tête. Le roi Carlos une fois mort, le seul moyen de sauver la monarchie aurait été, de la part des monarchistes, une conversion immédiate à des pratiques nouvelles ; mais ils n'ont même pas songé à la faire et ont continué d'exploiter le régime comme si rien ne s'était passé. Les républicains ont naturellement profité de tant de fautes accumulées, attendant leur heure qu'ils sentaient prochaine, et préparant leur coup qui ne pouvait manquer. La justice immanente des choses ne perd jamais ses droits. Si on laisse de côté les personnes du Roi, de la Reine mère, de quelques serviteurs fidèles, on ne saurait s'apitoyer sur le sort de la monarchie portugaise. Sa mort a été un véritable suicide, et les républicains n'ont eu qu'à repousser un cadavre déjà en décomposition.

Reste à savoir maintenant ce qu'ils feront eux-mêmes et s'ils réussiront mieux à faire durer la république que les autres n'ont réussi à maintenir la monarchie. Avons-nous besoin de dire que nous le souhaitons vivement ? Il n'y a pas de pire régime pour un pays que celui des révolutions successives : si les républicains portugais fondent un gouvernement stable et solide, nous serons les premiers à y applaudir. Pour le moment, nous sommes au lendemain d'un coup d'État militaire que le pays a accepté sans protestation, et, sur beaucoup de points, avec satisfaction. Coup d'État militaire, disons-nous : quelques journaux, dénaturant avec complaisance les faits les plus évidens, affirment que la révolution au Portugal a été l'œuvre du peuple, comme autrefois en France. Rien n'est plus exact pour la France, mais plus inexact pour le Portugal. Chez nous, le peuple a fait ses révolutions à ses risques et périls contre l'armée restée fidèle : il n'en a pas été de même à Lisbonne : si on y veut des analogies, il faut les chercher à Constantinople plutôt qu'à Paris. Le danger de ces révolutions est que, faites par l'épée, elles peuvent un jour périr par l'épée. Il

serait cependant injuste de qualifier de simple pronunciamiento le mouvement qui vient de se produire à Lisbonne. Les pronunciamientos espagnols étaient faits jadis par un homme et à son profit ; il n'en a pas été ainsi en Portugal où on sait à peine les noms des officiers de la marine et de l'armée qui ont tiré les premiers coups de canon et de fusil, et où le gouvernement qui s'est aussitôt formé est purement civil. Il l'est même à un degré rare et propre, peut-être, à inspirer quelques préoccupations. Les hommes qui le composent sont très honorables; républicains de la veille et de l'avant-veille, ils ont le droit de flétrir les abus de la monarchie qu'ils ont renversée ; ils n'y ont point participé ; leurs vies sont intactes, leurs mains sont pures. Mais ils sont terriblement intellectuels ! S'ils ont les avantages d'avoir toujours été dans l'opposition, ils en ont aussi les inconvéniens, et on se demande si leur esprit politique, formé dans les livres, montrera du premier coup le sens pratique qui se forme plus généralement dans les affaires. La plupart d'entre eux sont des professeurs et des conférenciers. Tel est le cas, par exemple, du chef même du gouvernement provisoire, M. Théophile Braga, qu'on recommande et qui se recommande lui-même à la confiance publique en disant qu'il est positiviste. Ils le sont tous d'ailleurs, et la révolution portugaise tient à honneur de s'être inspirée du plus pur esprit d'Auguste Comte. Mais qu'en aurait pensé celui-ci ? Nous doutons, à parler franchement, qu'il eût été lui-même un grand politique, et sans doute ses doctrines n'empêchent pas de le devenir, mais elles ne suffisent pas pour cela. Aussi n'attacherions-nous aucune importance à cette prétention chez M. Théophile Braga et ses collègues, si eux-mêmes n'y en attachaient pas une si grande.

Nous possédons à Paris un républicain portugais, que tous les reporters se sont empressés d'aller faire parler, ce à quoi il s'est prêté avec une parfaite complaisance : c'est M. Magalhaës Lima, qui paraît être un excellent homme, sincère et candide. Dès le lendemain de la Révolution, il a fait entendre qu'il en était le représentant et il a mis à sa porte le drapeau de la nouvelle République. Comment les journalistes n'auraient-ils pas accouru ? M. Magalhaës Lima leur a ouvert son cœur et leur a fait connaître ses vues sur la politique intérieure et extérieure de son pays. En ce qui concerne la première, il a dit que le Portugal avait besoin de six mois de dictature, après lesquels on convoquerait les électeurs pour nommer une Constituante : M. João Franco n'en demandait pas tant. En ce qui concerne la seconde, M. Magalhaës Lima, promenant ses regards sur le monde

latin, n'a pas hésité à annoncer qu'il serait bientôt tout entier en république, l'Espagne et l'Italie ne pouvant pas manquer d'imiter l'exemple que le Portugal venait de leur donner, et qu'alors on ferait une grande fédération comprenant tous ces pays et la France. Singulier diplomate que M. Lima! Nous lui prédisons que s'il devient, comme il n'en doute pas, ministre plénipotentiaire, il sera difficilement accepté à Madrid et à Rome. Il devra donc rester à Paris où la république ne fait pas peur; mais ne s'est-il pas un peu pressé en envoyant un télégramme de sympathie et de pleine adhésion au Congrès radical et radical-socialiste de Rouen, au moment même où ce Congrès votait une motion de guerre contre le gouvernement auprès duquel il prétend représenter le sien? Et voilà pourquoi nous craignons que les républicains portugais, qui savent tout ce qui est dans les livres, n'aient beaucoup à apprendre de la vie.

Il faut signaler le caractère violemment anticlérical de la révolution nouvelle. Le premier acte du gouvernement a été de supprimer et d'expulser les congréganistes étrangers : sont également condamnés à l'exil les Jésuites portugais qui ne se séculariseraient pas. Cette expulsion, suivie de confiscation, n'est, au surplus, qu'un commencement : le gouvernement remet en vigueur les vieilles lois du marquis de Pombal qui, dit-il, n'ont pas été appliquées depuis longtemps, mais n'ont jamais été abrogées. Grâce à elles, il prononce la dissolution des congrégations. De toutes ou seulement de quelques-unes, nous ne saurions le dire encore, mais naturellement, les Jésuites sont les premiers sacrifiés. Est-il vrai, comme on le dit, que des coups de fusil auraient été tirés ou des bombes lancées contre la troupe des fenêtres d'un de leurs couvens? Non assurément; un pareil acte, dans les circonstances actuelles, est plus qu'invraisemblable; mais on s'est servi de ce prétexte pour envahir le couvent et le mettre à sac. On commence seulement à avoir des renseignemens exacts sur la manière dont les choses se sont passées. Les premiers récits présentaient la révolution comme immaculée; pas un acte de violence n'avait été commis, pas un assassinat, pas un vol. Il n'en a malheureusement pas été ainsi, et si c'est là l'histoire du premier jour, ce n'a pas été celle du lendemain. Des couvens ont été forcés et pillés; des prêtres ont été tués; d'autres sont journellement insultés dans la rue et ont de la peine à fuir en se déguisant. Le Père Fragues, confesseur de la reine Amélie, a été lâchement assassiné. Ce n'était pas un jésuite, mais un lazariste; la populace, dans sa colère, n'a fait aucune distinction entre les congréganistes; un grand nombre de ces malheureux ont été

arrêtés et sont encore prisonniers. Le ministre de France, M. Saint-René Taillandier, qui a fait son devoir dans cette circonstance comme dans toutes les autres, a obtenu la libération de quelques-uns d'entre eux. Le gouvernement paraît avoir profité de ces incidens pour orienter les esprits dans un sens anticlérical, avec l'intention avouée de procéder à la séparation de l'Église et de l'État. L'exemple de la France a produit une vive impression sur les révolutionnaires portugais; ils auraient tort cependant de l'imiter, d'abord parce qu'il ne faut jamais, en pareille matière, procéder par imitation, ce qui convient à un pays ne convenant pas nécessairement à un autre, — ce n'est pas la peine d'être positiviste si on ne sait pas cela; — ensuite parce que le Portugal n'est probablement pas mûr pour une semblable réforme, la plus dangereuse de toutes lorsqu'elle n'est pas faite avec prudence et au moment opportun. Les républicains portugais ne parlent pas seulement de M. Briand, ils parlent aussi de M. Canalejas, ils le citent volontiers comme un modèle dont ils se proposent de s'inspirer. Mais M. Canalejas n'est nullement partisan de la séparation de l'Église et de l'État en Espagne; il l'a déclaré à diverses reprises. L'œuvre qu'il a entreprise, et qui consiste surtout à arrêter le développement excessif des congrégations, est beaucoup plus restreinte que celle des républicains portugais. Au surplus, le premier ministre espagnol ne cesse de protester que, catholique lui-même, il ne veut rien faire contre la religion catholique dans un pays qui en est imprégné : on est très loin avec lui des professions de foi prétendues positivistes que prodiguent les républicains portugais.

Puisque nous avons prononcé le nom de M. Canalejas, disons tout de suite que la nouvelle de la proclamation de la République au Portugal ne semble pas lui avoir donné une grande satisfaction. Il s'en est expliqué devant la Chambre avec une réserve à travers laquelle on apercevait facilement une préoccupation assez vive; et rien n'est plus naturel, car M. Canalejas n'étant pas seulement catholique, mais encore monarchiste, devait en effet se préoccuper de la contagion que la république portugaise pouvait exercer en Espagne. Sans doute, les différences entre le Portugal et l'Espagne sont profondes : néanmoins, la leçon venue de celle-là peut servir à celle-ci et à M. Canalejas lui-même. On a pu craindre parfois que ce ministre ne jouât un jeu dangereux en associant à sa politique, dans les questions religieuses, les adversaires les plus ardens de l'institution monarchique. Il y a certainement des réformes à faire en Espagne en vue de restreindre le trop grand nombre des congréga-

tions religieuses et des établissemens qui en dépendent; certaines lois y mettent à la liberté religieuse des entraves qui sont d'un autre âge; on conçoit que le gouvernement laïque veuille s'y affranchir de certaines servitudes; mais le but ne peut être atteint que s'il est poursuivi avec autant de prudence que de fermeté. Même sans modifier sa politique, M. Canalejas peut atténuer ce qu'il y a eu parfois d'un peu cassant dans ses allures. Sa situation personnelle continue d'ailleurs d'être bonne. Les manifestations catholiques qui ont eu lieu dans plusieurs villes, le dimanche 2 octobre, n'ont pas eu, dans leur ensemble, la puissance démonstrative qu'on avait annoncée; les troubles qu'on avait craints ne se sont pas produits; la tranquillité publique n'a été troublée nulle part. Malgré tout, ce qui vient de se passer au Portugal ne saurait être considéré comme un symptôme négligeable, et si les rêveries de M. Magalhaës Lima peuvent faire sourire, il y a cependant là des avertissemens dignes d'être pris au sérieux.

La république portugaise n'en sera pas moins reconnue en Espagne comme ailleurs. Les gouvernemens européens sont, eux aussi, positivistes à leur manière; ils ont renoncé aux prétentions qu'ils avaient autrefois de peser sur la politique intérieure des pays étrangers; ils respectent leur indépendance et s'inclinent devant les gouvernemens de fait qu'ils se sont donnés. La seule condition qu'ils y mettent est que leurs intérêts et leurs droits soient respectés. Cette condition sera remplie par le gouvernement portugais, il n'y a pas lieu d'en douter : dès lors sa reconnaissance ne saurait se faire attendre longtemps. La France en particulier ne saurait avoir aucune prévention contre la forme républicaine, mais elle ne peut pas agir seule, ni surtout sans s'être mise d'accord avec les pays alliés, amis ou voisins dont elle partage la politique ou dont elle ménage la situation. La République portugaise ne rencontrera pas plus de difficultés en Europe qu'elle n'en a rencontré au Portugal même. Elle est heureuse; ses débuts lui permettent toutes les espérances; mais c'est à elle à les réaliser.

Nous avons dit plus haut que le parti radical et radical-socialiste avait tenu un congrès à Rouen : c'est à ce congrès que M. Magalhaës Lima a envoyé un télégramme. Il s'est réuni quelques jours avant la rentrée des Chambres, quelques jours aussi avant le moment où M. le président du Conseil devait prononcer un discours au banquet Mascuraud : son but évident et d'ailleurs parfaitement légitime était de s'emparer le premier des esprits et de leur donner une direction. Nous

regrettons de ne pas connaître encore le discours de M. Briand au moment où nous écrivons : après l'attaque, nous aurions voulu entendre la défense, car c'est vraiment à une attaque contre le ministère que s'est livré le Congrès de Rouen, et même à une attaque très vive. Qu'on en juge par l'ordre du jour qui a été voté ; il est ainsi conçu : « Le Congrès, considérant que la politique dite d'apaisement ne sert qu'à la réaction pour lutter avec plus d'ardeur que jamais contre le parti radical et radical-socialiste, est résolu à ne pas changer les méthodes de gouvernement qui ont assuré le succès de la politique laïque, démocratique et sociale ; refuse de s'associer, sous ce prétexte équivoque de l'apaisement, à une politique de compromission réactionnaire qui jette le désarroi dans l'armée républicaine, et donne mandat aux parlementaires du parti de ne soutenir qu'un gouvernement qui s'inspire des principes directeurs de l'esprit laïque, démocratique et social. » En fait de netteté, on ne saurait avoir mieux ; c'est l'excommunication majeure prononcée contre M. Briand et la condamnation de son œuvre. Le Congrès pourtant ne s'en est pas tenu là ; il a envoyé un télégramme à M. Combes pour lui proposer la présidence du comité exécutif du parti. M. Combes s'est empressé d'accepter par un télégramme dont voici également le texte : « Mets condition à offre que vous me faites ; c'est que candidature offerte sera considérée comme candidature d'union entre toutes les fractions du parti radical et radical-socialiste, en vue d'organisation autonome et forte du parti. » Ce sont là des mots. Si le Congrès de Rouen a voulu faire l'union, il n'y a pas réussi. Il a dépassé la mesure ; tous les radicaux-socialistes ne partagent pas son ardeur belliqueuse ; quelques-uns ont déclaré le lendemain qu'ils ne s'associaient pas à son ordre du jour et qu'ils réservaient leur indépendance, et l'un d'eux, M. Verlot, qui avait été désigné comme secrétaire du Comité, a écrit une lettre à M. Combes pour lui notifier qu'il n'acceptait pas cette fonction. Puisque M. Combes veut l'union, il n'a donc qu'à démissionner lui-même. Gageons cependant qu'il n'en fera rien.

Quoi qu'il en soit, la sincérité des sentimens s'est manifestée dans le Congrès sans la moindre retenue. Tous les discours y ont été d'une clarté qui n'a rien laissé à désirer, y compris celui du président, M. le sénateur Vallé. D'autres se sont livrés à des charges de fond plus violentes contre le ministère et sa politique ; mais M. Vallé leur avait ouvert les voies. Pour lui, l'apaisement de M. Briand rappelle d'une manière fâcheuse l'esprit nouveau de M. Spuller. Il ne faut pas d'esprit nouveau, il ne faut pas d'apaisement, il faut persévérer opi-

niâtrément, sans regarder à droite ni à gauche, dans les mêmes erremens qu'autrefois. Sans doute, avoue M. Vallé, le parti radical et radical-socialiste a perdu quelques-uns des siens aux élections dernières, « grâce à certaines basses intrigues et à des trahisons; » mais il n'en reste pas moins « le nombre, » et, quand on a le nombre, on fait tout ce qu'on veut ; on n'a pas seulement la force, on a le droit. L'apaisement, M. Vallé ne le répudie pas en principe, mais il l'entend à sa manière. « Ce mot, dit-il, qui répond au plus noble des sentimens, ayant été prononcé sans qu'on lui ait donné son entière signification, on en a conclu qu'il s'adressait à nous seulement et qu'il signifie que nous devons garder le silence. » Où donc M. Vallé a-t-il pris cela? Il peut parler tant qu'il voudra sans que personne s'y oppose. On peut trouver mauvais ce qu'il dit, mais non pas qu'il le dise. Nous vivons à une époque de large publicité où, quelles que soient les atteintes qui ont été portées à d'autres libertés, celle de la pensée, qu'elle s'exprime par la parole ou par la plume, est restée entière; jamais il n'y en a eu autant sous un autre régime, et c'est l'honneur de la République d'avoir respecté et maintenu cette liberté, — au moins jusqu'ici, car on peut se demander, en écoutant M. Vallé, s'il en sera de même dans l'avenir. Il affirme, en effet, que l'apaisement ne peut se faire que dans le « silence des vaincus ; » en d'autres termes, il entend imposer aux autres le silence dont il ne veut pas pour lui-même ; il omet seulement de dire comment il s'y prendra pour cela. Fera-t-il une loi pour empêcher les vaincus de parler ? Compte-t-il sur leur soumission, sur leur docilité, sur leur résignation pour comprendre qu'ils n'ont plus qu'à se taire, sans murmurer ? Dans ce dernier cas, M. Vallé se trompe étrangement, pour deux motifs principaux : le premier est que les vaincus ne se sentent pas aussi vaincus qu'il l'imagine; le second est que, quand bien même ils auraient perdu l'espérance de faire prévaloir un jour leur pensée, ils ne renonceraient pas à la dire. Jamais les vaincus ne se sont tus en France; jamais ils n'ont cessé de s'adresser au pays, lorsqu'on leur en a laissé le moyen matériel; jamais ils n'ont renoncé à l'éclairer, à le ramener, à l'entraîner, et l'histoire montre qu'à travers des alternatives de fortune qu'ils ont tous éprouvées, aucun parti n'a été vaincu pour toujours. Nous ne parlons pas des partis qui se sont rattachés à des formes politiques vieillies et périmées, mais de ceux qui représentent les tendances diverses inhérentes à l'âme humaine elle-même, qui tantôt se porte précipitamment en avant et tantôt éprouve le besoin de modérer le mouvement, ou de changer de

voie. Un parti qui se tait est un parti qui est mort : c'est sans doute à celui-là que M. Vallé promet l'apaisement par une application moderne du mot antique : *ubi silentium fecerunt, pacem appellant.* « Nous sommes des hommes de liberté et de tolérance, » a dit M. Vallé au Congrès, et, dans une interview antérieure, il avait affirmé à un journaliste que les radicaux-socialistes comptaient beaucoup d'hommes tout à fait aimables. M. Vallé, sans nul doute, mérite ces qualificatifs ; peut-être n'a-t-il pas mesuré toute la portée du mot qu'il a prononcé, bien qu'il l'ait répété avec insistance ; ce mot n'en est pas moins un des plus insolens qu'un parti ait jamais adressé à un autre, et il déshonorerait un régime s'il y était appliqué. Nous aimons à croire qu'il a dépassé les intentions de l'orateur : dans le cas contraire, il n'y aurait jamais d'apaisement.

Mais est-il vrai que cet autre mot d'apaisement ait encore besoin d'être défini et expliqué ? Il ne reste obscur et équivoque que pour ceux qui, ayant des oreilles, ne veulent pas entendre et surtout comprendre, car M. Briand, à diverses reprises, l'a comme inondé de lumière : nous doutons même qu'il puisse y ajouter des clartés nouvelles dans le nouveau discours qu'il va prononcer. Que lui reproche-t-on ? Le premier orateur qui a pris la parole au Congrès de Rouen, pour adresser aux congressistes un compliment de bienvenue, M. Müller, président de la Fédération départementale de la Seine-Inférieure, l'a dit dans une phrase habilement tournée. « On assiste, s'est-il écrié, à ce spectacle d'un ministère socialiste s'appuyant sur une majorité radicale pour faire une politique modérée. » Nous ne serions évidemment pas fâché que cela fût vrai ; par malheur, cela ne l'est pas. Le ministère actuel n'a renoncé à aucun des articles du programme radical, pas même à ceux qui y ont été introduits par les socialistes au bon temps du bloc. Il y a quelques jours, devant la commission du budget, M. Cochery, ministre des Finances, a parlé du projet d'impôt sur le revenu de M. Caillaux comme s'il avait été M. Caillaux lui-même, promettant d'exercer toute la pression gouvernementale sur le Sénat pour l'empêcher d'y toucher : il faudra prendre tel quel cet enfant difforme de M. Caillaux, tendrement adopté par M. Cochery. Que veut-on de mieux en fait de radicalisme, nous dirons même en fait de socialisme, puisque tout le monde sait que le projet Caillaux n'est autre chose que le projet Jaurès ? Et il en est de même de tout le reste. Nous n'avons pas entendu dire encore que le gouvernement ait retiré ou même atténué les projets de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, qui ont pour prétexte de défendre l'école

laïque et pour but de porter atteinte à la liberté de l'enseignement. M. Vallé annonce que les luttes prochaines seront livrées sur le terrain scolaire; on s'en doute en effet depuis quelque temps; c'est le moyen de réveiller les querelles religieuses qu'on croyait éteintes depuis la séparation de l'Église et de l'État, et ce moyen est le meilleur de tous pour restaurer l'unité du parti radical et radical-socialiste, lorsqu'elle menace ruine. Sur tous ces points, les libéraux ou progressistes ne seront certainement pas d'accord avec le gouvernement, mais ils n'auront pas le droit de l'accuser de les avoir trompés. Chacun garde son programme, et M. le président du Conseil n'a pas cessé de dire qu'il gardait le sien. La seule promesse qu'il ait faite a été de renoncer à certains procédés de gouvernement qui, par l'étroitesse de la conception et par la brutalité de l'exécution, ont coupé le pays en deux camps exaspérés l'un contre l'autre. Jamais la France n'a été plus profondément divisée qu'elle ne l'a été par ces odieuses pratiques où la rapacité du parti au pouvoir s'est exercée et engraissée aux dépens de tous. Voilà ce que M. Briand a voulu faire cesser, et, bien qu'il n'y soit pas encore parvenu, tant s'en faut! il lui a suffi d'en énoncer l'intention pour provoquer chez les radicaux une irritation et une colère qui viennent de se manifester à Rouen avec un éclat particulier. Le motif en est simple : depuis douze ans, les radicaux vivent de ces abus. Ils en vivent comme les monarchistes portugais vivaient des abus de la monarchie qu'ils ont tuée sous le poids d'une telle impopularité que, lorsqu'elle est tombée, personne ne l'a plainte et n'a tendu la main pour la relever. Il y a eu là une leçon que nos radicaux feraient bien de méditer; mais en sont-ils encore capables? Ce qui les met en rage, c'est qu'ils sentent bien que le pays leur échappe. Il est avec M. Briand sur ce point particulier de la réforme des mœurs publiques. Les radicaux seuls sont contre lui, ou plutôt quelques radicaux, car il s'en faut qu'ils soient unanimes.

Nous parlons du moins de ceux qui sont à la Chambre, et dont la grande majorité ont voté pour le gouvernement il y a trois mois. M. Henry Bérenger, directeur du journal *l'Action*, qui figurait au Congrès, y a pris la défense du ministère en demandant à ceux qui lui avaient donné alors leur confiance pourquoi ils la lui avaient retirée depuis. Que s'est-il passé pendant les vacances qui pût justifier ce revirement? On n'a pas répondu à M. Bérenger, d'abord parce que la réponse était difficile, ensuite parce que ceux auxquels il adressait sa question n'étaient pas à Rouen. Dans ce congrès composé de 600 personnes, il n'y avait pas trois douzaines de parlemen-

taires, et ceux qui y assistaient se sont fait remarquer par leur réserve; nous n'exceptons même pas M. Vallé, malgré la crudité de ses expressions; nous n'excepterons que M. Camille Pelletan qui, dans sa lutte contre un cabinet dont il ne fait pas partie, a depuis longtemps brûlé ses vaisseaux. Et c'est pourquoi les violences du Congrès de Rouen ne prouvent nullement que le ministère soit menacé : il y avait là beaucoup d'électeurs, mais fort peu d'élus, et la plupart de ces électeurs ne pouvaient guère parler que pour eux-mêmes. En veut-on une preuve ? Nous avons cité un mot de M. Muller, dont le discours a provoqué un grand enthousiasme. Si M. Muller n'est pas député, ce n'est pas sa faute; il s'est présenté aux élections dernières, mais il est arrivé le cinquième sur cinq candidats et il n'a réuni que 825 voix sur 13 000. Qu'on juge par cette proportion de ce que représente le Congrès de Rouen. Il a donné à M. Vallé la satisfaction d'entendre parler les vainqueurs; mais aujourd'hui la parole est à M. Briand, et elle sera demain à la Chambre. Ce sera alors plus sérieux. D'autres préoccupations que celles du Congrès d'hier rempliront peut-être les esprits. Au moment d'écrire ces dernières lignes, la nouvelle nous arrive de la grève du chemin de fer du Nord. Bien que le fait fût prévu depuis quelque temps déjà comme la conséquence inévitable de toute une politique de complaisances et de défaillances, il est de nature à faire impression, même sur le parti radical et radical-socialiste, et à produire une union moins jalousement étroite que la sienne, plus désirable et plus utile.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

CINQUIÈME PÉRIODE. — LXXX[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-NEUVIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1[er] Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 50039.

